

Actes et Paroles, Vol. 4 - Depuis l'Exil 1876-1885

Victor Hugo

The Project Gutenberg EBook of Actes et Paroles, Vol. 4, by Victor Hugo
#11 in our series by Victor Hugo

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

****Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts****

****eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971****

*******These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*******

Title: Actes et Paroles, Vol. 4
Depuis l'Exil 1876-1885

Author: Victor Hugo

Release Date: July, 2005 [EBook #8490]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on July 15, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ACTES ET PAROLES, VOL. 4 *****

Produced by Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe
and the Online Distributed Proofreading Team

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

ACTES ET PAROLES IV par VICTOR HUGO

DEPUIS L'EXIL 1876-1885

1876

I

POUR LA SERBIE

Il devient necessaire d'appeler l'attention des gouvernements europeens sur un fait tellement petit, a ce qu'il parait, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici: on assassine un peuple. Ou? En Europe. Ce fait a-t-il des temoins? Un temoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non.

Les nations ont au-dessus d'elles quelque chose qui est au-dessous d'elles les gouvernements. A de certains moments, ce contre-sens eclate: la civilisation est dans les peuples, la barbarie est dans les gouvernants. Cette barbarie est-elle voulue? Non; elle est simplement professionnelle. Ce que le genre humain sait, les gouvernements l'ignorent. Cela tient a ce que les gouvernements ne voient rien qu'a travers cette myopie, la raison d'etat; le genre humain regarde avec un autre oeil, la conscience.

Nous allons etonner les gouvernements europeens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis a un gouvernement qu'a un individu d'etre un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bete fauve, il doit etre traite en bete fauve; c'est qu'a l'heure qu'il est, tout pres de nous, la, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on egorge les peres et les meres, on vend les petites filles et les petits garcons; c'est que, les enfants trop petits pour etre vendus, on les fend en deux d'un coup de sabre; c'est qu'on brule les familles dans les maisons; c'est que telle ville, Balak, par exemple, est reduite en quelques heures de neuf mille habitants a treize cents; c'est que les cimenteries sont encombres de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer, de sorte qu'aux vivants qui leur ont envoye le carnage, les morts renvoient la peste, ce qui est bien fait; nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci, c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer les enfants dans les entrailles, c'est qu'il y a dans les places publiques des tas de squelettes de femmes ayant la trace de l'eventrement, c'est que les chiens rongent dans les rues le crane des jeunes filles violees, c'est que tout cela est horrible, c'est qu'il suffirait d'un geste des gouvernements d'Europe pour l'empecher, et que les sauvages qui commettent ces forfaits sont effrayants, et que les civilises qui les laissent commettre sont epouvantables.

Le moment est venu d'elever la voix. L'indignation universelle se souleve. Il y a des heures ou la conscience humaine prend la parole et donne aux gouvernements l'ordre de l'ecouter.

Les gouvernements balbutient une réponse. Ils ont déjà essayé ce begaiement. Ils disent: on exagère.

Oui, l'on exagère. Ce n'est pas en quelques heures que la ville de Balak a été exterminée, c'est en quelques jours; on dit deux cents villages brûlés, il n'y en a que quatrevingt-dix-neuf; ce que vous appelez la peste n'est que le typhus; toutes les femmes n'ont pas été violées, toutes les filles n'ont pas été vendues, quelques-unes ont échappé. On a chatré des prisonniers, mais on leur a aussi coupé la tête, ce qui amoindrit le fait; l'enfant qu'on dit avoir été jeté d'une pique à l'autre n'a été, en réalité, mis qu'à la pointe d'une bayonnette; ou il y a une vous mettez deux, vous grossissez du double; etc., etc., etc.

Et puis, pourquoi ce peuple s'est-il révolté? Pourquoi un troupeau d'hommes ne se laisse-t-il pas posséder comme un troupeau de bêtes? Pourquoi? ... etc.

Cette façon de pallier ajoute à l'horreur. Chicane l'indignation publique, rien de plus misérable. Les atténuations aggravent. C'est la subtilité plaidant pour la barbarie. C'est Byzance excusant Stamboul.

Nommons les choses par leur nom. Tuer un homme au coin d'un bois qu'on appelle la forêt de Bondy ou la forêt Noire est un crime; tuer un peuple au coin de cet autre bois qu'on appelle la diplomatie est un crime aussi.

Plus grand. Voilà tout.

Est-ce que le crime diminue en raison de son énormité? Hélas! c'est en effet une vieille loi de l'histoire. Tuez six hommes, vous êtes Troppmann; tuez-en six cent mille, vous êtes César. Être monstrueux, c'est être acceptable. Preuves: la Saint-Barthélemy, bénie par Rome; les dragonnades, glorifiées par Bossuet; le Deux-Décembre, salué par l'Europe.

Mais il est temps qu'à la vieille loi succède la loi nouvelle; si noire que soit la nuit, il faut bien que l'horizon finisse par blanchir.

Oui, la nuit est noire; on en est à la résurrection des spectres; après le Syllabus, voici le Koran; d'une Bible à l'autre on fraternise; jungamus dextras; derrière le Saint-Siège se dresse la Sublime Porte; on nous donne le choix des ténèbres; et, voyant que Rome nous offrait son moyen âge, la Turquie a cru pouvoir nous offrir le sien.

De là les choses qui se font en Serbie.

Où s'arrêtera-t-on?

Quand finira le martyre de cette héroïque petite nation?

Il est temps qu'il sorte de la civilisation une majestueuse défense d'aller plus loin.

Cette défense d'aller plus loin dans le crime, nous, les peuples, nous l'intimons aux gouvernements.

Mais on nous dit: Vous oubliez qu'il y a des "questions". Assassiner un homme est un crime, assassiner un peuple est "une question". Chaque gouvernement a sa question; la Russie a Constantinople, l'Angleterre a l'Inde, la France a la Prusse, la Prusse a la France.

Nous repondons:

L'humanite aussi a sa question; et cette question la voici, elle est plus grande que l'Inde, l'Angleterre et la Russie: c'est le petit enfant dans le ventre de sa mere.

Remplacons les questions politiques par la question humaine.

Tout l'avenir est la.

Disons-le, quoiqu'on fasse, l'avenir sera. Tout le sert, meme les crimes. Serviteurs effroyables.

Ce qui se passe en Serbie demontre la necessite des Etats-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements desunis succedent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. Muselons les fanatismes et les despotismes. Brisons les glaives valets des superstitions et les dogmes qui ont le sabre au poing. Plus de guerres, plus de massacres, plus de carnages; libre pensee, libre echange; fraternite. Est-ce donc si difficile, la paix? La Republique d'Europe, la Federation continentale, il n'y a pas d'autre realite politique que celle-la. Les raisonnements le constatent, les evenements aussi. Sur cette realite, qui est une necessite, tous les philosophes sont d'accord, et aujourd'hui les bourreaux joignent leur demonstration a la demonstration des philosophes. A sa facon, et precisement parcequ'elle est horrible, la sauvagerie temoigne pour la civilisation. Le progres est signe Achmet-Pacha. Ce que les atrocites de Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut a l'Europe une nationalite europeenne, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la democratie en paix avec elle-meme, toutes les nations soeurs ayant pour cite et pour chef-lieu Paris, c'est-a-dire la liberte ayant pour capitale la lumiere. En un mot, les Etats-Unis d'Europe. C'est la le but, c'est la le port. Ceci n'etait hier que la verite; grace aux bourreaux de la Serbie, c'est aujourd'hui l'evidence. Aux penseurs s'ajoutent les assassins. La preuve etait faite par les genies, la voila faite par les monstres.

L'avenir est un dieu traine par des tigres.

Paris, 29 aout 1876.

II

AU PRESIDENT DU CONGRES DE LA PAIX A GENEVE

Paris, 10 septembre 1876.

Mon honorable et cher president,

Je vous envoie mes voeux fraternels.

Le Congres de la paix persiste, et il a raison.

Devant la France mutilee, devant la Serbie torturee, la civilisation s'indigne, et la protestation du Congres de la paix est necessaire.

C'est a Berlin qu'est l'obstacle a la paix; c'est a Rome qu'est l'obstacle a la liberte. Heureusement le pape et l'empereur ne sont pas d'accord; Rome et Berlin sont aux prises.

Esperons.

Recevez mon cordial serrement de main.

VICTOR HUGO.

III

LE BANQUET DE MARSEILLE

Victor Hugo, invite au banquet par lequel les democrates de Marseille celebrent le grand anniversaire de la Republique, et ne pouvant s'y rendre, a ecrit la lettre suivante:

Paris, 22 septembre 1876.

Mes chers concitoyens,

Vous m'avez adresse, en termes eloquents, un appel dont je suis profondement touche. C'est un regret pour moi de ne pouvoir m'y rendre. Je veux du moins me sentir parmi vous, et ce que je vous dirais, je vous l'ecris.

L'heure ou nous sommes sera une de celles qui caracteriseront ce siecle.

En ce moment la monarchie fait a sa facon la preuve de la republique. De tous les cotes, les rois font le mal; la querelle des trones et flagrante; de pape a empereur, on s'excommunie; de sultan a sultan, on s'assassine. Partout le cynisme de la victoire; partout cette espece d'ivrognerie terrible qu'on appelle la guerre. La force s' imagine qu'elle est le droit; ici, on mutile la France, c'est-a-dire la civilisation; la, on poignarde la Serbie, c'est-a-dire l'humanite. A cette heure, il y a un gouvernement, qui est un bandit, assis sur un peuple, qui est un cadavre.

Certes les monarchies ne le font pas expres, mais elles demontrent la necessite de la republique.

La monarchie imperiale aboutit a Sedan; la monarchie pontificale aboutit au Syllabus. Le Syllabus, je l'ai dit et je le repete, c'est toute la quantite de bucher possible au dix-neuvieme siecle. Au moment ou nous sommes, ce qui sort de l'autel, ce n'est pas la priere, c'est la menace; l'oraison est coupee par ce hoquet farouche: Anatheme! anatheme! Le pretre benit a poing ferme. On refuse aux cercueils ce

qui leur est du; on ajoute a la violation du respect la violation de la loi; on meconnait ce qu'il y a de mysterieux et de venerable dans la volonte du mourant; on choisit, pour insulter la philosophie et la raison, l'instant ou la liberte de la conscience s'appuie sur la majeste de la mort.

Qui fait ces choses audacieuses? Le vieil esprit sacerdotal et monarchique. Ici la conquete, la le massacre, la l'intolerance; le mensonge epousant la nuit, la haine de trone a trone engendrant la guerre de peuple a peuple, tel est le spectacle. Ou la democratie dit: Paix et liberte! le despotisme dit: Carnage et servitude! De la les crimes qui aujourd'hui epouvantent l'Europe. Admirons la maniere dont les monarchies s'y prennent pour montrer les beautes de la republique: elles montrent leurs laideurs.

Tant que les fanatismes et les despotismes seront les maitres, l'Europe sera difforme et terrible. Mais esperons. Que prouvent les carcans et les chaines? qu'il faut que les peuples soient libres. Que prouvent les sabres et les mitrailles? qu'il faut que les peuples soient freres. Que prouvent les sceptres? qu'il faut des lois.

Les lois, les voici: liberte de pensee, liberte de croyance, liberte de conscience; liberte dans la vie, delivrance dans la mort; l'homme libre, l'ame libre.

Celebrons donc ce rassurant anniversaire, le 22 septembre 1792. Il y a une aurore dans l'humanite, comme il y en a une dans le ciel; ce jour-la le ciel et l'homme ont ete d'accord, les deux aurores ont fait leur jonction. _Lux populi, lux Dei._

La genereuse ville de Marseille a raison de venerer ce jour supreme; elle fait bien; je m'associe a sa patriotique manifestation.

Cet anniversaire vient a propos.

Il y a quatrevingt-quatre ans, a pareil jour, au milieu des plus redoutables complications, en presence de la coalition des rois, l'immense enigme humaine etant posee, une bouche sublime, la bouche de la France, s'est ouverte et a jete aux peuples ce cri qui est une solution: Republique! Il y a dans ce cri une puissance d'ecroulement qui ebranle sur leur base les tyrannies, les usurpations et les impostures, et qui fait trembler toutes les tours des tenebres. L'ecroulement du mal, c'est la construction du bien.

Repetons-le, ce cri liberateur Republique!

Repetons-le d'une voix si ferme et si haute qu'il ait raison de toutes les surdites. Achavons ce que nos aieux ont commence. Soyons les fils obeissants de nos glorieux peres. Completons la revolution francaise par la fraternite europeenne, et l'unite de la France par l'unite du continent. Etablissons entre les nations cette solide paix, la federation, et cette solide justice, l'arbitrage. Soyons des peuples d'esprit au lieu d'etre des peuples stupides. Echangeons des idees et non des boulets. Quoi de plus bete qu'un canon? Que toute l'oscillation du progres soit contenue entre ces deux termes:

Civilisation, mais revolution.

Revolution, mais civilisation.

Et, convaincus, devoues, unanimes, glorifions nos dates memorables. Glorifions le 14 juillet, glorifions le 10 aout, glorifions le 22 septembre. Ayons une si fiere facon de nous en souvenir qu'il en sorte la liberte du monde. Celebrer les grands anniversaires, c'est preparer les grands evenements.

Mes concitoyens, je vous salue.

1877

I

LES OUVRIERS LYONNAIS

Le dimanche 25 mars, une conference a lieu dans la salle du Chateau d'Eau pour les ouvriers lyonnais.

Victor Hugo et Louis Blanc y prennent la parole.

Voici le discours de Victor Hugo:

Les ouvriers de Lyon souffrent, les ouvriers de Paris leur viennent en aide. Ouvriers de Paris, vous faites votre devoir, et c'est bien. Vous donnez la un noble exemple. La civilisation vous remercie.

Nous vivons dans un temps ou il est necessaire d'accomplir d'eclatantes actions de fraternite. D'abord, parce qu'il est toujours bon de faire le bien; ensuite, parce que le passe ne veut pas se resigner a disparaitre, parce qu'en presence de l'avenir, qui apporte aux nations la federation et la concorde, le passe tache de reveiller la haine. (_Applaudissements_).

Repondons a la haine par la solidarite et par l'union.

Messieurs, je ne prononcerai que des paroles austeres et graves. Avoir devant soi le peuple de Paris, c'est un supreme honneur, et l'on n'en est digne qu'a la condition d'avoir en soi la droiture. Et j'ajoute, la moderation. Car, si la droiture est la puissance, la moderation est la force.

Maintenant, et sous ces reserves, trouvez bon que je vous dise ma pensee entiere.

A l'heure ou nous sommes, le monde est en proie a deux efforts contraires.

Un mot suffit pour caracteriser cette heure etrange. A quoi songent les rois? A la guerre. A quoi songent les peuples? A la paix. (_Applaudissements prolonges._)

L'agitation fiévreuse des gouvernements a pour contraste et pour leçon le calme des nations. Les princes arment, les peuples travaillent. Les peuples s'aiment et s'unissent. Aux rois préméditant et préparant des événements violents, les peuples opposent la grandeur des actions paisibles.

Majestueuse résistance.

Les populations s'entendent, s'associent, s'entraident.

Ainsi, voyez:

Lyon souffre, Paris s'emeut.

Que le patriotique auditoire ici rassemble me permette de lui parler de Lyon.

Lyon est une glorieuse ville, une ville laborieuse et militante. Au-dessus de Lyon, il n'y a que Paris. A ne voir que l'histoire, on pourrait presque dire que c'est à Lyon que la France est née. Lyon est un des plus anciens berceaux du fait moderne; Lyon est le lieu d'inoculation de la démocratie latine à la théocratie celtique; c'est à Lyon que la Gaule s'est transformée et transfigurée jusqu'à devenir l'héritière de l'Italie; Lyon est le point d'intersection de ce qui a été jadis Rome et de ce qui est aujourd'hui la France.--Lyon a été notre premier centre. Agrippa a fait de Lyon le nœud des chemins militaires de la Gaule, et ce procédé peremptoire de civilisation a été imité depuis par les routes stratégiques de la Vendée. Comme toutes les cités prédestinées, la ville de Lyon a été éprouvée; au deuxième siècle par l'incendie, au cinquième siècle par l'inondation, au dix-septième siècle par la peste. Fait que l'histoire doit noter, Neron, qui avait brûlé Rome, a rebâti Lyon. Lyon, historiquement illustre, n'est pas moins illustre politiquement. Aujourd'hui, entre toutes les villes d'Europe, Lyon représente l'initiative ingénieuse, le labeur puissant, opiniâtre et fécond, l'invention dans l'industrie, l'effort du bien vers le mieux, et cette chose touchante et sublime.--car l'ouvrier de Lyon souffre,--la pauvreté créant la richesse. (_Mouvement._) Oui, citoyens, j'y insiste, la vertu qui est dans le travail, l'intuition sociale qui connaît et qui réclame sans relâche la quantité acceptable des révolutions, l'esprit d'aventure pour le progrès, ce je ne sais quoi d'infatigable qu'on a quand on porte en soi l'avenir, voilà ce qui caractérise la France, voilà ce qui caractérise Lyon. Lyon a été la métropole des Gaules, et l'est encore, avec l'accroissement démocratique. C'est la ville du métier, c'est la ville de l'art, c'est la ville où la machine obéit à l'âme, c'est la ville où dans l'ouvrier il y a un penseur, et où Jacquard se complète par Voltaire. (_Applaudissements._) Lyon est la première de nos villes; car Paris est autre chose, Paris dépasse les proportions d'une nation; Lyon est essentiellement la cité française, et Paris est la cité humaine. C'est pourquoi l'assistance que Paris offre à Lyon est un admirable spectacle; on pourrait dire que Lyon assiste par Paris, c'est la capitale de la France secourue par la capitale du monde. (_Bravos_.)

Glorifions ces deux villes. Dans un moment où les partis du passé semblent conspirer la diminution de la France, et essayent de détrôner le chef-lieu de la révolution au profit du chef-lieu de la monarchie, il est bon d'affirmer les grandes réalités de la civilisation française, c'est-à-dire Lyon, la ville du travail, et Paris, la ville

de la lumiere. (_Sensation. Bravos repetes_.)

Autour de ces deux capitales se groupent toutes nos illustres villes, leurs soeurs ou leurs filles, et parmi elles cette admirable Marseille qui veut une place a part, car elle represente en France la Grece de meme que Lyon represente l'Italie.

Mais elargissons l'horizon, regardons l'Europe, regardons les nations, et, en meme temps que nous demontrons la solidarite de nos villes, constatons, citoyens, au profit de la civilisation, tous les symptomes de la concorde humaine.

Ces symptomes eclatent de toutes parts.

Comme je le disais en commençant, a l'heure troublee ou nous sommes, les phenomenes inquietants viennent des rois, les phenomenes rassurants viennent des peuples.

Au-dessous du grondement bestial de la guerre dechainee il y a sept ans par deux empereurs, au-dessous des menaces de carnage et de devastation a chaque instant renouvelees, quelquefois meme realisees en partie, temoin l'assassinat de la Bulgarie par la Turquie, au-dessous de la mobilisation des armees, au-dessous de tout ce sombre tumulte militaire, on sent une immense volonte de paix.

Je le repete et j'y insiste, qui veut la guerre? Les rois. Qui veut la paix? Les peuples.

Il semble qu'en ce moment une bataille etrange se prepare entre la guerre, qui est la volonte du passe, et la paix, qui est la volonte du present. (_Applaudissements_.)

Citoyens, la paix vaincra.

Ce triomphe de l'avenir, il est visible des aujourd'hui, il approche, nous y touchons. Il s'appellera l'Exposition de 1878. Qu'est-ce en effet qu'une Exposition internationale? C'est la signature de tous les peuples mise au bas d'un acte de fraternite. C'est le pacte des industries s'associant aux arts, des sciences encourageant les decouvertes, des produits s'echangeant avec les idees, du progres multipliant le bien-etre, de l'ideal s'accouplant au reel. C'est la communion des nations dans l'harmonie qui sort du travail. Lutte, si l'on veut, mais lutte feconde; eblouissante melee des travailleurs qui laisse derriere elle, non la mort, mais la vie, non des cadavres, mais des chefs-d'oeuvre; bataille superbe ou il n'y a que des vainqueurs. (_Longs applaudissements_.)

Ce spectacle splendide, il est juste que ce soit Paris qui le donne au monde.

1870, c'est-a-dire le guet-apens de la guerre, a ete le fait de la Prusse; 1878, c'est-a-dire la victoire de la paix, sera la replique de la France.

L'Exposition universelle de 1878, ce sera la guerre mise en deroute par la paix.

Ce sera la reconciliation avec Paris, dont l'univers a besoin.

La paix, c'est le verbe de l'avenir, c'est l'annonce des Etats-Unis de l'Europe, c'est le nom de baptême du vingtième siècle. Ne nous laissons pas, nous les philosophes, de déclarer au monde la paix. Faisons sortir de ce mot suprême tout ce qu'il contient.

Disons-le, ce qu'il faut à la France, à l'Europe, au monde civilisé, ce qui est dès à présent réalisable, ce que nous voulons, le voici: les religions sans l'intolérance, c'est-à-dire la raison remplaçant le dogmatisme; la pénalité sans la mort, c'est-à-dire la correction remplaçant la vindicte; le travail sans l'exploitation, c'est-à-dire le bien-être remplaçant le malaise; la circulation sans la frontière, c'est-à-dire la liberté remplaçant la ligature; les nationalités sans l'antagonisme, c'est-à-dire l'arbitrage remplaçant la guerre (mouvement); en un mot, tous les désarmements, excepté le désarmement de la conscience. (Bravos répétés.)

Ah! cette exception-là, je la maintiens. Car tant que la politique contiendra la guerre, tant que la pénalité contiendra l'échafaud, tant que le dogme contiendra l'enfer, tant que la force sociale sera comminatoire, tant que le principe, qui est le droit, sera distinct du fait, qui est le code, tant que l'indissoluble sera dans la loi civile et irréparable dans la loi criminelle, tant que la liberté pourra être garrottée, tant que la vérité pourra être baillonnée, tant que le juge pourra dégénérer en bourreau, tant que le chef pourra dégénérer en tyran, tant que nous aurons pour précipices des abîmes creusés par nous-mêmes, tant qu'il y aura des opprimés, des exploités, des accablés, des justes qui saignent, des faibles qui pleurent, il faut, citoyens, que la conscience reste armée. (Applaudissements prolongés.)

La conscience armée, c'est Juvenal terrible, c'est Tacite pensif, c'est Dante fleurant Boniface, c'est-à-dire l'homme probe chatiant l'homme infallible, c'est Voltaire vengeant Calas, c'est-à-dire la justice rappelant à l'ordre la magistrature. (Sensation. Triple salve d'applaudissements.) La conscience armée, c'est le droit incorruptible faisant obstacle à la loi inique, c'est la philosophie supprimant la torture, c'est la tolérance abolissant l'inquisition, c'est le jour vrai remplaçant dans les âmes le jour faux, c'est la clarté de l'aurore substituée à la lueur des bûchers. Oui, la conscience reste et restera armée, Juvenal et Tacite resteront debout, tant que l'histoire nous montrera la justice humaine satisfaite de son peu de ressemblance avec la justice divine, tant que la raison d'état sera en colère, tant qu'un épouvantable vae victis régnera, tant qu'on écouterait un cri de clémence comme on écouterait un cri séditieux, tant qu'on refusera de faire tourner sur ses gonds la seule porte qui puisse fermer la guerre civile, l'amnistie! (Profonde émotion.--Applaudissements prolongés.)

Cela dit, je conclus. Et je conclus par l'espoir.

Ayons une foi absolue dans la patrie. La destinée de la France fait partie de l'avenir humain. Depuis trois siècles la lumière du monde est française. Le monde ne changera pas de flambeau.

Pourtant, généreux patriotes qui m'écoutez, ne croyez pas que je pousse l'espoir jusqu'à l'illusion. Ma foi en la France est filiale, et par conséquent passionnée, mais elle est philosophique, et par conséquent réfléchie. Messieurs, ma parole est sincère, mais elle est virile, et je ne veux rien dissimuler. Non, je n'oublie pas que

je parle aux hommes de Paris. La responsabilite est en proportion de l'auditoire. Une seule chose est a la taille du peuple, c'est la verite. Et dire la realite, c'est le devoir.

Eh bien, la realite, c'est que nous traversons une heure redoutable. La realite, c'est que, si la nuit complete se faisait, il y aurait des possibilites de naufrage. Les crises succedent aux catastrophes. J'espere cependant.

Je fais plus qu'esperer. J'affirme. Pourquoi? Je vais vous le dire, et ce sera mon dernier mot.

La marche du genre humain vers l'avenir a toutes les complications d'un voyage de decouvertes. Le progres est une navigation; souvent nocturne. On pourrait dire que l'humanite est en pleine mer. Elle avance lentement, dans un roulis terrible, immense navire battu des vents. Il y a des instants sinistres. A de certains moments, la noirceur de l'horizon est profonde; il semble qu'on aille au hasard. Ou? a l'abime. On rencontre un ecueil, l'empire; on se heurte a un bas-fond, le Syllabus; on traverse un cyclone, Sedan (mouvement); l'annee de l'infailibilite du pape est l'annee de la chute de la France; les ouragans et les tonnerres se melent; on a au-dessus de sa tete tout le passe en nuage et charge de foudres; cet éclair, c'est le glaive; cet autre éclair, c'est le sceptre; ce grondement, c'est la guerre. Que va-t-on devenir? Va-t-on finir par s'entre-devorer? En viendra-t-on a un radeau de la Meduse, a une lutte d'affames et de naufrages, a la bataille dans la tempete? Est-ce qu'il est possible qu'on soit perdu? On leve les yeux. On cherche dans le ciel une indication, une esperance, un conseil. L'anxiete est au comble. Ou est le salut? Tout a coup, la brume s'ecarte, une lueur apparait; il semble qu'une déchirure se fasse dans le noir complot des nuees, une trouee blanchit toute cette ombre, et, subitement, a l'horizon, au-dessus des gouffres, au dela des nuages, le genre humain frissonnant aperçoit cette haute clarte allumee il y a quatre vingts ans par des geants sur la cime du dix-huitieme siecle, ce majestueux phare a feux tournants qui presente alternativement aux nations desesperees chacun des trois rayons dont se compose la civilisation future: Liberte, Egalite, Fraternite. (Applaudissements prolonges.)

Liberte, cela s'adresse au peuple; Egalite, cela s'adresse aux hommes; Fraternite, cela s'adresse aux ames.

Navigateurs en detresse, abordez a ce grand rivage, la Republique.

Le port est la. (Longue acclamation. Cris de: Vive la republique! Vive l'amnistie! Vive Victor Hugo!)

II

LE SEIZE MAI

I

LA PROROGATION

Le 16 mai 1877, un essai préliminaire de coup d'état fut tenté par M. le maréchal de Mac-Mahon, président de la République. Brusquement il congédia, sur les plus futiles prétextes, le ministère républicain de M. Jules Simon, qui réunissait dans la chambre une majorité de deux cents voix. Le nouveau cabinet, sous la présidence de M. de Broglie, ne fut composé que de monarchistes.

Deux jours après, un décret du président de la République prorogea le parlement pour un mois.

Aussitôt les gauches des deux chambres tinrent chacune leur réunion plénière et rédigèrent des déclarations collectives adressées au pays.

Dans la réunion des gauches du Sénat, Victor Hugo prit la parole:

Dans quelles circonstances l'événement qui nous préoccupe se produit-il?

Laissez-moi vous le dire. Deux choses me frappent.

Voici la première:

La France était en pleine paix, en pleine convalescence de ses derniers malheurs, en pleine possession d'elle-même; la France donnait au monde tous les grands exemples, l'exemple du travail, de l'industrie, du progrès sous toutes les formes; elle était superbe de tranquillité et d'activité; elle se préparait à convier tous les peuples chez elle; elle prenait l'initiative de l'Exposition universelle, et, meurtrie, mutilée, mais toujours grande, elle allait donner une fête à la civilisation. En ce moment-là, dans ce calme fécond et auguste, quelqu'un la trouble. Qui? Son gouvernement. Une sorte de déclaration de guerre est faite. A qui? A la France en paix. Par qui? Par le pouvoir. (_Oui! oui!--Adhésion unanime_.)

La seconde chose qui me frappe, la voici:

Si la France est en paix, l'Europe ne l'est pas. Si au dedans nous sommes tranquilles, au dehors nous sommes inquiets. Le continent prend feu. Deux empires se heurtent en orient; au nord, un autre empire guette; à côté du nord, une puissante nation voisine fait son branle-bas de combat. Plus que jamais, il importe que la France, pour rester forte, reste paisible. Eh bien! c'est le moment qu'on choisit pour l'agiter! C'est pour le pays l'heure de la prudence; c'est pour le gouvernement l'heure des imprudences.

Ces deux grands faits, la paix en France, la guerre en Europe, exigeaient tous les deux un gouvernement sage. C'est l'instant que prend le gouvernement pour devenir un gouvernement d'aventure.

Une étincelle suffirait pour tout embraser; le gouvernement secoue la torche. (_Sensation profonde_.)

Oui, gouvernement d'aventure. Je ne veux pas, pour l'instant, le qualifier plus sévèrement, espérant toujours que le pouvoir se sentira averti par l'énormité de certains souvenirs, et qu'il s'arrêtera. Je recommande au pouvoir personnel la lecture attentive de la constitution. (_Mouvement_.)

Il y a là sur la responsabilité plusieurs articles sérieux.

J'en pourrais dire davantage. Mais je me borne a ces quelques paroles. J'ai une fonction comme senateur et une mission comme citoyen; je ne faillirai ni a l'une ni a l'autre.

Vous, mes collegues, vous resisterez vaillamment, je le sais et je le declare, aux empietements illegaux et aux usurpations inconstitutionnelles. Surveillons plus que jamais le pouvoir. Dans la situation ou nous sommes, souvenez-vous de ceci: toute la defiance que vous montrerez au nouveau ministere, vous sera rendue en confiance par la nation.

Messieurs, rassurons la France, rassurons-la dans le present, rassurons-la dans l'avenir.

La republique est une delivrance definitive. Esperance est un des noms de la liberte. Aucun piege ne reussira. La verite et la raison prevaudront. La justice triomphera de la magistrature. La conscience humaine triomphera du clerge. La souverainete nationale triomphera des dictatures, clericales ou soldatesques.

La France peut compter sur nous, et nous pouvons compter sur elle.

Soyons fideles a tous nos devoirs, et a tous nos droits. (_Adhesion unanime.--Applaudissements prolonges_.)

II

LA DISSOLUTION

La prorogation d'un mois expiree, le marechal de Mac-Mahon adresse, le 17 juin, un message au senat, lui demandant, aux termes de la constitution, de prononcer avec le president de la Republique, la dissolution de la chambre des deputes.

La chambre des deputes replique aussitot par un ordre du jour declarant que "le ministere n'a pas la confiance de la nation". Cet ordre du jour est vote par 363 voix contre 158.

Le 21 juin, les bureaux du senat se reunissent pour nommer la commission chargee du rapport sur la demande de dissolution.

Dans le quatrieme bureau, dont Victor Hugo fait partie, se passe l'incident suivant, rapporte ainsi par _le Rappel_.

Reunion dans les bureaux du senat.

"Il s'est produit, au 4e bureau, un incident qui a cause une vive emotion.

"M. Victor Hugo fait partie de ce bureau. M. le vicomte de Meaux, ministre du commerce, en fait egalement partie.

"La discussion s'est ouverte sur le projet de dissolution.

"Après des discours de MM. Bertauld et de Lasteyrie contre le projet et de MM. de Meaux et Depeyre pour, la seance semblait terminee, lorsque M. Victor Hugo a demande la parole.

"Il a dit:

J'ai garde le silence jusqu'a ce moment, et j'etais resolu a ne point intervenir dans le debat, esperant qu'une question essentielle serait posee, et aimant mieux qu'elle le fut par d'autres que par moi.

Cette question n'a pas ete posee. Je vois que la seance va se clore, et je crois de mon devoir de parler. Je desire n'etre point nomme commissaire, et je prie mes amis de voter, comme je le ferai moi-meme, pour notre honorable collegue, M. Bertauld.

Cela dit, et absolument desinteresse dans le vote qui va suivre, j'entre dans ce qui est pour moi la question necessaire et immediate.

Un ministre est ici present. Je profite de sa presence, c'est a lui que je parle, et voici ce que j'ai a dire a M. le ministre du commerce:

Il est impossible que le president de la Republique et les membres du cabinet nouveau n'aient point examine entre eux une eventualite, qui est pour nous une certitude: le cas ou, dans trois mois, la chambre, dissoute aujourd'hui, reviendrait augmentee en nombre dans le sens republicain, et, ce qui est une augmentation plus grande encore, accrue en autorite et en puissance par son mandat renouvele et par le vote decisif de la France souveraine.

En presence de cette chambre, qui sera a la fois la chambre ancienne, repudiee par le pouvoir personnel, et la chambre nouvelle, voulue par la souverainete nationale, que fera le gouvernement? quels plans a-t-il arretes? quelle conduite compte-t-il suivre? Le president fera-t-il simplement son devoir, qui est de se retirer et d'obeir a la nation, et les ministres disparaîtront-ils avec lui? En un mot, quelle est la resolution du president et de son cabinet, dans le cas grave que je viens d'indiquer?

Je pose cette question au membre du cabinet ici present. Je la pose categoriquement et absolument. Aucun faux-fuyant n'est possible: ou le ministre me repondra, et j'enregistrerai sa reponse; ou il refusera de repondre, et je constaterai son silence. Dans les deux cas, mon but sera atteint; et, que le ministre parle ou qu'il se taise, l'espece de clarte que je desire, je l'aurai.

"Sur ces paroles, au milieu du profond silence et de l'attente unanime des senateurs, M. de Meaux s'est leve. Voici sa reponse:

"La question posee par M. Victor Hugo ne pourrait etre posee qu'au president de la Republique, et excede la competence des ministres."

"Une certaine agitation a suivi cette reponse. MM. Valentin, Ribiere, Lepetit et d'autres encore se sont vivement recries.

"M. Victor Hugo a repris la parole en ces termes:

Vous venez d'entendre la reponse de M. le ministre. Eh bien! je vais repliquer a l'honorable M. de Meaux par un fait qui est presque pour lui un fait personnel.

Un homme qui lui touche de tres pres, orateur considerable de la

droite, dont j'avais été l'ami à la chambre des pairs et dont j'étais l'adversaire à l'assemblée législative, M. de Montalembert, après la crise de juillet 1851, s'emut, bien qu'allié momentanément de l'Élysée, des intentions qu'on prêtait au président, M. Louis Bonaparte, lequel protestait du reste de sa loyauté.

M. de Montalembert, alors, se souvenant de notre ancienne amitié, me pria de faire, en mon nom et au sien, au ministre Baroche, la question que je viens de faire tout à l'heure à M. de Meaux.... (Profond mouvement d'attention.) Et le ministre d'alors fit à cette question identiquement la même réponse que le ministre d'aujourd'hui.

Trois mois après, éclatait ce crime qui s'appellera dans l'histoire le 2 décembre.

"Une vive émotion succède à ces paroles.

"Aucune réplique de M. de Meaux. Exclamations des sénateurs présents.

"Le président du bureau, M. Batbie, fait, tardivement, remarquer que les interpellations aux ministres ne sont d'usage qu'en séance publique; dans les bureaux, il n'y a pas de ministre; un membre parle à un membre, un collègue à un collègue; et M. Victor Hugo ne peut pas exiger de M. de Meaux une autre réponse que celle qui lui a été faite.

"--Je m'en contente! s'écrie M. Victor Hugo.

"Et les quinze membres de la gauche applaudissent."

Séance publique du sénat.

--12 JUIN 1877.--

Messieurs,

Un conflit éclate entre deux pouvoirs. Il appartient au sénat de les départager. C'est aujourd'hui que le sénat va être juge.

Et c'est aujourd'hui que le sénat va être juge. (Applaudissements à gauche.)

Car si au-dessus du gouvernement il y a le sénat, au-dessus du sénat il y a la nation.

Jamais situation n'a été plus grave.

Il dépend aujourd'hui du sénat de pacifier la France ou de la troubler.

Et pacifier la France, c'est rassurer l'Europe; et troubler la France, c'est alarmer le monde.

Cette délivrance ou cette catastrophe dépendent du sénat.

Messieurs, le sénat va aujourd'hui faire sa preuve. Le sénat aujourd'hui peut être fondé par le sénat. (Bruit à droite.--Approbation à droite.)

L'occasion est unique, vous ne la laisserez pas échapper.

Quelques publicistes doutent que le sénat soit utile; montrez que le sénat est nécessaire.

La France est en péril, venez au secours de la France. (_Bravos a gauche_.)

Messieurs, le passé donne quelquefois des renseignements. De certains crimes, que l'histoire n'oublie pas, ont des reflets sinistres, et l'on dirait qu'ils éclairent confusément les événements possibles.

Ces crimes sont derrière nous, et par moments nous croyons les revoir devant nous.

Il y a parmi vous, messieurs, des hommes qui se souviennent. Quelquefois se souvenir, c'est prévoir. (_Applaudissements a gauche_.)

Ces hommes ont vu, il y a vingt-six ans, ce phénomène:

Une grande nation qui ne demande que la paix, une nation qui sait ce qu'elle veut, qui sait d'où elle vient et qui a droit de savoir où elle va, une nation qui ne ment pas, qui ne cache rien, qui n'élude rien, qui ne sous-entend rien, et qui marche dans la voie du progrès droit devant elle et à visage découvert, la France, qui a donné à l'Europe quatre illustres siècles de philosophie et de civilisation, qui a proclamé par Voltaire la liberté religieuse (_Protestations a droite, vive approbation a gauche_) et par Mirabeau la liberté politique; la France qui travaille, qui enseigne, qui fraternise, qui a un but, le bien et qui le dit, qui a un moyen, le juste, et qui le déclare, et, derrière cet immense pays en pleine activité, en pleine bonne volonté, en pleine lumière, un gouvernement masque. (_Applaudissements prolongés a gauche. Reclamations a droite_.)

Messieurs, nous qui avons vu cela, nous sommes pensifs aujourd'hui, nous regardons avec une attention profonde ce qui semble être devant nous: une audace qui hésite, des sabres qu'on entend traîner, des protestations de loyauté qui ont un certain son de voix; nous reconnaissons le masque. (_Sensation_.)

Messieurs, les vieillards sont des avertisseurs. Ils ont pour fonction de décourager les choses mauvaises et de déconseiller les choses périlleuses. Dire des paroles utiles, fussent-elles paraître inutiles, c'est la leur dignité et leur tristesse. (_Très bien! a gauche_.)

Je ne demande pas mieux que de croire à la loyauté, mais je me souviens qu'on y a déjà cru. (_C'est vrai! a gauche_.) Ce n'est pas ma faute si je me souviens. Je vois des ressemblances qui m'inquiètent, non pour moi qui n'ai rien à perdre dans la vie et qui ai tout à gagner dans la mort, mais pour mon pays. Messieurs, vous écouterez l'homme en cheveux blancs qui a vu ce que vous allez revoir peut-être, qui n'a plus d'autre intérêt sur la terre que le votre, qui vous conseille tous avec droiture, amis et ennemis, et qui ne peut ni haïr ni mentir, étant si près de la vérité éternelle. (_Profonde sensation. Applaudissements prolongés_.)

Vous allez entrer dans une aventure. Eh bien, écoutez celui qui en revient. (_Mouvement_.) Vous allez affronter l'inconnu, écoutez celui

qui vous dit: l'inconnu, je le connais. Vous allez vous embarquer sur un navire dont la voile frissonne au vent, et qui va bientôt partir pour un grand voyage plein de promesses, écoutez celui qui vous dit: Arrêtez, j'ai fait ce naufrage-la. (_Applaudissements_.)

Je crois être dans le vrai. Puisse-je me tromper, et Dieu veuille qu'il n'y ait rien de cet affreux passe dans l'avenir!

Ces réserves faites,--et c'était mon devoir de les faire,--j'aborde le moment présent, tel qu'il apparaît et tel qu'il se montre, et je tâcherai de ne rien dire qui puisse être contesté.

Personne ne niera, je suppose, que l'acte du 16 mai ait été inattendu.

Cela a été quelque chose comme le commencement d'une préméditation qui se dévoile.

L'effet a été terrible.

Remontons à quelques semaines en arrière. La France était en plein travail, c'est-à-dire en pleine fête. Elle se préparait à l'Exposition universelle de 1878 avec la fierté joyeuse des grandes nations civilisatrices. Elle déclarait au monde l'hospitalité. Paris, convalescent, glorieux et superbe, élevait un palais à la fraternité des nations; la France, en dépit des convulsions continentales, était confiante et tranquille, et sentait s'approcher l'heure du suprême triomphe, du triomphe de la paix. Tout à coup, dans ce ciel bleu un coup de foudre éclate, et au lieu d'une victoire on apporte à la France une catastrophe. (_Vive emotion.--Bravos à gauche_.)

Le 15 mai, tout prospérait; le 16, tout s'est arrêté. On a assisté au spectacle étrange d'un malheur public, fait exprès. (_Sensation_.) Subitement, le crédit se déconcerte; la confiance disparaît; les commandes cessent; les usines s'éteignent; les manufactures se ferment; les plus puissantes renvoient la moitié de leurs ouvriers; lisez les remontrances des chambres de commerce; le chômage, cette peste du travail, se répand et s'accroît, et une sorte d'agonie commence. Ce que cette calamité, le 16 mai, coûte à notre industrie, à notre commerce, à notre travail national, ne peut se chiffrer que par des centaines de millions. (_Allons donc! à droite.--Oui! oui! à gauche_.)

Eh bien, messieurs, aujourd'hui que vous demande-t-on? De la continuer. Le 16 mai désire se compléter. Un mois d'agonie, c'est peu; il en demande quatre. Dissolvez la chambre. On verra où la France en sera au bout de quatre mois. La durée du 16 mai, c'est la durée de la catastrophe. Aggravation funeste. Partout la stagnation commerciale, partout la fièvre politique. Trois mois de querelle et de haine. L'angoisse ajoutée à l'angoisse. Ce qui n'était que le chômage sera la faillite; ruine pour les riches, famine pour les pauvres; l'électeur acculé à son droit; l'ouvrier sans pain arme du vote. La colère mêlée à la justice. Tel est le lendemain de la dissolution. (_Mouvement_.)

Si vous l'accordiez, messieurs, le service que le 16 mai aurait rendu à la France équivaldrait au service vice que rend une rupture de rails à un train lancé à toute vapeur. (_C'est vrai!_)

Et j'hésite à achever ma pensée, mais il faut, sinon tout dire, au moins tout indiquer.

Messieurs, réfléchissez. L'Europe est en guerre. La France a des ennemis. Si, en l'absence des chambres, dans l'éclipse de la souveraineté nationale, si l'étranger....

(Bruit et protestations à droite.--À gauche_: N'interrompez pas!--_M. le président_: Faites silence!--_A gauche_: C'est à la droite qu'il faut dire cela!)

....Si l'étranger profitait de cette paralysie de la France, si ... je m'arrête.

Ici, messieurs, la situation apparaît tellement grave, que nous avons pu voir dans les bureaux du sénat des membres du cabinet faire appel à notre patriotisme et nous demander de ne pas insister.

Nous n'insistons pas.

Mais nous nous retournons vers le pouvoir personnel, et nous lui disons:

La guerre extérieure actuelle ajoutée à la crise intérieure faite par vous crée une situation telle que, de votre aveu, l'on ne peut pas même sonder ce qui est possible. Pourquoi alors faire cette crise? Puisque vous avez le choix du moment, pourquoi choisir ce moment-ci? Vous n'avez aucun reproche sérieux à faire à la chambre des députés; le mot *radical* appliqué à ses tendances ou à ses actes est vide de sens. La chambre a eu le très grand tort, à mes yeux, de ne pas voter l'amnistie; mais je ne suppose pas que ce soit la votre grief contre elle. (Sourires à gauche_) La chambre des députés a poussé l'esprit de conciliation et de consentement jusqu'à partager avec le sénat son privilège en matière d'impôts, c'est-à-dire qu'elle a fait en France plus de concessions au sénat que la chambre des communes n'en fait en Angleterre à la chambre des lords. (À gauche: C'est vrai!) La chambre des députés, à part les turbulences de la droite, est modérée, parlementaire et patriote; seulement il y a entre elle, chambre nationale, et vous, pouvoir personnel, incompatibilité d'humeur; vous avez, à ce qu'il paraît, des théories politiques qui font mauvais ménage avec les théories politiques de la chambre des députés, et vous voulez divorcer. Soit. Mais il n'y a aucune urgence. Pourquoi prendre l'heure la plus périlleuse? Dissoudre la chambre en ce moment, c'est désarmer la France. (Mouvement_) Pourquoi ne pas attendre que le conflit européen soit apaisé? Quand la situation sera redevenue calme, si votre incompatibilité d'humeur ne s'est pas dissipée, si vous persistez dans votre fantaisie théorique, vous nous en reparlerez, et, puisque nous sommes ce qu'en Angleterre on appelle la cour des divorces, nous aviserons. Nous choisirons entre la chambre et vous. Mais rien ne presse, attendez. En ce moment, soyons prudents, et n'ajoutons pas, de gaieté de cœur, à la complication extérieure, déjà très redoutable, une complication intérieure plus redoutable encore. (Très bien! très bien! à gauche_)

Nous disons cela, qui est sage.

Messieurs, une chose me frappe, et je dois la dire: c'est qu'en ce moment, dans l'heure critique où nous sommes, l'esprit de gouvernement est de ce côté (montrant la gauche_), et l'esprit de révolution est du côté opposé (montrant la droite_). (C'est vrai! c'est vrai! à gauche_).

En effet, que veut-on de ce cote, du cote republicain?

Le maintien de ce qui est, l'amelioration lente et sage des institutions, le progres pas a pas, aucune secousse, aucune violence, le suffrage universel, c'est-a-dire la paix entre les opinions, et l'Exposition universelle, c'est-a-dire la paix entre les nations. Et qu'est-ce que cet ensemble de bonnes volontes tournees vers le bien? Messieurs, c'est l'esprit de gouvernement. (_Applaudissements a gauche_.)

Et du cote oppose, du cote monarchique, que veut-on?

Le renversement de la republique, la paix publique livree a la competition de trois monarchies, le parti pris pour le pape contre notre alliee l'Italie, la partialite pour un culte allant jusqu'a l'acceptation d'une guerre religieuse eventuelle (_Denegations a droite.--A gauche: Oui! oui!_), et cela a une epoque ou la France ne peut et ne doit faire que des guerres patriotiques, le suffrage universel discute, la force rompant l'equilibre de la loi et du droit, la negation de notre legislation civile par la revendication catholique; en un mot, une effrayante remise en question de toutes les solutions sur lesquelles repose la societe moderne. (_Applaudissements repetes a gauche_.) Qu'est-ce que tout cela, messieurs? c'est l'esprit de revolution. (_Oui! oui!--Applaudissements_.)

J'avais donc raison de le dire: oui, a cette heure, l'esprit de gouvernement est dans l'opposition, et l'esprit de revolution est dans le gouvernement!

Qu'est-ce que la dissolution?

C'est une revolution possible. Quelle revolution? La pire de toutes. La revolution inconnue. (_Sensation.--Murmures a droite.--Vive adhesion, a gauche_.)

Messieurs les senateurs, croyez-moi. Oui, soyez le gouvernement. Coupez court a cette tentative. Arretez net cette etrange insurrection du 16 mai....

(_Reclamations a droite; cris_: A l'ordre! a l'ordre!--_Applaudissements prolonges a gauche.--M. le president_: Les applaudissements par lesquels on soutient l'orateur n'empecheront pas le president de faire son devoir: ce n'est pas assez d'avoir porte contre une partie de cette chambre des accusations d'opinions factieuses, vous appelez un acte qui n'est pas sorti de la legalite un acte revolutionnaire; le president s'en etonne. --_A gauche_: Ce sont des preliminaires de revolution!--_M. Valentin_: L'avertissement etait necessaire!--_M. le president_: Monsieur Valentin, vous n'avez pas la parole!--_A gauche, a M. Victor Hugo_: Continuez! --_A droite_: Que l'orateur retire le mot "insurrection"!--_A gauche, unanimement_: Non! ne retirez rien!--_L'orateur ne retire rien et continue_.)

Ayez, messieurs, une volonte, une grande volonte, et signifiez-la. La France veut etre rassuree. Rassurez-la. On l'ebranle. Raffermissiez-la. Vous etes le seul pouvoir que ne domine aucun autre. Ces pouvoirs-la finissent par avoir toute la responsabilite. La chambre releve, de vous, vous pouvez la dissoudre; le president releve de vous, vous pouvez le juger. Ayez le respect, je dis plus, l'effroi de votre

toute-puissance, et usez-en pour le bien. Redoutez-vous vous-mêmes, et prenez garde à ce que vous allez faire. Des corps tels que celui-ci sauvent ou perdent les nations.

Sauvez votre pays. (_Sensation.--Vifs applaudissements à gauche_)

Messieurs, la logique de la situation qui nous est faite me ramène à ce que je vous disais en commençant:

C'est aujourd'hui que la grave question des deux chambres, posée par la constitution, va être résolue.

Deux chambres sont-elles utiles? Une seule chambre est-elle préférable? En d'autres termes, faut-il un sénat?

Chose étrange! le gouvernement, en croyant poser la question de la chambre des députés, a posé la question du sénat. (_Mouvement_)

Et, chose non moins remarquable, c'est le sénat qui va la résoudre. (_Approbation à gauche_)

On vous propose de dissoudre une chambre. Vous pouvez vous faire cette demande: laquelle? (_Très bien! à gauche_)

Messieurs, j'y insiste. Il dépend aujourd'hui du sénat de pacifier la France ou de troubler le monde.

La France est aujourd'hui désarmée en face de toutes les coalitions du passé. Le sénat est son bouclier. La France, livrée aux aventures, n'a plus qu'un point d'appui, un seul, le sénat. Ce point d'appui lui manquera-t-il?

Le sénat, en votant la dissolution, compromet la tranquillité publique et prouve qu'il est dangereux.

Le sénat, en rejetant la dissolution, rassure la patrie et prouve qu'il est nécessaire.

Senateurs, prouvez que vous êtes nécessaires. (_Adhésion à gauche_)

Je me tourne vers les hommes qui en ce moment gouvernent, et je leur dis:

Si vous obtenez la dissolution, dans trois mois le suffrage universel vous renverra cette chambre.

La même.

Pour vous pire. Pourquoi?

Parce qu'elle sera la même. (_Sensation profonde_)

Souvenez-vous des 221. Ce chiffre sonne comme un écho de précipice. C'est là que Charles X est tombé. (_Sensation_)

Le gouvernement fait cette imprudence, l'ouverture de l'inconnu.

Messieurs les sénateurs, vous refuserez la dissolution. Et ainsi vous rassurerez la France et vous fonderez le sénat. (_Très bien! à

gauche_.)

Deux grands resultats obtenus par un seul vote.

Ce vote, la France l'attend de vous.

Messieurs, le peril de la dissolution, ce pourrait etre, ou de nous jeter avant l'heure, d'un mouvement eperdu et desordonne, dans le progres sans transition, et dans ces conditions-la le progres peut etre un precipice; ou de nous ramener a ce gouffre bien autrement redoutable, le passe. Dans le premier cas, on tombe la tete la premiere; dans le second cas, on tombe a reculons. (_Applaudissements a gauche, rires a droite_.) Ne pas tomber vaut mieux. Vous aurez la sagesse que les ministres n'ont pas. Mais n'est-il pas etrange que le gouvernement en soit la de nous offrir le choix entre deux abimes! (_Vive emotion_.)

Nous ne tomberons ni dans l'un ni dans l'autre. Votre prudence preservera la patrie. On peut dire de la France qu'elle est insubmersible. S'il y avait un deluge, elle serait l'arche. Oui, dans un temps donne, la France triomphera de l'ennemi du dedans comme de l'ennemi du dehors. Ce n'est pas une esperance que j'exprime ici, c'est une certitude. Qu'est-ce qu'une coalition des partis contre la souveraine realite? Quand meme un de ces partis voudrait mettre le droit divin au-dessus du droit public, et l'autre le sabre au-dessus du vote, et l'autre le dogme au-dessus de la raison, non, une arrestation de civilisation en plein dix-neuvieme siecle n'est pas possible; une constitution n'est pas une gorge de montagnes ou peuvent s'embusquer des trabucaires; on ne devalise pas la revolution francaise; on ne detrousse pas le progres humain comme on detrousse une diligence. Nos ennemis peuvent se liguier. Soit. Leur ligue est vaine. Au milieu de nos fluctuations et de nos orages, dans l'obscurite de la lutte profonde, quelqu'un qu'on ne terrasse pas est des a present visible et debout, c'est la loi, l'eternelle loi honnete et juste qui sort de la conscience publique, et derriere la brume epaisse ou nous combattons il y a un victorieux, l'avenir. (_Vive sensation.--Applaudissements a gauche_.)

Nos enfants auront cet eblouissement. Et, nous aussi, et avec plus d'assurance que les anciens croises, nous pouvons dire: Dieu le veut! Non, le passe ne prevaudra pas. Eut-il la force, nous avons la justice, et la justice est plus forte que la force. Nous sommes la philosophie et la liberte. Non, tout le moyen age condense dans le Syllabus n'aura pas raison de Voltaire; non, toute la monarchie, fut-elle triple, et eut-elle, comme l'hydre, trois tetes, n'aura pas raison de la republique. (_Non! non! non! a gauche_.) Le peuple, appuye sur le droit, c'est Hercule appuye sur la massue.

Et maintenant que la France reste en paix. Que le peuple demeure tranquille. Pour rassurer la civilisation, Hercule au repos suffit.

Je vote contre la catastrophe.

Je refuse la dissolution.

(_Acclamation unanime et prolongee a gauche.--Les senateurs de gauche se levent, et M. Victor Hugo, en regagnant sa place, est chaleureusement felicite par tous ses collegues.--La seance est suspendue_.)

REPONSE AUX OUVRIERS LYONNAIS

La dissolution est prononcée par 349 voix contre 130.

La nation est résolue, le pouvoir est agressif. Le maréchal de Mac-Mahon, après une revue passée le 1er juillet, adresse à l'armée un ordre du jour, qui se termine ainsi:

"...Vous m'aidez, j'en suis certain, à maintenir le respect de l'autorité et des lois dans l'exercice de la mission qui m'a été confiée, et que je remplirai jusqu'au bout."

Une adresse de remerciement à Victor Hugo pour le discours sur les ouvriers lyonnais avait été votée par le comité d'initiative de Perrache, et envoyée, le 14 juillet, dans un album splendidement relié, contenant les noms de tous les signataires et portant sur la couverture: LA DEMOCRATIE LYONNAISE A VICTOR HUGO.

Victor Hugo répond:

Paris, 19 juillet 1877.

Mes chers et vaillants concitoyens,

Je reçois avec émotion votre envoi magnifique. J'avais déjà eu un bonheur, faire mon devoir, et le faire pour vous. Ce bonheur, vous le complétez. Je vous remercie.

Je continuerai; vous vous appuyerez sur moi et je m'appuierai sur vous.

L'heure actuelle est menaçante; le temps des épreuves va recommencer peut-être. Ce que nous avons déjà fait, nous le ferons encore. Nous aussi, nous irons jusqu'au bout.

On nous fait, bien malgré nous, hélas! une situation périlleuse. Puisqu'il le faut, nous l'acceptons. Quant à moi, je ne reculerai devant aucune des conséquences du devoir. Sortir de l'exil donne le droit d'y rentrer. Quant au sacrifice de la vie, il est peu de chose à côté du sacrifice de la patrie.

Mais ne craignons rien. Nous avons pour nous, citoyens libres de la France libre, la force des choses à laquelle s'ajoute la force des idées. Ce sont là les deux courants supérieurs de la civilisation.

Aucun doute sur l'avenir n'est possible. La vérité, la raison et la justice vaincront, et du misérable conflit actuel sortira, par la toute-puissance du suffrage universel, sans secousse et sans lutte peut-être, la république prospère, douce et forte.

Le peuple français est l'armée humaine, et la démocratie lyonnaise en est l'avant-garde. Ou va cette armée? à la paix. Ou va cette avant-garde? à la liberté.

Hommes de Lyon, mes frères, je vous salue.

LA PUBLICATION DE L'HISTOIRE D'UN CRIME

--1er OCTOBRE 1877--

Entre les "actes" de Victor Hugo, il faut noter a cette place un de ceux qui furent le plus efficaces et le plus salutaires--la publication de l'_Histoire d'un crime_.

Les elections generales avaient ete fixees par le gouvernement du 16 mai a la date du 14 octobre.

Le 1er octobre, l'_Histoire d'un crime_ parut, precedee de ces deux simples lignes:

Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent.

Je le publie.

III

LES ELECTIONS

Discours pour la candidature de M. Jules Grevy.

Le pouvoir personnel s'etait affirme, dans les discours et manifestes du president de la republique, par des paroles imprudentes: "Mon nom ... ma pensee ... ma politique ... ma volonte."

Le 12 octobre, avant-veille des elections, une reunion electorale eut lieu au gymnase Paz, pour soutenir, dans le neuvieme arrondissement de Paris, la candidature de M. Jules Grevy, qui fut elu, le surlendemain, a l'immense majorite de 12,372 voix.

Victor Hugo prit la parole dans cette reunion, et dit:

Messieurs,

Un homme eminent se presente a vos suffrages. Nous appuyons sa candidature.

Vous le nommerez; car le nommer c'est reelire en lui la chambre dont il fut le president.

Le pays va rappeler cette chambre si etrangement congediee. Il va la reelire, avec severite pour ceux qui l'ont dissoute.

Nommer Jules Grevy, c'est faire reparation au passe et donner un gage a l'avenir.

Je n'ajouterai rien a tout ce qui vient de vous etre dit sur cet homme qui realise la definition de Ciceron: eloquent et honnete.

Je me bornerai a exposer devant vous, avec une brievete et une reserve que vous apprecierez, quelques idees, utiles peut-etre en ce moment.

Electeurs,

Vous allez exercer le grand droit et remplir le grand devoir du

citoyen.

Vous allez nommer un législateur.

C'est-à-dire incarner dans un homme votre souveraineté.

C'est là, citoyens, un choix considérable.

Le législateur est la plus haute expression de la volonté nationale.

Sa fonction domine toutes les autres fonctions. Pourquoi? C'est que c'est de sa conscience que sort la loi. La conscience est la loi intérieure; la loi est la conscience extérieure. De là le religieux respect qui lui est dû. Le respect de la loi, c'est le devoir de la magistrature, l'obligation du clergé, l'honneur de l'armée. La loi est le dogme du juge, la limite du prêtre, la consigne du soldat. Le mot hors la loi exprime à la fois le plus grand des crimes et le plus terrible des châtiments. D'où vient cette suprématie de la loi? C'est, je le répète, que la loi est pour le peuple ce qu'est pour l'homme la conscience. Rien en dehors d'elle, rien au-dessus d'elle. De là, dans les états bien réglés, la subordination du pouvoir exécutif au pouvoir législatif. (Vive adhésion.)

Cette subordination est étroite, absolue, nécessaire.

Toute résistance du pouvoir exécutif au pouvoir législatif est un empiétement; toute violation du pouvoir législatif par le pouvoir exécutif est un crime. La force contre le droit, c'est là un tel forfait que le Dix-huit-Brumaire suffit pour effacer la gloire d'Austerlitz, et que le Deux-December suffit pour engloutir le nom de Bonaparte. Dans le Dix-huit-Brumaire et dans le Deux-December, ce qui a naufragé, ce n'est pas la France, c'est Napoléon.

Si je prononce en ce moment ce nom, Napoléon, c'est uniquement parce qu'il est toujours utile de rappeler les faits et d'invoquer les principes; mais il va sans dire que ce nom tient trop de place dans l'histoire pour que je songe à le rapprocher des noms de nos gouvernants actuels. Je ne veux blesser aucune modestie. (Bravos et rires.)

Ce que je veux affirmer, et affirmer inflexiblement, c'est le profond respect du pouvoir à la loi, et au législateur qui fait la loi, et au suffrage universel qui fait le législateur.

Vous le voyez, messieurs, d'échelon en échelon, c'est au suffrage universel qu'il faut remonter. Il est le point de départ et le point d'arrivée; il a le premier et le dernier mot.

Messieurs, le suffrage universel va parler, et ce qu'il dira sera souverain et définitif. La parole suprême que va prononcer l'auguste voix de la France sera à la fois un décret et un arrêt, décret pour la république, arrêt contre la monarchie. (Oui! oui!--Applaudissements.)

Quelquefois, messieurs, cela se voit dans l'histoire, les factions s'emparent du gouvernement. Elles créent ce qu'on pourrait appeler des crises de fantaisie, qui sont les plus fatales de toutes. Ces crises sont d'autant plus redoutables qu'elles sont vaines; la raison leur manque; elles ont l'inconscience de l'ignorance et l'irascibilité du

caprice. Brusquement, violemment, sans motif, car tel est leur bon plaisir, elles arrêtent le travail, l'industrie, le commerce, les échanges, les idées, déconcertent les intérêts, entravent la circulation, baillonnent la pensée, inquiètent jusqu'à la liberté d'aller et de venir. Elles ont la hardiesse de s'annoncer elles-mêmes comme ne voulant pas finir, et posent leurs conditions. Leur persistance frappe de stupeur le pays amoindri et appauvri. On peut dire de certains gouvernements qu'ils font un noeud à la prospérité publique. Ce noeud peut être tranché ou dénoué: il est tranché par les révolutions; il est dénoué par le suffrage universel. (_Applaudissements_.)

Tout dénouer, ne rien trancher, telle est, citoyens, l'excellence du suffrage universel.

Le peuple gouverne par le vote, c'est l'ordre, et règne par le scrutin, c'est la paix.

Il faut donc que le suffrage universel soit obéi. Il le sera. Ce qu'il veut est voulu d'en haut. Le peuple, c'est la souveraineté; la France, c'est la lumière. On ne parle en maître ni au peuple, ni à la France. Il arrive quelquefois qu'un gouvernement, peu éclairé, semble oublier les proportions; le suffrage universel les lui rappelle. La France est majeure; elle sait qui elle est, elle fait ce qui convient; elle régit la civilisation par sa raison, par sa philosophie, par sa logique, par ses chefs-d'œuvre, par ses héroïsmes; elle a la majesté des choses nécessaires, elle est l'objet d'une sorte de contemplation des peuples et il lui suffit de marcher pour se montrer déesse. Qui que nous soyons, mesurons nos paroles quand nous avons l'immense honneur de lui parler. Cette France est si illustre que les plus hautes statures s'inclinent devant elle. Devant sa grandeur, les plus grands demeurent interdits. Montesquieu hésiterait à lui dire: "Ma politique", et, certes, Washington n'oserait pas lui dire: "Ma volonté". (_Rires approbatifs_.)

Citoyens, le suffrage universel vaincra. Le nuage actuel s'évanouira. La France donnera ses ordres, et n'importe qui obéira. Je ne fais à personne l'injure de douter de cette obéissance. La victoire sera complète. Dès à présent nous sommes pleins de pensées de paix, et nous sentons quelque pitié. Nous ne pousserons pas notre victoire jusqu'à ses limites logiques, mais le triomphe du droit et de la loi est certain. L'avenir vaincra le passé! (_Assentiment unanime_.)

Citoyens, ayons foi dans la patrie. Ne désespérons jamais. La France est une prédestinée. Elle a charge de peuples, elle est la nation utile, elle ne peut ni décliner ni décroître, elle couvre ses mutilations de son rayonnement. À l'heure qu'il est, sanglante, démembrée, rançonnée, livrée aux factions du passé, contestée, discutée, mise en question, elle sourit superbement, et le monde l'admire. C'est qu'elle a la conscience de sa nécessité. Comment craindrait-elle les pygmées, elle qui a eu raison des géants? Elle fait des miracles dans l'ordre des idées, elle fait des prodiges dans l'ordre des événements; elle emploie, dans sa toute-puissance, même les cataclysmes à fonder l'avenir; et--ce sera mon dernier mot--oui, citoyens, on peut tout attendre de cette France qui a su faire sortir du plus formidable des orages, la révolution, le plus stable des gouvernements, la république. (_Applaudissements prolongés_.)

III

ANNIVERSAIRE DE MENTANA

La lettre suivante, adressee par Victor Hugo au municipe de Rome, a ete lue a la ceremonie funebre de l'anniversaire de Mentana:

Versailles, 22 novembre 1877.

Un fils de la France envoie un salut aux fils de l'Italie. Mentana est une des hontes de Louis Bonaparte et une des gloires de Garibaldi. La fraternite des peuples proteste contre ce delit de l'empire, qui est un deuil pour la France.

Pour nous francais, l'Italie est une patrie aussi bien que la France, et Paris, ou vit l'esprit moderne, tend la main a Rome, ou vit l'ame antique. Peuples, aimons-nous.

Paix aux hommes, lumiere aux esprits.

IV

LE DINER D'HERNANI

Victor Hugo, touche de l'accueil fait par la presse unanime de toutes les opinions a la reprise d'_Hernani_, offrait, le 11 decembre 1877, au Grand-Hotel, un diner aux journalistes, et en meme temps aux comediens qui jouaient _Hernani_.

Victor Hugo avait a sa droite Mlle Sarah Bernhardt, et a sa gauche M. Perrin, administrateur general de la Comedie-Francaise.

En face de Victor Hugo etait son petit-fils Georges, a droite duquel etaient Emile Augier, et a gauche M. Ernest Legouve.

A la droite de Victor Hugo, apres Mlle Sarah Bernhardt, etaient: MM. Emile de Girardin, Paul Meurice, Theodore de Banville, Maubant, Leconte de Lisle, Arsene Houssaye, Duquesnel, Henri de Pene, Alphonse Daudet, Blowitz, du _Times_, La Rounat, Jean-Paul Laurens, etc.

A sa gauche apres M. Perrin, etaient: MM. Auguste Vacquerie, Paul de Saint-Victor, Bapst, Adrien Hebrard, Philippe Jourde, Texier, Grenier, Duportal, Magnier, Monselet, Emile Deschanel, Ernest Lefevre, I. Rousset, Pierre Veron, Crawford, du _Daily News_, etc.

A la droite de Georges Hugo, apres M. Emile Augier: MM. Worms, Caraguel, de Bieville, Hostein, de La Pommeraye, Larochelle, Calmann Levy, Louis Ulbach, Catulle Mendes, etc.

A sa gauche, apres M. Ernest Legouve: MM. Lockroy, Spuller, Mounet-Sully, Ritt, Alexandre Rey, Emile Bayard, etc.

Le diner a commence a neuf heures. La table, dressee en fer a cheval et adossee a la cheminee monumentale de la salle du Zodiaque, occupait tout l'espace de la vaste rotonde, splendoramment illuminee. Un admirable massif de plantes exotiques se dressait dans l'espace reserve du fer a cheval.

Au dessert, Victor Hugo s'est leve; un profond silence s'est aussitot etabli. D'une voix emue, et qui pourtant se faisait entendre jusqu'aux extremités de la salle, Victor Hugo a dit:

Je demande a mes convives la permission de boire a leur sante.

Je suis ici le debiteur de tous, et je commence par un remerciement. Je remercie de leur presence, de leur concours, de leur sympathique adhesion, les grands talents, les nobles esprits, les genereux ecrivains, les hautes renommées qui m'entourent. Je remercie, dans la personne de son honorable directeur, ce magnifique theatre national auquel se rattache, par ses deux extremités, un demi-siecle de ma vie. Je remercie mes chers et vaillants auxiliaires, ces excellents artistes que le public tous les soirs couvre de ses applaudissements. (_Bravos_.)

Je ne prononcerai aucun nom, car il faudrait les nommer tous. Pourtant (_Victor Hugo se tourne vers Mlle Sarah Bernhardt_), permettez-moi, madame, une exception que votre sexe autorise. Je dis plus, commande.

Vous venez de vous montrer non seulement la rivale, mais l'egale des trois grandes actrices, Mlle Mars, Mme Dorval, Mlle Favart, qui vous ont precedee dans ce role de dona Sol.

Je vais plus loin; j'ai le droit de le dire, moi qui ai vu, hélas! la representation de 1830 (_Rires d'approbation_), vous avez depasse et eclipse Mlle Mars. Ceci est de la gloire; vous vous etes vous-meme couronnee reine, reine deux fois, reine par la beaute, reine par le talent.

Victor Hugo se penche et baise la main de Mlle Sarah Bernhardt en disant:

Je vous remercie, madame! (_Vifs applaudissements_.)

Messieurs, qu'est-ce que cette reunion? c'est une simple fete toute cordiale et toute litteraire; ces fetes-la sont toujours les bienvenues, meme et surtout dans les jours orageux et difficiles.

Il ne sera pas dit ici une seule parole qui puisse faire une allusion quelconque a une autre passion que celle de l'ideal et de l'absolu, dont nous sommes tous animes.

Nous sommes dans la region sereine. Nous nous rencontrons sur le calme sommet des purs esprits. Il y a des orages autour de nous, il n'y en a pas en nous. (_Applaudissements_.)

Il est bon que le monde litteraire jette son reflet lumineux et sans nuage sur le monde politique. Il est bon que notre region paisible donne aux regions troublees ce grand exemple, la concorde, et ce beau spectacle, la fraternite. (_Triple salve d'applaudissements_.)

Je comptais m'arreter ici, mais vos applaudissements m'encouragent a

continuer; je dirai donc quelques mots encore.

Messieurs, a mon age, il est rare qu'on n'ait pas, qu'on ne finisse pas par avoir une idee fixe. L'idee fixe ressemble a l'etoile fixe; plus la nuit est noire, plus l'etoile brille. (_Sensation_.)

Il en est de meme de l'idee. Mon idee m'apparait avec d'autant plus d'eclat que le moment est plus tenebreux. Cette idee fixe, je vais vous la dire:--C'est la paix.

Depuis que j'existe, des les commencements de ma jeunesse jusqu'a cet achevement qui est ma vieillesse, je n'ai jamais eu qu'un but, la pacification; la pacification des esprits, la pacification des ames, la pacification des coeurs. Mon reve aurait ete: plus de guerre, plus de haine; les peuples uniquement occupes de travail, d'industrie, de bien-etre, de progres, la prosperite par la tranquillite. (_Mouvement. Applaudissements_.)

Ce reve, quelles que soient les epreuves passees ou futures, je le continuerai, et je tacherai de le realiser sans me lasser jamais, jusqu'a mon dernier souffle.

Corneille, le vieux Corneille, le grand Corneille, se sentant pres de mourir, jetait cette superbe aspiration vers la gloire, ce grand et dernier cri, dans ce vers:

Au moment d'expirer, je tache d'eblouir.

Eh bien! messieurs, si l'on avait droit de parler apres Corneille, et s'il m'etait donne d'exprimer mon voeu supreme, je dirais, moi: Au moment d'expirer, je tache d'apaiser.

(_Applaudissements prolonges, profonde emotion_.)

Telle est, messieurs, la signification, tel est le sens, tel est le but de cette reunion, de cette agape fraternelle, dans laquelle il n'y a aucun sous-entendu, aucun malentendu. Rien que de grand, de bon, de genereux. (_Salve d'applaudissements.--Oui! oui!_)

Nous tous qui sommes ici, poetes, philosophes, ecrivains, artistes, nous avons deux patries, l'une la France, l'autre l'art. (_Vifs applaudissements_.)

Oui, l'art est une patrie; c'est une cite que celle qui a pour citoyens eternels ces hommes lumineux, Homere, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Theocrite, Plaute, Lucrece, Virgile, Horace, Juvenal, Dante, Shakespeare, Rabelais, Moliere, Corneille, Voltaire.... (_Cri unanime:--... Victor Hugo!_)

Et c'est une cite moins vaste, mais aussi grande, celle que nous pouvons appeler notre histoire nationale, et qui compte des hommes non moins grands: Charlemagne, Roland, Duguesclin, Bayard, Turenne, Conde, Villars, Vauban, Hoche, Marceau, Kleber, Mirabeau. (_Applaudissements repetes_.)

Eh bien, mes chers confreres, mes chers hotes, nous appartenons a ces deux cites. Soyons-en fiers, et permettez-moi de vous dire, en buvant a votre sante, que je bois a la sante de nos deux patries:--A la sante de la grande France! et a la sante du grand art!

Plusieurs salves d'applaudissements ont suivi le discours de Victor Hugo. Tous les convives étaient debout, saluant et acclamant le poète.

M. Emile Perrin s'est alors levé et a dit:

Messieurs,

Puisque cet honneur m'est réservé de répondre à l'hôte illustre qui nous a conviés, puisque je dois prendre la parole après la voix que vous venez d'entendre, devant vous, messieurs, qui représentez ici une des gloires de notre pays, une de ses forces les plus expansives, l'art dramatique en France, vous, ses auteurs, ses interprètes et ses juges, permettez-moi de parler au nom de la Comédie-Française. C'est au nom de tout ce qui constitue notre maison, au nom de ses souvenirs, de son présent, de son avenir, au nom de ses grands poètes qui ont fondé son existence et formé son patrimoine, au nom de cette longue suite d'artistes célèbres qui sont les ancêtres et les conseillers de ceux d'aujourd'hui, que je vous demande, messieurs, de porter ce toast à M. Victor Hugo. (_Applaudissements_)

De cette vie si prodigieusement remplie, je ne veux ici retenir qu'un jour; dans cette œuvre immense si multiple, si fortement mêlée à l'art de notre temps qu'elle en semble, à elle seule, l'expression vivante (_Bravos_), je ne veux ici relever qu'une date.

Le 25 février 1830, il y aura bientôt quarante-huit ans, la Comédie-Française avait l'honneur de représenter pour la première fois Hernani. Un demi-siècle a passé sur cette œuvre d'abord si passionnément contestée et qui souleva tant de tempêtes. Aujourd'hui, elle est entrée dans la région sereine des chefs-d'œuvre. Elle est devenue classique à son tour, car la postérité a commencé pour elle, et la voilà à mi-chemin de son premier centenaire (_Applaudissements_). Dans cinquante ans, aux jours des glorieux anniversaires, on jouera Hernani comme on joue le Cid et les Horaces. Ils sont tous trois d'une même famille, frères par la même fierté des sentiments, frères par l'incomparable splendeur du langage. (_Bravos prolonges_)

Dans cinquante ans, messieurs, bien peu de nous pourront avoir le bonheur d'applaudir Hernani. Mais une génération nouvelle se chargera de ce soin; elle s'y empressera comme ses aînées, et son cœur battra comme le notre, animé du même enthousiasme, de la même ardeur.

En portant ce toast à Victor Hugo, à l'auteur d'Hernani, je bois, messieurs, à l'immortelle jeunesse du génie.... (_Bravos_)

M. de Bieville a pris ensuite la parole:

Tres cher et tres illustre poete,

C'est comme le plus ancien des critiques dramatiques que quelques-uns de mes confreres m'ont fait l'honneur de me designer pour vous porter un toast.

Quel chemin nous avons fait depuis le jour memorable de la premiere representation d'Hernani! Alors, cher grand poete, vous comptiez deja d'ardents admirateurs parmi les critiques dramatiques, mais vous

y trouviez aussi d'ardents detracteurs; aujourd'hui, l'admiration nous a tous gagnes.

Au nom de la critique dramatique, je bois a l'auteur d'_Hernani_, au plus grand poete de ce siecle, au fondateur de la liberte dramatique au Theatre-Francais. (_Applaudissements_)

M. Theodore de Banville s'est leve a son tour, et, tourne vers M. Victor Hugo, lui a dit, avec une emotion qui se communiquait a tout l'auditoire:

Maitre,

Depuis bien longtemps, on ne compte plus vos chefs-d'oeuvre. Cependant, vous en avez fait un aujourd'hui qui passe tous les autres: c'est d'avoir assemble cent cinquante parisiens animes d'une meme pensee. On dit qu'en ces temps troubles nous ne nous entendons sur rien; c'est une erreur, puisque nous n'avons tous qu'une seule ame pour feter et acclamer votre gloire. Le genie a cela de divin, entre autres choses, qu'il aplanit les obstacles, fond les dissentiments, et emporte les esprits dans son sillon de lumiere.

Oui, vous nous unissez tous dans un meme sentiment de reconnaissance et de fierte, car c'est grace a vous que la France est elle-meme vis-a-vis de l'etranger, et que, douloureusement blessee, elle reste encore victorieuse. Elle le sera toujours, puisqu'elle porte a son front la clarte de l'idee, et qu'il faut bien la suivre, si l'on ne veut pas marcher dans la nuit noire. Elle a toujours eu ce privilege de ravir par l'intelligence, d'entasser les merveilles, et de faire croire a ses miracles a force de miracles. C'est en quoi, Maitre, vous la representez parfaitement, car vous avez stupefait l'envie et l'admiration elle-meme, par le prodige d'une creation inepuisable, qui foisonne comme les feuilles de la foret et les etoiles du ciel. L'univers est encore ebloui de votre derniere oeuvre, que deja vous l'avez oubliee depuis longtemps et que vous nous etonnez par une oeuvre nouvelle. Ayant encore le frisson lyrique des _Contemplations_, nous sommes enchanter et charmes par la flute des _Chansons des rues et des bois_.

Nous ecoutons avidement le romancier, l'historien, le douloureux avocat des _Miserables_, quand mille poemes nouveaux s'evillent, ouvrant leurs ailes d'aigle; et, apres avoir offert au monde cette _Legende des Siecles_ qui semble ne pouvoir jamais etre egalee, vous realisez ce fait inoui de lui donner une soeur qui la surpasse, et de vous montrer chaque jour pareil et superieur a vous-meme. Et ce qui fait a force de ce grand Paris que vous adorez, de cette France dont vous etes l'orgueil, c'est qu'ils vous suivent, vous comprennent, et que, si haut que vous montiez, leur ame est a l'unisson de la votre. Le peuple qui se presse a _Hernani_ jette dans la caisse du theatre plus d'argent qu'elle n'en peut tenir, et, comprenant en artiste les beautes du poeme, temoigne ainsi qu'il y a entre vous et lui une solidarite complete. Votre genie est son genie, et c'est pourquoi j'exprime la pensee de tous en confondant nos plus chers espoirs dans ce double voeu: Vive la France! vive Victor Hugo!

Ce discours a ete interrompu presque a chaque phrase par les applaudissements de la salle entiere.

M. Henri de La Pommeraye s'est fait applaudir a son tour en portant ce simple toast qui a fait fondre en larmes de joie le petit Georges: "Aux petits-enfants de Victor Hugo!" Et ce cri cordial a bien termine cette fete cordiale.

1878

I

INAUGURATION DU TOMBEAU DE LEDRU-ROLLIN

--24 FEVRIER--

Les grandes dates evoquent les grandes memoires. A de certaines heures, les glorieux souvenirs sont de droit. Le 24 fevrier se reflète sur la tombe de Ledru-Rollin. Cette date et cette memoire se completent l'une par l'autre; le 24 fevrier est le fait, Ledru-Rollin est l'homme. Est-il le seul? Non. Ils sont trois. Trois illustres esprits resument et representent cette epoque memorable; Louis Blanc en est l'apotre, Lamartine en est l'orateur, Ledru-Rollin en est le tribun.

Personne plus que Ledru-Rollin n'a eu les dons souverains de la parole humaine. Il avait l'accent, le geste, la hauteur, la probite ferme et fiere, l'impetuosite convaincue, l'affirmation tonnante et superbe.

Quand l'honnete homme parle, une certaine violence oratoire lui sied et semble la force auguste de la raison. Devant les hypocrisies, les tyrannies et les abjections, il est necessaire parfois de faire eclater l'indignation de l'ideal et d'illuminer la justice par la colere. (_Applaudissements_.)

Il y a deux sortes d'orateur, l'orateur philosophe et l'orateur tribun; l'antiquite nous a laisse ces deux types; Ciceron est l'un, Demosthenes est l'autre. Ces deux types de l'orateur, le philosophe et le tribun, l'un majestueux et paisible, l'autre fougueux, s'entr'aident plus qu'ils ne croient; tous deux servent le progres qui a besoin du rayonnement continu et tranquille de la sagesse, mais qui a besoin aussi, dans les occasions supremes, des coups de foudre de la verite. (_Bravos repetes_.)

De meme qu'il a toutes les formes de l'eloquence, Ledru-Rollin a eu toutes les formes du courage, depuis la bravoure qui soutient la lutte jusqu'a la patience qui subit l'exil. Ne nous plaignons pas, ce sont la les lois de la vie severe; l'amour de la patrie s'affirme par l'acceptation du bannissement, la conviction se manifeste par la perseverance; il est bon que la preuve du combattant soit faite par le proscrit. (_Profonde sensation_.)

Citoyens, c'est une grande chose qu'un grand tribun. C'etait il y a quatrevingt-dix ans Mirabeau; c'etait hier Ledru-Rollin; c'est

aujourd'hui Gambetta. Ces puissants orateurs sont les athlètes du droit. Et, disons-le, dans le grand tribun, il y a un homme d'état.

Ledru-Rollin suffit à le démontrer.

Ici il importe d'insister.

Deux actes memorables dominent la vie de Ledru-Rollin; ce sont deux actes de haute politique: la liberté romaine défendue, le suffrage universel proclamé.

Ces deux actes considérables, si divers en apparence, ont au fond le même but, la paix. Je le prouve.

Prendre, dans un moment critique, la défense de Rome, c'était cimenter à jamais l'amitié de la France et de l'Italie; c'était garder en réserve cette amitié, force immense de l'avenir. C'était accoupler, dans une sorte de rayonnement fraternel, l'âme de Rome et l'âme de Paris, ces deux lumières du monde. C'était offrir aux peuples ce magnifique et rassurant spectacle, les deux cités qui sont le double centre des hommes, les deux capitales-sœurs de la civilisation, étroitement unies pour la liberté et pour le progrès, faisant cause commune, et se protégeant l'une l'autre contre le nord d'où vient la guerre et contre la nuit d'où vient le fanatisme. (_Acclamations_)

Nous traversons en ce moment une heure solennelle. Deux personnes nouvelles, un pape et un roi, font leur entrée dans la destinée de l'Italie. Puisqu'il m'est donné, dans un pareil instant, d'élever la voix, laissez-moi, citoyens, envoyer, au nom de ce grand Paris, un vœu de gloire et de bonheur à cette grande Rome. Laissez-moi dire à cette nation illustre qu'il y a entre elle et nous parenté sacrée, que nous voulons ce qu'elle veut (_Oui! oui!_), que son unité nous importe autant qu'à elle-même, que sa liberté fait partie de notre délivrance, et que sa puissance fait partie de notre prospérité. Laissez-moi dire enfin qu'il y a, à cette heure, une bonne façon d'être patriote, c'est, pour un Italien, d'aimer la France, et, pour un Français, d'aimer l'Italie. (_Vive l'Italie! vive la France!_)

Certes, Ledru-Rollin avait un magnanime sentiment du droit et en même temps une féconde pensée politique quand il prenait fait et cause pour Rome; sa pensée n'était pas moins profonde quand il décrétait le suffrage universel. Là encore il travaillait, je viens de le dire, à l'apaisement de l'avenir. Qu'est-ce en effet que le suffrage universel? C'est l'évidence faite sur la volonté nationale, c'est la loi seule souveraine, c'est l'impulsion à la marche en avant, c'est le frein à la marche en arrière, c'est la solution cordiale et simple des contradictions et des problèmes, c'est la fin à l'amiable des révolutions et des haines. (_Bravos_) 1792 a créé le règne du peuple, c'est-à-dire la république; 1848 a créé l'instrument du règne, c'est-à-dire le suffrage universel. De cette façon l'œuvre est indestructible, une révolution couronne l'autre, et le Droit de l'homme a pour point d'appui le Vote du peuple.

La loi d'équilibre est trouvée. Désormais nulle négation possible, nulle lutte possible, nulle émeute possible, pas plus du côté du pouvoir que du côté du peuple. Conciliation, telle est la fin de tout. C'est là un progrès suprême. Ledru-Rollin en a sa part, et ce sera son impérissable honneur d'avoir attaché son nom à ce suffrage universel qui contient en germe la pacification universelle. (_Vive adhesion_)

Pacification! O mes concitoyens, communions dans cette pensée divine; que ce mot soit le mot du dix-neuvième siècle comme tolérance a été le mot du dix-huitième. Que la fraternité devienne et reste la première passion de l'homme. Hélas! les rois s'acharnent à la guerre; nous les peuples, acharnons-nous à l'amour.

La croissance de la paix, c'est la toute la civilisation. Tout ce qui augmente la paix augmente la certitude humaine; adoucir les cœurs, c'est assurer l'avenir; apaiser, c'est fonder.

Ne nous laissons pas de répéter parmi les peuples et parmi les hommes ces mots sacrés: Union, oubli, pardon, concorde, harmonie.

Faisons la paix. Faisons-la sous toutes les formes; car toutes les formes de la paix sont bonnes. La paix a une ressemblance avec la clémence. N'oublions pas que l'idée de fraternité est une; n'oublions pas que la paix n'est féconde qu'à la condition d'être complète et de s'appeler après les guerres étrangères Alliance, et après les guerres civiles Amnistie. (_Acclamations prolongées._)

Je veux terminer ce que j'ai à dire par une parole de certitude et de foi, et j'ajoute, par une parole civique et humaine. Citoyens, j'en atteste le grand mort que nous honorons, la république vivra. C'est devant la mort qu'il faut affirmer la vie, car la mort n'est autre chose qu'une vie plus haute et meilleure. La république vivra parce qu'elle est le droit, et parce qu'elle sera la concorde. La république vivra parce que nous serons cléments, pacifiques et fraternels. Ici la majesté des morts nous environne, et j'ai, quant à moi, le respect profond de cet horizon sombre et sublime. Les paroles qui constatent le progrès humain ne troublent pas ce lieu auguste et sont à leur place parmi les tombeaux. O vivants, mes frères, que la tombe soit pour nous calmante et lumineuse! Qu'elle nous donne de bons conseils! Qu'elle éteigne les haines, les guerres et les colères! Certes, c'est en présence du tombeau qu'il convient de dire aux hommes: Aimez-vous les uns les autres, et ayez foi dans l'avenir! Car il est simple et juste d'invoquer la paix là où elle est éternelle et de puiser l'espérance là où elle est infinie. (_Acclamation immense. Cris de: Vive l'amnistie! vive Victor Hugo! vive la république!_)

II

LE CENTENAIRE DE VOLTAIRE

--30 MAI 1878.--

Il y a cent ans aujourd'hui un homme mourait. Il mourait immortel. Il s'en allait chargé d'années, chargé d'œuvres, chargé de la plus illustre et de la plus redoutable des responsabilités, la responsabilité de la conscience humaine avertie et rectifiée. Il s'en allait maudit et béni, maudit par le passé, béni par l'avenir, et ce sont là, messieurs, les deux formes superbes de la gloire. Il avait à son lit de mort, d'un côté l'acclamation des contemporains et de la postérité, de l'autre ce triomphe de honte et de haine que l'implacable passé fait à ceux qui l'ont combattu. Il était plus qu'un homme, il

etait un siecle. Il avait exerce une fonction et rempli une mission. Il avait ete evidemment elu pour l'oeuvre qu'il avait faite par la supreme volonte qui se manifeste aussi visiblement dans les lois de la destinee que dans les lois de la nature. Les quatrevingt-quatre ans que cet homme a vecu occupent l'intervalles qui separe la monarchie a son apogee de la revolution a son aurore. Quand il naquit Louis XIV regnait encore, quand il mourut Louis XVI regnait deja, de sorte que son berceau put voir les derniers rayons du grand trone et son cercueil les premieres lueurs du grand abime. (_Applaudissements_)

Avant d'aller plus loin, entendons-nous, messieurs, sur le mot abime; il y a de bons abimes: ce sont les abimes ou s'ecroule le mal. (_Bravo!_)

Messieurs, puisque je me suis interrompu, trouvez bon que je complete ma pensee. Aucune parole imprudente ou malsaine ne sera prononcee ici. Nous sommes ici pour faire acte de civilisation. Nous sommes ici pour faire l'affirmation du progres, pour donner reception aux philosophes des bienfaits de la philosophie, pour apporter au dix-huitieme siecle le temoignage du dix-neuvieme, pour honorer les magnanimes combattants et les bons serviteurs, pour feliciter le noble effort des peuples, l'industrie, la science, la vaillante marche en avant, le travail, pour cimenter la concorde humaine, en un mot pour glorifier la paix, cette sublime volonte universelle. La paix est la vertu de la civilisation, la guerre en est le crime (_Applaudissements_). Nous sommes ici, dans ce grand moment, dans cette heure solennelle, pour nous incliner religieusement devant la loi morale, et pour dire au monde qui ecoute la France, ceci: Il n'y a qu'une puissance, la conscience au service de la justice; et il n'y a qu'une gloire, le genie au service de la verite. (_Mouvement_).

Cela dit, je continue.

Avant la Revolution, messieurs, la construction sociale etait ceci:

En bas, le peuple;

Au-dessus du peuple, la religion representee par le clerge;

A cote de la religion, la justice representee par la magistrature.

Et, a ce moment de la societe humaine, qu'etait-ce que le peuple? C'etait l'ignorance. Qu'etait-ce que la religion? C'etait l'intolerance. Et qu'etait-ce que la justice? C'etait l'injustice.

Vais-je trop loin dans mes paroles? Jugez-en.

Je me bornerai a citer deux faits, mais decisifs.

A Toulouse, le 13 octobre 1761, on trouve dans la salle basse d'une maison un jeune homme pendu. La foule s'ameute, le clerge fulmine, la magistrature informe. C'est un suicide, on en fait un assassinat. Dans quel interet? Dans l'interet de la religion. Et qui accuse-t-on? Le pere. C'est un huguenot, et il a voulu empecher son fils de se faire catholique. Il y a monstrosite morale et impossibilite materielle; n'importe! ce pere a tue son fils! ce vieillard a pendu ce jeune homme. La justice travaille, et voici le denouement. Le 9 mars 1762, un homme en cheveux blancs, Jean Calas, est amene sur une place publique, on le met nu, on l'etend sur une roue, les membres lies en

porte-a-faux, la tete pendante. Trois hommes sont la, sur l'echafaud, un capitoul, nomme David, charge de soigner le supplice, un pretre, qui tient un crucifix, et le bourreau, une barre de fer a la main. Le patient, stupefait et terrible, ne regarde pas le pretre et regarde le bourreau. Le bourreau leve la barre de fer et lui brise un bras. Le patient hurle et s'evanouit. Le capitoul s'empresse, on fait respirer des sels au condamne, il revient a la vie; alors nouveau coup de barre, nouveau hurlement; Calas perd connaissance; on le ranime, et le bourreau recommence; et comme chaque membre, devant etre rompu en deux endroits, recoit deux coups, cela fait huit supplices. Apres le huitieme evanouissement, le pretre lui offre le crucifix a baiser, Calas detourne la tete, et le bourreau lui donne le coup de grace, c'est-a-dire lui ecrase la poitrine avec le gros bout de la barre de fer. Ainsi expira Jean Calas. Cela dura deux heures. Apres sa mort, l'evidence du suicide apparut. Mais un assassinat avait ete commis. Par qui? Par les juges. (_Vive sensation. Applaudissements_.)

Autre fait. Apres le vieillard le jeune homme. Trois ans plus tard, en 1765, a Abbeville, le lendemain d'une nuit d'orage et de grand vent, on ramasse a terre sur le pave d'un pont un vieux crucifix de bois vermoulu qui depuis trois siecles etait scelle au parapet. Qui a jete bas ce crucifix? Qui a commis ce sacrilege? On ne sait. Peut-etre un passant. Peut-etre le vent. Qui est le coupable? L'evêque d'Amiens lance un monitoire. Voici ce que c'est qu'un monitoire: c'est un ordre a tous les fideles, sous peine de l'enfer, de dire ce qu'ils savent ou croient savoir de tel ou tel fait; injonction meurtriere du fanatisme a l'ignorance. Le monitoire de l'evêque d'Amiens opere; le grossissement des commerges prend les proportions de la denonciation. La justice decouvre, ou croit decouvrir, que, dans la nuit ou le crucifix a ete jete a terre, deux hommes, deux officiers, nommes l'un La Barre, l'autre d'Etallonde, ont passe sur le pont d'Abbeville, qu'ils etaient ivres, et qu'ils ont chante une chanson de corps de garde. Le tribunal, c'est la senechaussee d'Abbeville. Les senechaux d'Abbeville valent les capitouls de Toulouse. Ils ne sont pas moins justes. On decerne deux mandats d'arret. D'Etallonde s'echappe, La Barre est pris. On le livre a l'instruction judiciaire. Il nie avoir passe sur le pont, il avoue avoir chante la chanson. La senechaussee d'Abbeville le condamne; il fait appel au parlement de Paris. On l'amene a Paris, la sentence est trouvee bonne et confirmee. On le ramene a Abbeville, enchaîne. J'abrege. L'heure monstrueuse arrive. On commence par soumettre le chevalier de La Barre a la question ordinaire et extraordinaire pour lui faire avouer ses complices; complices de quoi? d'etre passe sur un pont et d'avoir chante une chanson; on lui brise un genou dans la torture; son confesseur, en entendant craquer les os, s'evanouit; le lendemain, le 5 juin 1766, on traîne La Barre dans, la grande place d'Abbeville; la flambe un bucher ardent; on lit sa sentence a La Barre, puis on lui coupe le poing, puis on lui arrache la langue avec une tenaille de fer, puis, par grace, on lui tranche la tete, et on le jette dans le bucher. Ainsi mourut le chevalier de La Barre. Il avait dix-neuf ans. (_Longue et profonde sensation_.)

Alors, o Voltaire, tu poussas un cri d'horreur, et ce sera ta gloire eternelle! (_Explosion d'applaudissements_.)

Alors tu commencas l'epouvantable proces du passe, tu plaidas contre les tyrans et les monstres la cause du genre humain, et tu la gagnas. Grand homme, sois a jamais beni! (_Nouveaux applaudissements_.)

Messieurs, les choses affreuses que je viens de rappeler s'accomplissaient au milieu d'une société polie; la vie était gaie et légère, on allait et venait, on ne regardait ni au-dessus ni au-dessous de soi, l'indifférence se résolvait en insouciance, de gracieux poètes, Saint-Aulaire, Boufflers, Gentil-Bernard, faisaient de jolis vers, la cour était pleine de fêtes, Versailles rayonnait, Paris ignorait; et pendant ce temps-là, par féroce religion, les juges faisaient expirer un vieillard sur la roue et les prêtres arrachaient la langue à un enfant pour une chanson. (_Vive émotion. Applaudissements_.)

En présence de cette société frivole et lugubre, Voltaire, seul, ayant la sous ses yeux toutes ces forces réunies, la cour, la noblesse, la finance; cette puissance inconsciente, la multitude aveugle; cette effroyable magistrature, si lourde aux sujets, si docile au maître, écrasant et flattant, à genoux sur le peuple devant le roi (_Bravo!_); ce clergé sinistrement mélange d'hypocrisie et de fanatisme, Voltaire, seul, je le répète, déclara la guerre à cette coalition de toutes les iniquités sociales, à ce monde énorme et terrible, et il accepta la bataille. Et quelle était son arme? celle qui a la légèreté du vent et la puissance de la foudre. Une plume. (_Applaudissements_.)

Avec cette arme il a combattu, avec cette arme il a vaincu.

Messieurs, saluons cette mémoire.

Voltaire a vaincu, Voltaire a fait la guerre rayonnante, la guerre d'un seul contre tous, c'est-à-dire la grande guerre. La guerre de la pensée contre la matière, la guerre de la raison contre le préjugé, la guerre du juste contre l'injuste, la guerre pour l'opprimé contre l'opprimeur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur. Il a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros. Il a été un grand esprit et un immense cœur. (_Bravos_.)

Il a vaincu le vieux code et le vieux dogme. Il a vaincu le seigneur féodal, le juge gothique, le prêtre romain. Il a élevé le peuple à la dignité de peuple. Il a enseigné, pacifié et civilisé. Il a combattu pour Siryén et Montbailly comme pour Calas et La Barre; il a accepté toutes les menaces, tous les outrages, toutes les persécutions, la calomnie, l'exil. Il a été infatigable et inébranlable. Il a vaincu la violence par le sourire, le despotisme par le sarcasme, l'infailibilité par l'ironie, l'opiniâtreté par la persévérance, l'ignorance par la vérité.

Je viens de prononcer ce mot, le sourire, je m'y arrête. Le sourire, c'est Voltaire.

Disons-le, messieurs, car l'apaisement est le grand côté du philosophe, dans Voltaire l'équilibre finit toujours par se rétablir. Quelle que soit sa juste colère, elle passe, et le Voltaire irrité fait toujours place au Voltaire calme. Alors, dans cet œil profond, le sourire apparaît.

Ce sourire, c'est la sagesse. Ce sourire, je le répète, c'est Voltaire. Ce sourire va parfois jusqu'au rire, mais la tristesse philosophique le tempère. Du côté des forts, il est moqueur; du côté des faibles, il est caressant. Il inquiète l'opprimeur et rassure l'opprimé. Contre les grands, la raillerie; pour les petits, la pitié. Ah! soyons émus de ce sourire. Il a eu des clartés d'aurore. Il a

illumine le vrai, le juste, le bon, et ce qu'il y a d'honnête dans l'utile; il a éclairé l'intérieur des superstitions; ces laideurs sont bonnes à voir, il les a montrées. Étant lumineux, il a été fécond. La société nouvelle, le désir d'égalité et de concession et ce commencement de fraternité qui s'appelle la tolérance, la bonne volonté réciproque, la mise en proportion des hommes et des droits, la raison reconnue loi suprême, l'effacement des préjugés et des partis pris, la sérénité des âmes, l'esprit d'indulgence et de pardon, l'harmonie, la paix, voilà ce qui est sorti de ce grand sourire.

Le jour, prochain sans nul doute, où sera reconnue l'identité de la sagesse et de la clémence, le jour où l'amnistie sera proclamée, je l'affirme, là-haut, dans les étoiles, Voltaire sourira. (Triple salve d'applaudissements. Cris: Vive l'amnistie!)

Messieurs, il y a entre deux serviteurs de l'humanité qui ont apparu à dix-huit cents ans d'intervalle un rapport mystérieux.

Combattre le pharisaïsme, démasquer l'imposture, terrasser les tyrannies, les usurpations, les préjugés, les mensonges, les superstitions, démolir le temple, quitte à le rebâtir, c'est-à-dire à remplacer le faux par le vrai, attaquer la magistrature féroce, attaquer le sacerdoce sanguinaire, prendre un fouet et chasser les vendeurs du sanctuaire, réclamer l'héritage des déshérités, protéger les faibles, les pauvres, les souffrants, les accablés, lutter pour les persécutés et les opprimés; c'est la guerre de Jésus-Christ; et quel est l'homme qui fait cette guerre? c'est Voltaire. (Bravos.)

L'œuvre évangélique a pour complément l'œuvre philosophique; l'esprit de mansuétude a commencé, l'esprit de tolérance a continué; disons-le avec un sentiment de respect profond, Jésus a pleuré, Voltaire a souri; c'est de cette larme divine et de ce sourire humain qu'est faite la douceur de la civilisation actuelle. (Applaudissements prolongés.)

Voltaire a-t-il souri toujours? Non. Il s'est indigné souvent. Vous l'avez vu dans mes premières paroles.

Certes, messieurs, la mesure, la réserve, la proportion, c'est la loi suprême de la raison. On peut dire que la modération est la respiration même du philosophe. L'effort du sage doit être de condenser dans une sorte de certitude sereine tous les à peu près dont se compose la philosophie. Mais, à de certains moments, la passion du vrai se lève puissante et violente, et elle est dans son droit comme les grands vents qui assainissent. Jamais, j'y insiste, aucun sage n'ébranlera ces deux augustes points d'appui du labeur social, la justice et l'espérance, et tous respecteront le juge s'il incarne la justice, et tous vénéreront le prêtre s'il représente l'espérance. Mais si la magistrature s'appelle la torture, si l'église s'appelle l'inquisition, alors l'humanité les regarde en face et dit au juge: Je ne veux pas de ta loi! et dit au prêtre: Je ne veux pas de ton dogme! je ne veux pas de ton bucher sur la terre et de ton enfer dans le ciel! (Vive sensation. Applaudissements prolongés.) Alors le philosophe courroucé se dresse, et dénonce le juge à la justice, et dénonce le prêtre à Dieu! (Les applaudissements redoublent.)

C'est ce qu'a fait Voltaire. Il est grand.

Ce qu'a été Voltaire, je l'ai dit; ce qu'a été son siècle, je vais le

dire.

Messieurs, les grands hommes sont rarement seuls; les grands arbres semblent plus grands quand ils dominent une forêt, ils sont là chez eux; il y a une forêt d'esprits autour de Voltaire; cette forêt, c'est le dix-huitième siècle. Parmi ces esprits, il y a des cimes, Montesquieu, Buffon, Beaumarchais, et deux entre autres, les plus hautes après Voltaire, --Rousseau et Diderot. Ces penseurs ont appris aux hommes à raisonner; bien raisonner mène à bien agir, la justesse dans l'esprit devient la justice dans le cœur. Ces ouvriers du progrès ont utilement travaillé. Buffon a fondé l'histoire naturelle; Beaumarchais a trouvé, au-delà de Molière, une comédie inconnue, presque la comédie sociale; Montesquieu a fait dans la loi des fouilles si profondes qu'il a réussi à exhumier le droit. Quant à Rousseau, quant à Diderot, prononçons ces deux noms à part; Diderot, vaste intelligence curieuse, cœur tendre alteré de justice, a voulu donner les notions certaines pour bases aux idées vraies, et a créé l'_Encyclopédie_. Rousseau a rendu à la femme un admirable service, il a comblé la mère par la nourrice, il a mis l'une auprès de l'autre ces deux majestés du berceau; Rousseau, écrivain éloquent et pathétique, profond rêveur oratoire, a souvent deviné et proclamé la vérité politique; son idéal confine au réel; il a eu cette gloire d'être le premier en France qui se soit appelé citoyen; la fibre civique vibre en Rousseau; ce qui vibre en Voltaire, c'est la fibre universelle. On peut dire que, dans ce fécond dix-huitième siècle, Rousseau représente le Peuple; Voltaire, plus vaste encore, représente l'Homme. Ces puissants écrivains ont disparu, mais ils nous ont laissé leur âme, la Révolution. (_Applaudissements_.)

Oui, la Révolution française est leur âme. Elle est leur émanation rayonnante. Elle vient d'eux; on les retrouve partout dans cette catastrophe bénie et superbe qui a fait la clôture du passé et l'ouverture de l'avenir. Dans cette transparence qui est propre aux révolutions, et qui à travers les causes laisse apercevoir les effets et à travers le premier plan le second, on voit derrière Diderot Danton, derrière Rousseau Robespierre, et derrière Voltaire Mirabeau. Ceux-ci ont fait ceux-là.

Messieurs, résumer des époques dans des noms d'hommes, nommer des siècles, en faire en quelque sorte des personnages humains, cela n'a été donné qu'à trois peuples, la Grèce, l'Italie, la France. On dit le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV, le siècle de Voltaire. Ces appellations ont un grand sens. Ce privilège, donner des noms à des siècles, exclusivement propre à la Grèce, à l'Italie et à la France, est la plus haute marque de civilisation. Jusqu'à Voltaire, ce sont des noms de chefs d'états; Voltaire est plus qu'un chef d'états, c'est un chef d'idées. À Voltaire un cycle nouveau commence. On sent que désormais la suprême puissance gouvernante du genre humain sera la pensée. La civilisation obéissait à la force, elle obéira à l'idéal. C'est la rupture du sceptre et du glaive remplacés par le rayon; c'est-à-dire l'autorité transfigurée en liberté. Plus d'autre souveraineté que la loi pour le peuple et la conscience pour l'individu. Pour chacun de nous, les deux aspects du progrès se dégagent nettement, et les voici: exercer son droit, c'est-à-dire, être un homme; accomplir son devoir, c'est-à-dire, être un citoyen.

Telle est la signification de ce mot, le siècle de Voltaire; tel est le sens de cet événement auguste la Révolution française.

Les deux siècles mémorables qui ont précédé le dix-huitième l'avaient préparé; Rabelais avertit la royauté dans *Gargantua*, et Molière avertit l'église dans *Tartuffe*. La haine de la force et le respect du droit sont visibles dans ces deux illustres esprits.

Quiconque dit aujourd'hui: *la force prime le droit*, fait acte de moyen âge, et parle aux hommes de trois cents ans en arrière. (*Applaudissements répétés*.)

Messieurs, le dix-neuvième siècle glorifie le dix-huitième siècle. Le dix-huitième propose; le dix-neuvième conclut. Et ma dernière parole sera la constatation tranquille, mais inflexible du progrès.

Les temps sont venus. Le droit a trouvé sa formule: la fédération humaine.

Aujourd'hui la force s'appelle la violence et commence à être jugée, la guerre est mise en accusation; la civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. (*Mouvement*.) Ce témoin, l'histoire, est appelé. La réalité apparaît. Les éblouissements factices se dissipent. Dans beaucoup de cas, le héros est une variété de l'assassin. (*Applaudissements*.) Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution, que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante (*Rires et bravos*); que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire (*Applaudissements répétés*); que les Tedeums n'y font pas grand'chose; que l'homicide est l'homicide, que le sang verse est le sang verse, que cela ne sert à rien de s'appeler César ou Napoléon, et qu'aux yeux du Dieu éternel on ne change pas la figure du meurtrier parce qu'au lieu d'un bonnet de forçat on lui met sur la tête une couronne d'empereur. (*Longue acclamation. Triple salve d'applaudissements*.)

Ah! proclamons les vérités absolues. Deshonorons la guerre. Non, la gloire sanglante n'existe pas. Non, ce n'est pas bon et ce n'est pas utile de faire des cadavres. Non, il ne se peut pas que la vie travaille pour la mort. Non, ô mères qui m'entourez, il ne se peut pas que la guerre, cette voleuse, continue à vous prendre vos enfants. Non, il ne se peut pas, que la femme enfante dans la douleur, que les hommes naissent, que les peuples labourent et sement, que le paysan fertilise les champs et, que l'ouvrier féconde les villes, que les penseurs méditent, que l'industrie fasse des merveilles, que le génie fasse des prodiges, que la vaste activité humaine multiplie en présence du ciel étoilé les efforts et les créations, pour aboutir à cette épouvantable exposition internationale qu'on appelle un champ de bataille! (*Profonde sensation. Tous les assistants sont debout et acclament l'orateur*.)

Le vrai champ de bataille, le voici. C'est ce rendez-vous des chefs-d'œuvre du travail humain que Paris offre au monde en ce moment.

La vraie victoire, c'est la victoire de Paris. (*Applaudissements*.)

Helas! on ne peut se le dissimuler, l'heure actuelle, si digne qu'elle soit d'admiration et de respect, a encore des côtes funèbres, il y a encore des ténèbres sur l'horizon; la tragédie des peuples n'est

pas finie; la guerre, la guerre scelerate, est encore la, et elle a l'audace de lever la tete a travers cette fete auguste de la paix. Les princes, depuis deux ans, s'obstinent a un contre-sens funeste, leur discorde fait obstacle a notre concorde, et ils sont mal inspires de nous condamner a la constatation d'un tel contraste.

Que ce contraste nous ramene a Voltaire. En presence des eventualites menacantes, soyons plus pacifiques que jamais. Tournons-nous vers ce grand mort, vers ce grand vivant, vers ce grand esprit. Inclignons-nous devant les sepulcres venerables. Demandons conseil a celui dont la vie utile aux hommes s'est eteinte il y a cent ans, mais dont l'oeuvre est immortelle. Demandons conseil aux autres puissants penseurs, aux auxiliaires de ce glorieux Voltaire, a Jean-Jacques, a Diderot, a Montesquieu. Donnons la parole a ces grandes voix. Arretons l'effusion du sang humain. Assez! assez, despotes! Ah! la barbarie persiste, eh bien, que la philosophie proteste. Le glaive s'acharne, que la civilisation s'indigne. Que le dix-huitieme siecle vienne au secours du dix-neuvieme; les philosophes nos predecesseurs sont les apotres du vrai, invoquons ces illustres fantomes; que, devant les monarchies revant les guerres, ils proclament le droit de l'homme a la vie, le droit de la conscience a la liberte, la souverainete de la raison, la saintete du travail, la bonte de la paix; et, puisque la nuit sort des trones, que la lumiere sorte des tombeaux! (_Acclamation unanime et prolongee. De toutes parts eclate le cri: Vive Victor Hugo!_)

A la suite du centenaire de Voltaire, les journaux clericaux publierent une lettre adreesee a Victor Hugo par M. Dupanloup.

Victor Hugo fit a cette lettre la reponse que voici:

A M. L'EVEQUE D'ORLEANS

Paris, 3 juin 1873

Monsieur,

Vous faites une imprudence.

Vous rappelez, a ceux qui ont pu l'oublier, que j'ai ete eleve par un homme d'eglise, et que, si ma vie a commence par le prejuge et par l'erreur, c'est la faute des pretres, et non la mienne. Cette education est tellement funeste qu'a pres de "quarante ans", vous le constatez, j'en subissais encore l'influence. Tout cela a ete dit. Je n'y insiste pas. Je dedaigne un peu les choses inutiles.

Vous insultez Voltaire, et vous me faites l'honneur de m'injurier. C'est votre affaire.

Nous sommes, vous et moi, deux hommes quelconques. L'avenir jugera. Vous dites que je suis vieux, et vous me faites entendre que vous etes jeune. Je le crois.

Le sens moral est encore si peu forme chez vous, que vous faites "une honte" de ce qui est mon honneur.

Vous pretendez, monsieur, me faire la lecon. De quel droit? Qui etes-vous? Allons au fait. Le fait le voici: Qu'est-ce que c'est que votre conscience, et qu'est-ce que c'est la mienne?

Comparons-les.

Un rapprochement suffira.

Monsieur, la France vient de traverser une épreuve. La France était libre, un homme l'a prise en traître, la nuit, l'a terrassée et garrotée. Si l'on tuait un peuple, cet homme eût tué la France. Il l'a faite assez morte pour pouvoir régner sur elle. Il a commencé son règne, puisque c'est un règne, par le parjure, le guet-apens et le massacre. Il l'a continué par l'oppression, par la tyrannie, par le despotisme, par une inqualifiable parodie de religion et de justice. Il était monstrueux et petit. On lui chantait *Te Deum*, *Magnificat*, *Salvum fac*, *Gloria tibi*, etc. Qui chantait cela? Interrogez-vous. La loi lui livrait le peuple, l'église lui livrait Dieu. Sous cet homme s'étaient effondrés le droit, l'honneur, la patrie; il avait sous ses pieds le serment, l'équité, la probité, la gloire du drapeau, la dignité des hommes, la liberté des citoyens; la prospérité de cet homme déconcertait la conscience humaine. Cela a duré dix-neuf ans. Pendant ce temps-là, vous étiez dans un palais, j'étais en exil.

Je vous plains, monsieur.

Victor Hugo.

III

CONGRES LITTERAIRE INTERNATIONAL

I

DISCOURS D'OUVERTURE

SEANCE PUBLIQUE DU 17 JUIN 1878

Messieurs,

Ce qui fait la grandeur de la mémorable année où nous sommes, c'est que, souverainement, par-dessus les rumeurs et les clameurs, imposant une interruption majestueuse aux hostilités étonnées, elle donne la parole à la civilisation. On peut dire d'elle: c'est une année obéie. Ce qu'elle a voulu faire, elle le fait. Elle remplace l'ancien ordre du jour, la guerre, par un ordre du jour nouveau, le progrès. Elle a raison des résistances. Les menaces grondent, mais l'union des peuples sourit. L'œuvre de l'année 1878 sera indestructible et complète. Rien de provisoire. On sent dans tout ce qui se fait je ne sais quoi de définitif. Cette glorieuse année proclame, par l'exposition de Paris, l'alliance des industries; par le centenaire de Voltaire, l'alliance des philosophies; par le congrès ici rassemblé, l'alliance des littératures (*Applaudissements*); vaste fédération du travail sous toutes les formes; auguste édifice de la fraternité humaine, qui a pour base les paysans et les ouvriers et pour couronnement les esprits. (*Bravos*.)

L'industrie cherche l'utile, la philosophie cherche le vrai, la littérature cherche le beau. L'utile, le vrai, le beau, voilà le

triple but de tout l'effort humain; et le triomphe de ce sublime effort, c'est, messieurs, la civilisation entre les peuples et la paix entre les hommes.

C'est pour constater ce triomphe que, de tous les points du monde civilise, vous etes accourus ici. Vous etes les intelligences considerables que les nations aiment et venerent, vous etes les talents celebres, les genereuses voix ecoutees, les ames en travail de progres. Vous etes les combattants pacificateurs. Vous apportez ici le rayonnement des renommes. Vous etes les ambassadeurs de l'esprit humain dans ce grand Paris. Soyez les bienvenus. Ecrivains, orateurs, poetes, philosophes, penseurs, lutteurs, la France vous salue. (_Applaudissements prolonges_.)

Vous et nous, nous sommes les concitoyens de la cite universelle. Tous, la main dans la main, affirmons notre unite et notre alliance. Entrons, tous ensemble, dans la grande patrie sereine, dans l'absolu, qui est la justice, dans l'ideal, qui est la verite.

Ce n'est pas pour un interet personnel ou restreint que vous etes reunis ici; c'est pour l'interet universel. Qu'est-ce que la litterature? C'est la mise en marche de l'esprit humain. Qu'est-ce que la civilisation? C'est la perpetuelle decouverte que fait a chaque pas l'esprit humain en marche; de la le mot Progres. On peut dire que litterature et civilisation sont identiques.

Les peuples se mesurent a leur litterature. Une armee de deux millions d'hommes passe, une Iliade reste; Xerces a l'armee, l'epopee lui manque, Xerces s'evanouit. La Grece est petite par le territoire et grande par Eschyle. (_Mouvement_.) Rome n'est qu'une ville; mais par Tacite, Lucrece, Virgile, Horace et Juvenal, cette ville emplit le monde. Si vous evoquez l'Espagne, Cervantes surgit; si vous parlez de l'Italie, Dante se dresse; si vous nommez l'Angleterre, Shakespeare apparait. A de certains moments, la France se resume dans un genie, et le resplendissement de Paris se confond avec la clarte de Voltaire. (_Bravos repetes_.)

Messieurs, votre mission est haute. Vous etes une sorte d'assemblee constituante de la litterature. Vous avez qualite, sinon pour voter des lois, du moins pour les dicter. Dites des choses justes, enoncez des idees vraies, et si, par impossible, vous n'etes pas ecoutes, eh bien, vous mettrez la legislation dans son tort.

Vous allez faire une fondation, la propriete litteraire. Elle est dans le droit, vous allez l'introduire dans le code. Car, je l'affirme, il sera tenu compte de vos solutions et de vos conseils.

Vous allez faire comprendre aux legislatureurs qui voudraient reduire la litterature a n'etre qu'un fait local, que la litterature est un fait universel. La litterature, c'est le gouvernement du genre humain par l'esprit humain, (_Bravo!_.)

La propriete litteraire est d'utilite generale. Toutes les vieilles legislations monarchiques ont nie et nient encore la propriete litteraire. Dans quel but? Dans un but d'asservissement. L'ecrivain proprietaire, c'est l'ecrivain libre. Lui oter la propriete, c'est lui oter l'independance. On l'espere du moins. De la ce sophisme singulier, qui serait pueril s'il n'etait perfide: la pensee appartient a tous, donc elle ne peut etre propriete, donc la propriete

litteraire n'existe pas. Confusion étrange, d'abord, de la faculté de penser, qui est générale, avec la pensée, qui est individuelle; la pensée, c'est le moi; ensuite, confusion de la pensée, chose abstraite, avec le livre, chose matérielle. La pensée de l'écrivain, en tant que pensée, échappe à toute main qui voudrait la saisir; elle s'envole d'âme en âme; elle a ce don et cette force, *virum volitare per ora*; mais le livre est distinct de la pensée; comme livre, il est saisissable, tellement saisissable qu'il est quelquefois saisi. (*On rit*) Le livre, produit de l'imprimerie, appartient à l'industrie et détermine, sous toutes ses formes, un vaste mouvement commercial; il se vend et s'achète; il est une propriété, valeur créée et non acquise, richesse ajoutée par l'écrivain à la richesse nationale, et certes, à tous les points de vue, la plus incontestable des propriétés. Cette propriété inviolable, les gouvernements despotiques la violent; ils confisquent le livre, espérant ainsi confisquer l'écrivain. De là le système des pensions royales. Prendre tout et rendre un peu. Spoliation et sujétion de l'écrivain. On le vole, puis on l'achète. Effort inutile, du reste. L'écrivain échappe. On le fait pauvre, il reste libre. (*Applaudissements*) Qui pourrait acheter ces consciences superbes, Rabelais, Molière, Pascal? Mais la tentative n'en est pas moins faite, et le résultat est lugubre. La monarchie est on ne sait quelle succion terrible des forces vitales d'une nation; les historiographes donnent aux rois les titres de *peres de la nation* et de *peres des lettres*; tout se tient dans le funeste ensemble monarchique; Dangeau, flatteur, le constate d'un côté; Vauban, sévère, le constate de l'autre; et, pour ce qu'on appelle "le grand siècle", par exemple, la façon dont les rois sont peres de la nation et peres des lettres aboutit à ces deux faits sinistres: le peuple sans pain, Corneille sans souliers. (*Longs applaudissements*)

Quelle sombre rature au grand règne!

Voilà où mène la confiscation de la propriété née du travail, soit que cette confiscation pèse sur le peuple, soit qu'elle pèse sur l'écrivain.

Messieurs, rentrons dans le principe: le respect de la propriété. Constatons la propriété littéraire, mais, en même temps, fondons le domaine public. Allons plus loin. Agrandissons-le. Que la loi donne à tous les éditeurs le droit de publier tous les livres après la mort des auteurs, à la seule condition de payer aux héritiers directs une redevance très faible, qui ne dépasse en aucun cas cinq ou dix pour cent du bénéfice net. Ce système très simple, qui concilie la propriété incontestable de l'écrivain avec le droit non moins incontestable du domaine public, a été indiqué; dans la commission de 1836, par celui qui vous parle en ce moment; et l'on peut trouver cette solution, avec tous ses développements, dans les procès-verbaux de la commission, publiés alors par le ministère de l'intérieur.

Le principe est double, ne l'oublions pas. Le livre, comme livre, appartient à l'auteur, mais comme pensée, il appartient--le mot n'est pas trop vaste--au genre humain. Toutes les intelligences y ont droit. Si l'un des deux droits, le droit de l'écrivain et le droit de l'esprit humain, devait être sacrifié, ce serait, certes, le droit de l'écrivain, car l'intérêt public est notre préoccupation unique, et tous, je le déclare, doivent passer avant nous. (*Marques nombreuses d'approbation*)

Mais, je viens de le dire, ce sacrifice n'est pas nécessaire.

Ah! la lumiere! la lumiere toujours! la lumiere partout! Le besoin de tout c'est la lumiere. La lumiere est dans le livre. Ouvrez le livre tout grand. Laissez-le rayonner, laissez-le faire. Qui que vous soyez qui voulez cultiver, vivifier, edifier, attendrir, apaiser, mettez des livres partout; enseignez, montrez, demontrez; multipliez les ecoles; les ecoles sont les points lumineux de la civilisation.

Vous avez soin de vos villes, vous voulez etre en surete dans vos demeures, vous etes preoccupes de ce peril, laissez la rue obscure; songez a ce peril plus grand encore, laissez obscur l'esprit humain. Les intelligences sont des routes ouvertes; elles ont des allants et venants, elles ont des visiteurs, bien ou mal intentionnes, elles peuvent avoir des passants funestes; une mauvaise pensee est identique a un voleur de nuit, l'ame a des malfaiteurs; faites le jour partout; ne laissez pas dans l'intelligence humaine de ces coins tenebreux ou peut se blottir la superstition, ou peut se cacher l'erreur, ou peut s'embusquer le mensonge. L'ignorance est un crepuscule; le mal y rode. Songez a l'eclairage des rues, soit; mais songez aussi, songez surtout, a l'eclairage des esprits. (_Applaudissements prolonges_)

Il faut pour cela, certes, une prodigieuse depense de lumiere. C'est a cette depense de lumiere que depuis trois siecles la France s'emploie. Messieurs, laissez-moi dire une parole filiale, qui du reste est dans vos coeurs comme dans le mien: rien ne prevaudra contre la France. La France est d'interet public. La France s'eleve sur l'horizon de tous les peuples. Ah! disent-ils, il fait jour, la France est la! (_Oui! oui! Bravos repetes_)

Qu'il puisse y avoir des objections a la France, cela etonne; il y en a pourtant; la France a des ennemis. Ce sont les ennemis memes de la civilisation, les ennemis du livre, les ennemis de la pensee libre, les ennemis de l'emancipation, de l'examen, de la delivrance; ceux qui voient dans le dogme un eternel maitre et dans le genre humain un eternel mineur. Mais ils perdent leur peine, le passe est passe, les nations ne reviennent pas a leur vomissement, les aveuglements ont une fin, les dimensions de l'ignorance et de l'erreur sont limitees. Prenez-en votre parti, hommes du passe, nous ne vous craignons pas! allez, faites, nous vous regardons avec curiosite! essayez vos forces, insultez 89, decouronnez Paris, dites anatheme a la liberte de conscience, a la liberte de la presse, a la liberte de la tribune, anatheme a la loi civile, anatheme a la revolution, anatheme a la tolerance, anatheme a la science, anatheme au progres! ne vous lassez pas! revez, pendant que vous y etes, un syllabus assez grand pour la France et un eteignoir assez grand pour le soleil! (_Acclamation unanime. Triple salve d'applaudissements_)

Je ne veux pas finir par une parole amere. Montons et restons dans la serenite immuable de la pensee. Nous avons commence l'affirmation de la concorde et de la paix; continuons cette affirmation hautaine et tranquille.

Je l'ai dit ailleurs, et je le repete, toute la sagesse humaine tient dans ces deux mots: Conciliation et Reconciliation; conciliation pour les idees, reconciliation pour les hommes.

Messieurs, nous sommes ici entre philosophes, profitons de l'occasion, ne nous genons pas, disons des verites. (_Sourires et marques d'approbation_.) En voici une, une terrible: le genre humain a une

maladie, la haine. La haine est mere de la guerre; la mere est infame, la fille est affreuse.

Rendons-leur coup sur coup. Haine a la haine! Guerre a la guerre!
(_Sensation_)

Savez-vous ce que c'est que cette parole du Christ: _Aimez-vous les uns les autres?_ C'est le desarmement universel. C'est la guerison du genre humain. La vraie redemption, c'est celle-la. Aimez-vous. On desarme mieux son ennemi en lui tendant la main qu'en lui montrant le poing. Ce conseil de Jesus est un ordre de Dieu. Il est bon. Nous l'acceptons. Nous sommes avec le Christ, nous autres! L'ecrivain est avec l'apotre; celui qui pense est avec celui qui aime. (_Bravos_)

Ah! poussons le cri de la civilisation! Non! non! non! nous ne voulons ni des barbares qui guerrioient, ni des sauvages qui assassinent! Nous ne voulons ni de la guerre de peuple a peuple, ni de la guerre d'homme a homme. Toute tuerie est non seulement feroce, mais insensee. Le glaive est absurde et le poignard est imbecile. Nous sommes les combattants de l'esprit, et nous avons pour devoir d'empecher le combat de la matiere; notre fonction est de toujours nous jeter entre les deux armees. Le droit a la vie est inviolable. Nous ne voyons pas les couronnes, s'il y en a, nous ne voyons que les tetes. Faire grace, c'est faire la paix. Quand les heures funestes sonnent, nous demandons aux rois d'epargner la vie des peuples, et nous demandons aux republicues d'epargner la vie des empereurs. (_Applaudissements_)

C'est un beau jour pour le proscrit que le jour ou il supplie un peuple pour un prince, et ou il tache d'user, en faveur d'un empereur, de ce grand droit de grace qui est le droit de l'exil.

Oui, concilier et reconcilier. Telle est notre mission, a nous philosophes. O mes freres de la science, de la poesie et de l'art, constatons la toute-puissance civilisatrice de la pensee. A chaque pas que le genre humain fait vers la paix, sentons croitre en nous la joie profonde de la verite. Ayons le fier consentement du travail utile. La verite est une et n'a pas de rayon divergent; elle n'a qu'un synonyme, la justice. Il n'y a pas deux lumieres, il n'y en a qu'une, la raison. Il n'y a pas deux facons d'etre honnete, sense et vrai. Le rayon qui est dans l' _Illiade_ est identique a la clarte qui est dans le _Dictionnaire philosophique_. Cet incorruptible rayon traverse les siecles avec la droiture de la fleche et la purete de l'aurore. Ce rayon triomphera de la nuit, c'est-a-dire de l'antagonisme et de la haine. C'est la le grand prodige litteraire. Il n'y en a pas de plus beau. La force deconcertee et stupefaite devant le droit, l'arrestation de la guerre par l'esprit, c'est, o Voltaire, la violence domptee par la sagesse; c'est o Homere, Achille pris aux cheveux par Minerve! (_Longs applaudissements_)

Et maintenant que je vais finir, permettez-moi un voeu, un voeu qui ne s'adresse a aucun parti et qui s'adresse a tous les coeurs.

Messieurs, il y a un romain qui est celebre par une idee fixe, il disait: Detruisons Carthage! J'ai aussi, moi, une pensee qui m'obsede, et la voici: Detruisons la haine. Si les lettres humaines ont un but, c'est celui-la. _Humaniores litterae_. Messieurs, la meilleure destruction de la haine se fait par le pardon. Ah! que cette grande annee ne s'acheve pas sans la pacification definitive, qu'elle se termine en sagesse et en cordialite, et qu'apres avoir eteint la

guerre étrangère, elle éteint la guerre civile. C'est le souhait profond de nos âmes. La France à cette heure montre au monde son hospitalité, qu'elle lui montre aussi sa clémence. La clémence! mettons sur la tête de la France cette couronne! Toute fête est fraternelle; une fête qui ne pardonne pas à quelqu'un n'est pas une fête. (_Vive émotion.--bravos redoublés_.) La logique d'une joie publique, c'est l'amnistie. Que ce soit la clôture de cette admirable solennité, l'Exposition universelle. Réconciliation! réconciliation! Certes, cette rencontre de tout l'effort commun du genre humain, ce rendez-vous des merveilles de l'industrie et du travail, cette salutation des chefs-d'œuvre entre eux, se confrontant et se comparant, c'est un spectacle auguste; mais il est un spectacle plus auguste encore, c'est l'exilé debout à l'horizon et la patrie ouvrant les bras! (_Longue acclamation; les membres français et étrangers du congrès qui entourent l'orateur sur l'estrade viennent le féliciter et lui serrer la main, au milieu des applaudissements répétés de la salle entière_.)

II

LE DOMAINE PUBLIC PAYANT

SEANCE DU 21 JUIN

Présidence de Victor Hugo.

Puisque vous désirez, messieurs, connaître mon avis, je vais vous le dire. Ceci, du reste, est une simple conversation.

Messieurs, dans cette grave question de la propriété littéraire il y a deux unités en présence: l'auteur et la société. Je me sers de ce mot unité pour abrégé; ce sont comme deux personnes distinctes.

Tout à l'heure nous allons aborder la question d'un tiers, l'héritier. Quant à moi, je n'hésite pas à dire que le droit le plus absolu, le plus complet, appartient à ces deux unités: l'auteur qui est la première unité, la société qui est la seconde.

L'auteur donne le livre, la société l'accepte ou ne l'accepte pas. Le livre est fait par l'auteur, le sort du livre est fait par la société.

L'héritier ne fait pas le livre; il ne peut avoir les droits de l'auteur. L'héritier ne fait pas le succès; il ne peut avoir le droit de la société.

Je verrais avec peine le congrès reconnaître une valeur quelconque à la volonté de l'héritier.

Ne prenons pas de faux points de départ.

L'auteur sait ce qu'il fait; la société sait ce qu'elle fait; l'héritier, non. Il est neutre et passif.

Examinons d'abord les droits contradictoires de ces deux unités: l'auteur qui crée le livre, la société qui accepte ou refuse cette création.

L'auteur a évidemment un droit absolu sur son œuvre, ce droit est

complet. Il va tres loin, car il va jusqu'a la destruction. Mais entendons-nous bien sur cette destruction.

Avant la publication, l'auteur a un droit incontestable et illimite. Supposez un homme comme Dante, Moliere, Shakespeare. Supposez-le au moment ou il vient de terminer une grande oeuvre. Son manuscrit est la, devant lui, supposez qu'il ait la fantaisie de le jeter au feu, personne ne peut l'en empecher. Shakespeare peut detruire _Hamlet_; Moliere, _Tartuffe_; Dante, l'_Enfer_.

Mais des que l'oeuvre est publiee l'auteur n'en est plus le maitre. C'est alors l'autre personnage qui s'en empare, appelez-le du nom que vous voudrez: esprit humain, domaine public, societe. C'est ce personnage-la qui dit: Je suis la, je prends cette oeuvre, j'en fais ce que je crois devoir en faire, moi esprit humain; je la possede, elle est a moi desormais. Et, que mon honorable ami M. de Molinari me permette de le lui dire, l'oeuvre n'appartient plus a l'auteur lui-meme. Il n'en peut desormais rien retrancher; ou bien, a sa mort tout reparaît. Sa volonte n'y peut rien. Voltaire du fond de son tombeau voudrait supprimer la _Pucelle_; M. Dupanloup la publierait.

L'homme qui vous parle en ce moment a commence par etre catholique et monarchiste. Il a subi les consequences d'une education aristocratique et clericale. L'a-t-on vu refuser l'autorisation de reediter des oeuvres de sa presque enfance? Non. (_Bravo! bravo!_)

J'ai tenu a marquer mon point de depart. J'ai voulu pouvoir dire: Voila d'ou je suis parti et voila ou je suis arrive.

J'ai dit cela dans l'exil: Je suis parti de la condition heureuse et je suis monte jusqu'au malheur qui est la consequence du devoir accompli, de la conscience obeie. (_Applaudissements_) Je ne veux pas supprimer les premieres annees de ma vie.

Mais je vais bien plus loin, je dis: il ne depend pas de l'auteur de faire une rature dans son oeuvre quand il l'a publiee. Il peut faire une correction de style, il ne peut pas faire une rature de conscience. Pourquoi? Parce que l'autre personnage, le public, a pris possession de son oeuvre.

Il m'est arrive quelquefois d'ecrire des paroles severes, que plus tard j'aurais voulu, par un sentiment de mansuetude, effacer. Il m'est arrive un jour ... je puis vous dire cela, de fletrir le nom d'un homme tres coupable; et j'ai certes bien fait de fletrir ce nom. Cet homme avait un fils. Ce fils a eu une fin heroique, il est mort pour son pays. Alors j'ai use de mon droit, j'ai interdit que ce nom fut prononce sur les theatres de Paris ou on lisait publiquement les pieces dont je viens de vous parler. Mais il n'a pas ete en mon pouvoir d'effacer de l'oeuvre le nom deshonne. L'heroisme du fils n'a pas pu effacer la faute du pere. (_Bravos_)

Je voudrais le faire, je ne le pourrais pas. Si je l'avais pu, je l'aurais fait.

Vous voyez donc a quel point le public, la conscience humaine, l'intelligence humaine, l'esprit humain, cet autre personnage qui est en presence de l'auteur, a un droit absolu, droit auquel on ne peut toucher. Tout ce que l'auteur peut faire, c'est d'ecrire loyalement. Quant a moi, j'ai la paix et la serenite de la conscience. Cela me

suffit. (_Applaudissements_)

Laissons notre devoir et laissons l'avenir juger. Une fois l'auteur mort, une fois l'auteur disparu, son oeuvre n'appartient plus qu'à sa mémoire, qu'elle fletrira ou glorifiera. (_C'est vrai! Tres bien!_)

Je declare, que s'il me fallait choisir entre le droit de l'écrivain et le droit du domaine public, je choisirais le droit du domaine public. Avant tout, nous sommes des hommes de devouement et de sacrifice. Nous devons travailler pour tous avant de travailler pour nous.

Cela dit, arrive un troisieme personnage, une troisieme unite a laquelle je prends le plus profond interet; c'est l'heritier, c'est l'enfant. Ici se pose la question tres delicate, tres curieuse, tres interessante, de l'heredite litteraire, et de la forme qu'elle devrait avoir.

Je vous demande la permission de vous soumettre rapidement, a ce nouveau point de vue, les idees qui me paraissent resulter de l'examen attentif que j'ai fait de cette question.

L'auteur a donne le livre.

La societe l'a accepte.

L'heritier n'a pas a intervenir. Cela ne le regarde pas.

Joseph de Maistre, heritier de Voltaire, n'aurait pas le droit de dire: Je m'y connais.

L'heritier n'a pas le droit de faire une rature, de supprimer une ligne; il n'a pas le droit de retarder d'une minute ni d'amoindrir d'un exemplaire la publication de l'oeuvre de son ascendant. (_Bravo! bravo! Tres bien!_)

Il n'a qu'un droit: vivre de la part d'heritage que son ascendant lui a leguee.

Messieurs, je le dis tout net, je considere toutes les formes de la legislation actuelle qui constituent le droit de l'heritier pour un temps determinee comme detestables. Elles lui accordent une autorite qu'elles n'ont pas le droit de lui donner, et elles lui accordent le droit de publication pour un temps limite; ce qui est en partie sans utilite: la loi est tres aisement eludee.

L'heritier, selon moi, n'a qu'un droit, je le repete: vivre de l'oeuvre de son ascendant; ce droit est sacre, et certes il ne serait pas facile de me faire desheriter nos enfants et nos petits-enfants. Nous travaillons d'abord pour tous les hommes, ensuite pour nos enfants.

Mais ce que nous voulons fermement, c'est que le droit de publication reste absolu et entier a la societe. C'est le droit de l'intelligence humaine.

C'est pour cela qu'il y a beaucoup d'annees--je suis de ceux qui ont la tristesse de remonter loin dans leurs souvenirs--j'ai propose un mecanisme tres simple qui me paraissait, et me parait encore, avoir

l'avantage de concilier tous les droits des trois personnages, l'auteur, le domaine public, l'heritier. Voici ce systeme: L'auteur mort, son livre appartient au domaine public; n'importe qui peut le publier immediatement, en pleine liberte, car je suis pour la liberte. A quelles conditions? Je vais vous le dire.

Il existe dans nos lois un article qui n'a pas de sanction, ce qui fait qu'il a ete tres souvent viole. C'est un article qui exige que tout editeur, avant de publier une oeuvre, fasse a la direction de la librairie, au ministere de l'interieur, une declaration portant sur les points que voici:

Quel est le livre qu'il va publier;

Quel en est l'imprimeur;

Quel sera le format;

Quel est le nom de l'auteur.

Ici s'arrete la declaration exigee par la loi. Je voudrais qu'on y ajoutat deux autres indications que je vais vous dire.

L'editeur serait tenu de declarer quel serait le prix de revient pour chaque exemplaire du livre qu'il entend publier et quel est le prix auquel il entend le vendre. Entre ces deux prix, dans cet intervalle, est inclus le benefice de l'editeur.

Cela etant, vous avez des donnees certaines: le nombre d'exemplaires, le prix de revient et le prix de vente, et vous pouvez, de la facon la plus simple, evaluer le benefice.

Ici on va me dire: Vous etablissez le benefice de l'editeur sur sa simple declaration et sans savoir s'il vendra son edition? Non, je veux que la loi soit absolument juste. Je veux meme qu'elle incline plutot en faveur du domaine public que des heritiers. Aussi je vous dis: l'editeur ne sera tenu de rendre compte du benefice qu'il aura fait que lorsqu'il viendra deposer une nouvelle declaration. Alors on lui dit: Vous avez vendu la premiere edition, puisque vous voulez en publier une seconde, vous devez aux heritiers leurs droits. Ce droit, messieurs, ne l'oubliez pas, doit etre tres modere, car il faut que jamais le droit de l'heritier ne puisse etre une entrave au droit du domaine public, une entrave a la diffusion des livres. Je ne demanderais qu'une redevance de cinq ou dix pour cent sur le benefice realise.

Aucune objection possible. L'editeur ne peut pas trouver onereuse une condition qui s'applique a des benefices acquis et d'une telle moderation; car s'il a gagne mille francs on ne lui demande que cent francs et on lui laisse neuf cents francs. Vous voyez a quel point lui est avantageuse la loi que je propose et que je voudrais voir voter.

Je repete que ceci est une simple conversation. Je cherche, nous cherchons tous, mutuellement, a nous eclairer. J'ai beaucoup etudie cette question dans l'interet de la lumiere et de la liberte.

Y a-t-il des objections? j'avoue que je ne les trouve pas. Je vois s'ecrouler toutes les objections a l'ancien systeme; tout ce qui a ete dit sur la volonte bonne ou mauvaise d'un heritier, sur un eveque

confisquant Voltaire, cela a été excellemment dit, cela était juste dans l'ancien système; dans le mien cela s'évanouit.

L'héritier n'existe que comme partie prenante, prélevant une redevance très faible sur le produit de l'œuvre de son ascendant. Sauf les concessions faites et stipulées par l'auteur de son vivant, contrats qui font loi, sauf ces réserves, l'éditeur peut publier l'œuvre à autant d'exemplaires qu'il lui convient, dans le format qu'il lui plaît; il fait sa déclaration, il paie la redevance et tout est dit.

Ici une objection, c'est que notre loi a une lacune. Il y a dans cette assemblée des jurisconsultes; ils savent qu'il n'y a pas de prescription sans sanction; or, la prescription relative à la déclaration n'a pas de sanction. L'éditeur fait la déclaration qui lui est imposée par la loi, s'il le veut. De là beaucoup de fraudes dont les auteurs des a présent sont victimes. Il faudrait que la loi attachât une sanction à cette obligation.

Je désirerais que les jurisconsultes voulussent bien l'indiquer eux-mêmes. Il me semble qu'on pourrait assimiler la fausse déclaration faite par un éditeur à un faux en écriture publique ou privée. Ce qui est certain, c'est qu'il faut une sanction; ce n'est, à mon sens, qu'à cette condition qu'on pourra utiliser le système que j'ai l'honneur de vous expliquer, et que j'ai proposé il y a de longues années.

Ce système a été repris avec beaucoup de loyauté et de compétence par un éditeur distingué que je regrette de ne pas voir ici, M. Hetzel; il a publié sur ce sujet un excellent écrit.

Une telle loi à mon avis serait utile. Je ne dispose certainement pas de l'opinion des écrivains très considérables qui m'écoutent, mais il serait très utile que dans leurs résolutions ils se préoccupassent de ce que j'ai eu l'honneur de leur dire:

1^{er} deg. Il n'y a que deux intérêts véritables: l'écrivain et la société; l'intérêt de l'héritier, quoique très respectable, doit passer après.

2^o deg. L'intérêt de l'héritier doit être sauvegardé, mais dans des conditions tellement modérées que, dans aucun cas, cet intérêt ne passe avant l'intérêt social.

Je suis sûr que l'avenir appartient à la solution que je vous ai proposée.

Si vous ne l'acceptez pas, l'avenir est patient, il a le temps, il attendra. (_Applaudissements prolongés.--L'assemblée vote, à l'unanimité, l'impression de ce discours._)

SEANCE DU 25 JUIN

Présidence de Victor Hugo.

Messieurs, permettez-moi d'entrer en toute liberté dans la discussion. Je ne comprends rien à la déclaration de guerre qu'on fait au domaine public.

Comment! on ne publie donc pas les œuvres de Corneille, de La Fontaine, de Racine, de Molière? Le domaine public n'existe donc pas?

Où sont, dans le présent, ces inconvénients, ces dangers, tout ce dont le Cercle de la librairie nous menace pour l'avenir?

Toutes, ces objections, on peut les faire au domaine public tel qu'il existe aujourd'hui.

Le domaine public est detestable, dit-on, à la mort de l'auteur, mais il est excellent aussitôt qu'arrive l'expiration ... de quoi? De la plus étrange rêverie que jamais des législateurs aient appliquée à un mode de propriété, du délai fixe pour l'expropriation d'un livre.

Vous entrez là dans la fantaisie irréfléchie de gens qui ne s'y connaissent pas. Je parle des législateurs, et j'ai le droit d'en parler avec quelque liberté. Les hommes qui font des lois quelquefois s'y connaissent; ils ne s'y connaissent pas en matière littéraire. (_Rires approbatifs_.)

Sont-ils d'accord au moins entre eux? Non. Le délai de protection qu'ils accordent est ici de dix ans, là de vingt ans, plus loin de cinquante ans; ils vont même jusqu'à quatrevingts ans. Pourquoi? Ils n'en savent rien. Je les défie de donner une raison.

Et c'est sur cette ignorance absolue des législateurs que vous voulez fonder, vous qui vous y connaissez, une législation! Vous qui êtes compétents, vous accepterez l'arrêt rendu par des incompetents!

Qui expliquera les motifs pour lesquels, dans tous les pays civilisés, la législation attribuée à l'héritier, après la mort de son auteur, un laps de temps variable, pendant lequel l'héritier, absolu maître de l'œuvre, peut la publier ou ne pas la publier? Qui expliquera l'écart que les diverses législations ont mis entre la mort de l'auteur et l'entrée en possession du domaine public?

Il s'agit de détruire cette capricieuse et bizarre invention de législateurs ignorants. C'est à vous, législateurs indirects mais compétents, qu'il appartient d'accomplir cette tâche.

En réalité, qu'ont-ils considéré, ces législateurs qui, avec une légèreté incompréhensible, ont légiféré sur ces matières? Qu'ont-ils pensé? Ont-ils cru entrevoir que l'héritier du sang était l'héritier de l'esprit? Ont-ils cru entrevoir que l'héritier du sang devait avoir la connaissance de la chose dont il héritait, et que, par conséquent, en lui remettant le droit d'en disposer, ils faisaient une loi juste et intelligente?

Voilà où ils se sont largement trompés. L'héritier du sang est l'héritier du sang. L'écrivain, en tant qu'écrivain, n'a qu'un héritier, c'est l'héritier de l'esprit, c'est l'esprit humain, c'est le domaine public. Voilà la vérité absolue.

Les législateurs ont attribué à l'héritier du sang une faculté qui est pleine d'inconvénients, celle d'administrer une propriété qu'il ne connaît pas, ou du moins qu'il peut ne pas connaître. L'héritier du sang est le plus souvent à la discrétion de son éditeur. Que l'on conserve à l'héritier du sang son droit, et que l'on donne à l'héritier de l'esprit ce qui lui appartient, en établissant le domaine public payant, immédiat.

Eh quoi! immédiat?--Ici arrive une objection, qui n'en est pas une.

Ceux qui l'ont faite n'avaient pas entendu mes paroles. On me dit: Comment! le domaine public s'emparera immédiatement de l'oeuvre? Mais si l'auteur l'a vendue pour dix ans, pour vingt ans, celui qui l'a achetée va donc être dépossédé? Aucun éditeur ne voudra plus acheter une oeuvre.

J'avais dit précisément le contraire, le texte est là. J'avais dit: "Sauf réserve des concessions faites par l'auteur de son vivant, et des contrats qu'il aura signés."

Il en résulte que si vous avez vendu à un éditeur pour un laps de temps déterminé la propriété d'une de vos oeuvres, le domaine public ne prendra possession de cette oeuvre qu'après le délai fixé par vous.

Mais ce délai peut-il être illimité? Non. Vous savez, messieurs, que la propriété, toute sacrée qu'elle est, admet cependant des limites. Je vous dis une chose élémentaire en vous disant: on ne possède pas une maison comme on possède une mine, une forêt, comme un littoral, un cours d'eau, comme un champ. La propriété, il y a des jurisconsultes qui m'entendent, est limitée selon que l'objet appartient, dans une mesure plus ou moins grande, à l'intérêt général. Eh bien, la propriété littéraire appartient plus que toute autre à l'intérêt général; elle doit subir aussi des limites. La loi peut très bien interdire la vente absolue, et accorder à l'auteur, par exemple, au maximum cinquante ans. Je crois qu'il n'y a pas d'auteur qui ne se contente d'une possession de cinquante ans.

Voilà donc un argument qui s'écroule. Le domaine public payant immédiat ne supprime pas la faculté qu'un auteur a de vendre son livre pour un temps déterminé; l'auteur conserve tous ses droits.

Second argument: Le domaine public payant immédiat, en créant une concurrence énorme, nuira à la fois aux auteurs et aux éditeurs. Les livres ne trouveront plus d'éditeurs sérieux.

Je suis étonné que les honorables représentants de la librairie qui sont ici soutiennent une thèse semblable et fassent "comme s'ils ne savaient pas". Je vais leur rappeler ce qu'ils savent très bien, ce qui arrive tous les jours. Un auteur vend, de son vivant, l'exploitation d'un livre, sous telle forme, à tel nombre d'exemplaires, pendant tel temps, et stipule le format et quelquefois même le prix de vente du livre. En même temps, à un autre éditeur, il vend un autre format, dans d'autres conditions. À un autre, un mode de publication différent; par exemple, une édition illustrée à deux sous. Il y a quelqu'un qui vous parle ici et qui a sept éditeurs.

Aussi, quand j'entends des hommes que je sais compétents, des hommes que j'honore et que j'estime, quand je les entends dire:--On ne trouvera pas d'éditeurs, en présence de la concurrence et de la liberté illimitée de publication, pour acheter et éditer un livre, --je m'étonne. Je n'ai proposé rien de nouveau; tous les jours, on a vu, on voit, du vivant de l'auteur et de son consentement, plusieurs éditeurs, sans se nuire entre eux, et même en se servant entre eux, publier le même livre. Et ces concurrences profitent à tous, au public, aux écrivains, aux libraires.

Est-ce que vous voyez une interruption dans la publication des grandes oeuvres des grands écrivains français? Est-ce que ce n'est pas là le domaine le plus exploité de la librairie? (_ Marques d'approbation _.)

Maintenant qu'il est bien entendu que l'entree en possession du domaine public ne gene pas l'auteur et lui laisse le droit de vendre la propriete de son oeuvre; maintenant qu'il me semble egalement demontre que la concurrence peut s'etablir utilement sur les livres, apres la mort de l'auteur aussi bien que pendant sa vie,--revenons a la chose en elle-meme.

Supposons le domaine public payant, immediat, etabli.

Il paie une redevance. J'ai dit que cette redevance devrait etre legere. J'ajoute qu'elle devrait etre perpetuelle. Je m'explique.

S'il y a un heritier direct, le domaine public paie a cet heritier direct la redevance; car remarquez que nous ne stipulons que pour l'heritier direct, et que tous les arguments qu'on fait valoir au sujet des heritiers collateraux et de la difficulte qu'on aurait a les decouvrir, s'evanouissent.

Mais, a l'extinction des heritiers directs, que se passe-t-il?

Le domaine public va-t-il continuer d'exploiter l'oeuvre sans payer de droits, puisqu'il n'y a plus d'heritiers directs? Non; selon moi, il continuerait d'exploiter l'oeuvre en continuant de payer la redevance.

A qui?

C'est ici, messieurs, qu'apparait surtout l'utilite de la redevance perpetuelle.

Rien ne serait plus utile, en effet, qu'une sorte de fonds commun, un capital considerable, des revenus solides, appliques aux besoins de la litterature en continuelle voie de formation. Il y a beaucoup de jeunes ecrivains, de jeunes esprits, de jeunes auteurs, qui sont pleins de talent et d'avenir, et qui rencontrent, au debut, d'immenses difficultes. Quelques-uns ne percent pas, l'appui leur a manque, le pain leur a manque. Les gouvernements, je l'ai explique dans mes premieres paroles publiques, ont cree le systeme des pensions, systeme sterile pour les ecrivains. Mais supposez que la litterature francaise, par sa propre force, par ce decime preleve sur l'immense produit du domaine public, possede un vaste fonds litteraire, administre par un syndicat d'ecrivains, par cette societe des gens de lettres qui represente le grand mouvement intellectuel de l'epoque; supposez que votre comite ait cette tres grande fonction d'administrer ce que j'appellerai la liste civile de la litterature. Connaissez-vous rien de plus beau que ceci: toutes les oeuvres qui n'ont plus d'heritiers directs tombent dans le domaine public payant, et le produit sert a encourager, a vivifier, a feconder les jeunes esprits! (_Adhesion unanime_)

Y aurait-il rien de plus grand que ce secours admirable, que cet auguste heritage, legue par les illustres ecrivains morts aux jeunes ecrivains vivants?

Est-ce que vous ne croyez pas qu'au lieu de recevoir tristement, petitement, une espee d'aumone royale, le jeune ecrivain entrant dans la carriere ne se sentirait pas grandi en se voyant soutenu dans son oeuvre par ces tout-puissants genies, Corneille et Moliere? (_Applaudissements prolonges_)

C'est la votre independance, votre fortune. L'emancipation, la mise en liberte des ecrivains, elle est dans la creation de ce glorieux patrimoine. Nous sommes tous une famille, les morts appartiennent aux vivants, les vivants doivent etre proteges par les morts. Quelle plus belle protection pourriez-vous souhaiter? (_Explosion de bravos_.)

Je vous demande avec instance de creer le domaine public payant dans les conditions que j'ai indiquees. Il n'y a aucun motif pour retarder d'une heure la prise de possession de l'esprit humain (_Longue salve d'applaudissements_.)

1879

I

DISCOURS POUR L'AMNISTIE SEANCE DU SENAT

DU 28 FEVRIER 1879

Le 28 janvier 1879, Victor Hugo avait depose au Senat une proposition d'amnistie pleine et entiere, ainsi concue:

"Les soussignes,

"Voulant effacer toutes les traces de la guerre civile, ont l'honneur de presenter la proposition suivante:

"Article premier.--Sont amnisties tous les condammes pour actes relatifs aux evenements de mars, avril et mai 1871. Les poursuites, pour faits se rapportant aux dits evenements, sont et demeurent non avenues.

"Art. 2.--Cette amnistie pleine et entiere est etendue a toutes condamnations politiques prononcees depuis la derniere amnistie de 1870.

"Ont signe: MM. Victor Hugo, Schoelcher, Peyrat, Corbon, Laurent-Pichat, Scheurer-Kestner, Barne, Ferrouillat, Romet, Masse, Demole, Lelievre, Combescure, Ronjat, Tolain, Griffe, Ch. Brun, La Serve."

Le gouvernement proposa par contre une amnistie partielle.

Le projet de loi vint en discussion a la seance du 28 fevrier.

Victor Hugo prit la parole:

J'occuperai cette tribune peu d'instant. Tout ce qui pouvait etre dit pour ou contre l'amnistie a ete dit. Je n'ajouterai rien. Je ne repeterai rien de ce que vous avez entendu.

Le pouvoir executif intervient cette fois, et il vous dit: La grace depend de moi, l'amnistie depend de vous. Combinez ces deux solutions; faites des categories: ici les amnisties; la les commues; au fond, les non gracies. La peine d'un cote, l'effacement de l'autre.

Messieurs, composez ainsi le pour et le contre; vous verrez tous ces demi-pansements s'irriter, toutes ces plaies saigner, toutes ces douleurs gemir. La question se plaindra jusqu'a ce qu'elle revienne.

Si, au contraire, vous acceptez la grande solution, la solution vraie, l'amnistie totale, generale, sans reserve, sans condition, sans restriction, l'amnistie pleine et entiere, alors la paix naitra, et vous n'entendrez plus rien que le bruit immense et profond de la guerre civile qui se ferme. (_Applaudissements._)

Les guerres civiles ne sont finies qu'apaisees.

En politique, oublier c'est la grande loi.

Un vent fatal a souffle; des malheureux ont ete entraines, vous les avez saisis, vous les avez punis. Il y a de cela huit ans.

La guerre civile est une faute. Qui l'a commise? Tout le monde et personne. (_Bruits a droite._) Sur une vaste faute, il faut un vaste oubli.

Ce vaste oubli, c'est l'amnistie.

Vous etes un gouvernement nouveau, etablissez-vous par des actes considerables. Faites voir aux vieux gouvernements comment vous montez pendant qu'ils descendent; enseignez-leur l'art de sortir des precipices.

Quel precipice fut plus profond que le votre? quelle sortie est plus eclatante? Continuez cette sortie admirable. Montrez comment un peuple magnanime sait preferer a la haine la fraternite, a la mort la vie, a la guerre la paix.

Il est bon qu'apres tant de lutttes et d'angoisses, une puissante nation sache prouver au monde qu'elle repond par la grandeur de ses actes a la grandeur de ses institutions.

Quel mal y aurait-il a ce qu'on put dire: La France a eu un moment terrible; il y avait d'un cote la commune, menacant la magnifique fondation de 93, l'unite nationale; il y avait de l'autre cote trois monarchies et le pouvoir clerical; ces forces obscures se sont livre bataille.... Vous etes alors intervenus; vous avez saisi les deux forces et les avez brisees l'une sur l'autre, et vous en avez extrait la clemence, la vraie clemence,--l'oubli. Et c'est ainsi que, dans l'ombre et dans la nuit, la republique, la republique souveraine, la republique toute-puissante, a su, du choc de deux blocs de tenebres, faire jaillir la lumiere. (_Applaudissements a gauche._)

DISCOURS SUR L'AFRIQUE

Le dimanche 18 mai 1879, un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage réunissait, chez Bonvalet, cent vingt convives.

Victor Hugo présidait. Il avait à sa droite MM. Schoelcher, l'auteur principal du décret de 1848 abolissant l'esclavage, et Emmanuel Arago, fils du grand savant républicain qui l'a signé comme ministre de la marine; à sa gauche, MM. Cremieux et Jules Simon.

On remarquait dans l'assistance des sénateurs, des députés, des journalistes, des artistes.

Il y a eu un incident touchant. Un noir aveugle s'est fait conduire à Victor Hugo. C'est un noir qui a été esclave et qui doit à la France d'être un homme.

Au dessert, M. Victor Schoelcher a dit les paroles suivantes:

Cher grand Victor Hugo,

La bienveillance de mes amis, en me donnant la présidence honoraire du comité organisateur de notre fête de famille, m'a réservé un honneur et un plaisir bien précieux pour moi, l'honneur et le plaisir de vous exprimer combien nous sommes heureux que vous ayez accepté de nous présider. Au nom de tous ceux qui viennent d'acclamer si chaleureusement votre entrée, au nom des vétérans anglais et français de l'abolition de l'esclavage, des créoles blancs qui se sont noblement affranchis des vieux préjugés de leur caste, des créoles noirs et de couleur qui peuplent nos écoles ou qui sont déjà lancés dans la carrière, au nom de ces hommes de toute classe, réunis pour célébrer fraternellement l'anniversaire de l'émancipation,--je vous remercie d'avoir bien voulu répondre à notre appel.

Vous, Victor Hugo, qui avez survécu à la race des géants, vous le grand poète et le grand prosateur, chef de la littérature moderne, vous êtes aussi le défenseur puissant de tous les déshérités, de tous les faibles, de tous les opprimés de ce monde, le glorieux apôtre du droit sacré du genre humain. La cause des noirs que nous soutenons, et envers lesquels les nations chrétiennes ont tant à se reprocher, devait avoir votre sympathie; nous vous sommes reconnaissants de l'attester par votre présence au milieu de nous.

Cher Victor Hugo, en vous voyant ici, et sachant que nous vous entendrons, nous avons plus que jamais confiance, courage et espoir. Quand vous parlez, votre voix retentit par le monde entier; de cette étroite enceinte où nous sommes enfermés, elle pénétrera jusqu'au cœur de l'Afrique, sur les routes qu'y fraient incessamment d'intrepides voyageurs, pour porter la lumière à des populations encore dans l'enfance, et leur enseigner la liberté, l'horreur de l'esclavage, avec la conscience réveillée de la dignité humaine; votre parole, Victor Hugo, aura puissance de civilisation; elle aidera ce magnifique mouvement philanthropique qui semble, en tournant aujourd'hui l'intérêt de l'Europe vers le pays des hommes noirs, vouloir y réparer le mal qu'elle lui a fait. Ce mouvement sera une gloire de plus pour le dix-neuvième siècle, ce siècle qui vous a vu naître, qui a établi la république en France, et qui ne finira pas sans voir proclamer la fraternité de toutes les races humaines.

Victor Hugo, cher hôte vénéré et admiré, nous saluons encore votre bienvenue ici, avec émotion.

Après ces paroles, dont l'impression a été profonde, Victor Hugo s'est levé et une immense acclamation a salué longtemps celui qui a toujours mis son génie au service de toutes les souffrances.

Le silence s'est fait, et Victor Hugo a prononcé les paroles qui suivent:

Messieurs,

Je préside, c'est-à-dire j'obéis; le vrai président d'une réunion comme celle-ci, un jour comme celui-ci, ce serait l'homme qui a eu l'immense honneur de prendre la parole au nom de la race humaine blanche pour dire à la race humaine noire: Tu es libre. Cet homme, vous le nommez tous, messieurs, c'est Schoelcher. Si je suis à cette place, c'est lui qui l'a voulu. Je lui ai obéi.

Du reste, une douceur est mêlée à cette obéissance, la douceur de me trouver au milieu de vous. C'est une joie pour moi de pouvoir presser en ce moment les mains de tant d'hommes considérables qui ont laissé un bon souvenir dans la mémorable libération humaine que nous célébrons.

Messieurs, le moment actuel sera compté dans ce siècle. C'est un point d'arrivée, c'est un point de départ. Il a sa physionomie: au nord le despotisme, au sud la liberté; au nord la tempête, au sud l'apaisement.

Quant à nous, puisque nous sommes de simples chercheurs du vrai, puisque nous sommes des songeurs, des écrivains, des philosophes attentifs; puisque nous sommes rassemblés ici autour d'une pensée unique, l'amélioration de la race humaine; puisque nous sommes, en un mot, des hommes passionnément occupés de ce grand sujet, l'homme, profitons de notre rencontre, fixons nos yeux vers l'avenir; demandons-nous ce que fera le vingtième siècle. (_Mouvement d'attention._)

Politiquement, vous le pressentez, je n'ai pas besoin de vous le dire. Géographiquement,--permettez que je me borne à cette indication,--la destinée des hommes est au sud.

Le moment est venu de donner au vieux monde cet avertissement: il faut être un nouveau monde. Le moment est venu de faire remarquer à l'Europe qu'elle a à côté d'elle l'Afrique. Le moment est venu de dire aux quatre nations d'où sort l'histoire moderne, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France, qu'elles sont toujours là, que leur mission s'est modifiée sans se transformer, qu'elles ont toujours la même situation responsable et souveraine au bord de la Méditerranée, et que, si on leur ajoute un cinquième peuple, celui qui a été entrevu par Virgile et qui s'est montré digne de ce grand regard, l'Angleterre, on a, à peu près, tout l'effort de l'antique genre humain vers le travail, qui est le progrès, et vers l'unité, qui est la vie.

La Méditerranée est un lac de civilisation; ce n'est certes pas pour rien que la Méditerranée a sur l'un de ses bords le vieil univers

et sur l'autre l'univers ignore, c'est-à-dire d'un côté toute la civilisation et de l'autre toute la barbarie.

Le moment est venu de dire à ce groupe illustre de nations:
Unissez-vous! allez au sud.

Est-ce que vous ne voyez pas le barrage? Il est là, devant vous, ce bloc de sable et de cendre, ce monceau inerte et passif qui, depuis six mille ans, fait obstacle à la marche universelle, ce monstrueux Cham qui arrête Sem par son énormité,--l'Afrique.

Quelle terre que cette Afrique! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie elle-même a son histoire; l'Afrique n'a pas d'histoire. Une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe. Rome l'a touchée, pour la supprimer; et, quand elle s'est crue délivrée de l'Afrique, Rome a jeté sur cette morte immense une de ces épithètes qui ne se traduisent pas: *Africa portentosa!* (*Applaudissements.*) C'est plus et moins que le prodige. C'est ce qui est absolu dans l'horreur. Le flamboiement tropical, en effet, c'est l'Afrique. Il semble que voir l'Afrique, ce soit être aveugle. Un excès de soleil est un excès de nuit.

Eh bien, cet effroi va disparaître.

Déjà les deux peuples colonisateurs, qui sont deux grands peuples libres, la France et l'Angleterre, ont saisi l'Afrique; la France la tient par l'ouest et par le nord; l'Angleterre la tient par l'est et par le midi. Voici que l'Italie accepte sa part de ce travail colossal. L'Amérique joint ses efforts aux nôtres; car l'unité des peuples se révèle en tout. L'Afrique importe à l'univers. Une telle suppression de mouvement et de circulation entrave la vie universelle, et la marche humaine ne peut s'accommoder plus longtemps d'un cinquième du globe paralysé.

De hardis pionniers se sont risqués, et, des leurs premiers pas, ce sol étrange est apparu réel; ces paysages lunaires deviennent des paysages terrestres. La France est prête à y apporter une mer. Cette Afrique farouche n'a que deux aspects: peuplée, c'est la barbarie; déserte, c'est la sauvagerie; mais elle ne se dérobe plus; les lieux réputés inhabitables sont des climats possibles; on trouve partout des fleuves navigables; des forêts se dressent, de vastes branchages encombrant ça et là l'horizon; quelle sera l'attitude de la civilisation devant cette faune et cette flore inconnues? Des lacs sont aperçus, qui sait? peut-être cette mer Nagain dont parle la Bible. De gigantesques appareils hydrauliques sont préparés par la nature et attendent l'homme; on voit les points où germeront des villes; on devine les communications; des chaînes de montagnes se dessinent; des cols, des passages, des détroits sont praticables; cet univers, qui effrayait les Romains, attire les Français.

Remarquez avec quelle majesté les grandes choses s'accomplissent. Les obstacles existent; comme je l'ai dit déjà, ils font leur devoir, qui est de se laisser vaincre. Ce n'est pas sans difficulté.

Au nord, j'y insiste, un mouvement s'opère, le *divide ut regnes* exécute un colossal effort, les suprêmes phénomènes monarchiques se produisent. L'empire germanique unit contre ce qu'il suppose l'esprit moderne toutes ses forces; l'empire moscovite offre un tableau plus émouvant encore. À l'autorité sans borne résiste quelque chose qui

n'a pas non plus de limite; au despotisme omnipotent qui livre des millions d'hommes a l'individu, qui crie: Je veux tout, je prends tout! j'ai tout!--le gouffre fait cette reponse terrible: _Nihil_. Et aujourd'hui nous assistons a la lutte epouvantable de ce Rien avec ce Tout. (_Sensation_.)

Spectacle digne de meditation! le neant engendrant le chaos.

La question sociale n'a jamais ete posee d'une facon si tragique, mais la fureur n'est pas une solution. Aussi esperons-nous que le vaste souffle du dix-neuvieme siecle se fera sentir jusque dans ces regions lointaines, et substituera a la convulsion belliqueuse la conclusion pacifique.

Cependant, si le nord est inquietant, le midi est rassurant. Au sud, un lien etroit s'accroit et se fortifie entre la France, l'Italie et l'Espagne. C'est au fond le meme peuple, et la Grece s'y rattache, car a l'origine latine se superpose l'origine grecque. Ces nations ont la Mediterranee, et l'Angleterre a trop besoin de la Mediterranee pour se separer des quatre peuples qui en sont maitres. Deja les Etats-Unis du Sud s'esquissent ebauche evidente des Etats-Unis d'Europe. (_Bravos_.) Nulle haine, nulle violence, nulle colere. C'est la grande marche tranquille vers l'harmonie, la fraternite et la paix.

Aux faits populaires viennent s'ajouter les faits humains; la forme definitive s'entrevoit; le groupe gigantesque se devine; et, pour ne pas sortir des frontieres que vous vous tracez a vous-memes, pour rester dans l'ordre des choses ou il convient que je m'enferme, je me borne, et ce sera mon dernier mot, a constater ce detail, qui n'est qu'un detail, mais qui est immense: au dix-neuvieme siecle, le blanc a fait du noir un homme; au vingtieme siecle, l'Europe fera de l'Afrique un monde. (_Applaudissements_.)

Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable a la civilisation, tel est le probleme. L'Europe le resoudra.

Allez, Peuples! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. A qui? a personne. Prenez cette terre a Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l'Afrique a l'Europe. Prenez-la. Ou les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue; non pour le sabre, mais pour le commerce; non pour la bataille, mais pour l'industrie; non pour la conquete, mais pour la fraternite. (_Applaudissements prolonges_.)

Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du meme coup resolvez vos questions sociales, changez vos proletaires en proprietaires. Allez, faites! faites des routes, faites des ports, faites des villes; croissez, cultivez, colonisez, multipliez; et que, sur cette terre, de plus en plus degagee des pretres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberte!

Ce discours, constamment couvert d'applaudissements enthousiastes, a ete suivi d'une explosion de cris de: Vive Victor Hugo! vive la republique!

M. Jules Simon, invite par l'assemblee a remercier son glorieux president, s'est acquitte de la tache dans une improvisation, d'abord familiere et spirituelle, et qui s'est elevee a une vraie eloquence lorsqu'il a dit que c'etait aux emancipes, qui avaient tant souffert

du prejuge et de l'oppression, a combattre plus que personne a l'avant-garde de la verite et du droit.

III

LA 100e REPRESENTATION DE NOTRE-DAME DE PARIS

--13 OCTOBRE--

Extrait du _Rappel_:

La centieme representation de _Notre-Dame de Paris_ a eu l'eclat de la premiere. On savait que Victor Hugo y assisterait, et la foule etait accourue au theatre des Nations avec un double empressement pour le drame et pour le poete. Les artistes ont joue avec leur talent, et on peut dire de tout leur coeur. Jamais Mme Laurent n'avait ete plus tragique dans la Sachette, jamais Mlle Alice Lody plus charmante dans la Esmeralda, jamais Lacressonniere plus profondement touchant dans Quasimodo. Apres le dernier acte, la toile s'est relevee, tous les acteurs de la piece, petits et grands, etaient en scene, et Mme Laurent a dit ces beaux vers de Theodore de Banville:

O peuple frissonnant, emu comme une femme
Heureux de savourer la douleur et l'effroi.
Tu vins cent fois de suite applaudir notre drame
Ou l'ame de Hugo pleure et gemit sur toi.
Esmeralda, si belle en sa parure folle
Que les anges du ciel la regardent marcher,
Domptant les noirs truands par sa douce parole
Et devorant des yeux Phoebus, le bel archer;

Esmeralda, rayon, chant, vision, chimere!
Jeune fille sur qui la lumiere tombait,
Et qu'un bourreau vient prendre aux baisers de sa mere
Pour l'unir, eperdue, avec l'affreux gibet!

Le pretre meditant son infame caresse,
Et le pauvre Jehan brise comme un fruit mur;
Quasimodo tout plein de rage et de tendresse,
Masse difforme ayant en elle de l'azur;

Et les cloches d'airain chantant dans les tourelles,
Pleurant, hurlant, tonnant, gemissant dans les tours
D'ou s'enfuit a l'aurore un vol de tourterelles,
Et disant tes ardeurs, tes labeurs, tes amours;

Tu ne te lassais pas de ce drame qui t'aime,
Et qui semble un miroir magique ou tu te vois,
O peuple! car Hugo le songeur, c'est toi-meme,
Et ton espoir immense a passe dans sa voix.

C'est lui qui te console et c'est lui qui t'enseigne.
Sans le lasser, le temps a blanchi ses cheveux.
Peuple! on n'a jamais pu te blesser sans qu'il saigne.
Et quand ton pain devient amer, il dit: J'en veux!

Lui! le chanteur divin beni par les erables
Et les chenes touffus dans la noire foret,
Il dit: "Laissez venir a moi les miserables!"
Et son front calme et doux comme un lys apparait.

Il vient coller sa levre a toute ame tuee;
Il vient, plein de pitie, de ferveur et d'emoi,
Relever le laquais et la prostituee,
Et dire au mendiant: "Mon frere, embrasse-moi."

O Job mourant, sa bouche a baise ton ulcere!
Et cependant un jour, parmi les deuils amers,
L'exil, le noir exil l'emporta dans sa serre
Et le laissa, pensif, au bord des sombres mers.
Il meditait, prive de la douce patrie;
Et, lui que cette France avait vu triomphant,
Il ne pouvait plus meme, en son idolatrie,
S'agenouiller dans l'herbe ou dormait son enfant!

A ses cotes pourtant, invisible et farouche,
Nemesis, au courroux redoutable et serein,
Epouvantant les flots du souffle de sa bouche,
Crispait ses doigts sanglants sur la lyre d'airain

Mais, le jour ou la Guerre entoura nos murailles,
Ou le vaillant Paris, agonisant enfin,
Succombait et sentait le vide en ses entrailles,
Il revint, il voulut comme nous avoir faim!

Quand sur nous le Carnage enfla son aile noire,
Quand Paris desole, grand comme un Ilion,
Proie auguste, servit de pature a l'histoire,
On revit parmi nous sa face de lion.

Et puis enfin l'aurore eclata sur nos cimes!
Le reve affreux s'enfuit, par le vent emporte,
Et, fremissante encor, de nouveau nous revimes
Fleurir la poesie avec la liberte.

Et ce fut une joie immense, un pur delire,
Et sur la scene, hier morne et deserte, helas!
Reparurent divins, avec leur chant de lyre,
Hernani, Marion de Lorme, et toi, Ruy Blas!

Et nous-memes, dont l'ame a la Muse se livre,
Apportant nos efforts, nos coeurs, nos humbles voix,
Nous avons evoque le drame et le grand livre
Que tu viens d'applaudir pour la centieme fois.

O peuple, que la foi, la vertu, la bravoure,
Charment, quand ton Orphee, avec ses rimes d'or,
Te prodigue l'ivresse adorable, savoure
Cette ambroisie, et toi, poete, chante encor!

Homere d'un heros vivant, plus grand qu'Achille,
Sous le tragique azur emplis d'astres et d'yeux,
Chante! et console encor ton Promethee, Eschyle,
Sur le rocher sanglant ou l'insultent les dieux!

Parle! toi qui toujours soutenant ce qui penche,
Opposas la Justice a la Fatalite,
Toi qui sous le laurier leves ta tete blanche,
Genie entre vivant dans l'immortalite!

Une demi-heure apres, la fete etait au Grand-Hotel, ou un souper reunissait les artistes et les representants de la presse theatrale, sans distinction d'opinion.

Au dessert, le directeur du theatre des Nations, M. Bertrand, a remercie en paroles emues l'auteur de Notre-Dame de Paris.

Mme Laurent a du redire les vers de Theodore de Banville.

Alors Victor Hugo s'est leve et a dit:

Je ne dirai que peu de mots.

Tous les remerciements, c'est moi qui les dois. Je ne suis pas l'auteur du drame, je ne suis que l'auteur du livre.

Mon age accepte; l'acceptation est une forme de la deference. Cette grande poesie qu'on vient d'entendre, cette affection dont on m'a donne tant d'eloquents temoignages, j'accepte tout, et je m'incline. Mais acceptez aussi mon emotion et ma reconnaissance. Je les offre a votre cordialite, messieurs; je les depose a vos pieds, mesdames.

Je rends a mon admirable ami Paul Meurice ce qui lui est du.

Chers confreres, chers auxiliaires, donnons a tout ce qui est en dehors de nous le spectacle utile et doux de notre union profonde. Cela apaise les coleres de voir des sourires.

Qu'au-dessus et au dela des discussions religieuses et des haines politiques on sente notre intime fraternite litteraire. Nous faisons de la civilisation.

Il existe une tradition, la plus antique de toutes, ce n'est pas ici le lieu de la critiquer, mais, dans tous les cas, cette tradition est un beau symbole, la voici: Le Verbe a cree le monde. Eh bien, s'il est vrai, comme on l'a dit, et comme je le crois, que Dieu et le Peuple soient d'accord, la litterature est le verbe du peuple.

Insistons-y, c'est la litterature qui fait les nations grandes. Trois villes, seules dans l'histoire, ont merite ce nom: urbs, qui semble resumer la totalite de l'esprit humain a un moment donne. Ces trois villes sont: Athenes, Rome, Paris. Eh bien, c'est par Homere et Eschyle qu'Athenes existe, c'est par Tacite et Juvenal que Rome domine, c'est par Rabelais, Moliere et Voltaire que Paris regne. Toute l'Italie s'exprime par ce mot: Dante. Toute l'Angleterre s'exprime par ce mot: Shakespeare. Saluons ces resultats superbes; ce que le verbe a commence, la litterature le continue. Apres le fait createur, constatons le fait civilisateur.

Je bois a la sante de vous tous, c'est-a-dire je bois a la litterature francaise.

1880

I

LE CINQUANTENAIRE D'HERNANI

--26 FEVRIER--

Extrait du Rappel:

Nous sortons d'un banquet dont se souviendront longtemps tous ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur d'y assister.

On rendait à Victor Hugo, à l'occasion du soixante-dix-huitième anniversaire de sa naissance et du cinquantenaire d'Hernani, le diner qu'il avait donné à la centième représentation de la dernière reprise du chef-d'oeuvre qui ne quittera plus le répertoire du Théâtre-Français.

La plus grande salle de l'hôtel Continental était aussi pleine qu'elle peut l'être.

Citons, au hasard de la mémoire, les noms des convives qui nous reviennent.

Victor Hugo avait à sa droite dona Sol, Mlle Sarah Bernhardt.

La Comédie-Française était représentée par Mlle Sarah Bernhardt et par MM. Mounet-Sully, Worms, Maubant, etc.

L'administrateur général, M. Emile Perrin, avait été retenu par un deuil de famille.

La politique avait pour représentants: MM. Louis Blanc, Laurent Pichat, Edouard Lockroy, Clemenceau, Georges Perin, Spuller, Emmanuel Arago, Emile Deschanel, Camille See, Noël Parfait, Laisant, Henri de Lacretelle, etc.

Le Rappel y était dans la personne de MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Ernest d'Hervilly, Ernest Blum, Emile Blemont.

Les autres journaux avaient pour les représenter MM. Francisque Sarcey, Jourde, Isambert, Hebrard, Henri Martin, Edmond Texier, Henry Maret, Camille Pelletan, Jules Claretie, Pierre Veron, Charles Bigot, Edmond About, de Molinari, Louis Ulbach, Auguste Vitu, Aurelien Scholl, Dalloz, Adolphe Michel, Escoffier, Leon Bienvenu, Charles Monselet, Arnold Mortier, Maurice Talmeyr, Armand Gouzien, Le Reboullet, Alexis Bouvier, Louis Leroy, Charles Canivet, Edouard Fournier, Stoullig, Paul Foucher, Clement Caraguel, Mayer, Bonboure, Gaston Berardi, Dumont, Paul Demeny, Jean Walter, Achille Denis, Henri Salles, Eugene Montrosier, Raoul Toche, Renaut, Rene de Pontjést, Emile Abraham, A. Spoll, etc.

Nous n'avons garde d'oublier MM. Emile Augier, Paul de Saint-Victor, Theodore de Banville, Francois Coppee, Alphonse Daudet, Henri de Bornier, Arsene et Henri Houssaye, Edouard Thierry, Calmann Levy, A. Quantin, Lemerre, Meaulle, Jacques Normand, Voillemot, Catulle Mendes, Hetzel, Carjat, Eugene Ritt, Paul Deroulede, le comte d'Ideville, le prince Lubomirsky, Pierre Elzear, Jean Aicard, Benjamin Constant, Alfred Gassier, Philippe Burty, Emile Allix, Lecanu, Paul Viguier, Edouard Blau, E. Wittmann, Moreau-Chalon, Leon Bocher, Georges Peyrat, de Reinach, Gustave Rivet, Paul Bourdon, Clovis Hugues, Alfred Talon, Adolfo Calzado, Bertie Marriott, Crawford, Alphonse Duchemin, Duret, Campbell-Clarke, Mme Edmond Adam.

En face de Victor Hugo etait son petit-fils Georges, avec Pierre et Jacques Lefevre, les deux fils d'Ernest Lefevre et les deux petits-neveux d'Auguste Vacquerie.

Au dessert, M. Emile Augier s'est leve et a prononce le toast suivant:

Cher et glorieux maitre,

Combien, parmi ceux qui vous offrent cette fete, combien n'avaient pas atteint l'age d'homme, combien meme n'etaient pas nes le jour ou eclatait sur la scene francaise l'oeuvre immortelle dont nous celebrons aujourd'hui le cinquantieme anniversaire.

Les premiers artistes qui ont eu l'honneur de l'interpreter ont tous disparu; ils ont ete deux fois et brillamment remplaces; les generations se sont succede, les gouvernements sont tombes, les revolutions se sont multipliees; l'oeuvre a survécu a tout et a tous, de plus en plus acclamee, de plus en plus jeune....

Et il semble qu'elle ait communique au poete quelque chose de son eternelle jeunesse! Le temps n'a pas pas de prise sur vous, cher maitre; vous ne connaissez pas de declin; vous traversez tous les ages de la vie sans sortir de l'age viril; l'imperturbable fecondite de votre genie, depuis un demi-siecle et plus, a couvert le monde de sa maree toujours montante; les resistances furieuses de la premiere heure, les aigres rebellions de la seconde se sont fondues dans une admiration universelle; les derniers refractaires sont rentres au giron; et vous donnez aujourd'hui ce rare et magnifique spectacle d'un grand homme assistant a sa propre apotheose et conduisant lui-meme le char du triomphe definitif que ne poursuit plus l'insulteur.

Quand La Bruyere, en pleine Academie, saluait Bossuet pere de l'Eglise, il parlait d'avance le langage de la posterite; vous, cher maitre, c'est la posterite meme qui vous entoure ici, c'est elle qui vous salue et vous porte ce toast:

Au pere!

Il nous serait impossible de rendre l'emotion produite par ces belles et genereuses paroles. Quand l'auteur de tant d'oeuvres applaudies, et si justement, a si modestement et si dignement parle des "refractaires rentres au giron", il y a eu, dans l'explosion des applaudissements, en meme temps qu'une vive admiration pour l'orateur, une profonde cordialite pour l'homme.

Le deuxieme toast a ete porte, au nom de la Comedie-Francaise, par M. Delaunay:

Messieurs,

En l'absence de notre administrateur general, retenu par un deuil de famille, permettez-moi, comme l'un des doyens de la compagnie, de prendre la parole au nom de la Comedie-Francaise et de porter un toast a l'hote illustre qui a bien voulu se rendre a notre appel.

Que souhaiter a M. Victor Hugo? Il a lasse la renommee, on a epuise pour lui toutes les formules de la louange, il a touche a tous les sommets. Qu'il ajoute de longues annees a cette longue et prodigieuse carriere faite de gloire et de genie! Tel doit etre le seul voeu de tous nos coeurs.

Il en est bien encore un autre! Mais j'ose a peine le formuler, messieurs, et pourtant il aurait, j'en suis sur, votre approbation unanime. Aux drames merveilleux, a ces chefs-d'oeuvre qui sont dans toutes les memoires, le maitre en a ajoute d'autres qu'il tient secrets et qu'il derobe a notre admiration. Qu'il entende au moins une fois l'immense cri de joie qui saluerait l'apparition d'une nouvelle oeuvre dramatique signee de ce nom resplendissant: _Victor Hugo!_

Voulez-vous vous unir a moi, messieurs? C'est peut-etre un moment unique et favorable pour lui demander, pour le supplier d'ouvrir, ne fut-ce qu'une fois, la porte de son tresor.

Les applaudissements ont associe tout l'auditoire au voeu si bien exprime par l'eminent comedien qui a tant de titres a parler au nom de la Comedie-Francaise.

Les battements de mains n'avaient pas cesse, lorsque M. Francisque Sarcey a repris pour son compte le voeu que venaient d'exprimer M. Delaunay par son discours et tous les assistants par leurs battements de mains.

Nous regrettons de n'avoir pas le texte du discours de l'eminent critique du _Temps_. Disons seulement qu'il a ete spirituellement bon enfant quand il a reconnu avoir ete un de ces refractaires dont avait parle Emile Augier, et qu'il a eu des paroles emues et touchantes quand il a declare que sa conviction, pour avoir ete tardive, n'en etait que plus raisonnee et plus inbranlable.

Apres l'eloquente causerie de M. Francisque Sarcey, Mlle Sarah Bernhardt a redit les beaux vers de Francois Coppee, la _Bataille d'Hernani_, qui ont eu a l'hotel Continental le meme succes qu'ils venaient d'avoir au Theatre-Francais.

On a acclame ces vers si vrais:

Desormais tu confonds Chimene et dona Sol,
Et tu sais bien, alors qu'un chef-d'oeuvre se trouve,
Que Moliere sourit et que Corneille approuve.
Au firmament de l'art ou tu les mets tous deux,
Hugo depuis longtemps rayonne a cote d'eux.

Les applaudissements ont redouble a ce beau vers:

Vieux chene plein d'oiseaux, sens tressaillir tes branches!

Et a celui-ci:

Ton front marmoreen et fait pour le laurier.

Victor Hugo a pris alors la parole:

J'ai devant moi la grande presse française.

Les hommes considérables qui la représentent ici ont voulu prouver sa concorde souveraine et montrer son indestructible unité. Vous vous ralliez tous pour serrer la main du vieux combattant qui a commencé avec le siècle et qui continue avec lui. Je suis profondément ému. Je remercie.

Toutes ces grandes et nobles paroles que vous venez d'entendre ajoutent encore à mon émotion.

Les journaux, dans ces derniers jours, ont souvent répété certaines dates.--26 _février_ 1802, naissance de l'homme qui parle à cette heure; 25 _février_ 1830, bataille d'_Hernani_ ; 26 _février_ 1880, la date actuelle. Autrefois, il y a cinquante ans, l'homme qui vous parle était haï; il était haï, exécuté, maudit. Aujourd'hui ... aujourd'hui, il remercie.

Quel a été, dans cette longue lutte, son grand et puissant auxiliaire?

C'est la presse française.

Messieurs, la presse française est une des maîtresses de l'esprit humain. Sa tâche est quotidienne, son œuvre est colossale. Elle agit à la fois et à toute minute sur toutes les parties du monde civilisé; ses luttes, ses querelles, ses colères se résolvent en progrès, en harmonie et en paix. Dans ses prémeditations, elle veut la vérité; par ses polémiques, elle fait étinceler la lumière.

Je bois à la presse française, qui rend de si grands services et qui remplit de si grands devoirs.

Les acclamations et les cris de: Vive Victor Hugo! qui avaient interrompu plusieurs fois le grand poète populaire et national, ont éclaté alors avec une énergie incomparable, et n'ont cessé que lorsqu'il a fallu se lever de table pour passer dans les salons, dont un était moins un salon qu'un jardin; M. Alphand, voulant participer à l'hommage qu'on rendait au génie, l'avait magnifiquement et artistement rempli d'admirables fleurs.

On a complimenté les orateurs, on a causé, et ainsi s'est terminé ce banquet, qui est plus qu'un banquet exceptionnel, qui est un banquet unique.

II

DEUXIÈME DISCOURS POUR L'AMNISTIE

SEANCE DU SENAT DU 3 JUILLET

Je ne veux dire qu'un mot.

J'ai souvent parle de l'amnistie, et mes paroles ne sont peut-etre pas completement effacees de vos esprits; je ne les repeterai point.

Je vous laisse vous redire a vous-memes ce qui a ete dit, dans tous les temps, contre l'amnistie et pour l'amnistie, dans les deux ordres de faits, dans l'ordre politique et dans l'ordre moral.--Dans l'ordre politique, toujours les memes crimes reproches par un cote a l'autre cote; toujours, a toutes les epoques, quels que soient les accuses, quels que soient les juges, les memes condamnations, sur lesquelles on entrevoit au fond de l'ombre ce mot tranquille et sinistre: les vainqueurs jugent les vaincus.--Dans l'ordre moral, toujours le meme gemitement, toujours la meme invocation, toujours les memes eloquences, irritees ou attendries, et, ce qui depasse toute eloquence, des femmes qui levent les mains au ciel, des meres qui pleurent. (_Sensation_.)

J'appellerai seulement votre attention sur un fait.

Messieurs, le 14 juillet est la grande fete; votre vote aujourd'hui touche a cette fete.

Cette fete est une fete populaire; voyez la joie qui rayonne sur tous les visages, ecoutez la rumeur qui sort de toutes les bouches. C'est plus qu'une fete populaire, c'est une fete nationale; regardez ces bannieres, entendez ces acclamations. C'est plus qu'une fete nationale, c'est une fete universelle; constatez sur tous les fronts, anglais, hongrois, espagnols, italiens, le meme enthousiasme; il n'y a plus d'etrangers.

Messieurs, le 14 juillet, c'est la fete humaine.

Cette gloire est donnee a la France, que la grande fete francaise, c'est la fete de toutes les nations.

Fete unique.

Ce jour-la, le 14 juillet, au-dessus de l'assemblee nationale, au-dessus de Paris victorieux, s'est dresse, dans un resplendissement supreme, une figure, plus grande que toi, Peuple, plus grande que toi, Patrie,--l'Humanite! (_Applaudissements_.)

Oui, la chute de cette Bastille, c'etait la chute de toutes les bastilles. L'ecroulement de cette citadelle, c'etait l'ecroulement de toutes les tyrannies, de tous les despotismes, de toutes les oppressions. C'etait la delivrance, la mise en lumiere, toute la terre tiree de toute la nuit. C'etait l'eclosion de l'homme. La destruction de cet edifice du mal, c'etait la construction de l'edifice du bien. Ce jour-la, apres un long supplice, apres tant de siecles de torture, l'immense et venerable Humanite s'est levee, avec ses chaines sous ses pieds et sa couronne sur sa tete.

Le 14 juillet a marque la fin de tous les esclavages. Ce grand effort humain a ete un effort divin. Quand on comprendra, pour employer les mots dans leur sens absolu, que toute action humaine est une action divine, alors tout sera dit, le monde n'aura plus qu'a marcher dans le progres tranquille vers l'avenir superbe.

Eh bien, messieurs, ce jour-la, on vous demande de le celebrer, cette annee, de deux facons, toutes deux augustes. Vous ne manquerez ni a l'une ni a l'autre. Vous donnerez a l'armee le drapeau, qui exprime a la fois la guerre glorieuse et la paix puissante, et vous donnerez a la nation l'amnistie, qui signifie concorde, oubli, conciliation, et qui, la-haut, dans la lumiere, place au-dessus de la guerre civile la paix civile. (_Tres bien!--Bravos_.)

Oui, ce sera un double don de paix que vous ferez a ce grand pays: le drapeau, qui exprime la fraternite du peuple et de l'armee; l'amnistie, qui exprime la fraternite de la France et de l'humanite.

Quant a moi,--laissez-moi terminer par ce souvenir,--il y a trente-quatre ans, je debutais a la tribune francaise,--a cette tribune. Dieu permettait que mes premieres paroles fussent pour la marche en avant et pour la verite; il permet aujourd'hui que celles-ci,--les dernieres, si je songe a mon age, que je prononcerai parmi vous peut-etre,--soient pour la clemence et pour la justice. (_Profonde emotion et vifs applaudissements_.)

III

L'INSTRUCTION ELEMENTAIRE

--1er AOUT--

La Societe pour l'instruction elementaire (enseignement laique), fondee en 1814 par J.-B. Say et Carnot, distribuait, dans la salle du Trocadero, ses prix et recompenses, et celebrait en meme temps son 65e anniversaire.

Victor Hugo presidait. Il a prononce, en ouvrant la seance, le discours qui suit:

Il y a un combat qui dure encore, un combat desespere, un combat supreme, entre deux enseignements, l'enseignement ecclesiastique et l'enseignement universitaire. J'ai propose, il y a trente ans, a la tribune de l'Assemblee legislative, une solution du probleme. Cette solution, qui etait la vraie, a ete repoussee par la reaction, qui a du en partie peut-etre a ce refus son desastreux triomphe.

Aujourd'hui, messieurs, je veux rester dans le calme philosophique. Vous avez pu remarquer que, pour caracteriser les deux enseignements qui se querellent, je n'ai voulu employer que les qualificatifs dont ils se designent eux-memes: ecclesiastique, universitaire; j'ai laisse de cote, vieux combattant, ces expressions vivement populaires dont la polemique actuelle se sert avec tant d'eclat. Ne mettons pas de colere dans les mots, il y a assez de colere dans les choses. L'avenir avance, le passe resiste; la lutte est violente, les efforts sont quelquefois excessifs; moderons-les. La certitude du triomphe se mesure a la dignite du combat; la victoire est d'autant plus certaine qu'elle est plus tranquille. (_Bravos_.)

Quelle fete celebrons-nous ici? La fete d'une societe pour

l'enseignement elementaire.

Qu'est-ce que cette societe? Je vais tacher de vous le dire.

Elle s'occupe peu de ce qui occupe particulierement l'ecole ecclesiastique dont je viens de vous parler; cette societe est absorbee, d'abord par ce premier art, lire et ecrire, puis par l'histoire, la geographie, la morale, la litterature, la cosmographie, l'hygiene, l'arithmetique, la geometrie, le droit usuel, la chimie, la physique, la musique. Pendant que l'enseignement ecclesiastique, inquiet pour l'erreur dont il est l'apotre, entre en folie et pousse des cris de guerre et de rage, cette societe, profondement calme, se tourne vers les enfants, les meres et les familles, et se laisse penetrer par la serenite celeste des choses necessaires; elle travaille. (_Applaudissements_.)

Elle travaille; elle eleve des esprits. Elle n'enseigne rien de ce qu'il faudra plus tard oublier; elle laisse blanche la page ou la conscience, eclairee par la vie, ecrira, quand l'heure sera venue. (_Bravos repetes_.)

Elle travaille. Que produit-elle? Ecoutez, messieurs. Elle va donner, cette annee:

Trois medailles de vermeil,

Trente-cinq medailles d'argent,

Cent dix medailles de bronze,

Deux cent dix-huit mentions honorables,

Et quinze cent quatrevingt-dix certificats d'etudes.

Ici, j'entends un cri unanime: Grand succes! Messieurs, j'aime mieux dire: Grand effort!

Ce mot, grand effort, fait mieux que satisfaire l'amour-propre, il engage l'avenir.

Oui, un noble, puissant et genereux effort! Et aucune bonne volonte n'est inutile a la marche de l'humanite. La somme du progres, qu'est-ce? le total de nos efforts.

Je suis un de ces passants qui vont partout ou il y a un conseil a donner ou a recevoir, et qui s'arretent emus devant ces choses saintes, l'enfance, la jeunesse, l'esperance, le travail. On se sent satisfait et tranquillise, quand on est de ceux qui s'en vont, de pouvoir, de ce point extreme de la vie, jeter au loin les yeux sur l'horizon, et dire aux hommes:

"Tout va bien. Vous etes dans la bonne voie. Le mal est derriere vous, le bien est devant vous. Continuez. Les volontes supremes s'accomplissent." (_Vive sensation_.)

Messieurs, nous achevons un grand siecle.

Ce siecle a vaillamment et ardemment produit les premiers fruits de cette immense revolution qui, meme lorsqu'elle sera devenue la

revolution humaine, s'appellera toujours la Revolution francaise.
(_Bravos prolonges_.)

La vieille Europe est finie; une nouvelle Europe commence.

L'Europe nouvelle sera une Europe de paix, de labeur, de concorde,
de bonne volonte. Elle apprendra, elle saura. Elle marchera a ce but
superbe: l'homme sachant ce qu'il veut, l'homme voulant ce qu'il peut.
(_Applaudissements_.)

Nous ne ferons entendre que des paroles de conciliation. Nous sommes
les ennemis du massacre qui est dans la guerre, de l'echafaud qui est
dans la penalite, de l'enfer qui est dans le dogme; mais notre haine
ne va pas jusqu'aux hommes. Nous plaignons le soldat, nous plaignons
le juge, nous plaignons le pretre. Grace au glorieux drapeau du 14
juillet, le soldat est desormais hors de notre inquietude, car il est
reserve aux seules guerres nationales; on ne ment pas au drapeau.
Notre pitie reste sur le pretre et sur le juge. Qu'ils nous fassent la
guerre, nous leur offrons la paix. Ils veulent obscurcir notre ame,
nous voulons eclairez la leur. Toute notre revanche, c'est la lumiere.
(_Longue acclamation_.)

Allez donc, je ne me laisserai pas de le redire, allez, et
efforcez-vous, vous tous, mes contemporains! Que personne ne se
menage, que personne ne s'epargne! Faites chacun ce que vous pouvez
faire. L'Etre immense sera content. Il egalise l'importance des
resultats devant l'energie des intentions. L'effort du plus petit est
aussi venerable que l'effort du plus grand. (_Bravos_.)

Allez, marchez, avancez. Ayez dans les yeux la clarte de l'aurore.
Ayez en vous la vision du droit, la bonne resolution, la volonte
ferme, la conscience, qui est le grand conseil. Ayez en vous--c'est
par la que je termine--ces deux choses, qui toutes deux sont
l'expression du plus court chemin de l'homme a la verite, la
rectitude dans l'esprit, la droiture dans le coeur. (_Triple salve
d'applaudissements. Cri unanime de: Vive Victor Hugo! Toute la salle
se leve et fait une ovation a l'orateur_.)

IV

LA FETE DE BESANCON

--27 DECEMBRE 1880--

En mai 1879, M. le senateur Oudet, maire de Besancon, transmettait
a Victor Hugo un extrait d'une deliberation du conseil municipal de
Besancon, lequel decidait:

"Une plaque en bronze sera placee sur la facade et contre le jambage
separatif des deux fenestres de la chambre ou est ne Victor Hugo,
au premier etage de la maison Arthaud; cette plaque portant une
inscription qui rappellera la naissance de notre illustre compatriote.

"La rue du Rondot-Saint-Quentin recevra a l'avenir le nom de rue

Victor Hugo."

En consequence de cette decision, la ville de Besancon celebrait, le 27 decembre 1880, par une fete en l'honneur de Victor Hugo, l'inauguration de la plaque commemorative.

A une heure, le cortege officiel se reunissait a l'hotel de ville: le maire, M. Beauquier, depute, M. Alfred Rambaud, delegue du ministre de l'instruction publique, les professeurs, les magistrats, les generaux, etc.

Paul Meurice, venu de Paris, representait Victor Hugo.

Le cortege s'est dirige vers la maison natale de Victor Hugo.

Le Rappel donne ce recit de la journee:

... La foule est immense sur la place du Capitole, sur les balcons, aux fenetres.

Une vaste estrade a ete dressee, toute fleurie d'arbustes charmants. Elle est recouverte d'un haut pavillon, constelle des initiales V.H. sur fond d'or.

En face de l'estrade, la maison ou est ne Victor Hugo.

Cette maison, qu'habitait en 1802 le commandant Hugo, pere du poete de la Legende des Siecles, s'eleve dans la Grande-Rue qui conduit a la citadelle. Une place, ornee d'une fontaine, monumentale, s'etend devant la maison celebre.

La maison a deux etages et cinq fenetres de front. Les deux fenetres, a droite de la porte d'entree, au premier etage, eclairent une vaste chambre, celle ou Victor Hugo est ne.

Le large toit flamand a deux rangees de mansardes espagnoles, surmontees de frontons terminee par des boules de pierre. L'une de ces boules, celle du milieu, se termine par trois feuilles de chene en granit sculpte. Celui qui a sculpte ces feuilles de chene savait-il quel grand front elles couronneraient?

Les fenetres sont aujourd'hui remplies de larges camelias en fleurs et surmontees d'ecussons peints et dores sur lesquels on lit: Hernani--Ruy Blas--Les Orientales, etc.

Une immense guirlande de bois emaillee de roses brode la frise et la corniche du toit et encadre en retombant la sixieme croisee du premier etage, qui est du quinzieme siecle.

Cette ouverture etrange, formee de deux croisees jumelles a ogive, fait partie de la maison voisine; mais elle appartenait alors a l'appartement du commandant Leopold Hugo, et encore aujourd'hui la chambre sur laquelle elle s'ouvre est annexe a l'immeuble du present proprietaire.

Ainsi, la maison ou Victor Hugo est ne, situee sur l'emplacement d'un ancien capitole romain, donne la main a une maison contemporaine de Notre-Dame de Paris.

Autre coincidence: a dix metres de cette maison illustre se dresse une magnifique colonnade antique qui a ete retrouvee en 1870 avec plusieurs chapiteaux et fragments de statues antiques. Ces restes d'un ancien theatre romain semblent etre sortis de terre pour saluer le glorieux representant du theatre moderne.

A quelques pas se dresse un arc de triomphe du temps de Marc-Aurele.

Le maire, le prefet, les deputes, les generaux, les universitaires, le premier president, Paul Meurice, montent sur l'estrade.

M. Oudet prononce, au milieu des applaudissements, un chaleureux discours, dont voici les principaux passages:

Le pere de Victor Hugo revint de la campagne du Rhin chef de bataillon; et, dans les premiers mois de 1801, il fut appele en cette qualite au commandement du 4e bataillon de la 20e demi-brigade, alors en garnison a Besancon.

A cette epoque, Jacques Delelee, aide de camp de Moreau, etait rentre a Besancon, ou il habitait avec sa jeune femme. Peu de nos contemporains ont connu le commandant Delelee, decede en 1810, a l'armee de Portugal, a l'age de quarante-neuf ans; mais plusieurs de ceux qui m'entourent se souviennent de sa veuve, Mme Delelee, morte le 17 mars 1850, et d'un frere de celle-ci, le capitaine Dessirier, decede en cette ville depuis quelques mois seulement. Si donc nous n'avons plus aujourd'hui les temoins des evenements que nous allons raconter, du moins nous en tenons le recit de premiere main.

Delelee etait l'ami du commandant Hugo, qui descendit chez lui et profita de celle hospitalite pendant deux ou trois mois, d'apres l'affirmation que m'en donnait le capitaine Dessirier lui-meme, peu de temps avant sa mort. Mais le commandant, ayant appele pres de lui sa femme et ses deux enfants, dut chercher en ville un appartement suffisant pour installer sa jeune famille. Et c'est ainsi qu'il vint a louer le premier etage d'une maison appartenant aux enfants Barratte, situee sur la place du Capitole (ancienne place Saint-Quentin, 264). Cette maison, d'une certaine apparence exterieure, etait d'ailleurs admirablement placee au point de vue de l'hygiene, dans le quartier le plus salubre de la ville, protegee contre les vents humides et malsains du sud-ouest par la montagne de la citadelle, et ayant sa facade largement aeree et tournee au soleil levant, comme la vigne du chansonnier.

Peu apres, s'annonca un troisieme enfant. Le pere, ayant deja deux garcons, desirait une fille. Garcon ou fille, on lui chercha un parrain; la marraine etait toute trouvee, c'etait Mme Delelee. Pour parrain, on pensa au general Lahorie. Il etait a Paris, Delelee le representa.

La mere fut si rapidement relevee de ses couches, que vingt-deux jours apres elle assistait elle-meme, a la mairie de Besancon, a la redaction de l'acte de naissance du fils d'un compagnon d'armes de son mari, acte qui porte la signature de Mme Hugo, et lui donne l'age de vingt-cinq ans. Le commandant Hugo en avait alors vingt-huit.

A quelles circonstances exterieures la mere et l'enfant, l'enfant surtout, venu au monde si chetif, devaient-ils d'avoir surmonte si facilement, la mere les dangers d'un accouchement precede d'une

grossesse penible, l'enfant la delicate constitution avec laquelle il vint au monde? L'un et l'autre le durent a la salubrite de notre climat, aux soins affectueux qu'ils recurent.

Oui, il y a de cela soixante-dix-neuf ans, Victor Hugo naquit dans cette maison, dans cette chambre au premier etage; oui, il y est ne d'un sang breton et lorrain a la fois; mais il y naquit chetif et moribond, et s'il survécut, s'il fit mentir les previsions de la science, c'est qu'il eut; des sa premiere aspiration a la vie, pour se rechauffer et se revivifier, cet air si pur qui anime toute la nature dans notre pays, qui fait les constitutions solides, les caracteres bien trempes, les ames fortes, et qui, dans ses effluves genereuses, inspire nos artistes et nos poetes.

J'ai donc le droit de dire que le sang qui a produit ce puissant genie n'est pas seulement lorrain et breton; il est franc-comtois aussi, et j'en revendique notre part; le berceau qui a recueilli et rechauffe au seuil de la vie l'enfant moribond est a nous tout entier!

Arrive la, ma tache est finie. Je ne suivrai pas cette longue et incomparable existence dans les diverses phases de son evolution litteraire, politique et sociale. Je n'oserais aborder un pareil et si vaste sujet. Une voix plus jeune, mais aussi plus autorisee par de savantes etudes litteraires, vous les fera connaitre ou vous les rappellera tout a l'heure. Un de mes collegues et amis du senat disait, il y a quelque temps, a la tribune, en parlant de Victor Hugo: "Cet homme de genie dont le cerveau a donne l'hospitalite a toutes les idees genereuses et a tous les progres de son siecle." Cet eloge, si grand qu'il soit, est insuffisant. Victor Hugo fut avant tout le poete du dix-neuvieme siecle. Or, le poete ne recoit pas les idees, il les cree, ou plutot il les devine. Ce n'est point un vulgarisateur, c'est un prophete. Il ne suit pas, il marche en avant. Tel fut le role de Victor Hugo, tel il est encore.

J'en ai dit assez pour faire comprendre a mes concitoyens pourquoi j'ai, le 3 mars 1879, propose au conseil municipal, et pourquoi le conseil a decide de donner le nom de Victor Hugo a l'une des rues de la ville et de poser sur la facade de cette maison une plaque commemorative de sa naissance.

Vive Victor Hugo! Vive la republique!!

Au dernier mot du maire, le voile de velours cramoisi qui cache la plaque commemorative est enleve, aux acclamations de la foule.

La plaque est en bronze. Une lyre sur laquelle montent deux branches de laurier d'or dresse ses cinq cordes au dessus d'une inscription qui, d'apres le desir du poete, se compose uniquement d'un nom et d'une date:

VICTOR HUGO

26 fevrier 1802.

La lyre est couronnee par la rayonnante figure d'une Republique etoilee.

La jeune fille du proprietaire de la maison, Mlle Artauld, apporte au maire, qui le remet a Paul Meurice, un superbe bouquet destine a

Victor Hugo.

Puis le cortège se dirige vers le théâtre.

Il y entre par une grande porte de côté qui s'ouvre sur la scène même.

Des gradins recouverts d'un tapis y ont été ménagés pour donner accès à l'estrade ou ont pris place les invités.

Le buste de Victor Hugo, par David d'Angers, est au milieu de la scène.

Les loges du premier rang, le balcon et l'orchestre étaient déjà occupés par les personnes admises sur lettres d'invitation. Mais alors on a ouvert les portes aux premiers arrivants d'une foule énorme qui se pressait sur la place, et cet admirable public populaire, vivant, bruyant et chaud, s'est entassé, non sans rumeur et sans clameur, sur les banquettes des places d'en haut.

Quand le calme s'est un peu rétabli, le maire-sénateur a résumé, dans une courte allocution, ce qui venait de se dire et de se faire devant la maison de la place du Capitole.

Il a ensuite donné la parole à M. Rambaud.

Ainsi que M. Rambaud l'a rappelé lui-même, il ne parlait pas seulement comme délégué du ministre de l'instruction publique, il parlait aussi comme enfant de Besançon, car il a l'honneur d'être le compatriote de Victor Hugo.

Il a pu ainsi donner à son éloquent discours une allure plus libre et moins officielle. Il a esquissé à larges traits la vie du grand poète et du grand combattant. Puis, il a parlé de son œuvre si multiple et si puissante. Il a dit les luttes du commencement, la bataille d'_Hernani_, les résistances, les haines, puis la conquête progressive des esprits et des pensées, l'influence chaque jour grandissante, et enfin le triomphe éclatant et l'acclamation universelle. Il a raconté aussi les combats intérieurs et les progrès du penseur et de l'homme politique, son exil, son duel de dix-huit ans avec l'empire et, la aussi, sa victoire, qui est la victoire de la république et de la libre pensée.

Il a terminé ainsi:

"....Le génie lyrique de Victor Hugo n'entend pas vivre hors de ce temps et de ce pays; il s'inspire des sentiments et des passions de l'homme moderne; il a chanté la Révolution, la république, la démocratie, et, depuis l'_Ode à la Colonne_ jusqu'à l'_Année terrible_, rien de ce qui a fait battre les cœurs français ne lui est resté étranger.

On peut dire qu'il n'est pas un sentiment humain, français, qu'il n'ait exprimé; et qu'en revanche il n'est pas un de nous qui n'ait dans l'esprit et dans le cœur quelque empreinte de Victor Hugo, qui, sous le coup de quelque émotion, de quelque enthousiasme, de quelque sentiment triste ou joyeux, ne trouve cette émotion ou ce sentiment déjà formulé en lui avec la frappe que lui a donnée Victor Hugo.

De cette action prodigieuse qu'il a exercée sur ses contemporains,

pendant les trois generations, si differentes entre elles, qu'il a traversees. Les hommes du premier tiers de ce siecle se groupent autour de lui: Balzac a ete un des applaudisseurs de son Hernani; Lamartine, Musset, Vigny, Sainte-Beuve, George Sand, Merimee, ont plus ou moins ressenti son influence. Paul de Saint-Victor a prophetise que sous les pas de celui qu'on appelait le roi des Huns ne repousseraient jamais "les tristes chardons et les fleurettes artificielles des pseudo-classiques". Theodore de Banville voit en lui un geant, un Hercule victorieux, et, dans son merveilleux Traite de la poesie francaise, justifie toutes les regles de la poetique nouvelle par des exemples empruntes a celui qu'il appelle tout simplement le poete. Michelet se defend de toucher au sujet de Notre-Dame de Paris, parce que, dit-il, "il a ete marque de la griffe du lion".

Theophile Gautier, bien des annees apres la representation d'Hernani, lui qui a compte parmi les trois cents Spartiates, ecrivait ceci:

"Cette date reste ecrite dans le fond de notre passe en caracteres flamboyants ... Cette soiree decida de notre vie. La, nous recumes l'impulsion qui nous pousse encore apres tant d'annees et qui nous fera marcher jusqu'au bout de la carriere."

"Cette impulsion n'a pas ete donnee a Theophile Gautier seulement; elle a ete donnee a tout un siecle, a tout un monde, qui depuis ce jour-la est en marche.

"Les Grecs disaient que d'Homere decoulait toute poesie. De Victor Hugo sort aussi une grande source de poesie qui s'est repandue sur les esprits les plus divers et qui les a vivifies. Les peintres comme Delacroix, les musiciens comme Berlioz ont bu a cette source.

"L'action qu'il a exercee sur ses premiers contemporains s'etend encore sur la generation actuelle. Lorsqu'en 1867, sous l'empire, eut lieu la premiere reprise d'Hernani, le poete exile recut une adresse de quelques-uns des noms les plus illustres de la jeune ecole: Sully Prudhomme, Coppee, Jean Aicard, Theuriet, Leon Dierx, Armand Silvestre, Lafenestre. Bien des vaillants qui avaient fait partie des "vieilles bandes d'Hernani" etaient couches dans la tombe; une armee nouvelle sortait de terre, rien qu'a voir frissonner de nouveau les plis du vieux drapeau; la vieille garde morte, toute une jeune garde accourait se ranger autour du maitre."

Le public a souvent interrompu par ses applaudissements ce remarquable discours et les heureuses citations de Victor Hugo que M. Rambaud y a melees. On voulait presque faire bisser un passage du discours sur la loi de l'enseignement de 1850.

Les artistes du grand theatre ont ensuite lu ou chante diverses poesies de l'oeuvre du maitre.

Paul Meurice lit alors ce remerciement de Victor Hugo:

Je remercie mes compatriotes avec une emotion profonde.

Je suis une pierre de la route ou marche l'humanite, mais c'est la bonne route. L'homme n'est le maitre ni de sa vie, ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir a ses concitoyens ses efforts pour diminuer la souffrance humaine, et qu'offrir a Dieu sa foi invincible dans

l'accroissement de la liberte.

VICTOR HUGO.

Applaudissements prolonges. On couronne le buste d'un laurier d'or.
Cris: Vive Victor Hugo! vive la republique!

La fete de jour s'est brillamment terminee par le chant de la
Marseillaise, qui a ete execute avec une verve toute patriotique par
les artistes et l'orchestre du theatre.

Le soir, a sept heures et demie, un magnifique banquet a ete donne
dans la grande salle du palais Granvelle, admirablement decoree pour
la circonstance par le jeune et habile architecte auquel on doit le
dessin de la plaque commemorative. Sur un fond rouge se detachaient en
lettres d'or les initiales R.F. et V.H.

Plus de cent convives assistaient a ce banquet, qui reunissait les
representants de la presse parisienne et locale, les autorites
civiles, municipales, universitaires et militaires du departement.

Divers toasts ont ete portes:

Le maire: Au president de la Republique.

A. Rambaud: A Victor Hugo, poete des Etats-Unis du monde.

Ad. Pelleport: A Garibaldi, qui empecha l'ennemi d'envahir Besancon.

Le general Wolf: Au genie, dans la personne de Victor Hugo.

Paul Meurice: A la ville de Besancon.

M. Beauquier, depute: A Victor Hugo, president de la republique des
lettres.

Apres les toasts, de beaux vers de M. Grandmougin, enfant de Besancon
comme Victor Hugo, lus par M. le recteur, ont ete salues d'unanimes
applaudissements.

On a passe dans un jardin d'hiver qui avait ete improvise dans une
autre salle du palais Granvelle.

De beaux arbustes verts portaient des lanternes venitiennes d'un effet
charmant, l'hotel de ville et la maison ou est ne Victor Hugo etaient
brillamment illumines.

La foule repandue dans les rues participait a la fete par sa joie et
ses nombreux vivats auxquels faisait echo la musique militaire.--_Ad.
Pelleport._

LA FETE DU 27 FEVRIER 1881

Le 12 fevrier 1881, un nombre de jeunes gens, ecrivains et artistes, se reunissaient au Grand-Orient, sur la convocation de MM. Edmond Bazire et Louis Jeannin. Louis Blanc et Anatole de la Forge presidaient. Il s'agissait de convoquer Paris, les ecoles, les associations ouvrieres, pour celebrer, par une grande manifestation populaire, l'entree de Victor Hugo dans sa quatrevingtieme annee.

La date de la manifestation serait fixee au dimanche 27 fevrier. On partirait de l'Arc de Triomphe et on irait, par rangs de douze ou quinze, defiler devant les fenetres de Victor Hugo. Ce serait comme une immense revue que passerait de tout le peuple de Paris le grand poete de la France.

En meme temps, une fete litteraire serait donnee dans la salle du Trocadero, ou des vers de Victor Hugo seraient dits par les acteurs de la Comedie-Francaise [Note: Voir aux Notes.].

Un comite d'organisation fut elu. Il se composait de MM. Edmond Bazire, Alfred Barbou, Emile Blemont, Delarue, Alfred Etievant, Flor O'Squarr, Paul Foucher, Alfred Gassier, Ernest d'Hervilly, Louis Jeannin, Lemarquand, Eugene Mayer, Catulle Mendes, Bertrand Millanvoye, Joseph Montet, Adolphe Pelleport, Felix Regamey, Gustave Rivet, A. Simon, Spoll, Paul Strauss, Maurice Talmeyr et Troimaux.

Le projet de la manifestation pouvait paraitre risque; la saison etait froide et brumeuse, la neige ou la pluie allait tout empecher peut-etre. La genereuse initiative de ces jeunes gens ne s'arreta a aucune objection. Leur idee prit comme une trainee de poudre. De toutes parts les adhesions arrivaient, les adresses pleuvaient, les delegations se formaient. Le comite d'organisation, heureux d'etre ainsi deborde, annoncait qu'il s'etait borne a proposer un programme, mais qu'il n'entendait en aucune facon se substituer a l'initiative de la population parisienne.

Le 25 fevrier, au soir, M. Jules Ferry, president du conseil, se presentait chez Victor Hugo, lui apportant, au nom du gouvernement, un magnifique vase de Sevres peint par Fragonard. "--Les manufactures nationales, lui disait-il, ont ete instituees a l'origine pour offrir des presents aux souverains. La Republique offre aujourd'hui ce vase a un souverain de l'esprit."

Le 26, le conseil municipal de Paris, le conseil general de la Seine deleguent leurs bureaux pour les représenter a la fete du lendemain. Les cercles, les lycees, les associations, les orpheons, les loges maconniques prennent leurs rendez-vous.

La Ville fait dresser, a l'entree de l'avenue d'Eylau, deux mats venitiens de vingt metres de hauteur, executes sur les dessins de M. Alphand, et qui sont d'un caractere charmant et superbe. Au sommet, les initiales R. F. Quatre ecussons etages sur chaque face portent les titres des ouvrages du poete. Chaque mat est orne de faisceaux de drapeaux et de lances dorees, avec bannieres bleues et roses. Les mats sont relies par une grande draperie rose frangee d'or, ou se lit en

grands caracteres cette inscription:

VICTOR HUGO

NE LE 26 FEVRIER 1802

1881

Des palmes, des guirlandes de feuilles de chene, de sapin et de buis, des arbustes, des plantes et des fleurs s'entremellent dans cette elegante decoration.

Dans cette soiree du 26, inauguration, au theatre de la Gaite, de la nouvelle direction Laroche-Debruyere par une eclatante reprise de Lucrece Borgia, avec Mme Favart et M. Dumaine.

Tout est pret pour le lendemain.

Il faut donner l'impression de cette grande journee dans les recits, pris sur le vif, de Jules Claretie et de Gustave Rivet, dans le Rappel et dans le Temps.

Extrait du Temps:

C'est aujourd'hui une journee historique.

Paris,--et, avec Paris, la nation entiere, les deputations de l'etranger, la jeunesse, cette France en fleur, a dit Victor Hugo lui-meme,--tout un peuple fetant l'entree de Victor Hugo dans ses quatrevingts ans, un tel spectacle est de ceux qui se gravent pour l'avenir dans la memoire des hommes, et en couronnant l'oeuvre et la vie de son grand poete, la France aura ajoute une admirable page a son histoire.

Il semble que, sur les bannieres qui ont flotte aujourd'hui devant les fenetres de l'avenue d'Eylau, on eut pu ecrire: La Patrie a Victor Hugo. C'est la patrie, en effet, qui a celebre le poete patriote; ce sont les generations reconnaissantes envers cet homme de toutes les emotions, de toutes les joies qu'il leur a donnees, de toutes les nobles pensees qu'il a fait eclore en elles, de toute la gloire que sa gloire personnelle a fait rejaillir sur le pays.

Le peuple, pendant toute une journee, a defile devant la maison de Victor Hugo en acclamant son nom. Et quand je dis peuple, toutes les classes, tous les rangs, tous les ages etaient confondus dans ce flot humain qui se deroulait des Tuileries a l'Arc de Triomphe et de l'Arc de Triomphe a l'avenue d'Eylau.

N'y a-t-il pas dans la destinee du poete quelque chose de predestine? N'etait-ce pas de l'Arc de Triomphe, qu'il a si souvent et si magnifiquement chante, que devait necessairement partir l'immense cortege qui a passe en saluant devant les fenetres de Victor Hugo? C'est aujourd'hui surtout qu'il pourrait crier au "monument sublime":

Entre tes quatre pieds toute la ville abonde,
Comme une fourmiere aux pieds d'un elephant!

Que de monde! Et qu'est-ce, a cote d'un tel concours de population, que le triomphe theatral de Petrarque, le front encadre d'un camail

rouge, porte sur son char triomphal avec les Muses et les Graces, escorte par les ecuyers, les pages, les seigneurs blasonnes et les cardinaux?

Qu'est-ce que le triomphe de Voltaire, acclame par une foule ou, deguisee, le coeur battant bien fort, Marie-Antoinette se cachait, curieuse de voir passer l'auteur de Candide,--la jeune reine saluant le vieillard roi?

La fete de Victor Hugo, c'est l'acclamation qui saluait Voltaire centuplee par le telegraphe, le telephone, le fil electrique qui envoie au poete le salut de l'Amerique; c'est le peuple courant a son poete, comme la reine au philosophe; c'est le triomphe de Voltaire multiplie par les forces du dix-neuvieme siecle.--Jules Claretie.

Extrait du Rappel:

Des le matin, toute l'avenue d'Eylau etait deja pleine d'une foule animee; on pavoisait les fenetres, on etablissait des estrades, on se massait devant la maison du poete, decoree avec un gout exquis par les soins du comite et de la Ville de Paris. M. Alphand avait envoye ses plus belles fleurs.

Devant la porte, sur un piedestal aux couleurs bleues et roses frangees d'or, un grand laurier d'or dont la pointe touche au premier etage.

Aux deux cotes de la maison, de grandes estrades couvertes de fleurs et de plantes vertes font un decor de printemps; des palmes sont attachees aux arbres; et, devant la maison, aux pointes de fer de la marquise, aux fenetres, devant la porte, sont accrochees des couronnes, sont amoncelles des palmes et des lauriers envoyes pas les villes des departements.

Il nous a ete impossible de noter les inscriptions de toutes les couronnes; citons au hasard: de Marseille, la couronne de l'Athenee meridional, avec cette inscription: "Au poete, au philosophe, au grand justicier de la cause des peuples"; le Cercle de la Federation a envoye une grande couronne d'or et d'argent; le Cercle de l'Aurore une superbe palme d'or et d'argent; la societe le Reveil social, une palme d'or.

A chaque instant, une delegation des departements vient apporter des fleurs; des bouquets merveilleux arrivent du Midi, de Nice, de Toulon; l'un d'eux, tout entier de myosotis, avec ces mots en fleurs rouges: A Victor Hugo. Un autre, enorme, fait de superbes violettes, avec les initiales du poete tracees en fleurs de jasmin blanc.

L'interieur de la maison est aussi tout fleuri; depuis la veille, chaque heure apporte une foule de bouquets qui decorent le salon, la salle a manger, la veranda. Partout, partout de la verdure et des fleurs. Une couronne immense a ete envoyee par la Comedie-Francaise, faite de roses blanches et roses, avec les titres, brodes sur des drapelets de soie rouge, des drames du poete representes au Theatre-francais: Hernani, Le Roi s'amuse, Angelo, Les Burgraves, Marion de Lorme, Ruy Blas.

A dix heures et demie, dans une maison qui fait face a celle du poete, s'organise le cortege de petits enfants qui doivent dire un compliment

au Maitre. Une banniere bleue et rose, avec cette inscription: _L'Art d'etre grand-pere_, est tenue par une petite fille, ayant a ses cotes des enfants qui portent des bouquets et tiennent les rubans de la banniere.

Au dehors, s'est organise le defile des enfants des ecoles, qu'on a amenes a cette heure pour qu'ils ne courent aucun danger dans la foule; les petites filles bleues et roses prennent la tete du cortege, accompagnees des membres du comite.

La deputation est introduite dans le salon, et Victor Hugo embrasse d'abord la plus petite, en disant:--Je vous embrasse tous en elle, mes chers enfants.--Comme ils sont charmants! ajoute le poete; et il dit: Je veux embrasser aussi la porte-banniere.

L'enfant, qui est la fille de notre confrere Etievant, recite avec une grace emue ces jolies strophes de Catulle Mendes:

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiegle
Qui viennent chanter des chansons
A l'Aigle.

Il est terrible! mais tres doux,
Et sans que son courroux s'allume
On peut fourrer sa tete sous
Sa Plume.

Nous sommes, en bouton encor,
Les fleurs de l'aurore prochaine,
Qui parfument les mousses d'or
Du Chene.

....Nous sommes les petits enfants
Qui viennent gais, vifs, heureux d'etre,
Feter de rires triomphants
L'Ancetre.

Si Jeanne et George sont jaloux,
Tant pis pour eux! c'est leur affaire....
Et maintenant embrassez-nous,
Grand-Pere!

On applaudit, Victor Hugo serre la main a ses amis et recoit les bouquets que lui offrent les enfants.

"Je les accepte pour vous les offrir", dit le poete a Mmes Leon Cladel et Gustave Rivet, qui recoivent avec emotion ces souvenirs precieux.

Arrive M. Herold, prefet de la Seine. Il presente au poete ses enfants qui portent un bouquet. Victor Hugo offre a Mme Edouard Lockroy le bouquet de M. Herold.

La deputation sort de la maison, et au dehors tous les enfants des ecoles demandent a voir Victor Hugo. Il parait a sa fenetre; une immense acclamation retentit de toutes ces jeunes voix et de celles de la foule massee sur les trottoirs. Vive Victor Hugo! vive Victor Hugo! crient les enfants, en envoyant des baisers au poete.

Les ecoles defilent et s'eloignent.

Victor Hugo dejeuner alors avec ses petits-enfants et M. et Mme Lockroy. Dejeuner de famille. Aucun invite.

La foule grossit toujours autour du logis. Lui n'a rien change a ses habitudes; il a du travailler ce matin comme chaque jour, et son dejeuner a lieu sans aucun apparat.

Une nouvelle deputation des ecoles arrive. Victor Hugo se montre a la fenetre du petit salon de gauche, et salue les enfants de la main avec son paternel sourire.

A ce moment, apparait la deputation du conseil municipal de Paris, precedee par deux huissiers.

En tete, MM. Thorel, Sigismond Lacroix, Murat. Tous s'arretent, tete nue, sous la fenetre de Victor Hugo. Il se fait un grand silence.

Victor Hugo prononce le discours suivant, interrompu a chaque phrase par les applaudissements et les cris de: Vive Victor Hugo!

Je salue Paris.

Je salue la ville immense.

Je la salue, non en mon nom, car je ne suis rien; mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense, aime et espere ici-bas.

Les villes sont des lieux benis; elles sont les ateliers du travail divin. Le travail divin, c'est le travail humain. Il reste humain tant qu'il est individuel; des qu'il est collectif, des que son but est plus grand que son travailleur, il devient divin; le travail des champs est humain, le travail des villes est divin.

De temps en temps, l'histoire met un signe sur une cite. Ce signe est unique. L'histoire, en quatre mille ans, marque ainsi trois cites qui resument tout l'effort de la civilisation. Ce qu'Athenes a ete pour l'antiquite grecque, ce que Rome a ete pour l'antiquite romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Europe, pour l'Amerique, pour l'univers civilise. C'est la ville et c'est le monde. Qui adresse la parole a Paris adresse la parole au monde entier. _Urbi et orbi_.

Donc, moi, l'humble passant qui n'ai que ma part de votre droit a tous, au nom des villes, de toutes les villes, des villes d'Europe et d'Amerique et du monde civilise, depuis Athenes jusqu'a New-York, depuis Londres jusqu'a Moscou, en ton nom, Madrid, en ton nom, Rome, je glorifie avec amour et je salue la ville sacree, Paris.

Le discours acheve, les chapeaux s'agitent, on crie: bravo! et le conseil municipal s'eloigne. Quelques flocons de neige tombent, mais les tetes de la foule sont toujours nues.

A onze heures et demie, on place devant la maison le buste dore de la Republique, que le sculpteur Francia vient d'envoyer a Victor Hugo, et la foule, qui grossit de plus en plus, crie: Vive Victor Hugo! vive la republique!

On commence a apercevoir au loin, du cote de l'Arc de Triomphe, des

masses noires que dominant des bannières.

Les membres du comité d'organisation, avec les commissaires de la fête, sont à leur poste, ils ont fait tendre devant la maison des rubans bleus et roses en guise de barrières, et ils contiennent sur les trottoirs la foule qui s'y est massée, attendant le défilé.

Pas un sergent de ville dans l'avenue, les commissaires de la fête font eux-mêmes garder l'avenue libre, et tout se prépare dans le plus grand ordre.

Le temps est gris, mais un grand souffle de joie et de fête passe sur tous les fronts.

Les amis, connus et inconnus, de Victor Hugo viennent apporter leurs cartes, qu'on entasse dans des corbeilles, à côté des fleurs et des couronnes.

Deux Chinois, en robe bleue, leur parapluie à la main, viennent se mêler à la foule, plus civilisés certes que ne pouvaient être des Hurons apportant leur hommage à Voltaire.

Un photographe arrive et installe son objectif devant la maison même, tandis que les dessinateurs des journaux illustres prennent des croquis. Un peintre, M. H. Scott fait, au fond de la boîte, comme on dit, debout, le pinceau à la main, malgré le froid, une étude peinte de l'entassement des fleurs et des couronnes au seuil du logis.

Cependant le cortège en marche s'est approché; la Marseillaise retentit.

Il est midi. Le défilé commence.

Victor Hugo est à sa fenêtre, au premier étage. À ses côtés, personne autre que Georges et Jeanne.

Et alors c'est un spectacle merveilleux, inouï, unique, et tel qu'on n'en vit jamais: de midi à la nuit, sans relâche, comme une mer toujours montante, le flot de la population n'a pas cessé de défiler devant la maison, en criant: Vive Victor Hugo!

Et tout était mêlé dans cette grande foule, les habits noirs, les blouses, les casquettes, les chapeaux; des soldats de toutes les armes, les vieux en uniformes d'invalides; des vieillards, des jeunes filles; des mères en passant élevaient leurs enfants vers Victor Hugo, et les enfants lui envoyaient des baisers. Bien des yeux pleuraient; et c'était le plus beau et le plus attendrissant des spectacles que celui de ce peuple les mains levées vers ce génie; on sentait toutes les âmes confondues dans une seule et même pensée.

Plusieurs groupes, en passant devant la maison, après avoir acclamé et salué le poète, déposent à son seuil leurs couronnes ou leurs souvenirs.

La chambre où se tient le poète est bientôt remplie d'adresses et d'écrits; nous y voyons une magnifique plume d'or ciselée, avec cette dédicace: "À Victor Hugo. Ses admirateurs de Saint-Quentin". Puis une couronne de chêne en bronze vert, nouée par un ruban d'or massif, venant du Cercle de la même ville.

Les sociétés de gymnase de la Seine, qui ont pu traverser cette foule formidable, ont fait remettre une superbe médaille frappée pour cette circonstance solennelle; elle est soutenue par une large palme d'argent finement ciselée.

Une admirable couronne porte cette mention: Les Français de Californie à Victor Hugo; une autre: L'Alliance latine à Victor Hugo.

Une médaille est offerte par la Société des anciens élèves des Ecoles nationales des arts et métiers.

Un livre richement relié porte ce titre: Basni Viktora Huga. C'est un volume de la traduction des œuvres du poète en langue tchèque, celui de la Légende des Siècles.

Dans un buvard riche, à cadre de bronze ciselé, avec coins d'émail incrusté d'or et d'argent, se trouve une adresse écrite sur parchemin; c'est celle de la Société des hommes de lettres viennois, la Concordia.

Les sociétés chantantes viennent rendre leur hommage gaulois au plus grand des Français. Parmi elles nous lisons sur leurs bannières les noms des Gais parisiens, la société des Epicuriens, et, arborant sans crainte de leurs femmes leur drapeau, la société des Amis du divorce.

Un drapeau est particulièrement acclamé au passage, après qu'il s'est incliné devant Victor Hugo, c'est un vieux drapeau fané portant le faisceau coiffé du bonnet phrygien et l'inscription: Garde nationale de Thionville, 1792.

Il nous est impossible d'énumérer les bannières des corporations, des chambres syndicales, des sociétés, des orphéons, des fanfares, qui durant tout le jour ont défilé.

La Société des gens de lettres ouvrait la marche; puis les élèves de l'École normale supérieure, apportant une énorme couronne de lauriers, aux rubans violets, couleur de l'Université.

Une société de jeunes gens, la Lecture, apporte une table couverte de lilas blancs et de roses.

Les élèves des lycées, rangés en compagnies, passent martialement, marchant au pas dans un ordre admirable; ils sont acclamés. Ils déposent des couronnes devant la maison; l'une d'elles, de lauriers, de roses et de bleuets, porte cette inscription: "Au Père! Ses fils du Lycée Fontanes".

Les élèves de Louis-le-Grand, de Saint-Louis, de Sainte-Barbe, de Henri IV. Ceux du lycée de Versailles, apportent un immense bouquet. Du lycée de Valenciennes, une couronne. Tout le défilé de cette jeunesse est saisissant; l'émotion étrangle les cris. C'est la France de demain qui passe.

Ensuite défilent les anciens élèves des Arts et Métiers, avec un immense bouquet envoyé de Nice. La députation du cercle républicain de Saint-Quentin apporte une magnifique couronne d'or sur un coussin de velours rouge. Le journal la Lanterne envoie un superbe trophée

de lilas blanc et de camélias rouges, ou s'enroulent des rubans qui portent le nom des œuvres du maître.

La société Cheve passe en chantant la Marseillaise.--Vive la république!

Des artilleurs en rang saluent militairement.

Parfois, respectueusement, la foule salue sans rien dire. Des jeunes gens des clubs élégants passent et ôtent leurs chapeaux correctement.

Et ce n'était pas seulement Paris, c'étaient la France et le monde entier qui étaient représentés.

L'Association littéraire internationale dépose ses cartes. Elle a remis à Victor Hugo quatre volumes reliés des adhésions qu'elle a recues de tous pays.

L'Union française de la jeunesse, au nombre de 500, avec ses élèves, ses professeurs, les directeurs de sections, apporte une longue et éloquente adresse.

Nous n'avons pu lire toutes les inscriptions des bannières des corporations, des orphéons, des fanfares.

C'est la fanfare d'Ivry, de Levallois-Perret, l'harmonie d'Arcueil-Cachan, la chambre syndicale des ouvriers boulangers, des horlogers de Paris, des tourneurs en cuivre, des serruriers, des gantiers.

Le choral de Belleville chante à Victor Hugo un hymne, imprimé sur papier tricolore; la foule applaudit, crie: Bis! et le chœur répète:

Nous donnerons tout le sang de la France
Pour la patrie et pour la liberté!

Une société de recitation, conduite par M. Léon Ricquier, apporte une magnifique corbeille de fleurs naturelles. On met à côté un bouquet de deux sous que vient offrir un enfant.

Le choral de la Villette passe en chantant un chœur: En avant!

Puis des collégiens encore, et toute une école d'enfants, l'avenir.

Victor Hugo essuie une larme, salue de la main. Les cris de vive Victor Hugo se font entendre et la foule continue sa marche, respectueuse, presque recueillie. Puis une fanfare éclate, et les cris renaissent.

Il est impossible de décrire l'aspect de l'avenue vers deux heures; les trottoirs sont couverts d'une foule énorme; les maisons sont pavoisées; les balcons sont couverts de monde, il y en a jusque sur les toits; on s'entasse sur des estrades établies dans les jardins, sur les murs, sur les grilles; des enfants sont perchés dans tous les arbres.

Et le défilé ne cesse pas.

Un instant la foule est tellement compacte qu'un arrêt se produit, les commissaires se multiplient pour faire avancer et circuler cette foule qui se succède sans relâche, qui arrive en masses profondes, occupant toute la largeur de l'avenue, et l'ordre n'est pas trouble un seul moment; point de tumulte dans ce défile de toute une ville.

Une jeune femme s'évanouit, on lui apporte une chaise de chez Mme Lockroy. On la soigne. Elle revient à elle.

Autant qu'il est permis d'évaluer la foule, on peut dire que cent mille personnes par heure ont passé sous les fenêtres de Victor Hugo, de midi à six heures du soir.

Le temps froid et neigeux du matin est devenu plus doux. Le poète, toujours debout à sa fenêtre, contemple silencieusement la foule, sourit à ces sourires et rend le salut à ces saluts.

Voici la bannière bleue des Felibres; les poètes du Midi acclament Victor Hugo, la bannière s'incline; Victor Hugo salue. Une députation de Rodez remet une couronne avec cette inscription: *«Au poète, au citoyen!»* Passent sous leur bannière, les ouvriers galochiers, les emballeurs, les tonneliers; le cercle de l'Aurore de Marseille envoie une superbe couronne; voici la fanfare du Xe arrondissement, la fanfare de Bagneux, le Choral-Français, la fanfare de l'Industrie, le Choral des Amis de la Seine; tous chantent et jouent aux applaudissements de la foule. À ce moment on apporte un magnifique coussin brodé d'or, avec cette inscription: *«Au poète, de la part du prince de Lusignan.»*

Le choral d'Alsace-Lorraine, avec sa bannière noire, sur laquelle est brodée une couronne d'argent surmontant l'écusson des deux provinces, s'arrête et chante un air patriotique. Les bravos éclatent, des larmes coulent de bien des yeux.

Puis c'est la fanfare de Montmartre, le choral de Plaisance; et entre chacune de ces sociétés un immense flot de peuple continue sans intervalles à défiler.

Un grand drapeau avec cette inscription *«Les étudiants de Paris à Victor Hugo»* est accroché devant la porte. Voici la fanfare de Saint-Denis, les Enfants de Saint-Denis, l'Union musicale de Paris, les Enfants de Lutece, le Choral de la rive gauche, une députation du département du Nord avec sa couronne, l'Union chorale de Somain avec sa couronne, le Choral parisien, le Choral de la plaine Saint-Denis.

De la maison du poète c'est, à droite et à gauche dans l'avenue, à perte de vue, un océan de têtes humaines, au-dessus desquelles flottent drapeaux et bannières; c'est la fanfare Saint-Gervais, la fanfare des Quatre-Chemins, la société chorale Alsacienne. Ce n'est pas tout encore.

Le *«Progres»* de Montreuil envoie une couronne d'or traversée d'une large plume d'argent. Puis les fanfares des divers arrondissements, du dix-huitième, du douzième, la fanfare du commerce de Saint-Ouen, le choral l'Avenir, la Société de prévoyance des Francs-Comtois, l'harmonie de Clichy; les ouvriers toiliers, les selliers, les bottiers, les sculpteurs praticiens, les jardiniers, les plombiers, les charpentiers, les dégraisseurs, les teinturiers, les scieurs de long, portant sur leur bannière verte cette inscription:

Conciliation, Union, Vertu, les decolteurs, les potiers d'etain, les chauffeurs-conducteurs-mecaniciens; les chapeliers, qui offrent a Victor Hugo un superbe bouquet porte par deux jeunes ouvriers; les fondeurs-typographes.

Le Choral savoisien, l'Union musicale des Batignolles, la fanfare la Sirene, la Lyre de Belleville; la Societe des Etats-Unis d'Europe portant une banniere aux couleurs de l'arc-en-ciel; la fanfare de Courbevoie, les Enfants de Belgique.

Le comite du monument de Garibaldi, a Nice, fait apporter par MM. Recipon et Chiris, deputes, un bouquet merveilleux d'un metre de diametre.

On crie: Vive la France! vive Victor Hugo!

Une deputation de la presse republicaine de Nice apporte une couronne.

Viennent ensuite les loges maconiques, qui ont presque toutes envoye des delegues. Les francs-macons, revetus de leurs insignes, sont ranges par quatre et defilent dans le plus grand calme.

Apres eux, viennent vingt societes de gymnastique, qui sont toutes reunies sous le meme commandement. Chaque societe avec ses costumes, gris, bleus, rouges, blancs, fait un effet tres pittoresque. Elles offrent a Victor Hugo un charmant bouquet.

Les tireurs de France et d'Algerie sont representes par la section du 20e arrondissement.

Les employes du Commerce et de l'Industrie, venus en tres grand nombre, precedes de la banniere bleu et rouge des drapiers du XIVE siecle, offrent une magnifique couronne en feuilles de chene dorees. Les tourneurs sur bois, les menuisiers offrent une palme doree.

Et tant d'autres dont nous n'avons pu lire les bannieres, et a qui nous demandons pardon de les omettre.

Quant aux compositeurs typographes, ils formaient les groupes les plus nombreux.

L'un de ces groupes avait pavoise un grand char, orne d'ecussons portant les noms des oeuvres de Victor Hugo et, souvenir precieux et touchant, sur ce char ils avaient etabli, entre autres outils d'imprimerie, tels que rouleaux, cliches et papiers, une vieille presse a bras, sur laquelle les premiers vers du poete ont ete tires. Cette presse appartient maintenant a l'imprimerie Kugelmann.

Il faut finir cependant le recit de ce defile splendide, ou tout un peuple est venu apporter son hommage au genie. Ces cris, ces saluts, ces bouquets, ces palmes, ces lauriers, ces chants et ces fanfares, ces centaines de milliers d'hommes, ont fait la plus belle manifestation pacifique que puisse rever la pensee humaine.

Il semblait que ce fut l'aurore d'une epoque nouvelle, du regne de l'intelligence, de la souverainete de l'esprit.

Victor Hugo salue, acclame par les enfants, par les hommes, par les vieillards, souriant a leurs sourires, c'est un des spectacles les

plus touchants, les plus nobles, que la France nous ait encore donnes, et, si c'est une date memorable dans la vie du poete, c'est une date a jamais illustre dans notre histoire nationale.--_Gustave Rivet_.

Ce qui a ete extraordinaire, intraduisible, c'est le dernier moment de cette inoubliable journee. Lorsque la derniere delegation a eu defile,--precedee par deux toutes petites filles en robes blanches traversees d'echarpes tricolores,--la foule, jusqu'alors entassee dans les rues avoisinantes et sur les trottoirs de l'avenue, dans un prodigieux mouvement de houle qui ressemblait a l'arrivee d'un flot colossal, toute cette mer humaine est arrivee sous la fenetre du poete, et la, electriquement, dans un meme elan, dans un meme cri, a pousse de ses milliers de poitrines, cette acclamation immense:

--Vive Victor Hugo!

Le spectacle etait stupefiant. Sur cet entassement de tetes nues, un crepuscule de ciel gris, neigeux, tombait, ca et la pique des lueurs claires des becs de gaz que les allumeurs avaient trouve moyen de faire flamber jusqu'en cette foule;--on n'apercevait plus, a travers les branches des arbres, qu'une fourmiliere indistincte, des milliers de points blafards,--faces humaines tournees vers le poete,--et la lumiere argentee du soir emplissait l'avenue: une multitude a la Delacroix dans un paysage de Corot.--_Jules Claretie_.

Seance du 4 mars 1881 au senat.

La fete du 27 fevrier a eu, le 4 mars, son echo dans la seance du senat.

On discutait le tarif des douanes. Tout a coup un mouvement se produit dans la salle. Victor Hugo, qui n'etait pas venu au senat de la semaine, entrait en causant avec M. Peyrat. Au moment ou il monte a son fauteuil, l'assemblee se leve et le salue par une triple salve d'applaudissements. Beaucoup de senateurs s'empresent autour de lui et lui serrent la main.

Victor Hugo, tres emu, dit alors:

Ce mouvement du senat est tout a fait inattendu pour moi. Je ne saurais dire a quel point il m'a touche.

Mon trouble inexprimable est un remerciement. (_Applaudissements_.)
Je l'offre au senat, et je remercie tous ses membres de cette marque d'estime et d'affection.

Jamais, jusqu'au dernier jour de ma vie, je n'oublierai l'honneur qui vient de m'etre fait. Je m'assieds profondement emu.
(_Applaudissements repetes_.)

M. LEON SAY, _president_.--Le genie a pris seance, et le senat l'a salue de ses applaudissements. Le senat reprend sa deliberation.
(_Nouveaux applaudissements_.)

OBSEQUES DE PAUL DE SAINT-VICTOR

--12 JUILLET 1881--

M. Paul Dalloz a lu, au seuil de l'église Saint-Germain-des-Prés, les paroles suivantes, envoyées par Victor Hugo:

Je suis accablé. Je pleure. J'aimais Saint-Victor.

Je vais le revoir. Il était de ma famille dans le monde des esprits, dans ce monde où nous irons tous. Ce n'était pas un esprit ni un cœur qui peuvent se perdre; la mort de telles âmes est un grandissement de fonction.

Quel homme c'était, vous le savez. Vous vous rappelez cette rudesse, généreuse défaut d'une nature franche, que recouvrait une grâce charmante. Pas de délicatesse plus exquise que celle de ce noble esprit. Combinez la science d'un mage assyrien avec la courtoisie d'un chevalier français, vous aurez Saint-Victor.

Qu'il aille où sa place est marquée, parmi les français glorieux. Qu'il soit une étoile de la patrie. Son œuvre est une des œuvres de ce grand siècle. Elle occupe les sommets supérieurs de l'art.

Parmi d'autres gloires, il a celle-ci, ne l'oublions pas: il a été fidèle à l'exil. Pendant les plus sombres années de l'empire, l'exil a entendu cette voix amie, cette voix persistante, cette voix intrepide. Il a soutenu les combattants, il a couronné les vaincus, il a montré à tous combien est calme et fière cette habitude des hautes régions.

Que toute cette gloire lui revienne aujourd'hui; qu'il entre dans la sérénité souveraine, et qu'il aille s'asseoir parmi ces hommes rares qui ont eu ce double don, la profondeur du grand artiste et la splendeur du grand écrivain.

1882

LE BANQUET GRISEL

--10 MAI--

Le 10 mai 1882, un banquet était offert par les mécaniciens de France à leur camarade Grisel, qui venait d'être décoré pour avoir autrefois sauvé un train en marche, avec un courage et un sang-froid qui n'auraient pas dû attendre si longtemps leur récompense. La République avait tenu à payer cette dette du second empire.

Victor Hugo, sollicité par une députation parlant au nom de l'immense corporation des chemins de fer, avait accepté la présidence effective de cette fête du travail.

Le banquet a eu lieu dans la salle de l'Élysée-Montmartre,

magnifiquement decoree de drapeaux, de fleurs et de plantes exotiques.

Dans la grande salle, douze tables de cent couverts avaient ete dressees. Avec les tables des salles du jardin et de la galerie, les convives etaient au nombre de 1,400 environ.

La table d'honneur, elevee en avant de l'orchestre, etait dominee par un splendide trophée encadrant un beau buste en bronze de la Republique.

Les representants de la presse, les membres du comite, les delegues anglais, les membres de l'Association fraternelle, occupaient le haut des tables, pres de la table d'honneur. Les deputes, les senateurs, les conseillers municipaux venaient ensuite au nombre de pres de trois cents.

La voiture qui amenait Victor Hugo est signalee. Un mouvement prolonge se manifeste dans la foule.

Lorsque Victor Hugo descend et parait sur les marches de l'Elysee-Montmartre, les cris de: Vive Victor Hugo! vive la republique! retentissent de toutes parts. Le poete, nu-tete, se retourne et salue la foule, qui fait entendre de nouveaux vivats.

Les commissaires recoivent au haut de l'escalier Victor Hugo, tres emu de l'ovation dont il vient d'etre l'objet.

Victor Hugo s'assied entre le mecanicien Grisel a sa droite et M. Raynal, ministre du commerce, a sa gauche. M. Gambetta president du Conseil, est en face d'eux.

Au dessert, Victor Hugo se leve (Acclamations) et prononce les paroles suivantes:

Il y a deux sortes de reunions publiques: les reunions politiques et les reunions sociales.

La reunion politique vit de la lutte, si utile au progres; la reunion sociale a pour base la paix, si necessaire aux societes.

La paix, c'est ici le mot de tous. Cette reunion est une reunion sociale, c'est une fete.

Le heros de cette fete se nomme Grisel. C'est un ouvrier, c'est un mecanicien. Grisel a donne toute sa vie,--cette vie qui unit le bras laborieux au cerveau intelligent,--il l'a donnee au grand travail des chemins de fer. Un jour, il dirigeait un convoi. A un point de la route, il s'arrete.--Avancez! ordonne le chef de train.--Il refuse. Ce refus c'etait sa revocation, c'etait la radiation de tous ses services, c'etait l'effacement de sa vie entiere. Il persiste. Au moment ou ce refus definitif et absolu le perd, un pont sur lequel il n'a pas voulu precipiter le convoi s'ecroule. Qu'a-t-il donc refuse? Il a refuse une catastrophe.

Cet acte a ete superbe. Cette protection donnee par l'humble et vaillant ouvrier, n'oubliant que lui-meme, a toutes les existences humaines melees a ce convoi, voila ce que la Republique glorifie.

En honorant cet homme, elle honore les deux cent mille travailleurs

des chemins de fer de France, que Grisel represente.

Maintenant, qui a fait cet homme? C'est le travail. Qui a fait cette fete? C'est la Republique.

Citoyens, vive la Republique!

Cette allocution est suivie d'applaudissements prolonges et des cris de: Vive Victor Hugo!

Les membres du comite apportent un buste de la Republique et prient Victor Hugo de le remettre a Grisel.--Je le fais de grand coeur, dit le poete; et il serre la main de Grisel, qui, emu, repond:

--Au nom des mecaniciens de France, je remercie Victor Hugo, le poete immortel, d'avoir bien voulu presider cette fete fraternelle et democratique.

M. Martin Nadaud, depute, fait l'eloge chaleureux des travailleurs, et salue, dans Victor Hugo le grand travailleur, le plus grand genie du siecle.

M. Gambetta prononce a son tour quelques paroles, et dit:

"Cette belle fete a son caractere essentiel, qui est la paix sociale, comme le disait tout a l'heure celui qui est notre maitre a tous, Victor Hugo. (_Bravos_)

"Je crois que la pensee unanime de cette reunion peut etre exprimee par le toast que je porte ici: Au genie et au travail! A Victor Hugo! A Grisel! (_Acclamations_!)

"Beau et grand spectacle! l'homme qui resume les hauteurs du genie national mettant sa main dans la main du genereux travailleur qui, depuis vingt-cinq ans, attendait la recompense qu'il n'a jamais sollicitee."

Victor Hugo leve la seance.

Au dehors, la foule est innombrable sur le boulevard. Comme a l'arrivee, Victor Hugo est, a son depart, l'objet d'une ovation enthousiaste. Il faut toute la vigilance des gardiens de la paix pour qu'il n'arrive pas d'accidents, tellement la voiture est entouree par des groupes qui se pressent et s'etouffent.

Enfin les commissaires parviennent a degager le chemin, et la voiture part au milieu des cris repetes de: Vive Victor Hugo! vive la republique!

II

OBSEQUES DE LOUIS BLANC

--12 DECEMBRE 1882--

Sur la tombe de Louis Blanc, M. Charles Edmond a lu, au nom de Victor Hugo, les paroles qui suivent:

Un homme comme Louis Blanc meurt, c'est une lumiere qui s'eteint. On est saisi d'une tristesse qui ressemble a de l'accablement. Mais l'accablement dure peu; les ames croyantes sont les ames fortes. Une lumiere s'est eteinte, la source de la lumiere ne s'eteint pas. Les hommes necessaires comme Louis Blanc meurent sans disparaitre; leur oeuvre les continue. Elle fait partie de la vie meme de l'humanite.

Honorons sa depouille, saluons son immortalite. De tels hommes doivent mourir, c'est la loi terrestre; et ils doivent durer, c'est la loi celeste. La nature les fait, la republique les garde.

Historien, il enseignait; orateur, il persuadait; philosophe, il éclairait. Il etait eloquent et il etait excellent. Son coeur etait a la hauteur de sa pensee. Il avait le double don, et il a fait le double devoir: il a servi le peuple et il l'a aime.

1883

BANQUET DU 81e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE VICTOR HUGO

--27 FEVRIER--

Extrait du _Rappel_:

Le banquet offert a Victor Hugo pour feter le quatre-vingt-unieme anniversaire de sa naissance a eu l'eclat qu'on etait en droit d'en attendre.

Des sept heures, la foule des souscripteurs emplissait le vaste salon de l'hotel Continental.

A huit heures on a passe dans la belle salle a manger qui est la salle des fetes.

Victor Hugo s'est assis entre Mme Edmond Adam a sa droite et Mme Edouard Lockroy a sa gauche.

En face, les deux petits-enfants de Victor Hugo, Georges et Jeanne.

A droite de Mme Edmond Adam et a gauche de Mme Edouard Lockroy, le president de la Societe des auteurs dramatiques, M. Camille Doucet, et le president de la societe des gens de lettres, M. Edmond About.

Puis citons--au hasard de la memoire--MM. Got, Auguste Vitu, Emile Augier, Francisque Sarcey, Auguste Vacquerie, John Lemoinne, Ernest Renan, Albert Wolff, Henri Rochefort, Paul Meurice, Jules Claretie, Clemenceau, Ernest Lefevre, Pierre et Jacques Lefevre, Georges Perin, Lafontaine, Mounet-Sully, Henry de Pene, Charles Bigot, Francois Coppee, Arnold Mortier, Henry Fouquier, Jehan Valter, Edouard Thierry, La Pommeraye, Paul Foucher, Louis Ulbach, Charles Canivet, Lepelletier, Edmond Stoullig, Emile Bergerat, Anatole de la Forge,

Pierre Veron, Edmond Texier, Firmin Javel, Emile Blemont, Massenet, Leo Delibes, Ludovic Halevy, Leon Bienvenu, Ritt, Ganderax, Leon Glaize, Charles Monselet, Henri de Bornier, Edmond Lepelletier, Georges Ohnet, Gaulier, Frederic Montargis, Destrem, Rodin, Louis Leroy, Raoul Toche, Deroulede, Ernest Blum, Bazin, Lecomte, Lafont de Saint-Mur, Gramont, Henri Houssaye, Oscar Comettant, Meaulle, Armand Gouzien, Eugene Montrosier, H. Renault, de Fontarabie, Sully Prud'homme, Henri Becque, Richebourg, Thery, H. Bauer, J. Allard, Millanvoye, Ch. Martel, Robineau, J. Reinach, Montlouis, A. Goupil, Etievant, Ludovic Halevy, Aurelien Scholl, J. Laffitte, comte Ciezkowski, E. Blavet, Hebert, Maurice Talmeyr, R. Pictet, Gaston Carle, R. de la Vallee, Louis Besson, Nadar, Duquesnel, Calmann Levy, Louis Jeannin, Louis Depret, Emile Abraham, Cassigneul, Dreyfus, Crawford, Gaillard, Lemerre, Gustave Rivet, Emile Mendel, Escoffier, Edmond Bazire, Bertol-Graivil, etc.--Mmes Favart, Emilie Broisat, Alice Lody, Hadamard, Nancy Martel, etc.

Le diner a ete plein d'animation et de cordialite.

Au dessert, M. Camille Doucet s'est leve et, en quelques mots tres heureux, a passe la parole a Edmond About, president de la Societe des gens de lettres, et a M. Got, doyen--par l'age, mais encore plus par le talent--des artistes qui ont eu l'honneur d'interpreter les chefs-d'oeuvre de celui qu'on fetait.

Alors Edmond About a prononce le discours suivant:

Messieurs,

Au nom de la grande famille des lettres, qui comprend les poetes, les auteurs dramatiques, les romanciers, les critiques, les publicistes, je remercie Victor Hugo de l'honneur qu'il nous fait et de la bienveillance qu'il nous temoigne en venant inaugurer parmi nous la 82e annee de sa gloire. Les jeunes gens qui sont ici n'oublieront jamais cette soiree; les hommes murs en garderont a l'hote illustre du 27 fevrier une profonde reconnaissance.

Mais ce n'est pas seulement aujourd'hui, c'est tous les jours depuis soixante ans que Victor Hugo nous honore, tous tant que nous sommes, et par l'eclat de son genie, et par l'inepuisable rayonnement de sa bonte. Celui que Chateaubriand saluait a son aurore du nom d'enfant sublime, est devenu un sublime vieillard, sans que l'on ait pu signaler, dans sa longue et magnifique carriere, soit une defaillance du genie, soit un refroidissement du coeur.

Ce n'est pas une mediocre satisfaction pour nous, petits et grands ecrivains de la France, de constater que le plus grand des hommes de notre siecle, le plus admire, le plus applaudi, le plus aime, n'est ni un homme de guerre, ni un homme de science, ni un homme d'argent, mais un homme de lettres.

Je ne vous dirai rien de son oeuvre: c'est un monde. Et les mondes ne s'analysent pas au dessert entre la poire et le fromage. Parlons plutot de la fonction sociale qu'il a remplie et qu'il remplira longtemps encore, j'aime a le croire, au milieu de nous.

Des son avènement, ce roi de la litterature a ete un roi paternel. Il a laisse venir a lui les jeunes gens, comme avant-hier, dans sa maison patriarcale, il laissait venir a lui nos enfants. Qui de nous ne lui

a pas fait hommage de son premier volume ou de son premier manuscrit, vers ou prose? A qui n'a-t-il pas repondu par une noble et genereuse parole? Qui n'a pas conserve, dans l'ecrin de ses souvenirs, quelques lignes de cette puissante et caressante main? Des ecrivains qu'il a encourages on formerait, non pas une legion, mais une armee.

Notre pays, messieurs, avait toujours ete rebelle a l'admiration. On ne pouvait pas lui reprocher de gater ses grands hommes. La mediocrite se vengeait du genie en lui tressant des couronnes ou les epines ne manquaient pas. Tandis que nos voisins d'Europe mettaient une complaisance visible a idealiser leurs idoles de chair et d'os, nous prenions un malin plaisir, c'est-a-dire un plaisir national, a martyriser les notres. Pour corriger ce mauvais instinct, il a fallu, non seulement le genie de Victor Hugo elles acclamations du monde entier, mais encore l'action du temps et la longueur d'une existence bien remplie. On dit en Italie: "Chi dura vince." Victor Hugo a vaincu parce qu'il a dure. C'est depuis quelques annees seulement que ses concitoyens se sont decides, non sans efforts, a celebrer son apotheose. Cette resolution, un peu tardive, mais sincere, nous a releves aux yeux du monde, peut-etre meme a nos propres yeux. Nous nous sentons meilleurs depuis que nous sommes plus justes. Ces querelles d'ecoles, dont les hommes de mon age n'ont pas oublie la fureur, se sont apaisees par miracle devant l'ancien generalissime des romantiques, assis, a cote de Corneille, dans l'Olympe de la litterature classique.

L'oeuvre de pacification ne s'arrete pas la. Il s'est produit, grace a l'illustre maitre, une detente sensible dans le monde orageux de la politique; j'en atteste les hommes de tous les partis qu'une meme pensee, un sentiment commun, une admiration fraternelle a rapproches ici, qui s'y sont assis coude a coude, qui ont rompu le pain ensemble et qui, entre les luttes d'hier et les batailles de demain, celebrent aujourd'hui la treve de Victor Hugo.

Aimons-nous en Victor Hugo! et n'oublions jamais, dans nos dissentiments, helas inevitables, que le 27 fevrier 1883 nous avons bu tous ensemble a sa sante. A la sante de Victor Hugo!

Quand les applaudissements se sont apaises, M. Got a souleve a son tour les bravos dont il a l'habitude en portant le toast suivant:

Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi d'avoir ete appele a prendre la parole dans ce banquet.

Je ne le dois qu'a mon age et a mon rang d'anciennete; mais, tout perilleux qu'il me semble d'elever la voix sur un tel sujet et devant une pareille assemblee, je n'ai pas voulu me soustraire a ce devoir, puisqu'il me permet de saluer, en personne, le Maitre, au nom de ceux qui representent ici le theatre.

Un autre a pu apprecier dignement l'ensemble de son oeuvre puissante, au nom des gens de lettres, et vos applaudissements ont prouve qu'il avait dit--et dit a merveille--notre pensee a tous.

Mais la corde dramatique n'est-elle pas, sinon la premiere, du moins la plus retentissante de celle lyre incomparable qui, depuis soixante annees, vibre sans treve a tous les grands souffles de la passion et

de l'ideal?

Permettez-nous donc, messieurs, a nous autres comediens, porte-voix de chaque jour et intermediaires vivants entre le poete et la foule, de vous dire avec quelle joie pieuse nous avons senti monter par degres l'admiration et le respect autour de ces drames immortels.

Heureux ceux d'entre nous qui ont pu s'elever a la hauteur de ses inspirations! Heureux meme ceux dont sa bonte sereine a daigne encourager le devouement et soutenir les defaillances.

Et c'est ma gratitude qui vous porte ce toast, cher et venere maitre.

A Victor Hugo!

Victor Hugo s'est leve et a dit:

C'est avec une profonde emotion que je remercie ceux qui viennent de m'adresser des paroles si cordiales, et que je vous remercie tous, mes chers confreres. Et dans le mot confreres il y a le mot freres.

Je vous serre la main a tous avec une fraterne reconnaissance.

Une longue acclamation a remercie le grand poete de son remerciement. Puis, on est revenu dans le salon ou, jusqu'a minuit s'est prolongee la belle fete, que tous les assistants esperent bien renouveler encore bien des annees.

1884

I

LE DEJEUNER DES ENFANTS DE VEULES

--25 SEPTEMBRE.--

Chaque automne, depuis trois ans, Victor Hugo veut bien accepter l'hospitalite chez Paul Meurice, a Veules, pres Saint-Valery-en-Caux, tout au bord de la mer. Dans le village il est connu, venere, aime; aime des enfants surtout, qu'il a gagnes par son sourire.

En 1884, il veut faire pour les enfants de Veules ce qu'il faisait pour les enfants de Guernesey. Avant de partir, il donnera un banquet aux cent petits les plus pauvres de la commune. Ceux qui n'ont pas trois ans n'en participeront pas moins a la fete; il auront un billet pour la tombola de cinq cents francs qui suivra le repas. Tous les billets gagneront; les moins heureux auront une piece de vingt sous toute neuve; les autres 2 francs, 5 francs, 10 francs, 20 francs. Il y aura un gros lot de cent francs.

Le 25 septembre, pendant que la musique de Veules execute la

Marseillaise, Victor Hugo fait son entrée à l'hôtel Pelletier. Deux tables ont été dressées parallèlement dans la grande salle, et les murs disparaissent sous les guirlandes et les drapeaux. M. Bellemere, le maire de Veules, adresse au poète, en quelques phrases simples et émues, le remerciement qui est dans tous les cœurs. L'instituteur, M. Deschamps, s'avance vers Victor Hugo, à la tête de ses élèves, et lui dit:

J'apporte à votre cœur, interprète soumis,
Doux et vénéré maître à qui l'enfance est chère,
Les hommages, les vœux de vos jeunes amis,
Et je viens présenter les enfants au grand-père.

Tous un jour ils diront: Je l'ai vu! De vos yeux
À leurs fronts peut jaillir une secrète flamme
Et pour eux votre vue être un éveil des cieux.
Je leur apprend les mots, vous leur enseignez l'âme.

Victor Hugo serre la main de l'excellent maître d'école, et dit à son tour:

Mes chers enfants,

À Veules, je suis chez vous; accueillez-moi donc comme m'accueillent chez moi mes petits-enfants Georges et Jeanne. Vous aussi, vous êtes des petits-enfants, et, au milieu de vous, qu'est-ce que je veux être et qu'est-ce que je suis? Le grand-père.

Vous êtes petits, vous êtes gais, vous riez, vous jouez, c'est l'âge heureux. Eh bien, voulez-vous--je ne dis pas être toujours heureux, vous verrez plus tard que ce n'est pas facile--mais voulez-vous n'être jamais tout à fait malheureux? Il ne faut pour ça que deux choses, deux choses très simples: aimer et travailler.

Aimez bien qui vous aime; aimez aujourd'hui vos parents, aimez votre mère; ce qui vous apprendra doucement à aimer votre patrie, à aimer la France, notre mère à tous.

Et puis travaillez. Pour le présent, vous travaillez à vous instruire, à devenir des hommes, et, quand vous avez bien travaillé et que vous avez contenté vos maîtres, est-ce que vous n'êtes pas plus légers, plus dispos? est-ce que vous ne jouez pas avec plus d'entrain? C'est toujours ainsi; travaillez, et vous aurez la conscience satisfaite.

Et quand la conscience est satisfaite et que le cœur est content, on ne peut pas être entièrement malheureux.

Pour le moment, mes chers petits convives, ne pensons qu'à nous rejouer d'être ensemble, et faites, je vous prie, honneur à mon déjeuner de tout votre appétit. Je désire que vous soyez seulement aussi contents d'être avec moi que je suis heureux d'être avec vous.

Toutes les petites mains battent joyeusement. Victor Hugo s'assied, seule "grande personne", au milieu de ses soixante-quatorze jeunes convives, garçons et petites filles, qui sont servis par Mlles Pelletier et par les trois filles de Paul Meurice.

Après le repas, la loterie. Le sort a été intelligent; le gros lot est gagné par une pauvre femme restée veuve avec quatre enfants, qui vient

en pleurant de joie recevoir le lot de sa petite fille endormie dans ses bras.

II

VISITE A LA STATUE DE LA LIBERTE

--29 NOVEMBRE 1884.--

Extrait du _Temps_:

Victor Hugo est allé visiter les ateliers de la rue de Chazelles où se dresse, achevée maintenant et prête à partir, en mai, sur le bateau _l'Isère_, la gigantesque statue de Bartholdi destinée à la rade de New-York. Quelques amis étaient seuls présents à cette visite de l'illustre poète, mais le sculpteur, prévenu depuis la veille, avait fait placer dans un écrin et graver un fragment du cuivre de la statue, et les ouvriers de l'usine Gaget-Gauthier attendaient, fort émus, l'arrivée de Victor Hugo.

Il est venu accompagné de Mme Edouard Lockroy et de sa petite-fille, Mlle Jeanne Hugo. Bartholdi l'a reçu à la porte de l'usine et l'a conduit dans une pièce du rez-de-chaussée pavoisée, pour la circonstance, de drapeaux français marqués aux couleurs américaines.

Là, le sculpteur lui a présenté Mme Bartholdi, sa mère, plus âgée d'une année que Victor Hugo, et, avec cette politesse d'autrefois qui le caractérise, le poète a porté à ses lèvres la main tremblante de l'octogénaire, son aînée, toute fière de cette visite solennelle à l'œuvre de son fils. Mme Bartholdi jeune, M. le comte de Latour, chargé d'affaires d'Amérique, puis le secrétaire du comité de l'Union franco-américaine ont été présentés à Victor Hugo, qui a trouvé pour tous un mot aimable et cordial. Et, tête nue devant tout ce monde, malgré le temps aigre, Victor Hugo a passé devant les ouvriers massés là et le saluant avec un touchant respect.

Devant la gigantesque statue de la Liberté, deux écussons aux étendards de France et d'Amérique portaient les noms de La Fayette et de Rochambeau. Victor Hugo regarde, contemple cette géante de cuivre et de fer, dit: C'est superbe! et entre dans les ateliers. M. Bartholdi, sur les fragments demeurés là, lui explique la façon dont le cuivre a été battu, estampé, dans la seule usine qui put mener à bien un tel travail.

Victor Hugo regarde le lumineux diorama de Lavastre, qui montre la _Liberté éclairant le monde_ telle qu'elle sera dressée sur son piedestal, en face de Long-Island. Le spectateur est placé sur le pont d'un steamer, et, devant lui, a le panorama de New-York, de Brooklyn, de l'Hudson. C'est un petit chef-d'œuvre.

Au moment de quitter l'atelier, Bartholdi demande à Victor Hugo la permission de lui présenter "son vieux collaborateur", Simon.

Timidement perdu dans la foule, M. Simon, que son maître Bartholdi appelle, s'avance, très ému, devant Victor Hugo, qui lui tend la main:

--Ah! monsieur Victor Hugo, je ne vous avais pas vu depuis l'atelier de David!

Victor Hugo sourit:

--Ah! vous etiez de l'atelier de David?

--Oui, monsieur, et je vous vois encore venir poser pour votre buste!

--David! ... Un beau souvenir!

Derriere moi, le docteur Maximin Legrand raconte qu'il n'a pas vu, lui, Victor Hugo depuis l'enterrement de Chateaubriand.

Hugo est pour nous comme de l'histoire vivante.

Et voici Henri Cernuschi qui, lui,--chose incroyable;--n'a jamais parle a Victor Hugo. Bartholdi le nomme au poete, charme.

Cernuschi, montrant la statue geante de la Liberte, dit a Victor Hugo de sa voix male:

--Je vois deux colosses qui s'entre-regardent.

Ce qui a surtout frappe Victor Hugo et ce qui frappera tout le monde, c'est l'interieur de cette figure de quarante-six metres de hauteur c'est en la regardant interieurement qu'on se rend compte de sa taille, qui ne parait pas ecrasante parce que la statue est harmonieuse.--Victor Hugo a gravi lestement deux des etages interieurs de la statue.

--Je peux bien monter les dix! fait-il en riant.

C'est Mme Lockroy qui l'en empeche:--Non, dit-elle avec sa bonne grace charmante, je serais fatiguee.

--Claude Frolo, disons-nous a Victor Hugo, se tuerait tout aussi bien en tombant de la-haut que precipite des tours de Notre-Dame.

Avant de partir, debout devant cette gigantesque image de la Liberte, le poete reste un moment comme en contemplation, voyant devant lui se dresser un gage immense de ce qu'il a toujours reve: l'union.

Il est la, silencieux, les mains dans ses poches, comme s'il etait seul. Puis, d'une voix forte, lentement, il dit en regardant la statue colosse,--ces deux cent mille kilos de metal qui feront face a la France, la-bas:

--_La mer, cette grande agitee, constate l'union des deux grandes terres, apaisees_!

Et comme quelqu'un le prie de dicter ces mots lapidaires, qu'on veut garder, il ajoute doucement, vraiment emu devant cette image de fer et de cuivre de la concorde:

--Oui, cette belle oeuvre tend a ce que j'ai toujours aime, appele: la paix. Entre l'Amerique et la France--la France qui est l'Europe--ce gage de paix demeurera permanent. Il etait bon que cela fut fait.

Ensuite, saluant, salue, appuie au bras de Mme Lockroy et suivi de sa petite-fille, Victor Hugo regagne sa voiture, emportant le fragment de la statue, sur lequel M. Bartholdi a fait graver en hate la date de cette journee, le souvenir de cette glorieuse visite, avec cette inscription:

A VICTOR HUGO
Les Travailleurs de l'Union franco-americaine

Fragment de la statue colossale de la Liberte
presente a l'illustre apotre
de la Paix, de la Liberte, du Progres
VICTOR HUGO
le jour ou il a honore de sa visite
l'oeuvre de l'Union franco-americaine.
29 novembre 1884

Au moment ou Victor Hugo montait en voiture, tous les fronts se sont decouverts et toutes les voix ont crie: Vive Victor Hugo!

Une Americaine a crie avec un accent saxon, entrecoupe par l'emotion:

--Vive Victor Hugo! le plus grand poete de la France!

--Vous pourriez dire du monde, a ajoute le sculpteur.

Tout cela s'est passe sans fracas, dans l'intimite touchante d'une reception familiere, et cependant--les Americains ne s'y tromperont pas--cela est une date, une date desormais historique.

Voltaire, un jour, baptisa le petit-fils de Franklin. Victor Hugo a fait mieux: il a salue la statue qui, pendant des siecles, eclairera les navires abordant dans la grande cite des petits-neveux de Benjamin Franklin.--_Jules Claretie_.

1885

MORT DE VICTOR HUGO

--22 MAI--

Extrait du _Rappel_:

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi 22 mai 1885, a une heure vingt-sept minutes de l'apres-midi.

Il etait ne le 26 fevrier 1802.

Il est mort a quatrevingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

Ne avec le siecle, il semblait devoir mourir avec lui. Il l'avait

tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Il y a huit jours, nous l'avions quitté aussi bien portant que d'habitude. On avait dîné gaiement. On était nombreux, et il avait fallu faire une petite table. Il avait, outre ses habitudes du jeudi, M. de Lesseps et ses enfants. Enfants, jeunes filles, jeunes femmes avaient ajouté à son sourire ordinaire, et il s'était mêlé souvent à la conversation. Nous n'étions pas plus tôt sortis que la maladie le saisissait.

Elle l'a attaqué à deux endroits, au poumon et au cœur. C'a été une lutte terrible. Il était si fortement constitué que par moments le mal cédait, mais pour reprendre aussitôt. Ceux qui le soignaient ont passé par des alternatives incessantes d'espérances et d'angoisses, croyant un instant qu'il n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre, et l'instant d'après qu'il allait guérir.

Lui, il ne s'est pas fait illusion.

Des le premier jour, il disait à Mme Lockroy que c'était la fin.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et souriait.

--Vous vous sentez mieux! lui dis-je.

--Je suis mort.

--Allons donc! Vous êtes très vivant, au contraire!

--Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice:

--Cher ami, comme on a de la peine à mourir!

--Mais vous ne mourez pas!

--Si! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol:--Et elle sera la très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vieillesse l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence, et la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avons tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée.

Hier, jeudi, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé, a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible.

Helas! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant. Il a dit: Adieu, Jeanne! Et la prostration l'a repris. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis le bruit s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul; mais n'importe, le voir la gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.--_Auguste Vacquerie_.

La nouvelle de la maladie de Victor Hugo ne s'était répandue que dans la journée du dimanche. Mais, à partir de ce moment, elle avait été l'unique pensée de Paris.

Le lundi 18 mai, les journaux publiaient ce premier bulletin:

"Victor Hugo, qui souffrait d'une lésion du cœur, a été atteint d'une congestion pulmonaire.

GERMAIN SEE. Dr EMILE ALLIX."

Le mardi, il y eut une consultation des docteurs Vulpian, Germain See et Emile Allix. Ils rédigèrent le bulletin suivant:

"L'état ne s'est pas modifié d'une manière notable. De temps à autre, accès intenses d'oppression."

Les bulletins se succédaient ainsi chaque jour, signalant tantôt des syncopes alarmantes, tantôt un calme relatif et quelque tendance à l'amélioration. Paris, on pourrait dire la France entière, a passé, avec les amis et les proches, par des alternatives de crainte et d'espérance et a suivi, heure par heure, les péripéties de la maladie.

Le soir, sur les boulevards, on s'arrachait les journaux pour y chercher les bulletins et les nouvelles. À chaque instant, des voitures s'arrêtaient devant le petit hôtel de l'avenue Victor Hugo; des personnalités parisiennes, des étrangers, descendaient, s'informaient avec anxiété, s'inscrivaient ou déposaient leur carte. Sur les trottoirs, autour de la maison, toute une foule attendait.

Le 22 mai, la fatale nouvelle se répandit avec une incroyable rapidité et jeta la consternation dans Paris. Il n'y eut qu'un cri: deuil

national!

La chambre des députés ne siégeait pas ce jour-là; mais les députés y étaient venus en foule pour attendre les nouvelles. À une heure cinquante minutes, on affichait à la salle des Pas-Perdus, cette laconique dépêche: "Victor Hugo est mort à une heure et demie." L'émotion est profonde. Toutes les commissions convoquées se retirent sur-le-champ.

Au sénat, à l'ouverture de la séance, M. Le Royer, président, se lève, et dit, au milieu de l'émotion de tous:

"Messieurs les sénateurs,

"Victor Hugo n'est plus.

"Celui qui, depuis soixante années, provoquait l'admiration du monde et le légitime orgueil de la France, est entré dans l'immortalité...."

Le président termine en proposant au sénat de lever la séance en signe de deuil.

La séance est immédiatement levée.

Au conseil municipal de Paris, la nouvelle de la mort de Victor Hugo est apportée au milieu d'une délibération, qui est aussitôt interrompue. Le président propose de lever la séance.

M. Pichon demande, de plus, que "le conseil municipal décide qu'il se rendra en corps, et immédiatement, à la demeure de Victor Hugo, pour exprimer à la famille du plus grand de tous les poètes les sentiments de sympathie et de condoléance profonde des représentants de la ville de Paris."

La proposition de M. Pichon est unanimement adoptée, et le conseil municipal se rend en corps à la maison mortuaire.

À l'institut, ce n'était pas le jour de séance de l'académie française, c'était celui de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et la règle est qu'une classe de l'Institut ne doit lever la séance en signe de deuil que pour ses propres membres. À la nouvelle de la mort de Victor Hugo, l'académie des inscriptions lève aussitôt la sienne.

Le lendemain, l'académie des sciences morales et l'académie des beaux-arts rendaient à l'illustre mort le même hommage.

À Rome, la chambre des députés est en séance quand le télégraphe apporte la triste nouvelle. M. Crispi monte à la tribune: "La mort de Victor Hugo, dit-il, est un deuil, non seulement pour la France, mais encore pour le monde civilisé." Le président de la chambre ajoute: "Le génie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France, il honore aussi l'humanité. La douleur de la France est commune à toutes les nations. L'Italie reconnaissante s'associe au deuil de la nation française [Note: Voir aux Notes les procès-verbaux de ces séances]."

Est-il besoin de dire la part que, dès ce premier jour, la presse parisienne et française prit dans le deuil de tous? Plusieurs journaux du soir parurent encadrés de noir. Tous étaient pleins du souvenir et

de la louange du poete.

A la maison de Victor Hugo, la douleur universelle se traduisait par l'affluence des visites, des lettres, des depeches, des adresses.

A une heure et demie, Victorien Sardou, qui connaissait a peine Victor Hugo, venait prendre des nouvelles, apprenait que tout etait fini et s'en allait en sanglotant. Comment citer tous les noms, tous les temoignages: le president de la Republique, les presidents des deux chambres, les ministres, les deputes et les senateurs en foule, le bureau du conseil general de la Seine, et tant d'amis qu'il faut renoncer a les dire.

Et les villes de France,--Montpellier, Nancy, Compiegne, Saumur, Troyes, Melun, Tarascon, Abbeville, etc.; les maires de Clermont-Ferrand, de Marseille, de Toul, au nom de leur conseil municipal, etc.

Et l'etranger,--les macons italiens de Rome, le cercle Mazzini de Genes, la colonie francaise de Londres, la Concordia, association des litterateurs de Vienne, l'association des ecrivains et artistes de Buda-Pesth, etc. Les journaux de Londres avaient fait des editions speciales; la Pall Mall Gazette donnait, le soir meme du 22, un portrait de Victor Hugo.

Pour les amis inconnus, ils sont innombrables. A minuit et demi on venait encore s'inscrire en masse sur une petite table, eclairee de deux lanternes, qui avait ete installee devant la maison mortuaire.

Le 2 aout 1883, Victor Hugo avait remis a Auguste Vacquerie, dans une enveloppe non fermee, les lignes testamentaires suivantes, qui constituaient ses dernieres volontes pour le lendemain de sa mort:

Je donne cinquante mille francs aux pauvres.

Je desire etre porte au cimetiere dans leur corbillard.

Je refuse l'oraison de toutes les eglises; je demande une priere a toutes les ames.

Je crois en Dieu.

VICTOR HUGO.

Il fallait concilier la modestie de ces dispositions avec l'eclat que voulait donner la France a des funerailles qui, dans la pensee de tous, devaient etre telles qu'aucun roi, qu'aucun homme n'en aurait encore eu de pareilles.

Des le 22 mai, le president du conseil, M. Henri Brisson, avait annonce au senat, avant la levee de la seance, que le gouvernement presenterait le lendemain aux chambres, un projet de loi pour faire a Victor Hugo des funerailles nationales.

Le conseil municipal de Paris avait, le meme jour, sur la proposition de M. Deschamps, emis le voeu "que le Pantheon fut rendu a sa destination primitive et que le corps de Victor Hugo y fut inhume."

Le 23 mai, le president du conseil, a l'ouverture de la seance du senat, prononcait sur Victor Hugo de memorables paroles. Il disait:

"Son genie domine notre siecle. La France, par lui, rayonnait sur le monde. Les lettres ne sont pas seules en deuil, mais aussi la patrie et l'humanite, quiconque lit et pense dans l'univers entier ... C'est tout un peuple qui conduira ses funerailles."

Et il presentait un projet de loi par lequel des funerailles nationales seraient faites a Victor Hugo.

L'urgence aussitot est votee, le rapport redige et lu, et le projet de loi adopte sans discussion.

A la chambre des deutes, apres un eloquent discours de M. Floquet, president, les funerailles nationales sont egalement votees, par 415 voix sur 418 votants.

M. Anatole de La Forge depose alors la proposition qui suit:

"Le Pantheon sera rendu a sa destination premiere et legale.

"Le corps de Victor Hugo sera transporte au Pantheon."

Il demande l'urgence, qui est votee. La discussion est remise au mardi suivant.

En attendant, une commission est nommee par le ministre de l'interieur, sous la presidence de M. Turquet, sous-secetaire d'etat a l'instruction publique, pour organiser les funerailles nationales.

La commission se compose de MM. Bonnat, Bouguereau, Dalou, Garnier, Guillaume, Mercie, Michelin, president du conseil municipal, Peyrat, Ernest Renan et Auguste Vacquerie.

MM. Alphand, Bartet et de Lacroix sont adjoints a la commission pour executer ses decisions.

Comme si le genie de Victor Hugo dictait, une idee nouvelle et grande se presente a tous:

La commission decide: Le corps de Victor Hugo sera expose sous l'Arc de Triomphe. Il partira de la pour le lieu de sa sepulture.

La commission choisit, dans sa seconde seance, le projet de decoration de l'Arc de Triomphe presente par M. Garnier.

Mais ou serait inhume Victor Hugo?

L'Assemblee nationale de 1791 avait decide que le Pantheon "serait destine a recevoir les cendres des grands hommes, a dater de l'epoque de la liberte francaise"; elle avait fait inscrire sur le fronton: AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE; et elle avait immediatement decerne a Mirabeau l'honneur de cette sepulture. Une ordonnance de Louis-Philippe avait, en 1830, confirme la loi de l'assemblee nationale. Il est vrai que deux decrets des deux Napoleon avaient retabli le culte au Pantheon, mais ces decrets n'avaient jamais ete executes.

Le gouvernement de la République jugea que, pour restituer le Pantheon aux grands hommes, une loi n'était pas nécessaire; un décret suffisait.

Le 26 mai 1885, deux décrets du président de la République étaient insérés au Journal officiel. Le premier rendait le Pantheon "à sa destination primitive et légale". Le second décidait que le corps de Victor Hugo serait déposé au Pantheon.

Ainsi le corps de Victor Hugo irait reposer au Pantheon, après être parti de l'Arc de Triomphe. On ne pouvait, jusqu'ici, rien rêver de plus grand.

La décoration de l'Arc de Triomphe ne devait pas être terminée avant le samedi 30 mai.

La date des funérailles fut fixée au lundi 1er juin, onze heures du matin.

Le corps de Victor Hugo serait exposé sous l'Arc de Triomphe pendant la journée du dimanche 31 mai.

L'itinéraire du cortège funéraire fut ainsi réglé par le conseil des ministres: il descendrait les Champs-Élysées jusqu'à la place de la Concorde, traverserait le pont, suivrait le boulevard Saint-Germain, prendrait le boulevard Saint-Michel et arriverait au Pantheon par la rue Soufflot.

À l'Arc de Triomphe, des discours seraient prononcés au nom des corps constitués: le sénat, la chambre des députés, le gouvernement, l'Académie française, le conseil municipal de Paris, le conseil général de la Seine. Les autres discours seraient prononcés au Pantheon.

Le lundi 1er juin, jour des funérailles nationales, serait comme un jour férié. Toutes les écoles et toutes les administrations publiques seraient fermées.

Le samedi 23 mai, le corps de Victor Hugo avait été embaumé et reposait maintenant sur son lit couvert de fleurs.

Le visage du poète était tout empreint d'un calme et d'une majesté suprêmes.

Le sculpteur Dalou modéla la tête de Victor Hugo. MM. Bonnat, Falguière, Clairin, Léopold Flameng et Guillaumet firent des croquis. M. Léon Glaize peignit la chambre.

Pendant toute la semaine, une foule innombrable et sans cesse renouvelée vint s'inscrire à la maison mortuaire. Des gardiens de la paix maintenaient la double file. Un lierre qui tapisse le mur à l'intérieur du jardin déborde un peu au sommet; c'était à qui en atteindrait une feuille.

Le lundi, les étudiants des diverses facultés de Paris se rendirent en corps auprès de la famille, si nombreux que la plupart durent rester dehors. L'un d'eux prit la parole et exprima éloquemment la douleur causée aux élèves des écoles "par la perte du grand poète qui a si admirablement traduit tous les sentiments chers à la jeunesse".

Les ouvriers et leurs delegations n'etaient pas les moins empressees et les moins affliges.

De toutes parts ne cessaient d'arriver a la famille et aux amis les condoleances et les hommages des representants les plus autorises et les plus illustres de la France et du monde. On ne peut que citer pe-le-mele et comme au hasard: Emile Augier, M. et Mme Rattazzi, Benjamin Bright, Jules Simon, Clemenceau, Gounod, la Chambre nationale du Mexique, le roi de Grece, Antoine, depute de Metz, Zorilla, la maison de Lar et Lara d'Espagne, le gouvernement roumain, les representants de l'ile de Crete, le prince Torlonia, syndic de Rome, Paul Bert, les artistes et le directeur de la Porte-Saint-Martin, Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale, Greard, Camille Saint-Saens, Menotti Garibaldi, la veuve d'Edgar Quinet, le pere de Gambetta, le fils de Canaris, le fils de Mickiewicz, Benito Juarez, Sacher Masoch, Mounet-Sully, etc. Tous envoyaient les lettres et les telegrammes les plus emus et les plus touchants.

Nombre de villes d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre, de Belgique, de Portugal, du Trentin, etc., firent parvenir des adresses: "Le peuple grec, ecrivait M. Theodore Delyannis, pleure en Victor Hugo le plus ancien, le plus genereux et le plus constant des philhellenes." Toute l'Europe partageait le deuil de la France.

Durant toute la semaine, les journaux, sans distinction d'opinion, furent remplis chaque jour du nom et de la gloire de Victor Hugo. Il faut pardonner, en les omettant, quelques basses insultes clericales. Partout ailleurs concert unanime de douleur et d'admiration.

Ernest Renan:

Victor Hugo a ete une des preuves de l'unite de notre conscience francaise. L'admiration qui entourait ses dernieres annees a montre qu'il y a encore des points sur lesquels nous sommes d'accord.

Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions litteraires, la France, depuis quelques jours, a ete suspendue aux recits navrants de son agonie, et maintenant il n'est personne qui ne sente au coeur de la patrie un grand vide.

Il etait un membre essentiel de l'eglise en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la fleche de cette vieille cathedrale s'est ecroulee avec la noble existence qui a porte le plus haut en notre siecle le drapeau de l'ideal.

Leconte de l'Isle:

Dors, Maitre, dans la paix de ta gloire! Repose,
Cerveau prodigieux, d'ou, pendant soixante ans,
Jaillit l'eruption des concerts eclatants.
Va! la mort venerable est ton apotheose:
Ton esprit immortel chante a travers les temps!

Pour planer a jamais dans la vie infinie,
Il brise comme un Dieu les tombeaux clos et sourde,
Il emplit l'avenir des voix de ton genie,
Et la terre entendra ce torrent d'harmonie
Rouler de siecle en siecle en grandissant toujours!

Edmond Scherer:

Le monde civilise tout entier portera le deuil du grand poete; il sentira qu'une grande lumiere s'est eteinte, et que le plus glorieux des fils de la France moderne est entre definitivement par la mort dans cette immortalite dont, vivant, il avait deja connu les premices.

Victor Hugo a ouvert dans noire histoire litteraire une epoque. Il a ete a la fois tres fort et tres nouveau. On n'a longtemps voulu voir en lui qu'un chef d'ecole; il a ete plus et mieux que cela, un createur, un initiateur. Je ne vois personne a lui comparer en ce genre, ni Ronsard, ni Corneille, ni Voltaire. Ajoutons qu'il a ete plus extraordinaire que les plus grands; Victor Hugo n'a pas ete seulement un genie, il a ete un phenomene.

Arsene Houssaye:

Un siecle apres la mort de Voltaire, nous saluons la meme apotheose pour Victor Hugo. Ils ne se ressemblent pas par le genie, ce poete et ce philosophe, ces deux conteurs merveilleux; ils se ressemblent par l'amour de l'humanite. Ce sont deux papes de l'esprit humain.

Henri Fouquier:

Victor Hugo a ete le poete du siecle.

Pas un homme, dans le monde entier contemporain, ne pourrait songer un instant a opposer son oeuvre a l'oeuvre immense de Victor Hugo.

Il n'est pas une forme de la pensee humaine qu'il n'ait abordee, toujours avec superiorite, le plus souvent avec genie. Sa lyre avait toutes les cordes; il a ete sans effort de la chanson d'Anacreon au poeme epique de Dante. Il a tout compris de l'humanite, tout aime, tout chante.

Henry Houssaye:

Le genie de Victor Hugo rayonne sur la France depuis soixante ans. Cinq generations d'ecrivains l'ont salue vivant comme un maitre souverain. Ce siecle est plein de lui, de ses oeuvres, de ses paroles, de sa langue, de ses conceptions, de la musique de ses vers, de la lumiere de ses idees. De Sainte-Helene a l'ile de Chio, tous les vaincus ont trouve sa voix d'airain pour les glorifier. Immense a ete et est encore son action sur les lettres francaises. Tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, les prosateurs comme les poetes, les journalistes comme les auteurs dramatiques, procedent plus ou moins de lui. Ils se servent d'epithetes et d'images, ils ont des alliances de termes et des surprises de rimes, des tours de phrases et des formes de pensee, qui sont des reminiscences inconscientes de Victor Hugo. Le style moderne est marque a son empreinte. Son oeuvre ecrite passe par le nombre des volumes celle meme de Voltaire et egale par la puissance et l'eclat celle des plus grands poetes.

On ne peut pas dire de Victor Hugo qu'il meurt pour entrer dans l'immortalite, car son immortalite avait commence lui vivant. Depuis quinze ans et plus, il assistait a son apotheose. Ses adversaires memes, ceux de la politique et ceux des lettres, se taisaient devant sa glorieuse vieillesse. Et, avec le vingtieme siecle, viendra la

vraie posterite, non point cette posterite des premieres annees, soumise a tant de modes et a tant de variations, mais la grande, l'eternelle, l'immuable posterite, celle ou sont dans le rayonnement supreme Eschyle, Dante, Shakespeare et le grand Corneille.

Camille Pelletan:

Quelle vie et quelle oeuvre! Ce siecle en est rempli.--Peut-on parler du poete qui a fait vibrer toutes les emotions, qui a donne a la strophe son plus prodigieux coup d'aile, et dont on ne peut resumer l'oeuvre que par le titre qu'il a ecrit sur une de ses oeuvres: "Toute la Lyre?"

Faut-il parler de l'ecrivain;--du plus prodigieux manieur de la langue francaise qui ait jamais existe;--du Maitre qui n'a pas seulement produit les plus etonnants chefs-d'oeuvre, mais qui a encore cree le style et l'ecole litteraire du dix-neuvieme siecle?

Faut-il parler du genie profond, qui a donne de nouveaux accents a la pitie humaine, qui a traduit, par ce qu'il y a de plus puissant dans la langue, ce qu'il y a de plus profond dans la misericorde pour tout ce qui souffre;--de l'auteur de Claude Gueux et des Miserables, du poete qui a chante, toutes les decheances?

Faut-il enfin parler du combattant? Faut-il rappeler comment l'homme, a qui il etait si aise et si glorieux de jouir d'une admiration incontestee, s'est jete dans la bataille, du cote ou il voyait l'ideal, le droit, le peuple, l'avenir? Faut-il rappeler le proscrit, Titan enchaîne sur un rocher de l'ocean, et defiant, écrasant de la le despote? Faut-il rappeler ce grand coeur, qui seul, dans la hideuse folie de la guerre civile, plus encore, apres la defaite, a l'heure de l'immense deroute qui charriait dans ses flots irresistibles les derniers sentiments d'humanite ..., faut-il rappeler l'homme qui alors, en pleine terreur, livra son front glorieux aux huetes, se mit en travers des furieux et couvrit les proscrits de sa poitrine?....

Comme Voltaire, il a remue le monde, parce qu'il l'a aime.

Auguste Vitu:

C'en est fait, Victor Hugo "entre vivant dans la posterite", entre aujourd'hui glorieusement dans la mort.

Environne de l'admiration publique, console de ses epreuves passees et de ses douleurs domestiques par une popularite prodigieuse et sans exemple dans notre pays, Victor Hugo n'apparaissait plus que comme le symbole radieux du genie de la France.

Nulle royaute litteraire n'egala jamais la sienne. Voltaire regnait a d'autres titres. On a dit de Voltaire qu'il etait le second dans tous les genres. Victor Hugo, au contraire, est et demeurera le premier dans plusieurs. Ni dans ce siecle, ni dans nul des siecles qui l'ont precede, la France n'a possede un poete de cette hauteur, de cette abondance et de cette envergure. Il est pour nous ce que Dante, Petrarque, le Tasse et l'Arioste reunis furent pour l'Italie; c'est le chene immense dont les robustes frondaisons couvrent depuis soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensee francaise.

Henry Maret:

Ne vous semble-t-il pas que ce soit la un coucher d'astre, et que nous entrions dans je ne sais quelles tenebres?

Comme Voltaire, mourant presque au meme age, presque au meme jour, il donnera son nom au siecle qu'il a illumine de son genie, qu'il a eclaire de sa bonte.

Deuil national, deuil universel, deuil avant tout de ce Paris qu'il a tant aime. La cite, qu'il a baptisee capitale du monde, fera a son poete de splendides funerailles; l'atelier chomera, le theatre fermera, les passions s'apaiseront, et les partisans des vieux trones se joindront aux fils de la Revolution pour accompagner, tristes et recueillis, les restes du chantre sublime de toutes les gloires et de tous les malheurs.

Henri Rochefort:

Le grand amnistieur, c'est sous ce nom et avec ce caractere que le souvenir de Victor Hugo restera vivant parmi le peuple. Il n'est alle rendre visite aux souverains que pour demander la grace de quelque proscrit. Lorsqu'en 1869 j'allai voir a La Have l'illustre Armand Barbes, j'aperçus dans sa chambre a coucher un portrait de Victor Hugo:

"Est-il ressemblant?" me demanda-t-il; et il ajouta: "Comprenez-vous que sans lui j'aurais eu certainement la tete coupee, et que je ne l'ai jamais vu?"

Après la Commune, la premiere voix qui cria: Amnistie! fut la voix de Victor Hugo; comme ce fut sa porte qui s'ouvrit la premiere aux echappes de la Semaine sanglante.

Victor Hugo, depuis, a demande la grace du patriote Oberdank a l'empereur d'Autriche, la grace du justicier de l'espion James Carey a la reine d'Angleterre....

Emile Augier:

La France perd le plus illustre de ses fils.

Vous perdez, Meurice et vous, mon cher Vacquerie, le meilleur et le plus glorieux des peres.

Emile Zola, a George Hugo:

... Victor Hugo a ete ma jeunesse, je me souviens de ce que je lui dois. Il n'y a plus de discussion possible en un pareil jour; toutes les mains doivent s'unir, tous les ecrivains francais doivent se lever pour honorer un maitre et pour affirmer l'absolu triomphe du genie.

Theodore de Banville:

... Ah! le deuil n'est pas seulement pour Paris, pour la France, pour l'Europe; il est pour le monde entier, car la patrie du plus grand des poetes etait partout, et il laisse des orphelins partout. Ceux qui perdent en lui un pere, ce ne sont pas seulement les poetes, les ecrivains, les artistes, les penseurs; ce sont les humbles, tous les

souffrants, tous les petits, tous les misérables, tout le peuple, dont il pansait et baisait les blessures; ce sont les riches, les heureux, les triomphants, les rois du monde, dont il élevait les cœurs vers la charité et vers l'idéal; ce sont toutes les patries, à qui il tendait les branches d'olivier pacifiques, en leur disant de sa voix attendrie et dominatrice: Aimez-vous les uns les autres!

Oui, l'âme de Victor Hugo est avec ses pareils, avec Homère, avec Pindare, avec Eschyle, avec Dante, avec Shakespeare; mais aussi elle est, elle sera vue toujours vivante parmi nous; et longtemps après que les petits-fils de nos fils seront couchés sous le gazon, c'est elle, c'est cette âme qui continuera à éclairer les hommes, et à les embraser des feux de l'immense amour. Tout ce qui sera fait de grand, de beau, d'héroïque, sera nécessairement fait en son nom. Victor Hugo sera présent, il sera visible parmi nous toutes les fois que la vieillesse sera honorée, que la femme sera déifiée, que la misère sera consolée; toutes les fois que retentira un noble chant de lyre, faisant s'ouvrir mystérieusement les portes du ciel...

II

LES FUNERAILLES

31 MAI

A l'Arc de Triomphe.

Depuis l'heure où s'était répandue la nouvelle de la mort de Victor Hugo, et pendant toute la semaine où son corps était resté étendu sur le lit mortuaire, la douleur avait été immense, comme peut l'être la douleur d'un peuple.

Les funérailles eurent un tout autre caractère.

On ne sait qui, le premier, prononça le mot "apothéose", mais tout de suite ce mot fut dans toutes les bouches et dans toutes les pensées.

Après avoir pleuré son poète, la France, dans ces deux journées suprêmes, ne pensa plus qu'à le glorifier. Ce fut comme une fête funéraire, qui prit aussitôt les proportions d'un colossal triomphe.

La mise en bière du corps de Victor Hugo avait eu lieu le samedi, à dix heures et demie du soir, en présence de la famille et d'un petit nombre d'amis.

On aurait voulu que le transport au catafalque de l'Arc de Triomphe se fit la nuit et secrètement. Mais les vingt maires de Paris demandèrent à se joindre, dans le trajet, au premier cortège intime. On laissa du moins ignorer l'heure indiquée: la première heure, cinq heures et demie du matin. La foule attendit toute la nuit dans la rue.

À six heures, la bière fut descendue de la chambre mortuaire et placée dans un fourgon des pompes funèbres, qui disparaissait sous les fleurs et les couronnes.

La famille, les amis, les maires de Paris suivirent, et traversèrent toute cette population emue et recueillie.

La fut jeté pour la première fois, et à plusieurs reprises, ce cri qui devait souvent retentir le lendemain, et qui pouvait paraître singulier sur le passage d'un mort: Vive Victor Hugo! Pour le peuple, son poète était toujours vivant. Vive Victor Hugo! cela voulait dire: Vive son œuvre et vive sa gloire!

Parmi les amis qui suivaient le convoi, un groupe à part était formé par des jeunes gens qui avaient réclamé l'honneur de veiller auprès du corps, pendant le jour et la nuit où il allait rester sous le catafalque de l'Arc de Triomphe. Quels étaient ces jeunes gens? Les mêmes qui, quatre ans auparavant, avaient préparé la fête de l'anniversaire du 27 février 1881. On se rappelle que, ce jour-là, ils avaient assigné l'Arc de Triomphe comme point de départ au peuple qu'ils amenaient saluer Victor Hugo; ils amenaient aujourd'hui Victor Hugo à la rencontre du peuple, au même lieu de rendez-vous.

Rien de plus grandiose que cet aspect: l'Arc de Triomphe en deuil.

Du haut du fronton, un immense crêpe noir tombe en diagonale de la corniche opposée au groupe de Rude. Le quadrigue de Falguière, qui surmontait alors le monument, apparaissait aussi sous un voile noir. Aux quatre coins pendent des oriflammes. De longues draperies noires frangées de blanc, décorées d'écussons où se lisent les titres des œuvres du poète, ferment trois des ouvertures. Sur l'une des faces latérales, l'image de Victor Hugo, portée par deux Renommées embouchant la trompette lyrique.

Sous la grande arche faisant face à l'avenue des Champs-Élysées se dresse le catafalque. Il est surélevé de douze marches et touche presque à la voûte. À la base, un grand médaillon de la République. Au-dessus, les hautes initiales V. H., que surmonte une sorte de disque lumineux aux rayons phosphorescents.

Devant le catafalque monumental, le sarcophage où sera déposé le corps, exhausse sur un piédestal et recouvert de velours noir semé de larmes d'argent. Sur les marches, l'entassement des couronnes.

De chaque côté de l'Arc de Triomphe s'élancent deux oriflammes noires aux étoiles d'argent. Tout autour, sur le rond-point, deux cents lampadaires et torchères.

Le gaz, allumé en plein jour jette sous les crêpes noirs une lueur étrange et funèbre.

Un bataillon scolaire, relevé toutes les deux heures, formera la garde d'honneur. Quatre huissiers du sénat, en grande tenue de cérémonie, se tiennent aux coins du sarcophage. Deux rangs de cuirassiers en armes gardent l'entrée.

C'est un spectacle sans précédent dans l'histoire des honneurs rendus aux grands hommes que celui qui fut donné par cette journée, veille des funérailles de Victor Hugo.

À partir du moment où le corps fut exposé sous l'Arc de Triomphe, le peuple, que le poète aimait, n'a cessé de l'entourer. Paris entier, non plus, comme en 1881, pendant six heures, mais pendant un jour et

une nuit, a defile ou s'est tenu devant son cercueil, consacrant par son hommage unanime l'entree du maitre, non plus dans sa quatrevingtieme annee, mais dans son immortalite.

Les boulevards, les rues, les avenues, presentaient, dans Paris, le meme aspect singulier: des groupes et des voitures marchant dans la meme direction, tous n'ayant qu'un unique objectif, l'Arc de Triomphe.

La foule repandue sur les avenues qui aboutissent a l'Etoile s'arretait devant le cordon ininterrompu des cavaliers de la garde republicaine entourant le monument. Ceux qui voulaient defiler devant le catafalque prenaient la file sur l'avenue Friedland. Quelle file! longue de trois cents metres sur toute la largeur de l'avenue! une masse compacte, que ni le soleil, ni l'attente, ni la poussiere, ne parvenaient a entamer; des femmes, des vieillards qui ne se fatiguaient pas; des enfants sur les epaules de leur pere, d'autres meles a la cohue et qu'on retirait par instants a demi etouffes.

A sept heures, la foule etait aussi epaisse qu'au commencement de la journee; mais, en vertu des decisions prises, le defile devait s'arreter. Bon nombre de ceux qui avaient attendu pendant deux ou trois heures voulurent neanmoins passer, malgre les gardes. Il s'ensuivit un tumulte, qui heureusement n'eut pas de suite. Les milliers de citoyens venus pour honorer une derniere fois le grand mort eurent bien vite repris leur attitude calme et digne.

On avait, a ce moment, de la place de la Concorde, un coup d'oeil saisissant: l'avenue des Champs-Elysees noire et grouillante de foule; au-dessus du rond-point de Courbevoie, les derniers feux du soleil couchant empourprant l'horizon, et l'Arc de Triomphe detachant sa masse sombre sur ce fond d'or et de flamme.

L'exposition nocturne du corps de Victor Hugo fut quelque chose de plus etonnant encore que tout le reste, et ceux devant lesquels cette vision a passe ne l'oublieront jamais.

Dans la soiree, la maree de la foule etait revenue, plus enorme, s'il est possible, que dans le jour. A partir de neuf heures, les Champs-Elysees et toutes les avenues rayonnant autour de l'Etoile charriaient de veritables fleuves humains.

Ce que cette foule avait sous les yeux etait inimaginable.

Par un merveilleux parti pris de lumiere et d'ombre, on n'avait projete de clarte, une clarte tres vive, que sur un seul cote, le cote droit, de l'Arc de Triomphe. Tout autour, dans les lampadaires allumes, brulait une flamme verdatre. Sur la chaussee, au pied du cenotaphe deroulant ses profils lames d'argent sur un ciel gris et triste, s'ouvrait une double haie de cuirassiers portant des torches. Refletees par l'acier et le cuivre des casques et des cuirasses, toutes ces lueurs tremblantes brillaient et voltigeaient fantastiquement sur ces cavaliers noirs, superbes dans leur immobilite de statues. De meme, sur la face de pierre impassible et morne de l'Arc de Triomphe, les longs plis flottants des drapeaux et des oriflammes se tordaient et s'echevelaient, comme desesperes, dans le vent.

A la beaute de ce tableau, l'immense bruit que faisait autour le peuple ajoutait la vie.

De pres, il y a de tout dans ce bruit; aux paroles d'admiration, de benediction et de recueillement se melent des cris, des appels vulgaires, --marchands d'oranges, vendeurs et declamateurs de pretendues pieces de poesie, camelots colportant des medailles commemoratives, des photographies, des epingles, loueurs de chaises et d'echelles, chansons et choeurs improvisees et incoherentes; les entretiens serieux ou touchants sur les oeuvres et les actes du poete sont troubles ca et la par des disputes, des quolibets, des huees; de minuit a deux heures, ce tumulte confus bat son plein; et, quand on est dans la foule meme, toute cette clameur de la foule, pour ceux qui sont attendris et graves, detonne parfois choquante et grossiere.

De loin, aux abords du monument, dans le silence qui enveloppe l'Arc de Triomphe, tous ces bruits se fondent en une tranquille et souveraine harmonie. Pour voir, il faut etre du cote de la foule; il faut, pour entendre, etre du cote du mort. Le poete a bien souvent compare et confronte dans sa pensee le peuple et l'ocean, qu'il aimait egalement tous deux. Cette vaste rumeur du peuple, dans la profonde paix qui regne autour du cercueil, n'est plus que le calme et grave retentissement de la mer, bercant pour la derniere fois Victor Hugo endormi. Et c'est avec cette douceur qu'elle arrive aux oreilles des jeunes poetes assis sur des chaises de deuil aux angles du catafalque, qui, religieusement, veillent le pere.

La foule, apres deux heures, a commence a s'eclaircir.

Toute la nuit, le ciel est reste gris et sombre. Pas une etoile, sauf une qui a brille sur le monument au commencement de la soiree. Un nuage l'a cachee, et aucune eclaircie ne s'est produite depuis.

A trois heures, le jour point, une blancheur court vers l'orient. Aussitot les lampadaires et la ceinture de flamme des urnes s'eteignent; les cuirassiers soufflent leurs torches et mettent sabre au clair; la veillee nocturne est terminee.

L'Arc de Triomphe apparait dans le jour naissant avec des formes confuses. Paris surgit dans l'indecise clarte de l'aube. Il n'y a plus d'allumees que les lanternes de quelques voitures et les bougies des camelots sur les etalages en plein vent.

Des ouvriers se mettent a l'oeuvre pour disposer les banquettes reservees aux corps officiels et aux invites et la tribune des orateurs. Des cavaliers de la garde republicaine se portent en avant pour deblayer les abords de la place, surtout du cote de l'avenue des Champs-Elysees.

Enfin le jour grandit; une pluie fine tombe pendant un quart d'heure, puis une déchirure se fait dans le reseau nuageux et un coin de ciel bleu apparait.

De larges bandes orangees strient l'horizon du cote du levant; c'est le soleil.

C'est le reveil pour beaucoup de gens qui de nouveau s'empresent vers l'Arc de Triomphe. La foule, un moment diminuee, grossit rapidement. Il n'est que cinq heures, et deja des sonneries lointaines de clairons retentissent, des societes de gymnastique se dirigent vers leurs rendez-vous.

L'animation s'accroît peu à peu; les délégations se groupent aux lieux de réunion désignés par la commission des obsèques. Les musiques et les fanfares résonnent de tous côtés. De nouveaux porteurs de couronnes, les unes pendues à une perche, les autres installées sur des brancards, arrivent ajouter à celles qui jonchent les marches du catafalque. Les roses, les lilas, les bleuets, les violettes s'entassent, emmelant leurs écharpes de soie aux inscriptions d'or. L'air alentour s'embaume de toute cette montagne de fleurs.

1er JUIN

Les discours.

À onze heures, les canons du mont Valerien, par une salve de vingt et un coups, annoncent le commencement de la cérémonie.

Les groupes du cortège et la foule emplissent les avenues, mais la vaste place de l'Étoile est vide.

Devant l'Arc de Triomphe a été réservé un demi-cercle, partagé en deux moitiés égales par une allée conduisant au catafalque, et garni de bancs drapés de noir.

À gauche, prennent place: le ministère au complet, M. Henri Brisson en tête, la grande chancellerie de la Légion d'honneur, la maison militaire du président de la République, conduite par le général Pittié, le corps diplomatique; lord Lyons, le prince de Hohenlohe, le comte Hoyos, le général Menabrea, le comte de Beyens, Nazare-Aga, sont là, l'uniforme tout chamarré d'or et la poitrine constellée de décorations. Les bureaux du Sénat et de la Chambre sont aussi de ce côté, et derrière se pressent les sénateurs et les députés, l'écharpe tricolore croisée sur la poitrine, les conseillers municipaux avec l'écharpe bleue et rouge, les membres de l'Institut avec l'habit à palmes vertes, la cour des comptes et la cour de cassation.

À droite, la famille et les amis. Derrière eux, les invités de la littérature et de la presse. Il faudrait citer tous les noms connus dans les lettres et dans les arts pour nommer ceux qui étaient là. À côté d'eux, les autorités militaires, un groupe tout resplendissant de broderies et de panaches, les maires de Paris, les tribunaux, les avocats.

L'élite de la France est autour du glorieux cercueil.

La musique de la garde républicaine fait entendre la marche funèbre de Chopin. Aussitôt après les discours officiels sont prononcés.

Une petite tribune tendue de noir passément d'argent a été dressée à la travée de droite. C'est là, au milieu de cette foule choisie, avec la formidable rumeur des sept cent mille personnes entassées dans les avenues, sous le ciel immense auquel les nuages gris faisaient à ce moment-là un voile de deuil, devant l'un des plus grands morts que la France ait jamais pleurés, que les orateurs ont pris la parole.

Le premier discours [Note: Voir les Discours aux Notes.] a été celui de M. Le Royer, président du Sénat. Il a débuté avec ampleur, se

demandant, "en presence de cette foule immense, de toute une nation inclinee devant un cercueil, ce que le langage humain, dans son expression la plus haute, pourrait ajouter aux temoignages de douleur et d'admiration prodigues a ce prodigieux genie". Il a termine par ce cri: Gloire a Victor Hugo le Grand!

Le president de la chambre des deputes, Charles Floquet, s'est dit saisi, lui aussi, par "la grandeur de ce spectacle, que l'histoire enregistrera: sous la voute toute constellee des noms legendaires de tant de heros qui firent la France libre et la voulurent glorieuse, apparait la depouille mortelle, je me trompe, l'image toujours sereine du grand homme qui a si longtemps chante pour la gloire de la patrie, combattu pour sa liberte; autour de nous, les maitres de tous les arts et de toutes les sciences, les representants et les delegues du peuple francais, les ambassadeurs volontaires de l'univers civilise, s'inclinent pieusement devant celui qui fut un souverain de la pensee, un protecteur perseverant de toute faiblesse contre toute oppression, le defenseur en titre de l'humanite".

M. Rene Goblet, ministre de l'instruction publique, parlant au nom du gouvernement, a montre la grande unite de la vie et de l'oeuvre de celui qui "apparaîtra de plus en plus, dans le lointain des temps, comme le precurseur du regne de la justice et de l'humanite!"

Emile Augier a pris la parole au nom de l'academie francaise. Il a dit:--"Au souverain poete la France rend aujourd'hui les honneurs souverains ... Ce n'est pas a des funerailles que nous assistons, c'est a un sacre."

Au nom de la ville de Paris, M. Michelin, president du conseil municipal, a dit "quels liens indissolubles unissaient Victor Hugo a Paris", a Paris qu'il a toujours aime, celebre, servi, et qui l'a toujours choisi pour son representant dans les assemblees. M. Lefevre, president du conseil general, a rappele avec quels sentiments d'enthousiasme et de reconnaissance pour le justicier des _Chatiments_ et de _l'Annee terrible_ le departement de la Seine l'a acclame senateur.

Le cortege.

Il est onze heures et demie. Pendant que la musique militaire joue la _Marseillaise_ et le _Chant du depart_, douze employes des pompes funebres, conduits par un officier des ceremonies, viennent chercher le corps sous le catafalque. Tous les fronts sont decouverts. Vingt jeunes gens de la Jeune France font une escorte d'honneur au cercueil jusqu'au corbillard.

C'est le corbillard des pauvres, le corbillard demande par le poete dans son testament. Pour tout ornement, on pend derriere la simple voiture noire deux petites couronnes de roses blanches, apportees par George et Jeanne.

Le cortege se met en marche.

Marche triomphale! Le soleil, juste a ce moment-la, fend les nuages et donne au prodigieux tableau tout son eclat. Par intervalles le canon tonne.

En tete, le general Saussier, gouverneur de Paris, avec un brillant etat-major, precede d'un escadron de la garde municipale et suivi d'un regiment de cuirassiers, dont les casques, les cuirasses polies et les sabres resplendissent au soleil.

Puis viennent les tambours des trois regiments qui font la haie le long du parcours, leurs tambours voiles de crepes et battant lugubrement.

Onze chars a quatre et six chevaux, conduits a la main par des piqueurs, et charges des couronnes et des trophées de fleurs. C'est un eblouissement.

Les chars sont encadres par les enfants des lycees et des ecoles.

Vient la deputation de la ville de Besancon, avec une belle couronne, violettes et muguet. Suivent les delegations de la presse; chaque journal est represente par sa couronne; les journalistes ont donne la premiere place au Rappel, dont la couronne est faite de palmes vertes et dorees, avec un seme d'orchidees. La Societe des auteurs dramatiques et les theatres ont aussi chacun leur couronne; la Comedie-Francaise apporte une lyre d'argent aux cordes d'or, oeuvre de Froment-Meurice. La Societe des gens de lettres ferme cette premiere partie du cortege, qu'escortent dans un ordre parfait, sur deux haies par rangs de quatre, les jeunes gens des bataillons scolaires.

Le corbillard.

Autour du corbillard, six amis designes; a droite, MM. Catulle Mendes, Gustave Rivet, Gustave Ollendorf; a gauche, MM. Amaury de Lacretelle, George Payelle et Pierre Lefevre.

Derriere le corbillard, George Hugo.

A quelque distance, les parents et les amis.

La maison militaire du president de la Republique.

Les autorites militaires, auxquelles se sont joints quantite d'officiers, parmi lesquels beaucoup d'officiers de l'armee territoriale.

Le conseil d'etat, precede de ses huissiers, en gilet rouge.

Les membres de l'Institut, en habit a palmes vertes; M. de Lesseps a leur tete.

Cent quatrevingt-cinq delegations de municipalites de Paris et de la province. La couronne du seizieme arrondissement de Paris est si grosse qu'il a fallu la faire porter sur un char. Toulouse a envoye une grande lyre faite avec des roses. Saint-Etienne a fait sa couronne avec ses rubans de soie, Calais avec ses dentelles. Les enfants de Veules ont envoye une immense gerbe de toutes les roses du pays, celebre par ses roses.

Les delegations des colonies. Le char de l'Algerie porte une couronne enorme entourant une urne funeraire, de laquelle s'echappent des flammes rouges et vertes; sur les trois faces du char, les armes des

trois grandes villes de l'Algerie, Alger, Constantine, Oran. Des arabes tiennent les cordons du char. Un arabe en turban marche devant, portant un etendard.

Les proscrits de 1851. Une couronne portee sur un socle rouge. On lit sur leur banniere: _Histoire d'un crime, Napoleon le Petit, les Chatiments_.

La Ligue des patriotes, avec un etendard portant en guise d'inscription: 1870-18 ... Une nombreuse delegation d'alsaciens-lorrains, tres emus, tres emouvants. Le drapeau de Thionville 1792, qui a figure a la fete du 27 fevrier 1881.

Cent sept societes de tir et de gymnastique defilent au son des clairons et des tambours. Leurs couleurs variees sont de l'effet le plus pittoresque.

Les delegations des ecoles. Les eleves de l'Ecole polytechnique ouvrent la marche; viennent ensuite l'Ecole normale superieure, l'Ecole centrale, les etudiants. Les etudiantes polonaises portent une couronne d'immortelles.

Les six Facultes sont representees par des porteurs de palmes vertes. Les couronnes des institutrices et de la Societe pour l'instruction elementaire, dont Victor Hugo etait le president d'honneur, sont portees par des jeunes filles.

On admire le bouquet monumental des jardiniers, la couronne en camelias blancs des etudiants hellenes, dont le ruban azur porte: "A l'auteur des _Orientales_"; les couronnes de la republique d'Haiti, de la colonie italienne; la couronne des Monuments historiques; la couronne des editeurs Hetzel et Quantin et celle de l'Edition nationale; la couronne des belges, avec cette inscription: "A Victor Hugo, les Belges protestant contre l'arrete royal de 1871"; la couronne blanche de la Franche-Comte, portee par quatre enfants; une couronne de roses blanches, avec cette inscription: "Les femmes et les meres de France a Victor Hugo".

Il faut clore ce denombrement homerique. On a calcule que Paris et la France avaient depense, ce jour-la, un, million en fleurs.

Le defile des corporations venait a la fin, innombrable. L'armee de Paris et un escadron de garde republicaine fermaient le cortege.

Il etait quatre heures quand cette troupe a defile devant le catafalque. Le corbillard etait arrive depuis deux heures au Pantheon.

Le defile

Paris s'est verse tout entier sur le parcours du cortege. Le reste de la grande ville est un desert. De rares passants dans les rues silencieuses; pas de voitures; les boutiques fermees; sur la devanture de la plupart, un ecriteau porte: "Ferme pour deuil national".

De l'Etoile, c'etait un prodigieux panorama de contempler, tout le long de l'avenue, cet enorme cortege, tout bigarre de couleurs vives par les fleurs et les dorures, tout etincelant des reflets dont le soleil pique l'acier des armes.

De chaque cote de l'avenue se presse le flot du peuple, maintenu par la ligne et les escouades des gardiens de la paix. C'est un fourmillement de tetes. Au-dessus s'etagent d'autres groupes, juches sur des pliants, sur les degres des echelles, sur des estrades faites a la hate, le long des colonnes des reverberes, aux saillies des fontaines Wallace, sur les branches des arbres de l'avenue, formant partout de veritables grappes humaines. Toutes les fenetres de chaque cote de l'avenue sont garnies de spectateurs; les toits, les cheminees memes en sont bondes. C'est un tableau vertigineux.

L'affluence est plus considerable au debouche des rues. La rue Balzac est une avalanche vivante. Les voitures, les tapissieres ont ete arretees, requisitionnees, envahies.

Detail curieux: les agents qui maintiennent la foule sont espaces de vingt en vingt metres; quoique compacte et pressee, la masse ne tente sur aucun point de depasser la ligne qui lui est assignee.

Une maison en reparation, en face de la rue de La Boetie, a ete prise d'assaut. Les echafaudages sont couverts de gens en veston et en blouse. Rue Marbeuf, la foule s'etend sur une largeur de plus de vingt metres.

Au rond-point des Champs Elysees, toutes les avenues qui y debouchent sont litteralement obstruees; les balcons des cafes et des restaurants sont combles; il n'est pas jusqu'aux vasques des squares qui ne soient occupees. La toiture du Cirque et celle du Diorama sont diaprees de groupes humains emergeant du feuillage vert des arbres.

Un incident emouvant se produit au moment ou le corbillard passe devant le Palais de l'Industrie. Sur la place, se dresse le groupe de l'_Immortalite_, tout enguirlande de fleurs et de feuillages, et au pied duquel trois couronnes d'immortelles, cravatees de crepe, ont ete deposees; autour du monument, des cuirassiers forment la garde d'honneur. Le corbillard s'arrete une minute. La figure de l'Immortalite semble tendre sa palme au poete; les clairons sonnent aux champs; une grande rumeur court parmi la foule qui, respectueuse, se decouvre.

Sur la place de la Concorde, deux pelotons de dragons, sabre au clair, mousquet au dos, forment la haie. Le tableau ici est indescriptible. Les statues des villes sont voilees bien moins par les crepes dont on les a couvertes que par les groupes des spectateurs qui s'y sont hisses. Les bassins pleins d'eau sont memes envahis.

Au pont de la Concorde, cent cinquante pigeons sont mis en liberte et s'envolent a tire-d'aile au-dessus du cortege; gracieuse idee de Leopold Hugo, le neveu du poete, en souvenir de l'affection que portait le maitre aux pigeons messagers, depuis le siege de Paris.

Les abords du Palais legislatif et le boulevard Saint-Germain continuent les entassements humains jusque sur les toits, sur les cheminees. Tous les edifices publics et le plus grand nombre des maisons sont pavoises de decorations funebres, de drapeaux mis en berne ou cravates d'un crepe.

Devant l'eglise Saint-Germain-des-Pres jusqu'au boulevard Saint-Michel, l'affluence est telle qu'elle a deborde sur la chaussee.

Avant l'arrivee du cortege, la garde republicaine a cheval refoule lentement cette masse devant elle.

Elle est tumultueuse, cette foule; elle applaudit au passage les groupes, les journaux, les personnalites qui lui sont sympathiques: le general Saussier, l'ecole polytechnique, les bataillons scolaires, les etudiants, les proscrits, les alsaciens-lorrains.... Mais, quand le corbillard passe, tout se tait, les fronts se decouvrent, il se fait un religieux silence, que rompt seulement le cri incredule a la mort: Vive Victor Hugo!

A deux heures moins vingt minutes, la tete du cortege arrive devant le Pantheon tendu de noir. La troupe s'est rangee sur la droite du monument; les bataillons scolaires et les deputations des ecoles gardent la gauche.

Les corps constitues ont pris place sur les degres.

Au Pantheon.

A deux heures, le corbillard arrive a la grille du Pantheon.

Le cercueil est descendu et depose au pied d'un grand catafalque dresse sous le porche.

La, de nouveaux orateurs prennent la parole. Ceux de l'Arc de Triomphe avaient embrasse dans leur ensemble l'oeuvre et l'action du poete. Ceux du Pantheon le prennent sous chacun de ses aspects et detaillent, pour ainsi dire, sa gloire.

Le senateur Oudet parle au nom de Besancon, a qui nulle autre ville ne peut disputer l'honneur d'avoir vu naitre notre Homere; Henri de Bornier, au nom des auteurs dramatiques, s'emeut des grands drames, Hernani, Ruy Blas, les Burgraves; Jules Claretie, pour les gens de lettres, enumere les combats et les victoires du grand lutteur pour la liberte de la forme et de la pensee; Leconte de l'Isle, voix autorisee, salue au nom des poetes "le plus grand des poetes, celui dont la voix sublime ne se taira plus parmi les hommes".

Louis Ulbach, au nom de l'Association litteraire internationale, dit ce qu'est, a l'etranger, Victor Hugo, "l'ecrivain francais le plus admire hors de France"; Philippe Jourde, pour la presse parisienne, revendique en Victor Hugo le journaliste, le redacteur du Conservateur litteraire, le conducteur de l'Evenement et du Rappel; Madier de Montjau, au nom des proscrits de 1851, rappelle en paroles emues comment Victor Hugo fut la consolation et la lumiere de ses compagnons d'exil; le statuaire Guillaume, au nom des artistes francais, glorifie, dans le poete des Orientales, "l'artiste le plus grand du siecle, le maitre souverain de l'idee et de la forme". M. Delcambre, au nom de l'Association des etudiants de Paris, dit comment Victor Hugo a ete "pour tous les jeunes gens, l'initiateur et le bon guide". Got, le grand comedien, remercie Victor Hugo, au nom de son theatre, des grands drames dont il a honore et enrichi la Comedie-Francaise.

C'est le tour des etrangers. M. Tullo Massaroni et M. Raqueni viennent associer au deuil de la France le deuil de l'Italie; M. Boland, au nom du peuple de Guernesey, vient dire quelle trace lumineuse et douce

laissera dans l'île la grande mémoire de l'exilé; M. Lemat, un des défenseurs de Charlestown, apporte le témoignage de "la douloureuse émotion ressentie d'un bout à l'autre des États-Unis à la nouvelle de la mort de Victor Hugo, l'homme considérable dont la perte a rempli d'unanimes regrets l'âme du monde civilisé." La race noire, dans la personne de M. Edouard, représentant de la République d'Haïti, "salue Victor Hugo et la grande nation française", et jette ce cri: "Jamais Athènes et Rome n'ont été le théâtre d'une si imposante solennité! Paris dépasse aujourd'hui Rome et Athènes!"

Pendant tous ces discours, l'immense cortège n'a pas cessé de se dérouler devant le Panthéon.

Chaque groupe, en passant, laisse sur les marches sa couronne ou son trophée de fleurs. Les degrés du vaste édifice en sont bientôt couverts du haut en bas, et jusque sur les faces latérales.

Paris viendra en pèlerinage, pendant bien des jours suivants, s'émerveiller devant cet amoncellement de fleurs.

Il est six heures et demie quand le dernier groupe a passé.

Le corps de Victor Hugo accompagné par la famille et les amis les plus proches, est alors descendu dans les cryptes du Panthéon.

Telle fut la splendeur de cette journée, qui restera comme l'une des plus belles et des plus pures de notre histoire de France.

"Cette journée parisienne, écrit le soir même Albert Wolff, apparaîtra à la postérité comme une légende invraisemblable. Si loin qu'on retourne dans le passé, elle n'a pas de précédent, et qui sait si jamais elle trouvera un pendant? On peut dire que le peuple français tout entier a conduit aujourd'hui Victor Hugo à sa dernière demeure. La manifestation est d'une telle grandeur que notre fierté chasse la mélancolie et que le deuil prend les proportions d'une apotheose. Il meurt à peine un homme par siècle qui puisse réunir autour de son cercueil, dans un même sentiment de respect pour son génie, deux millions d'hommes resumant dans leur ensemble, par la pensée ou le travail, le génie d'une nation.

"Cette journée n'est pas triste, elle est radieuse! À travers le deuil des parents et des innombrables amis, elle répand un sourire de satisfaction sur la grande ville qui a pu faire à Victor Hugo des funérailles dignes de son nom."

NOTES DE DEPUIS L'EXIL

1876-1885

NOTE I.

LE CERCLE DES ÉCOLES.

Un cercle des écoles est en voie de formation. Le comité

d'organisation adresse a Victor Hugo la lettre suivante:

Illustre Maitre,

"Un grand nombre d'etudiants republicains et anticlericaux ont resolu de fonder un cercle des ecoles, dans le but de s'entr'aider fraternellement pendant le cours de leurs etudes.

"Ils croient faire en cela une oeuvre utile et genereuse.

"Dans l'application de cette idee si eminentement republicaine, et surtout toute de fraternite, ils ont voulu s'assurer un concours: celui du poete qui, dans les pages palpitantes des Miserables, a si magnifiquement personnie la jeunesse des ecoles.

"Ils sont donc venus a lui.

"En se placant sous le haut patronage de son nom, ils veulent bien preciser les sentiments qui les animent et faire en quelque sorte, une declaration de principes. Qui dit Victor Hugo, dit Justice, republique, libre pensee.

"Maitre, vous entendrez notre appel!

"Notre oeuvre est en bonne voie; un mot de vous et le succes nous est assure.

"Nous vous prions d'agreer, cher et illustre Maitre, l'hommage respectueux de notre profonde admiration.

Ont signe: L. DEMAY, A. DUT, H. GALICHEL, P. HELLET, TOUTES.

Victor Hugo a repondu:

Paris, 26 fevrier 1877.

Mes jeunes et chers concitoyens,

Je vous approuve.

Votre fondation est excellente. La fraternite dans la jeunesse, c'est une force a la fois grande et douce. Cette force, vous l'aurez.

Toute la clarte dela conscience est dans votre genereux age.

Vous serez la coalition des coeurs droits et des esprits vaillants, contre le despotisme et le mensonge, pour la liberte et la lumiere.

Vous continuerez et vous acheverez la grande oeuvre de nos peres: la delivrance humaine.

Courage!

Soyez les serviteurs du droit et les esclaves du devoir.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

NOTE II.

LE DROIT DE LA FEMME.

Victor Hugo écrit à M. Léon Richer, à l'occasion de son livre, *«la Femme libre»*.

5 août 1877.

Mon cher confrère,

J'ai enfin, malgré les préoccupations et les travaux de nos heures troublées, pu lire votre livre excellent. Vous avez fait œuvre de talent et de courage.

Il faut du courage, en effet, cela est triste à dire, pour être juste, hélas! envers le faible. L'être faible, c'est la femme. Notre société mal équilibrée semble vouloir lui retirer tout ce que la nature lui a donné. Dans nos codes, il y a une chose à refaire, c'est ce que j'appelle "la loi de la femme".

L'homme a sa loi; il se l'est faite à lui-même; la femme n'a pas d'autre loi que la loi de l'homme. La femme est civilement mineure et moralement esclave. Son éducation est frappée de ce double caractère d'infériorité. De la tant de souffrances, dont l'homme a sa part; ce qui est juste.

Une réforme est nécessaire. Elle se fera au profit de la civilisation, de la vérité et de la lumière. Les livres sérieux et forts comme le votre y aideront puissamment; je vous remercie de vos nobles travaux, en ma qualité de philosophe, et je vous serre la main, mon cher confrère.

VICTOR HUGO.

NOTE III.

MEETING POUR LA PAIX.

Un meeting pour la paix est tenu à Paris, sur l'initiative de l'Association anglaise pour la paix.

M. Tolain, président, lit cette lettre, que Victor Hugo adresse de Guernesey au meeting:

Guernesey, 20 août 1878.

Mes chers compatriotes d'Europe,

Je ne puis en ce moment, à mon grand regret, aller vous présider. Je demande ce que vous demandez. Je veux ce que vous voulez. Notre alliance est le commencement de l'unité.

Hors de nous, les gouvernements tentent quelque chose, mais rien de ce qu'ils tâchent de faire ne réussira contre votre décision, contre votre liberté, contre votre souveraineté. Regardez-les faire sans inquiétude, toujours avec douceur, quelquefois avec un sourire. Le

supreme avenir est en vous.

Tout ce qu'on fait, meme contre vous, vous servira. Continuez de marcher, de travailler et de penser. Vous etes un seul peuple, l'Europe, et vous voulez une seule chose, la Paix.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

NOTE IV.

UN JOURNAL POUR LE PEUPLE.

Victor Hugo adresse la lettre suivante aux redacteurs du journal le Petit Nord, qui se publie a Lille:

Paris, 29 novembre 1878.

Messieurs,

Je vous vois avec joie entrer dans la grande cause, comme des combattants de tous les jours.

Vous avez le talent, vous aurez le succes.

Servir le pauvre, aider le faible, renseigner le citoyen, affermir la Republique, en un mot, agrandir la France, deja si grande, tel sera votre but; d'avance j'applaudis.

Donnez au peuple tout l'appui paternel qu'il reclame et qu'il merite; traitez-le doucement, car il est souffrant, et grandement, car il est souverain.

Suaviter et granditer, cette vieille loi des anciennes republicues est toute neuve pour les jeunes democraties.

Je vous envoie tous mes voeux de succes.

VICTOR HUGO.

NOTE V.

LA VILLE DE SAINT-QUENTIN.

La lettre qui suit est adressee par Victor Hugo au Cercle republicain de Saint-Quentin:

Paris, le 17 janvier 1880.

Chers citoyens de Saint Quentin,

M. Anatole de La Forge va vous revoir; il va constater une fois de plus la profonde adoption qui le lie a votre cite. Votre cite, dans une occasion supreme, a trouve en lui, dans l'ecrivain et dans le prefet, les deux hommes necessaires aux temps serieux ou nous vivons: l'homme eloquent et l'homme vaillant.

Votre nom et le sien sont lies ensemble, et glorieusement, aux jours terribles de l'invasion vandale.

Il va vous parler de moi. Je ne puis l'en empecher; d'ailleurs, j'appartiens a tous, et le peu que je vaux vient de la. Qu'il accomplisse donc sa pensee; mais, quelle que soit la puissance de sa parole, jamais il ne vous dira assez combien j'honore en vous le double sentiment qui fait de votre cite une ville charmante parmi les villes litteraires, et une ville heroique parmi les villes patriotes.

Je presse vos mains cordiales,

VICTOR HUGO.

NOTE VI.

CONTRE L'EXTRADITION D'HARTMANN.

Le gouvernement russe reclamait du gouvernement francais l'extradition du nihiliste Hartmann.

Victor Hugo intervient:

AU GOUVERNEMENT FRANCAIS

Vous etes un gouvernement loyal. Vous ne pouvez pas livrer cet homme.

La loi est entre vous et lui.

Et, au-dessus de la loi, il y a le droit.

Le despotisme et le nihilisme sont les deux aspects monstrueux du meme fait, qui est un fait politique. Les Lois d'extradition s'arretent devant les faits politiques. Ces lois, toutes les nations les observent; la France les observera.

Vous ne livrerez pas cet homme.

27 fevrier 1880.

NOTE VII.

LE CENTENAIRE DE CAMOENS.

A l'occasion du centenaire de Camoens, Victor Hugo, sollicite par la comite des fetes d'apporter son temoignage au poete portugais, repond ce qui suit:

Paris, le 2 juin 1880

Camoens est le poete du Portugal. Camoens est la plus haute expression de ce peuple extraordinaire qui, a peine compte sur le globe, a su se faire compter dans l'histoire, qui a su saisir la terre comme l'Espagne et la mer comme l'Angleterre, qui n'a recule devant aucune aventure et flechi devant aucun obstacle, et qui, parti de peu, a su faire la conquete de tout.

Nous saluons Camoens.

VICTOR HUGO.

NOTE VIII.

LA TOUR DE VERTBOIS.

Un architecte de la Ville veut demolir la tour du Vertbois, a Paris.

M. Romain-Boulenger appelle au secours de l'edifice menace l'auteur de _Guerre aux demolisseurs_, qui lui repond:

5 octobre 1880.

Demolir la tour? Non. Demolir l'architecte? Oui. Cet homme doit etre immediatement change. Il ne comprend rien a l'histoire et, par consequent, rien a l'architecture.

Sur pied la tour! a terre l'architecte! Telle est ma reponse a votre question, monsieur.

La tour Saint-Jacques de Nicolas Flamel a, elle aussi, ete condamnee. Arago me l'a signalee. Je l'ai sauvee. Me le reproche-t-on aujourd'hui?

Je suis en proie a des travaux qui dépassent mes forces et auxquels je ne puis rien ajouter. Mais vous, monsieur, faites, continuez; vous avez prouvé votre compétence par votre excellent travail sur les _Musees_, qui est un vrai livre.

Prenez cette base: tous les vieux vestiges de Paris doivent etre conserves desormais.

Paris est la ville de l'avenir. Pourquoi? Parce qu'il est la ville du passe.

VICTOR HUGO.

NOTE IX.

LES MORTS DE MENTANA.

Milan donne de grandes fetes pour recevoir Garibaldi et pour inaugurer le monument consacre aux "tombes de Mentana."

Le Comite convie a ces fetes Victor Hugo, qui repond:

Paris, 29 octobre 1880.

Mes chers et vaillants amis,

Je vous remercie. Votre genereux appel me va au coeur. Je ne puis quitter Paris en ce moment, mais je serai moralement a Milan, et mon ame s'unit aux vôtres.

Nous sommes tous, France, Italie, Espagne, la meme famille. Les enfants de ces nobles pays sont freres; ils ont la meme mere: l'antique Republique romaine.

Je serre vos mains cordiales,

VICTOR HUGO.

NOTE X.

LES ARENES DE LUTECE.

Il y a doute et debat sur la conservation des Arenes de Lutece Victor Hugo invoque ecrit au conseil municipal de Paris:

Monsieur le President du conseil municipal,

Il n'est pas possible que Paris, la ville de l'avenir, renonce a la preuve vivante qu'elle a ete la ville du passe. Le passe amene l'avenir.

Les Arenes sont l'antique marque de la grande ville. Elles sont un monument unique. Le conseil municipal qui les detruirait se detruirait en quelque sorte lui-meme.

Conservez les Arenes de Lutece. Conservez-les a tout prix. Vous ferez une action utile, et, ce qui vaut mieux, vous donnerez un grand exemple.

VICTOR HUGO.

27 juillet 1883.

NOTE XI.

DEMANDE EN GRACE POUR O'DONNELL.

L'irlandais O'Donnell est condamne pour avoir frappe un traître et s'etre fait justicier par patriotisme.

Victor Hugo demande sa grace a la reine d'Angleterre.

Paris, 14 decembre 1883.

La reine d'Angleterre a montre plus d'une fois la grandeur de son coeur. La reine d'Angleterre fera grace de la vie au condamne O'Donnell, et acceptera le remerciement unanime et profond du monde civilise.

VICTOR HUGO.

L'appel n'a pas ete entendu, O'Donnell a ete execute.

NOTE XII.

LE MONT SAINT-MICHEL.

Le mont Saint-Michel, s'il n'est consolidé et restauré, est menacé de ruine et par le temps et par l'océan.

Victor Hugo proteste:

Le mont Saint-Michel est pour la France ce que la grande pyramide est pour l'Égypte.

Il faut le préserver de toute mutilation.

Il faut que le mont Saint-Michel reste une île.

Il faut conserver à tout prix cette double œuvre de la nature et de l'art.

VICTOR HUGO.

14 janvier 1884.

NOTE XIII.

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE AU BRÉSIL.

Dans un banquet présidé par Victor Schoelcher, on fête l'abolition de l'esclavage dans une province brésilienne, Victor Hugo écrit:

Une province du Brésil vient de déclarer l'esclavage aboli.

C'est là une grande nouvelle.

L'esclavage, c'est l'homme remplacé dans l'homme par la bête; ce qui peut rester d'intelligence humaine dans cette vie animale de l'homme appartient au maître, selon sa volonté et son caprice. De là des circonstances horribles.

Le Brésil a porté à l'esclavage un coup décisif. Le Brésil a un empereur; cet empereur est plus qu'un empereur, il est un homme. Nous le félicitons et nous l'honorons. Avant la fin du siècle l'esclavage aura disparu de la terre.

VICTOR HUGO.

25 mars 1884.

NOTE XIV.

ANNIVERSAIRE DE LA DELIVRANCE DE LA GRECE.

À l'occasion d'un banquet donné pour célébrer le soixante-troisième anniversaire de la délivrance de la Grèce, Victor Hugo écrit:

5 avril 1884.

Je serai par le cœur avec vous. Personne ne peut manquer à la célébration de la délivrance des Grecs. Il y a des titres sacrés.

J'ai autrefois, dans les jours de combat, fait ce vers dont le souvenir me revient au jour de la victoire:

L'Italie est la mere et la Grece est l'aieule.

VICTOR HUGO.

NOTE XV.

INAUGURATION DE LA STATUE DE GEORGE SAND.

Le 10 aout 1884, la statue de George Sand est inauguree a La Chatre.

Paul Meurice lit, a la ceremonie de l'inauguration, cette lettre de Victor Hugo:

Il y a quelque vingt-cinq ans, la grande et illustre femme que nous celebrons aujourd'hui fut un moment l'objet des attaques les plus vives et les plus immeritees. J'eus alors l'occasion d'ecrire a notre ami commun Jules Hetzel une lettre, qu'il fit reproduire dans un journal du temps, et ou je lui disais:

"Je vous applaudis de toutes mes forces et je vous remercie d'avoir glorifie George Sand, cette belle renommee, cet eminent esprit, ce noble et illustre ecrivain.

"George Sand est un coeur lumineux, une belle ame, un genereux combattant du progres, une flamme dans notre temps. C'est un bien plus vrai et bien plus puissant philosophe que certains bonshommes plus ou moins fameux du quart d'heure que nous traversons. Et voila ce penseur, ce poete, cette femme, en proie a je ne sais quelle aveugle reaction. Quant a moi, je n'ai jamais plus senti le besoin d'honorer George Sand qu'a cette heure ou on l'insulte."

J'ecrivais cela en 1859. Ce que je disais a l'heure ou on insultait George Sand, il m'a semble que je n'avais qu'a le repeter a l'heure ou on la glorifie.

VICTOR HUGO.

NOTE XVI.

FETE DU 27 FEVRIER 1881

LA MATINEE DU TROCADERO

Dans la grande journee du 27 fevrier 1881, a cote de la fete populaire, la fete litteraire se poursuivait au Trocadero.

Des six heures du matin la place est envahie par une foule enorme massee autour du bassin et devant la facade du palais. Toutes les avenues voisines sont en fete. Maisons pavoisees et decorees de drapeaux, de fleurs et d'emblemes. On achete de petites medailles frappees a l'effigie du poete et chacun en orne sa boutonniere.

A une heure, les portes du palais sont ouvertes. On s'y precipite, et le vaste edifice est bientot rempli. A deux heures, la salle est

comble. On n'eut pas trouve un coin inoccupe.

Le coup d'oeil offert par la salle est splendide. Sur l'estrade, decoree de trophées aux armes de la Republique, autour du buste couronne de Victor Hugo, ont pris place les membres d'honneur du comite, les representants de la presse, les delegues de la province et de l'etranger.

Louis Blanc preside. A cote de lui, M. Salmon, ancien president de la Republique espagnole.

Louis Blanc se leve, salue par de tres vifs applaudissements, et prononce l'allocution suivante:

"Il a ete donne a peu de grands hommes d'entrer vivants dans leur immortalite. Voltaire a eu ce bonheur dans le dix-huitieme siecle, Victor Hugo dans le dix neuvieme, et tous les deux l'ont bien merite; l'un pour avoir deshonne a jamais l'intolerance religieuse; l'autre pour avoir, avec un eclat incomparable, servi l'humanite.

"Les membres du comite d'organisation ont compris ce que doit etre le caractere de cette fete, lorsqu'ils ont appele a y concourir des hommes appartenant a des opinions diverses. Que la pratique de la vie publique donne naissance a des divisions profondes, il ne faut ni s'en etonner ni s'en plaindre; la justice et la verite ont plus a y gagner qu'a y perdre. Mais c'est la puissance du genie employe au bien, de reunir dans un meme sentiment d'admiration reconnaissante les hommes qui, sous d'autres rapports, auraient le plus de peine a s'accorder, et rien n'est plus propre a mettre en relief cette puissance que des solennites semblables a celle d'aujourd'hui.

"L'idee d'union est, en effet, inseparable de toute grande fete.

"C'est cette idee qu'exprimaient dans la Grece antique les fetes de Minerve, de Ceres, de Bacchus, et ces jeux celebres dont les Grecs firent le signal de la treve olympique, et qui etaient consideres comme un lien presque aussi fort que la race et le langage.

"C'est cette idee d'union qui rendit si touchante la plus memorable des fetes de la Revolution francaise: la Federation. Assez de jours dans l'annee sont donnees a ce qui separe les hommes; il est bon qu'on donne quelques heures a ce qui les rapproche. Et quelle plus belle occasion pour cela que la fete de celui qui est, en meme temps qu'un poete sans egal, le plus eloquent apotre de la fraternite humaine! Car, si grand que soit le genie de Victor Hugo, il y a quelque chose de plus grand encore que son genie, c'est l'emploi qu'il en a fait, et l'unite de sa vie est dans l'ascension continuelle de son esprit vers la lumiere."

M. Coquelin dit alors, ces belles strophes de Theodore de Banville:

Pere! doux au malheur, au deuil, a la souffrance!
A l'ombre du laurier dans la lutte conquis,
Viens sentir sur tes mains le baiser de la France,
Heureuse de feter le jour ou tu naquis!

Victor Hugo! la voix de la Lyre etouffee
Se reveilla par toi, plaignant les maux soufferts,
Et tu connus, ainsi que ton aieul Orphee,

L'apre exil, et ton chant ravit les noirs enfers.

Mais tu vis a present dans la sereine gloire,
Calme, heureux, contemple par le ciel souriant,
Ainsi qu'Homere assis sur son trone d'ivoire,
Rayonnant et les yeux tournes vers l'orient.

Et tu vois a tes pieds la fille de Pindare,
L'Ode qui vole et plane au fond des firmaments,
L'Epopée et l'eclair de son glaive barbare,
Et la Satire, aux yeux pleins de fiers chatiments;

Et le Drame, charmeur de la foule pensive,
Qui, du peuple agitant et contenant les flots,
Sur tous les parias repand, comme une eau vive,
Sa plainte gemissante et ses amers sanglots.

Mais, o consolateur de tous les miserables!
Tu detournes les yeux du crime chatie,
Pour ne plus voir que l'Ange aux larmes adorables
Qu'au ciel et sur la terre on nomme: la Pitie!

O Pere! s'envolant sur le divin Pegase
A travers l'infini sublime et radieux,
Ce genie effrayant, ta Pensee en extase,
A tout vu, le passe, les mysteres, les Dieux;

Elle a vu le charnier funebre de l'Histoire,
Les sages poursuivant le but essentiel,
Et les demons forgeant dans leur caverne noire,
Les brasiers de l'aurore et les saphirs du ciel;

Elle a vu les combats, les horreurs, les desastres,
Les exiles pleurant les paradis perdus,
Et les fouets acharnes sur le troupeau des astres;
Et, lorsqu'elle revient des gouffres eperdus,

Lorsque nous lui disons: "Parle. Que faut-il faire?
Enseigne-nous le vrai chemin. D'ou vient le jour?
Pour nous sauver, faut-il qu'on lutte ou qu'on differe?"
Elle repond: "Le mot du probleme est Amour!

"Aimez-vous!" Ces deux mots qui changerent le monde
Et vainquirent le Mal et ses rebellions,
Comme autrefois, redits avec ta voix profonde,
Emeuvent les rochers et domptent les lions.

Oh! parle! que ton chant merveilleux retentisse!
Dis-nous en tes recits, pleins de charmants effrois,
Comment quelque Roland arme pour la justice
Pour sauver un enfant egorge un tas de rois!

O maitre bien-aime, qui sans cesse t'eleves,
La France acclame en toi le plus grand de ses fils!
Elle benit ton front plein d'espoir et de reves!
Et tes cheveux pareils a la neige des lys!

Ton oeuvre, dont le Temps a souleve les voiles,
S'est deroulee ainsi que de riches colliers,

Comme, apres des milliers et des milliers d'etoiles,
Des etoiles au ciel s'allument par milliers.

Oh! parle! ravis-nous, poete! chante encore,
Effacant nos malheurs, nos deuils, l'antique affront;
Et donne-nous l'immense orgueil de voir eclore
Les chefs-d'oeuvre futurs qui germent sous ton front!

Mmes Croizette, Bartet, Barretta, Dudlay, MM. Mounet-Sully,
Lafontaine, Worms, Maubant, Porel, Albert Lambert, lisent des vers
de Victor Hugo. M. Faure chante le _Crucifix_. Et ce sont des
acclamations et des rappels sans fin.

Dans la soiree, la louange du poete a retenti sur toutes les grandes
scenes de Paris: poesie d'Ernest d'Hervilly a l'Odeon, d'Emile Blemont
a la Gaité, de Gustave Rivet au Chatelet, de Bertrand Millanvoye au
theatre des Nations.

A la maison de Victor Hugo, ce sont des vers d'Armand Silvestre et
d'Henri de Bornier qui arrivent, avec les adresses de toutes les
villes de la France, de l'Europe et du Nouveau-Monde.

NOTE XVII.

PROCES-VERBAUX DES SEANCES

DU SENAT, DE LA CHAMBRE ET DD CONSEIL MUNICIPAL.

SENAT

Seance du 22 _mai_ 1883.

PRESIDENCE DE M. LE ROYER

La nouvelle de la mort de Victor Hugo etait connue au Luxembourg un
peu avant l'ouverture de la seance.

M. le president se leve et dit:

Messieurs les senateurs, Victor Hugo n'est plus! (_Mouvement
prolonge_.)

Celui qui, depuis soixante annees, provoquait l'admiration du monde et
le legitime orgueil de la France, est entre dans l'immortalite. (_Tres
bien! tres bien_!)

Je ne vous retracerai pas sa vie; chacun de vous la connait; sa
gloire, elle n'appartient a aucun parti, a aucune opinion (_Vive
approbation sur tous les bancs_); elle est l'apanage et l'heritage de
tous. (_Nouvelle approbation_.)

Je n'ai qu'a constater la profonde et douloureuse emotion de tous et,
en meme temps, l'unanimité de nos regrets.

En signe de deuil, j'ai l'honneur de proposer au Senat de lever la
seance. (_Approbation unanime_.)

M. BRISSON, president du conseil, garde des sceaux, ministre de la justice.--Je demande la parole.

M. LE PRESIDENT.--La parole est a M. le president du conseil.

M. LE PRESIDENT DU CONSEIL.--Messieurs, le gouvernement s'associe aux nobles paroles qui viennent d'etre prononcees par M. le president du Senat.

Comme il l'a dit, c'est la France entiere qui est en deuil. Demain, le gouvernement aura l'honneur de presenter aux chambres un projet de loi pour que des funerailles nationales soient faites a Victor Hugo.
(_Tres bien! tres bien_!)

La seance est immediatement levee.

Seance du 23 mai.

M. HENRI BRISSON, president du conseil:

Messieurs, Victor Hugo n'est plus. Il etait entre vivant dans l'immortalite. La mort elle-meme, qui grandit souvent les hommes, ne pouvait plus rien pour sa gloire.

Son genie domine notre siecle. La France, par lui, rayonnait sur le monde. Les lettres ne sont pas seules en deuil, mais aussi la patrie et l'humanite, quiconque lit et pense dans l'univers entier.

Pour nous, Francais, depuis soixante-cinq ans, sa voix se mele a notre vie morale interieure et a notre existence nationale, a ce qu'elle eut de plus doux ou de plus brillant, de plus poignant et de plus haut, a l'histoire intime et a l'histoire publique de cette longue serie de generations qu'il a charmees, consolees, embrasees de pitie ou d'indignation, eclairees et echauffees de sa flamme.
(_Applaudissements_.) Quelle ame en notre temps, ne lui a ete redevable et des plus nobles jouissances de l'art et des plus fortes emotions?

Notre democratie le pleure: il a chante toutes ses grandeurs, il s'est attendri sur toutes ses miseres. Les petits et les humbles cherissaient et veneraient son nom; ils savaient que ce grand homme les portait dans son coeur. (_Nouveaux applaudissements_.) C'est tout un peuple qui conduira ses funerailles. (_Applaudissements_.)

Le gouvernement de la Republique a l'honneur de vous presenter le projet de loi suivant:

PROJET DE LOI

Le president de la Republique francaise,

Decrete:

Le projet de loi dont la teneur suit sera presente a la chambre des deputes par le president du conseil, ministre de la justice, et par les ministres de l'interieur et des finances, qui sont charges d'en exposer les motifs et d'en soutenir la discussion.

Art. premier.--Des funerailles nationales seront faites a Victor Hugo.

Art. 2.--Un credit de vingt mille francs est ouvert a cet effet au budget du ministere de l'interieur sur l'exercice 1885.

Fait a Paris, le 23 mai 1885.

__Le president de la Republique__,
__Signe: JULES GREVY.

Par le president de la Republique:
__Le president du conseil, ministre de la justice__,
__Signe: HENRI BRISSON.

__Le ministre de l'interieur__,
__Signe: ALLAIN-TARGE.

__Le ministre des finances__,
__Signe: SADI CARNOT.

Le president du conseil demande l'urgence et la discussion immediate.

La commission des finances se reunit immediatement.

Quelques instants apres, elle revient, et M. Dauphin fait en son nom le rapport suivant:

Messieurs, le genie qui fut et qui restera la grande gloire du dix-neuvieme siecle vient, suivant la belle expression de M. le president du conseil, d'entrer dans l'immortalite.

Le gouvernement vous propose de decider que des funerailles nationales seront faites a Victor Hugo aux frais l'Etat.

Ce n'est qu'un faible temoignage du double sentiment de douleur et de fierte qui anime le pays.

Mais la France, plus puissante que ses representants, rend a cette heure, par un deuil public, un solennel hommage au poete inimitable, au profond penseur, au grand patriote qu'elle a perdu. (_Vive approbation_.)

Votre commission des finances vous propose a l'unaninite de voter le projet de loi dont lecture a ete donnee par M. le president du conseil.

Le projet est vote par 219 voix sur 220 votants.

M. DE FREYCINET, ministre des affaires etrangeres:

Je crois devoir donner lecture au Senat d'un telegramme que j'ai recu hier de notre ambassadeur a Rome a l'occasion de notre deuil national.

"Rome, 22 mai 1885.

"La mort de Victor Hugo a donne lieu, a la Chambre des deutes d'Italie, a une imposante manifestation.

"M. Crispi, apres avoir fait l'eloge du grand poete que la France a

perdu, a dit que la mort de Victor Hugo etait un deuil pour toutes les nations civilisees. (_Applaudissements_) Il a demande que M. le president de la Chambre voulut bien associer la nation italienne au deuil de la France.

"M. Biancheri, president de la Chambre, a dit que le genie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France, mais honore aussi l'humanite, et que la douleur de la France est commune a toutes les nations. Il a ajoute que ce ne serait pas le dernier titre de gloire de Victor Hugo d'avoir ete toujours le defenseur de la liberte et de l'independance des peuples, et que l'Italie n'oubliera pas que, dans ses jours de malheur, elle eut toujours en Victor Hugo un ami bienveillant et un ardent defenseur de la saintete de ses droits." (_Applaudissements_)

Je crois etre l'interprete du Senat et du Parlement tout entier, en declarant que la France est profondement sensible a ces temoignages de sympathie de l'Italie et qu'elle l'en remercie solennellement. (_Acclamations prolongees_)

CHAMBRE DES DEPUTES

Seance du 23 mai.

A l'ouverture de la seance, M. Charles Floquet, president de la Chambre, se leve et dit:

Mes chers collegues, le monde vient de perdre un grand homme; la France pleure un de ses meilleurs citoyens, un fils qui a enrichi l'antique tresor de notre gloire nationale. (_Tres bien! tres bien_!) Le dix-neuvieme siecle n'entendra plus la voix de son contemporain, de celui qui a ete l'echo sonore de ses joies et de ses douleurs, le temoin passionne de ses grandeurs et de ses desastres.

Le poete, celui qu'on appelait l'enfant sublime, avait charme jusqu'au ravissement la jeunesse brillante de ce siecle. Aux heures sombres, le penseur avait soutenu les consciences, releve les courages. (_Applaudissements_) Et, dans les dernieres annees, le vieillard auguste nous etait revenu, apportant au milieu de nos malheurs et de nos luttes l'esprit de concorde et la tolerance de celui qui peut tout comprendre et tout concilier, ayant tout souffert pour la Republique. (_Vifs applaudissements_)

Nous nous etions habitues a le croire immortel dans sa laborieuse et indomptable vieillesse; desormais il vivra dans l'eternelle admiration de la posterite, dans le cercle lumineux des esprits souverains qui imposent leur nom a leur age. (_Applaudissements_)

Victor Hugo n'a pas seulement cisele et fait resplendir notre langue comme une merveille de l'art; il l'a forgee comme une arme de combat, comme un outil de propagande. (_Nouveaux et vifs applaudissements_)

Cette arme, il l'a vaillamment tournee, pendant plus de soixante annees, contre toutes les tyrannies de la force. (_Applaudissements_) Pendant plus de soixante annees, la propagande de ce heros de l'humanite a ete en faveur des faibles, des humbles, des desherites, pour la defense du pauvre, de la femme, de l'enfant, pour le respect inviolable de la vie, pour la misericorde envers ceux qui s'egarent et qu'il appelait a la lumiere et au devoir. (_Applaudissements_)

repetes_.)

C'est pourquoi le nom de Victor Hugo doit être proclamé, non seulement dans l'enceinte des académies ou s'inscrit la renommée des artistes, des poètes, des philosophes, mais dans toutes les assemblées où s'élabore la loi moderne, à laquelle l'illustre élu de Paris voulait donner pour règles supérieures les inspirations de son génie prodigieux fait de toute puissance et de toute bonté. (_Double salve d'applaudissements.--Acclamations prolongées_.)

Je vais donner la parole au gouvernement qui l'a demandée et, après que la Chambre aura statué sur les résolutions qui lui seront proposées, je pense que je répondrai au vœu de toute la Chambre en lui demandant de lever la séance en signe de deuil national. (_Applaudissements_.)

Le président du conseil présente, dans les mêmes termes qu'au Sénat, la proposition de funérailles nationales.

Elle est votée par 415 voix contre 3.

M. Anatole de La Forge dépose alors la proposition qui suit:

"Le Panthéon est rendu à sa destination première et légale.

"Le corps de Victor Hugo sera transporté au Panthéon."

Il demande l'urgence, qui est votée.

La discussion est remise à mardi.

CONSEIL MUNICIPAL DU PARIS

Séance du 22 mai.

La nouvelle de la mort de Victor Hugo est apportée au milieu de la séance.

M. LE PRÉSIDENT.--Messieurs, j'apprends comme vous tous, le deuil que frappe la patrie.

Victor Hugo est mort! Je vous propose de lever la séance. (_Assentiment unanime_.)

M. PICHON.--Messieurs, je n'ajoute qu'un mot aux paroles que vous venez d'entendre.

Je demande que le conseil municipal décide qu'il se rendra en corps, et immédiatement, à la demeure de Victor Hugo, pour exprimer à la famille du plus grand de tous les poètes les sentiments de sympathie et de condoléance profonde des représentants de la ville de Paris. (_Très bien! très bien!_)

La proposition de M. Pichon est adoptée.

M. DESCHAMPS.--J'ai l'honneur, au nom de plusieurs de mes amis et au mien de déposer la proposition suivante:

"Le conseil,

"Emet le vœu:

"Que le Pantheon soit rendu a sa destination primitive et que le corps de Victor Hugo y soit inhumé. (_Assentiment sur un grand nombre de bancs_.)

"Signe: Deschamps, Cattiaux, Boue, Rousselle, Chassaing, Guichard, Muzet, Voisin, Mesureur, Jacques, Maillard, Mayer, Cernesson, Simoneau, Dujarrier, Braleret, Songeon, Delhomme, Hubbard, Navarre, Marsoulan, Millierand, Dreyfus, Cure, Chantemps, Darlot, Monteil, Strauss, Pichon."

Je demande l'urgence.

L'urgence, mise aux voix, est adoptée.

La proposition de M. Deschamps est adoptée.

M. MONTEIL.--J'ai l'honneur de déposer la proposition suivante, pour laquelle je demande l'urgence:

"Le conseil délibère:

"Article premier.--Le nom de Victor Hugo sera donné a la place d'Eylau jusqu'a l'Arc de Triomphe.

"Art. 2.--Les plaques seront posées immédiatement. (_Approbation_.)

"Signe: Monteil Deschamps, G. Hubbard, Strauss, Michelin."

L'urgence, mise aux voix, est adoptée.

La proposition de M. Monteil est adoptée.

M. SONGEON.--Messieurs, vous venez d'arrêter que vous vous rendriez immédiatement en corps auprès de la famille du grand citoyen qui vient de disparaître. Je vous propose de décider que tous, également en corps, vous assisterez aux obsèques.

Cette proposition est adoptée.

La séance est levée et le conseil municipal se rend en corps a la maison mortuaire.

NOTE XVIII.

LES DECRETS SUR LE PATHEON.

Le Journal officiel du 28 mai 1885 publie le rapport suivant adressé au président de la République par les ministres de l'intérieur, de l'instruction publique et des finances:

Monsieur le président,

Le Pantheon, commence sous le regne de Louis XV et termine seulement sous la Restauration, a subi, meme avant son achevement definitif, des affectations diverses.

Par le decret-loi des 4-10 avril 1791, l'Assemblee nationale decida que "le nouvel edifice serait destine a recevoir les cendres des grands hommes a dater de l'epoque de la liberte francaise"; elle decerna immediatement cet honneur a Mirabeau.

En 1806, le decret du 20 fevrier decida que l'eglise Sainte-Genevieve serait affectee au culte et confia au chapitre de Notre-Dame, augmente a cet effet de six chapelains, le soin de desservir cette eglise. Il en remit la garde a un archipretre choisi par les chanoines. Il ordonnait la celebration de services solennels a certains anniversaires, notamment a la date de la bataille d'Austerlitz. Toutefois, ce decret, qui ne devait entrer en vigueur qu'apres l'achevement complet de la construction, ne fut pas execute.

L'ordonnance du 12 decembre 1821 rendit l'eglise au culte public et la mit a la disposition de l'archeveque de Paris pour etre provisoirement desservie par des pretres que ce prelat etait charge de designer. La meme ordonnance portait qu'il serait ulterieurement statue sur le service regulier et perpetuel qui devrait etre fait dans ladite eglise et sur la nature de ce service. Cependant aucune decision n'intervint a cet egard, et l'eglise ne fut erigee ni en cure ni en succursale de la cure voisine. Elle n'avait donc encore recu aucun titre legal lors de la revolution de 1830.

L'ordonnance du 26 aout 1830 statua en ces termes:

"Louis-Philippe,

"Vu la loi des 4-10 avril 1791;

"Vu le decret du 20 fevrier 1806 et l'ordonnance du 12 decembre 1821;

"Notre conseil entendu,

"Considerant qu'il est de la justice nationale et de l'honneur de la France que les grands hommes qui ont bien merite de la patrie, en contribuant a sa gloire, recoivent apres leur mort un temoignage eclatant de l'estime et de la reconnaissance publiques;

"Considerant que, pour atteindre ce but, les lois qui avaient affecte le Pantheon a une semblable destination doivent etre remises en vigueur,

"Decrete:

"Article premier.--Le Pantheon sera rendu a sa destination primitive et legale; l'inscription: Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante, sera retablie sur le fronton. Les restes des grands hommes qui ont bien merite de la patrie y seront deposes.

"Art. 2.--Il sera pris des mesures pour determiner a quelles conditions et dans quelles formes ce temoignage de la reconnaissance nationale sera decerne au nom de la patrie.

"Une commission sera immediatement chargee de preparer un projet de

loi a cet effet.

"Art. 3.--Le decret du 20 fevrier 1806 et l'ordonnance du 12 decembre 1821 sont rapportes."

Ainsi, l'ordonnance qui precede faisait du Pantheon un lieu de sepulture non confessionnel, comme l'avait voulu l'Assemblée nationale. L'edifice etait laicise.

Au lendemain du coup d'Etat, le decret du 6 decembre 1851 vint encore une fois rendre au culte l'ancienne eglise.

Ce decret porte:

"L'ancienne eglise de Sainte-Genevieve est rendue au culte, conformement a l'intention de son fondateur, sous l'invocation de sainte Genevieve, patronne de Paris.

"Il sera pris ulterieurement des mesures pour regler l'exercice permanent du culte catholique dans cette eglise."

Un decret du 22 mars 1852 remit en vigueur les dispositions de celui de 1806 et reconstitua la communaute des chapelains de Sainte-Genevieve recrutee au concours avec traitement alloue par l'Etat.

A la suite de la loi de finances du 29 juillet 1831, qui supprima cette allocation, le chapitre a cesse de se completer lors des vacances et ne contient plus que trois membres, lesquels ne recoivent aucun traitement de l'Etat.

En resume, le Pantheon n'est, comme la basilique de Saint-Denis, ni un edifice diocesain, ni un edifice paroissial. Il ne rentre pas dans la categorie de ceux qui, aux termes de l'article 75 de la loi du 18 germinal an X, ont du etre mis a la disposition des eveques a raison d'un edifice par cure et par succursale. Le culte ne s'y celebre pas d'une maniere reguliere et legale. Ce n'est la paroisse d'aucun citoyen francais. Il n'a aucune existence comme circonscription ecclesiastique.

Comme monument, il appartient incontestablement au domaine de l'Etat et, des lors, il rentre dans vos attributions, monsieur le president, conformement aux dispositions de l'arrete des consuls du 13 messidor an X et a l'ordonnance du 14 juin 1833, d'affecter cet edifice a un nouveau service public.

Il nous a paru que le moment etait venu de donner satisfaction au voeu deja formule par le Parlement en 1881 et de restituer au Pantheon sa destination premiere. Si ces vues sont agreees par vous, monsieur le president, nous avons l'honneur de vous prier de vouloir bien revetir de votre signature le decret ci-joint.

Nous vous prions d'agreer, monsieur le president, l'hommage de notre profond respect.

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,
RENE GOBLET.

Le ministre de l'interieur,
H. ALLAIN-TARGE.

Le ministre des finances,
SADI CARNOT.

A la suite de ce rapport, le Journal officiel publie le decret
suivant, rendu sur les conclusions conformes des ministres:

Le president de la Republique francaise,

Sur le rapport des ministres de l'instruction publique, des beaux-arts
et des cultes, de l'interieur et des finances,

Vu la loi des 4-10 avril 1791;

Vu le decret du 20 fevrier 1806;

Vu l'ordonnance du 12 decembre 1821;

Vu l'ordonnance du 26 aout 1830;

Vu le decret des 6-12 decembre 1851;

Vu les decrets des 22 mars 1852 et 26 juillet 1867;

Vu l'arrete du gouvernement du 13 messidor an X et l'ordonnance du 4
juin 1833;

Considerant que la France a le devoir de consacrer, par une sepulture
nationale, la memoire des grands hommes qui ont honore la patrie, et
qu'il convient, a cet effet, de rendre le Pantheon a la destination
que lui avait donnee la loi des 4-10 avril 1791,

Decrete:

Article premier.--Le Pantheon est rendu a sa destination primitive et
legale. Les restes des grands hommes qui ont merite la reconnaissance
nationale y seront deposes.

Art. 2.--La proposition qui precede est applicable aux citoyens a
qui une loi aura decerne les funerailles nationales. Un decret du
president de la Republique ordonnera la translation de leurs restes au
Pantheon.

Art. 3.--Sont rapportes le decret des 6-12 decembre 1851, le decret du
26 fevrier 1806, l'ordonnance du 12 decembre 1821, les decrets des
23 mars 1852 et 26 juillet 1867, ainsi que toutes les dispositions
reglementaires contraires au present decret.

Art. 4.--Les ministres de l'instruction publique, des beaux-arts et
des cultes, de l'interieur et des finances sont charges, chacun en ce
qui le concerne, de l'execution du present decret,

Fait a Paris, le 26 mai 1885.

JULES GREVY,

Par le president de la Republique:

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,
RENE GOBLET.

Le ministre de l'interieur,
H. ALLAIN-TARGE.

Le ministre des finances,
SADI CARNOT.

Le _Journal officiel publie egalement le decret suivant:

Le president de la Republique francaise,

Sur le rapport des ministres de l'interieur, de l'instruction
publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu le decret du 26 mai 1885;

Vu la loi du 24 mai 1885, decernant a Victor Hugo des funerailles
nationales,

Decrete:

Article premier.--A la suite des obseques ordonnees par la loi du 21
mai 1885, le corps de Victor Hugo sera depose au Pantheon.

Art. 2:--Le ministre de l'interieur et le ministre de l'instruction
publique, des beaux-arts et des cultes sont charges, chacun en ce qui
le concerne, de l'execution du present decret.

Fait a Paris, le 26 mai 1885.

JULES GREVY.

Par le president de la Republique:
Le ministre de l'interieur,
H. ALLAIN-TARGE.

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,
RENE GOBLET.

NOTE XIX.

DISCOURS PRONONCES AUX FUNERAILLES

A l'Arc de Triomphe.

DISCOURS DE M. LE ROYER

PRESIDENT DU SENAT.

Messieurs,

En presence du spectacle grandiose de cette foule immense, de toute
une nation respectueusement inclinee devant ce cercueil, aux echos

retentissants de la commotion éprouvée, à la nouvelle de la mort de Victor Hugo, par tout ce qui pense et lit dans le monde civilisé, je me demande ce que le langage humain, dans son expression la plus élevée, peut ajouter aux témoignages de regret et d'admiration prodigés à ce prodigieux génie.

Le sénat, dont Victor Hugo a été le plus illustre membre, qu'il a honoré d'un reflet de sa gloire, ne saurait cependant rester muet. D'autres, mieux qualifiés, vous diront ce qu'a été l'œuvre littéraire et poétique de Victor Hugo. À moi, un rôle plus modeste: celui de rappeler en quelques paroles la marche ascensionnelle et progressive de ce grand esprit dans son évolution politique, son influence sur ses contemporains et les services qu'il a rendus.

Victor Hugo vint au monde à l'heure où la France, après une longue et douloureuse lutte entre le passé et l'avenir, s'était donné un maître, à l'heure où elle avait abdiqué sa volonté et ses destinées entre des mains puissantes et implacables. Un compromis tacite et fatal était intervenu entre les entraînements de la veille et les nécessités du jour. Victor Hugo grandit dans une famille où régnaient les traditions monarchiques unies au souvenir tragique, mais imposant, de l'épopée révolutionnaire. L'enfant subit nécessairement l'influence de cette atmosphère. Aussi voua-t-il une admiration de poète au génie de Napoléon; puis, par une pente naturelle, il célébra le retour des Bourbons comme une espérance de repos, comme une promesse d'épanouissement intellectuel et libéral.

À ce moment, commencerent pour Victor Hugo ces mémorables luttes littéraires qu'il ne m'appartient pas de vous décrire. Il n'entra dans la vie politique active que vers les dernières années du régime de Juillet. Dans les remarquables harangues qu'il prononça alors devant la Chambre des Pairs, on discerne facilement la transformation qui devait le conduire à des croyances démocratiques et républicaines s'affermissant à chaque pas pour ne plus se démentir jusqu'à son dernier soupir. On sent déjà dans la parole de Victor Hugo un amour passionné de la patrie, un esprit altéré d'idéal et de grandeur, s'enivrant des gloires de la France, pleurant ses défaites, élevant toujours la voix en faveur des opprimés, des exilés et des vaincus.

À son tour, il fut proscrit et c'est surtout dans les douleurs de l'exil qu'il se montra vaillant et superbe. Sous les humiliations qui accablaient la France, son vers vengeur retentit comme le clairon de ralliement et d'espérance.

Le 4 septembre, Victor Hugo partagea toutes les angoisses de la lutte gigantesque qui aboutit au démembrement de la patrie; mais, après la paix, le poète rendit à nos morts un solennel hommage et releva les courages par ce cri de suprême consolation: Gloire aux vaincus!

Lorsqu'il vint siéger au sénat, l'apaisement s'était fait en lui. De grands malheurs intimes avaient ajouté leur fardeau au poids de ses tristesses nationales; la sérénité était cependant rentrée dans son âme. Lui qui avait prophétisé que "la République était la terre ferme", il la tenait, victorieuse et vivante. Son idéal était réalisé! Vous le voyez encore, messieurs les sénateurs, sur ce fauteuil que la piété de ses collègues veut consacrer, les mains croisées sur la poitrine, son front olympien incliné; attirant tous les regards et tous les hommages, déjà dans sa pose d'immortalité! La dernière fois

qu'il monta a la tribune, ce fut pour soutenir la cause qui lui etait chere entre toutes, celle du pardon et de l'oubli.

A travers d'apparentes hesitations, il ne faut voir que le travail de l'esprit en quete des formules definitives de sa foi. Victor Hugo a constamment poursuivi un ideal superieur de justice et d'humanite. Donner la liberte et la lumiere a tous, precher la fraternite pour les desherites et les faibles, revendiquer l'autorite du droit contre la force, tel fut le labeur de ce noble coeur, de cette grande intelligence. Son action fut immense sur le moral de la France. Il devoila et detruisit les sophismes du crime couronne, releva les coeurs affoles et rendit aux honnetes gens devoyes la notion de la loi morale un instant meconnue. Sous son souffle inspire, les ames renaissaient a l'esperance: par deux fois, apres le 2 decembre, apres 1871, il reveilla la conscience de la patrie.

Gloire a ce puissant genie, dont le patriotisme et l'amour du bien illuminent toutes les oeuvres! Gloire a celui que nous saluons tous d'une egale reconnaissance et d'une egale admiration! Gloire a Victor Hugo le Grand!

DISCOURS DE M. FLOQUET

PRESIDENT DE LA CHAMBRE DES DEPUTES.

Quelles paroles pourraient egaler la grandeur du spectacle auquel nous assistons et que l'histoire enregistrera!

Sous cette voute toute constellee des noms legendaires de tant de heros qui firent la France libre et la voulurent glorieuse, apparait la depouille mortelle, je me trompe, l'image toujours sereine du grand homme qui a si longtemps chante pour la gloire de notre patrie, combattu pour sa liberte!

Autour de nous les maitres de tous les arts et de toutes les sciences, les representants du peuple francais, les delegues de nos departements, de nos communes, les ambassadeurs volontaires et les missionnaires spontanés de l'univers civilise s'inclinent pieusement devant celui qui fut un souverain de la pensee, un proscrit pour le droit vaincu et la republique trahie, un protecteur perseverant de toute faiblesse contre toute oppression, le defenseur en titre de l'humanite dans notre siecle.

Au nom de la nation nous le saluons aujourd'hui non plus dans l'humble attitude du deuil, mais dans la fierte de la glorification.

Nous le redirons sans cesse, ce ne sont pas des funerailles qui commencent ici, c'est une apotheose.

Nous pleurons l'homme qui finit, mais nous acclamons l'apotre imperissable qui demeure parmi nous et dont le verbe survivant d'age en age nous conduira a la conquete definitive de la liberte, de l'egalite, de la fraternite dans le monde.

Ce geant immortel aurait ete mal a l'aise dans la solitude et l'obscurite des cryptes souterraines; nous l'avons expose la-haut au jugement des hommes et de la nature, sous le grand soleil qui

illuminait sa conscience auguste.

Tout un peuple a voulu realiser le reve poetique de ce doux genie:

Le cercueil au milieu des fleurs veut se coucher.

Que ce cercueil entoure de ces fleurs amies et de ce peuple reconnaissant entre dans le grand Paris que Victor Hugo appelait de ce nom sacre: la "cite-mere" et dont il a ete veritablement le fils respectueux, le serviteur fidele et l'elu bien-aime; que ce cercueil venerable qui va a la gloire apporte parmi nous, avec toutes les lumieres qui sortaient d'un cerveau si puissant, toutes les douceurs que caressait un coeur si tendre; qu'il enseigne a la multitude emue sur son passage le devoir, la concorde, la paix; que devant lui se levent pour nous eclairer et nous guider les meditations austeres du jeune voyant de 1831, cet acte de foi qui pourrait resumer le testament du vieux republicain de 1885 et qui constitue l'unite morale la cette grande vie.

Je hais l'oppression d'une haine profonde!
Je suis fils de ce siecle. Une erreur chaque annee
S'en va de mon esprit, d'elle-meme etonnee,
Et, detrompe de tout, mon culte n'est reste
Qu'a vous, sainte patrie, et sainte liberte.

DISCOURS DE M. GOBLET

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Messieurs,

Le monde entier honore Victor Hugo, mais c'est a la France qu'il appartient. Quel que soit le caractere universel de son genie, il est le notre d'abord. Il vient de nous, de nos traditions, de notre race, et, si nous accueillons avec une emotion reconnaissante les temoignages d'admiration et de respect que lui envoient a l'envi tous les peuples, cependant la France justement orgueilleuse le revendique; elle se glorifie en lui et s'illustre elle-meme en lui faisant aujourd'hui ces funerailles nationales.

Dans le concert d'hommages qui monte vers Victor Hugo, le gouvernement reclame l'honneur de faire entendre sa voix. Ce ne peut etre ni pour retracer sa carriere, ni pour resumer son oeuvre immense, encore moins pour le louer comme il convient. Il semble, a la premiere vue, que cette oeuvre soit si multiple et si grande, la carriere si vaste et si diverse, qu'il faille pour une pareille tache autant d'orateurs que son art a compte de genres et qu'il y a de phases diverses dans son existence.

Roman, poeme, drame, histoire, philosophie, il a tout aborde; et son role politique et social n'est pas moins considerable que celui qu'il a occupe dans la litterature moderne.

Et pourtant, messieurs, ce que je voudrais pouvoir montrer ici, comme je le sens, c'est l'unite du plan qui a preside a cette vie et a cette oeuvre, si complexe en apparence.

Je ne sais s'il est vrai que notre siècle portera son nom et qu'on dira: "le siècle de Victor Hugo" comme on a dit le "siècle de Voltaire"; mais ce qui nous apparaît des aujourd'hui avec une pleine certitude, c'est qu'il en restera la plus haute personnification, parce qu'il est celui qui résume le mieux l'histoire de ce siècle, ses contradictions et ses doutes, ses idées et ses aspirations.

Victor Hugo en a été le témoin attentif et passionné. Il en a vu et jugé les événements avec son génie, il en a suivi toutes les évolutions; ébloui d'abord par les gloires éphémères des premières années, séduit par la résurrection de la Liberté que l'ancienne monarchie semblait ramener avec elle, progressant vers la démocratie avec la royauté de juillet, maudissant et frappant d'une condamnation inexorable l'Empire qui, pour la seconde fois, venait faire violence à ce grand mouvement, jaloux de demeurer exilé pour rendre sa protestation plus forte, trouvant enfin dans la République triomphante le refuge et le couronnement de sa vie.

Dans cette longue et constante ascension, son œuvre l'accompagne. Poète, Victor Hugo n'a pas seulement chanté ce que chantent les poètes. Il ne s'est pas contenté de célébrer les harmonies de la nature, les joies et les tristesses humaines; il ne s'est pas uniquement appliqué à disséquer son cœur pour en exprimer toutes les voluptés et les amertumes de la jeunesse en proie à la passion et au doute. Combien son œuvre est plus virile, plus haute et plus impersonnelle!

Ce n'est pas en lui tout d'abord, c'est autour de lui qu'il regarde, curieux de notre passé, habile à restituer les souvenirs des temps qui nous ont précédés, à nous faire revivre en plein Paris du moyen âge, parmi ses monuments et ses rues, comme avec les mœurs, les fêtes, les gaietés et les colères de nos aïeux.

Puis le poète embrasse tout ce qu'il rencontre sur son chemin, la gloire des batailles et la pompe des sacres, la liberté, l'amour du droit, de la justice, la haine de la violence et du parjure, les malheurs comme les triomphes de la patrie. Rien n'échappe à son regard dans le domaine des sentiments comme dans celui de la nature. Comme Homère, il admire les merveilles de l'univers, "la terre, ce poème éternel", "le ciel superbe et l'océan qui chantent les beautés de la création". Comme Shakespeare, il pénètre dans les plus profonds replis de l'âme humaine; il en a scruté toutes les faiblesses et toutes les grandeurs.

Ainsi va son poème depuis les Odes et Ballades, les Voix intérieures, par les Contemplations et par les Chatiments, jusqu'à la Légende des Siècles, cette épopée du genre humain, jusqu'à l'Année terrible, ce cri d'amour filial et de pitié.

Le drame s'y vient mêler à la poésie, drame étrange qui semble inventé en pleine fantaisie, en dehors de toute réalité et de toute convention.

Quel drame cependant s'empare plus violemment de nos âmes! Ou trouver à la fois des situations plus hardies et plus fortes, plus de charme ou de grandeur dans les sentiments et dans la pensée, plus de grâce ou de noblesse dans le langage?

Pour cette œuvre, il a fait sa langue, ou plutôt il a renouvelé

et transforme notre vieille langue française. En l'arrachant aux anciennes formules, en la démocratisant, il y a découvert de nouvelles ressources et lui a donné une souplesse, une vigueur, une magnificence inconnue jusqu'à lui.

Et c'est pourquoi, malgré les prétentions révolutionnaires de sa jeunesse, bien qu'il se soit vanté "d'avoir tout saccagé, tout secoué du haut jusqu'en bas", Victor Hugo de son vivant est devenu classique. Il figurait déjà dans la glorieuse pléiade des grands poètes avec Corneille, Molière, Racine, Voltaire.... Permettez-moi de ne citer que des gloires françaises; elles suffisent à remplir ce cénacle d'élus.

Mais il n'est pas seulement égal à eux, il les dépasse par tout ce que son âme a de plus grand et de plus vaste, cette âme "où sa pensée habite comme un monde". Le poète en Victor Hugo n'est plus qu'une partie de l'homme, ou plutôt l'homme a compris à sa manière le rôle du poète, et cette conception supérieure l'élève et le conduit.

Lui-même l'a dit: "Dans cette mêlée d'hommes, de destinées et d'intérêts qui se ruent si violemment tous les jours sur chacune des œuvres qu'il est donné à ce siècle de faire, le poète a une fonction supérieure. Il faut qu'il jette sur ses contemporains le tranquille regard que l'histoire jette sur le passé. Il faut qu'il sache se maintenir au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant, sachant être tout à la fois irrité comme homme et calme comme poète."

Ce rôle grandiose, Victor Hugo l'a rempli en effet. Il a été le grand justicier de son temps. Il a été aussi le témoin auguste de la marche de ce siècle "que mène un noble instinct..."

Où le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

Victor Hugo est l'homme de notre temps qui a le mieux compris, le plus aimé l'humanité dans l'ensemble et dans l'individu. Charitable avant tout aux petits, aux humbles, aux opprimés, aucune misère morale ou physique, le vice même ni le crime, ne peuvent rebouter sa magnanimité, et l'amélioration de la nature humaine, contre les destinées de l'humanité tout entière, fait l'objet principal de sa contemplation.

"Dans ses drames, vers et prose, pièces et romans, le poète, a-t-il dit, mettra l'histoire et l'invention, la vie des peuples et des individus ... il relèvera partout la dignité de la creature humaine en faisant voir qu'au fond de tout homme, si désespéré et si perdu qu'il soit, Dieu a mis une étincelle qu'un souffle d'en haut peut toujours raviver, que la cendre ne cache point, que la fange même n'éteint pas: l'âme!"

Et maintenant, si l'on demande où est le lien de cette œuvre et de cette vie, ce qui en fait l'unité, je répondrai, avec ses propres vers:

Qu'il fut toujours celui
Qui va droit au devoir dès que l'honnête a lui,
Qui veut le bien, le vrai, le beau, le grand, le juste.

Messieurs, c'est par ce côté profondément humain de sa nature que Victor Hugo a mérité d'être considéré comme le citoyen de toutes les

nations.

C'est par la aussi qu'il s'est eleve a cette idee de Dieu qui emplit tout son ouvrage. Il croyait a l'ame immortelle. Le genie a des lumieres superieures. Peut-etre a-t-il connu la verite? Nous qui demeurons, nous savons seulement qu'il avait conquis l'immortalite sur la terre, et c'est pourquoi nous le conduisons aujourd'hui avec ce cortege triomphal dans le temple que la Revolution francaise avait consacre aux grands hommes.

N'etait-il pas juste et necessaire, en effet, qu'il fut rouvert par lui? La posterite, ratifiant nos hommages, l'y honorera eternellement.

Non, en verite ses cendres ne sauraient redouter ces retours funestes dont on les menace. Apres plus de cent ans, les noms de Voltaire et de Rousseau excitent encore les haines et les coleres. Mais, depuis bien des annees deja, Victor Hugo, revenu de l'exil, vivait devant l'opinion dans une region sereine bien au-dessus de nos passions et de nos disputes: le grand vieillard, sorti des "jours changeants", representait au milieu de nous l'esprit de tolerance et de paix entre les hommes, et le respect universel de ses contemporains lui donnait l'avant-gout de la veneration dont sera entouree sa memoire.

C'est cette majeste sublime dans laquelle il a termine sa carriere qui restera le trait dominant de cette belle vie. Toujours on rejouera quelques-uns de ces drames, on relira ces poemes ou il a su mettre "avec les conseils au temps present les esquisses reveuses de l'avenir, le reflet, tantot eblouissant, tantot sinistre, des evenements contemporains, le pantheon, les tombeaux, les ruines, les souvenirs, la charite pour les pauvres, la tendresse pour les miserables, les saisons, le soleil, les champs, la mer, les montagnes, et les coups d'oeil furtifs dans le sanctuaire de l'ame ou l'on aperçoit sur un autel mysterieux, comme par la porte entr'ouverte d'une chapelle, toutes ces belles urnes d'or: la foi, l'esperance, la poesie, l'amour!"

Mais quelle que soit la gloire du poete, la posterite la connaitra sous un plus haut aspect. Elle se rappellera surtout qu'il a dit:

Je suis ... celui qui hate l'heure
De ce grand lendemain, l'humanite meilleure.

Et s'il est vrai, comme il le croyait et comme nous devons le croire, que ce monde mu par une force dont il n'a pas conscience, marche invinciblement vers le progres, Victor Hugo ira en grandissant dans la memoire des hommes, et, a mesure que son image reculera dans le lointain des temps, il leur apparaitra de plus en plus comme le precurseur du regne de la justice et de l'humanite.

DISCOURS DE M. EMILE AUGIER

AU NOM DE L'ACADEMIE FRANCAISE

Messieurs,

Le grand poete que la France vient de perdre voulait bien m'accorder une place dans son amitie; c'est a quoi j'ai du l'honneur d'etre

choisi par l'Academie francaise pour apporter ici l'expression d'une douleur partagee par l'Institut tout entier.

Mais qu'est-ce que notre deuil de famille devant le deuil national qui fait cortege a notre illustre confrere?

Toute la France est la, cette France dont Victor Hugo restait apres nos desastres le plus legitime orgueil et la plus fiere consolation, car il l'a dit lui-meme:

Rien de ces noirs debris ne sort que toi, pensee.
Poesie immortelle, a tous les vents bercee.

Et la sienne est immortelle en effet!

Faut-il vous parler de l'eclat incomparable de son oeuvre? de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensee qui font de lui un maitre sans pareil? Ses droits a l'admiration des siecles sont proclames plus eloquemment que je ne le saurais faire par cette ceremonie sans precedent, par cette affluence de populations accourues des quatre points cardinaux a ce pelerinage du Genie.

Grand et salubre spectacle, messieurs. Il est juste, il est beau qu'une patrie rende en honneurs a ses fils ce qu'elle recoit d'eux en illustration.

Au souverain poete, la France rend aujourd'hui les honneurs souverains.

Elle dresse son catafalque sous cet Arc de Triomphe qu'il a chante et sous lequel jusqu'ici elle n'avait encore fait passer qu'un triomphateur, celui qu'elle a entre tous surnomme le Grand.

Elle n'est pas prodigue de ce beau surnom. Elle en fait presque l'apanage exclusif des conquerants. Il n'y avait qu'un poete couronne par elle de cette aureole: il y en aura deux desormais, et comme on dit le Grand Corneille, on dira le Grand Hugo.

Il y a dans la plus haute renommee une partie caduque dont elle se degage par la mort.

Il semble alors qu'elle s'elance avec l'ame du mourant, secouant ainsi une sorte de depouille mortelle, pour planer radieuse au dessus de la dispute humaine.

La renommee, ce jour-la s'appelle la Gloire, et la posterite commence. Elle a commence pour Victor Hugo. Ce n'est pas a des funerailles que nous assistons, c'est a un sacre. On est tente d'appliquer au poete ces beaux vers qu'il adressait a son glorieux predecesseur sous l'arche triomphale:

Maitre, en ce moment-la vous aurez pour royaume
Tous les fronts, tous les coeurs qui battront sous le ciel;
Les nations feront asseoir votre fantome
Au trone universel.

Les nuages auront passe dans votre gloire.
Rien ne troublera plus son rayonnement pur;

Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dome d'azur.

DISCOURS DE M. MICHELIN

PRESIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS.

Au nom de la Ville de Paris, je viens devant cet Arc de Triomphe,

Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire,

saluer Victor Hugo et adresser un supreme adieu au poete incomparable,
a l'homme bon et humain entre tous, au grand citoyen dont la vie a ete
si bien remplie au profit de l'humanite.

Je laisse a d'autres le soin de celebrer le genie litteraire du poete
de la Legende des Siecles, d'Hernani et des Chatiments.

Il ne m'appartient pas de retracer le role politique de Victor Hugo.
Je me contente de rappeler que l'auteur de Napoleon le Petit et des
Miserables a desire et poursuivi ardemment, pendant toute sa vie, le
trionphe de la liberte, de la verite et de la justice.

Je veux simplement et en quelques mots constater le lien indissoluble
qui unit Paris a Victor Hugo.

Notre grand poete national professait pour notre grande cite un
sentiment d'admiration qui se manifesta, pour ainsi dire, dans chacune
de ses oeuvres.

Rappelons-nous ces vers admirables sur Paris:

Oh! Paris est la Cite mere!
Paris est le lieu solennel
Ou le tourbillon ephemere
Tourne sur un centre eternel

Frere des Memphis et des Romes,
Il batit au siecle ou nous sommes
Une Babel pour tous les hommes,
Un Pantheon pour tous les dieux.

Toujours Paris s'ecrie et gronde.
Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour ou Paris se tairait.

En mai 1867, alors qu'il etait en exil, eloigne de Paris depuis le
crime du 2 Decembre, notre grand et illustre citoyen, examinant le
role de notre chere cite par le monde, s'exprime ainsi: "La fonction
de Paris, c'est la dispersion de l'idee, secouant sur le monde
l'inepuisable poignee des verites; c'est la son devoir, et il le
remplit. Faire son devoir est un droit. Paris est un semeur. Ou
seme-t-il? Dans les tenebres. Que seme-t-il? Des etincelles. Tout ce
qui, dans les intelligences eparses sur cette terre, prend feu ca et
la et petille est le fait de Paris. Le magnifique incendie du progres,
c'est Paris qui l'attise. Il y travaille sans relache. Il y jette

ce combustible: les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises, les prejuges. Toute cette nuit fait de la flamme, et grace a Paris, chauffeur du bucher sublime, monte et se dilate en clarte. De la le profond eclairage des esprits. Voila trois siecles surtout que Paris triomphe dans ce lumineux epanouissement de la raison et qu'il prodigue la libre pensee aux hommes: au seizieme siecle, par Rabelais; au dix-septieme, par Moliere; au dix-huitieme, par Voltaire.

"Rabelais, Moliere et Voltaire, cette trinite de la raison: Rabelais, le pere; Moliere, le fils; Voltaire, l'esprit; ce triple eclat de rire: gaulois au seizieme siecle, romain au dix-septieme, cosmopolite au dix-huitieme, c'est Paris."

Qu'il me soit permis de completer l'enumeration faite par notre grand poete, et d'ajouter son nom a ceux de Rabelais, de Moliere et de Voltaire. Ce nom de Victor Hugo sera evidemment donne a notre siecle par l'histoire.

Le dix-neuvieme siecle s'appellera le siecle de Victor Hugo.

Apres la chute de l'empire, au lendemain du desastre de Sedan et a la veille du siege, Victor Hugo s'empresse de rentrer a Paris pour partager ses souffrances et ses dangers. Nous nous rappelons tous son arrivee le 5 septembre au soir. Quelle joie! Quel enthousiasme dans la population parisienne! Elle revoyait enfin celui qui etait absent depuis dix-neuf ans!

Desormais Victor Hugo est reste parmi nous toujours pret a defendre les droits de notre grande cite.

Devant l'Assemblee de Bordeaux, il defend Paris en ces termes: "Paris esperait votre reconnaissance et il obtient votre suspicion! Mais qu'est-ce donc qu'il vous a fait? Ce qu'il vous a fait, je vais vous le dire: Dans la defaillance universelle, il a leve la tete; quand il a vu que la France n'avait plus de soldats, Paris s'est transfigure en armee; il a espere quand tout desesperait; apres Phalsbourg tombee, apres Toul tombee, apres Strasbourg tombee, apres Metz tombee, Paris est reste debout. Un million de vandales ne l'a pas etonne. Paris s'est devoue pour tous, il a ete la ville superbe du sacrifice. Voici ce qu'il vous a fait. Il a plus que sauve la vie a la France, il lui a sauve l'honneur."

Voila comment Victor Hugo parlait de Paris. Vous voyez que j'ai raison de dire que le lien entre notre grand citoyen et Paris est indissoluble. Mon affirmation est confirmee par la population parisienne, qui se presse pour assister a ses magnifiques funerailles.

En rappelant ici les services considerables rendus a Paris par Victor Hugo, j'honore sa memoire et je lui apporte la reconnaissance et la gratitude de notre grande cite.

Apres les evenements terribles de mai 1871, Victor Hugo est le premier a parler de concorde et d'apaisement et a reclamer l'amnistie. A Bruxelles, il offre un asile aux Parisiens vaincus, obliges de s'expatrier pour echapper aux rigueurs des conseils de guerre.

Il conseille la clemence alors que la repression et la vengeance sont a l'ordre du jour.

Au point de vue municipal, Paris est encore place sous un regime d'exception. Il y a longtemps que Victor Hugo a reclame la reconnaissance des droits municipaux de Paris, et voici en quels termes: "Le droit de Paris est patent. Paris est une commune, la plus necessaire de toutes comme la plus illustre. Paris commune est le resultat de la France republique. Comment! Londres est une commune et Paris n'en serait pas une! Londres, sous l'oligarchie, existe, et Paris, sous la democratie, n'existerait pas! La monarchie respecte Londres et la monarchie violerait Paris! Enoncer de telles choses suffit; n'insistons pas. Paris est de droit commune, comme la France est de droit republique."

Je remercie Victor Hugo d'avoir reclame les droits de Paris. Je suis heureux de rappeler ces paroles en presence des pouvoirs publics. Qu'ils me permettent d'esperer qu'ils voudront bien se souvenir que Paris vit encore sous un regime d'exception, et qu'il est digne cependant d'obtenir enfin ses libertes communales, son autonomie municipale qu'il reclame depuis si longtemps.

La reconnaissance de Paris envers Victor Hugo sera eternelle. Paris s'est honore en envoyant Victor Hugo le représenter dans les assemblees legislatives. Le conseil municipal, par trois fois, l'a élu delegue senatorial et a attache son nom a l'une des plus belles avenues de Paris. Des que le bruit de sa mort s'est repandu dans la ville, le conseil municipal a cru qu'il etait de son devoir de demander pour Victor Hugo le triomphe du Pantheon. Il s'est empressé, avant de lever sa seance en signe de deuil, d'emettre un voeu tendant a restituer le Pantheon aux grands hommes. Le gouvernement a donne satisfaction a ce voeu de la population parisienne, et Victor Hugo va reposer au Pantheon, au milieu de la jeunesse des ecoles, qui professe pour lui la plus grande veneration.

Je resume en ces mots la vie de Victor Hugo: Grandeur d'ame, bonte, clemence, fraternite, civilisation.

Paris, reconnaissant a Victor Hugo, s'associe aujourd'hui a l'univers entier pour pleurer un mort et pour saluer un immortel. Le travailleur s'en est alle, mais son travail subsiste imperissable.

Honneur et gloire a Victor Hugo, le genie de l'humanite!

DISCOURS DE M. LEFEVRE

VICE-PRESIDENT DU CONSEIL GENERAL DE LA SEINE.

Messieurs,

Dans ce jour de deuil, au nom du conseil general de la Seine, je viens rendre un supreme hommage a Victor Hugo.

Au milieu d'une manifestation nationale, si superbement meritee par tant d'oeuvres eclatantes, le departement de la Seine temoigne au grand mort son admiration sans bornes. Il se souvient avec orgueil qu'il a deux fois envoye sieger au senat celui que toutes les bouches ont raison de proclamer aujourd'hui le premier des poetes et le plus grand des Francais.

Nous, ses electeurs, nous avons principalement admire le democrate aussi devoue qu'inebranlable.

Sans doute, avec tout le monde civilise, nous savions l'immensite de son genie; sans doute nous savions la ciselure merveilleuse et la majeste de son langage; nous savions que jamais front plus inspire ne rayonna parmi les humains; et, pour tout dire en un mot, nous savions que le dix-neuvieme siecle, si etincelant de lumiere, s'appellera le siecle de Victor Hugo. Assurement nous acclamions avec enthousiasme, avec veneration, tant de grandeur, tant de puissance et tant d'eclat.

Mais s'il fut notre heros, c'est surtout parce qu'il se montra l'apotre infatigable des revendications populaires et des grandes reformes.

Ami des faibles et des desherites, nous avons nomme leur plus eloquent defenseur, l'auteur immortel des Miserables, le coeur toujours saignant des blessures de la France, nous avons nomme celui qui marqua eternellement d'un fer rouge les criminels envers la patrie, le sublime justicier des Chatiments et de l'Annee terrible.

Et, le jour meme de notre premier vote, en face du palais du Luxembourg, le peuple ratifiait magnifiquement notre choix, en faisant au nouvel elu une de ces ovations d'un caractere a la fois si touchant et si grandiose. Oui, a cette epoque d'angoisse et de combat, alors que sur la France la reaction dressait encore sa face tenebreuse, Victor Hugo proclame senateur a Paris, ce fut un triomphe que ne peuvent oublier les republicains et tous ceux qui sont animes d'un veritable patriotisme.

Bientot l'ancien proscrit de decembre, qui, au sortir d'horribles tempetes politiques, avait senti toutes les douleurs de l'exil et qui connaissait maintenant tous les bienfaits de l'apaisement, reclama, avec son eloquence magistrale, en faveur des deportes de nos commotions civiles, la clemence et l'amnistie.

De sa haute autorite, il soutint constamment les oeuvres les plus genereuses, et de tous les points de la France et du monde il etait salue comme le representant le plus venere de la democratie.

A l'avenir, si le grand homme n'est plus au milieu de nous pour parler et pour agir, du moins son exemple, ses oeuvres et ses enseignements resteront notre plus riche heritage. Et sans cesse, du fond de sa tombe, sortira comme un large souffle vivifiant qui fera fleurir partout la Justice et la Fraternite.

Gloire donc et reconnaissance a cet immortel genie de la patrie francaise et de l'humanite!

Au Pantheon.

DISCOURS DE M. OUDET

AU NOM DE LA VILLE DE BESANCON.

La ville de Besancon, qui s'enorgueillit d'avoir ete le berceau du grand citoyen que pleure aujourd'hui la France, avait sa place marquee

dans ces obseques. C'etait pour elle un devoir, c'etait un grand honneur de venir, au milieu de ce deuil national, dire un dernier adieu au plus illustre de ses enfants. Et j'ai accepte du conseil municipal, apres bien des hesitations et avec le sentiment intime de mon insuffisance, la mission perilleuse de prendre ici la parole en son nom.

C'est a Besancon, le 7 ventose an X de la Republique francaise (26 fevrier 1802), que la femme du commandant Leopold Hugo, apres une grossesse laborieuse, mit au monde cet enfant, faible et chetif, qui deviendra l'honneur de la France, la gloire des lettres, la grande personification du siecle, et dont nous accompagnons aujourd'hui, a quatre-vingt-trois ans de date, la depouille mortelle dans ce monument que la patrie reconnaissante vient, apres bien des vicissitudes, de consacrer de nouveau a la sepulture et a la memoire de ses grands hommes.

Victor Hugo lui-meme, dans les Feuilles d'automne, a decrit, en vers d'une delicatesses inimitable, son apparition dans la vie; mais, le moment n'etant point aux longs discours, je ne les citerai pas.

Quiconque, d'ailleurs, sait lire les a lus; quiconque, a un coeur les a aimes, s'il m'est permis de paraphraser l'un de ses biographes. Mais a qui donc "cet enfant que la vie effacait de son livre, et qui n'avait pas meme un lendemain a vivre", dut-il de surmonter alors les dangers d'une aussi delicate constitution? Il nous l'a dit lui-meme: "aux soins d'une mere adoree".

Dieu me garde d'en douter et de commettre un pareil sacrilege. Serait-il cependant temeraire de penser que, dans cette oeuvre de devouement et d'amour, la mere dut etre puissamment secondee par l'influence bienfaisante de l'air si pur qui, dans nos montagnes, contribue a creer ces natures solides dans lesquelles se trouvent des caracteres si fortement trempes?

Serait-il temeraire de croire que, nous quittant plusieurs mois apres sa naissance et deja inscrit comme enfant de troupe, doue des lors de cette admirable constitution qui le conserva a sa patrie pendant pres d'un siecle, il put emporter en germe de notre pays une portion de ces qualites physiques qui ont fait de lui l'un des plus puissants genies de son temps?

Ah! laissez-moi, vous qui voulez bien m'ecouter avec indulgence, laissez-moi appeler a mon aide, en ce moment solennel, quelques vers de l'un de nos jeunes poetes francs-comtois, adressant, en 1881, une ode a Victor Hugo:....A votre ame il reste quelque chose
De ce qui l'entoura dans ses premiers moments....
O, vieux maitre, c'est bien dans la Franche-Comte
Que vous avez puise pour toute votre vie
Cette sublime soif sans cesse inassouvie
De justice supreme et d'apre liberte.

C'est penetre moi-meme de cette pensee que, des le mois de mars 1879, etant maire de Besancon, je proposais au conseil municipal, pour perpetuer parmi nous le nom du grand citoyen dont Besancon fut le berceau et pour en transmettre la memoire aux generations a venir, de donner son nom a l'une de nos rues et de placer sur la facade de la maison ou il est ne un cartouche en bronze, dont le maitre lui-meme dicta l'inscription: Victor Hugo: 26 fevrier 1802, inscription qu'il

faut aujourd'hui completer par cette date funebre: "22 mai 1885."

La pose de ce cartouche fut l'occasion d'une fete presque nationale et d'un banquet ou le maitre se fit représenter par M. Paul Meurice, porteur d'une lettre que nous conservons dans nos archives comme un monument bien precieux.

Elle est ainsi concue:

"Decembre 1880.

"Je remercie mes compatriotes avec une emotion profonde. Je suis une pierre de la route ou marche l'humanite; mais c'est la bonne route. L'homme n'est le maitre ni de sa vie ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir a ses concitoyens ses efforts pour diminuer la souffrance humaine et qu'offrir a Dieu sa foi invincible dans l'accroissement de la liberte.

"VICTOR HUGO."

Voila l'admirable testament qu'il a laisse a ceux qui conservent son berceau. Voila pourquoi la ville de Besancon a delegue une partie de sa municipalite a ces solennelles obseques, pendant que toute sa population, sur l'initiative des etudiants de ses ecoles preparatoires, des instituteurs et des eleves de ses ecoles primaires, reunis a la meme heure devant la maison ou le maitre est ne, deposedent en ce moment sur la facade des couronnes de fleurs, afin d'honorer sa memoire, en attendant que la ville complete son oeuvre par l'erection de la statue du grand citoyen sur l'une de nos places publiques.

Adieu donc, maitre, recevez une derniere fois l'hommage de notre douleur profonde et de notre souvenir respectueux.

Après les desastres de la patrie foulee par l'envahissement, vous avez, le premier, jete le cri de protestation et de rage sur les deux provinces ecartelees, Strasbourg en croix, Metz au cachot, et depuis la douloureuse separation, vous n'avez cesse de conserver a nos freres malheureux d'Alsace et de Lorraine l'amour de la patrie francaise et l'esperance dans l'avenir. Maitre, soyez sans inquietude sur votre berceau; depuis que la Franche-Comte, après toutes ses vicissitudes, se donna a la France, il y a deux siecles de cela, elle resta le rempart avance et fidele de la patrie.

Jamais Besancon n'a vu l'ennemi dans sa citadelle, jamais sur ses tours l'ombre d'Attila, et les hirondelles qui viennent chaque annee construire leurs nids aux fenetres de cette chambre ou vous etes ne ne diront jamais: La France n'est plus la.

Adieu donc, maitre, au nom de tous mes concitoyens! ou plutot au revoir au sein du Dieu de "la raison, du droit, du bien, de la justice", dont vous nous avez legue la foi!

DISCOURS DE M. HENRI DE BORNIER

AU NOM DE LA SOCIETE DES AUTEURS DRAMATIQUES.

La Societe des auteurs et compositeurs dramatiques m'a charge

d'apporter l'hommage de son admiration et de sa douleur a l'homme qui a illustre a jamais la scene francaise.

Je n'ai a parler que du poete dramatique, mais a l'insuffisance de mes paroles supplera cette voix mysterieuse que chacun ecoute dans son ame en face des grands tombeaux.

Victor Hugo a ecrit cette phrase dont on pourrait faire l'epigraphe de son theatre: "Dieu frappe l'homme, l'homme jette un cri; ce cri c'est le drame."

Oui, c'est le drame, le drame de Victor Hugo surtout. Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poete n'a ecoute de plus pres, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses oeuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille: Hernani a l'aspect d'un combat etincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque sierra desolee; Ruy Blas ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire; les Burgraves ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle. Cette puissance admirable dans la peinture des souffrances de l'humanite n'est qu'un des merites du theatre de Victor Hugo; il en a un autre: le sentiment profond de la pitie! Tous ces heros, tous ces vaincus de la fatalite, tous ces desesperes de la vie, tous ces martyrs, tous ces bourreaux memes ont sur leur visage un ruissellement de larmes qui tombe comme un torrent d'une montagne sombre. C'est pourquoi le poete glorifie les uns et absout les autres. Il sait que tout crime est le germe d'un desespoir, que le poete, ayant dans une main la justice, doit avoir dans l'autre la clemence et que, si Adam a pleure sur Abel, Eve a pleure sur Cain!

C'est en cela que l'oeuvre de Victor Hugo est a la fois terrible et touchante, et c'est pour cela qu'elle doit rester parmi les plus nobles et les plus hautes dont s'honore le genie humain.

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

AU NOM DE LA SOCIETE DES GENS DE LETTRES.

Dans l'immense deuil de cette journee, le monde celebre et pleure l'Immortel, la litterature francaise le Maitre, la Societe des gens de lettres le Pere.

Aux hommages universels, qui changent ces funerailles en apotheose, notre famille litteraire apporte son pieux et respectueux souvenir. Les acclamations disent assez combien partout Victor Hugo est admire: chez nous, il fut aime. Quand il s'est agi, pour nous, de donner des canons a la defense nationale, de celebrer le centenaire d'un grand homme, de defendre pour l'ecrivain le droit a la liberte et le droit a la vie, le grand poete nous apporta toujours l'autorite de sa parole et l'apostolat de son genie.

Oui, ce fut un apotre avant tout, ce grand et incomparable homme de lettres qui, dans toute sa longue et glorieuse existence, n'eut jamais d'autre autorite officielle que celle qu'exerce la pensee, d'autre pouvoir que celui du livre, et qui gouverna l'esprit humain par la plume, comme d'autres--mieux que d'autres--par l'epee ou par le sceptre.

Il a dit de Paris que "sa fonction, c'est la dispersion de l'idée". Sa fonction, à lui, ce fut la diffusion de la pensée nationale, par sa langue, cette langue claire et nette des traités diplomatiques, des souverains, dont il fit le verbe vivant et généreux de l'âme des peuples. Messieurs, ce qui assure encore à notre pays la suprématie dans le monde, c'est la littérature et l'art, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'histoire, et aucun homme n'a plus fait pour la gloire de son pays que Victor Hugo, le plus grand des lyriques de France. Un jour, en un vers admirable, il a parlé du geste auguste du semeur secouant sur le monde "l'inepuisable poignée des vérités"; il fut, lui, le semeur, le majestueux et sublime semeur de l'idée française!

Oui, ne l'oublions jamais, ce grand homme qui reva, salua l'immense fraternité des peuples, a étroitement aussi, énergiquement et tendrement aimé la patrie, et après avoir dit à la France: "Sers l'humanité et deviens le monde," son œuvre entière dit au monde: "Honore, respecte, acclame, remercie la France."

Ainsi toute sa vie fut un combat. Lorsqu'il n'était encore que l'enfant sublime, celui qui devait être le sublime aïeul avait proclamé que le poète a charge d'âmes et, en merveilleux artiste, en artiste souverain et inimitable, dans ces livres dont les titres chantent en toutes les mémoires, il opposa à la doctrine de l'art pour l'art, l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour la vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclamait, pour l'humanité qu'il consolait, pour la patrie qu'il glorifiait!

À travers son œuvre, qui a toutes les tempêtes et tous les apaisements du grand nourricier l'Océan, un autre sentiment souffle comme une brise ou court plutôt comme le sang même des veines du poète, cette vertu dont on vous parlait tout à l'heure: la pitié. Il a toujours jeté sur les douleurs "le voile d'une idée consolante". Il a partout cherché dans l'obscurité de la nature humaine la mélancolie latente et la vertu cachée, la fleur ignorée qu'un peu de bonté pouvait faire reflurir. Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse: Fantine et Marion purifiées par l'amour, Jean Valjean par le repentir, Triboulet chatié dans son cœur de père, Lucrece dans ses entrailles de mère.

Il a pour les petits des caresses de lion; l'orphelin, le pauvre, le marin, il les adopte comme le matelot des "Pauvres gens" recueille les épaves de la mer, et dans un sourire d'enfant Victor Hugo voit un monde de poésie, comme dans la larme d'une femme qui tombe il voit un monde de douleurs.

Voilà l'exemple que ce grand écrivain a donné à tous les écrivains. Il nous disait, un soir, en parlant d'un illustre homme de lettres qu'il aimait et qui venait de mourir: "Il fut grand, ce qui est bien; mais il fut bon, ce qui est mieux!" Messieurs, Shakespeare a parlé quelque part des mamelles sublimes de la charité. De ce lait de la bonté humaine Victor Hugo s'était nourri, il en garda jusqu'à la fin l'héroïque douceur et, offrant au monde la manne de sa poésie, il réclama, de sa première ode à son dernier livre,

Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants!

Et maintenant il a laissé tomber sa tête puissante dans le dernier

sommeil. Il a rejoint Homere, Eschyle, Dante, Rabelais, Isaie, Tacite --ceux qu'il appelait des genies--Cervantes, Shakspeare, Corneille, Moliere; il a libre croyant, montre "l'evidence du surhumain sortant de l'homme"; il a servi a la fois la poesie et le progres, les lettres et les peuples "dans son ascension vers l'ideal"; et, "libre dans l'art, libre dans le tombeau", il a, je cite ses paroles, "deploye dans la mort ces autres ailes qu'on ne voyait pas".

Il n'avait demande que le corbillard des pauvres. Le monde vient de lui faire des funerailles inoubliables, immortelles comme son oeuvre. C'est comme de l'histoire de France qui vient de passer triomphalement a travers l'histoire de Paris. Cherchez parmi ces couronnes: il y en a une qui apporte au fils du defenseur de Thionville l'hommage des habitants de Thionville annexe. Et par une sorte de voie sacree, de l'avenue qui porta le nom d'Eylau, ou son oncle defendit le cimetiere dans la neige, en passant par l'Arc de l'Etoile, ou le nom de son pere devrait etre inscrit.

N'ajoutons rien, nous, gens de lettres, a cette reclamation. Rien --si ce n'est cette parole meme que faisait entendre, il y a trente-cinq ans, sa grande voix sur le tombeau de Balzac: "Ce penseur, ce poete, ce genie a vecu parmi nous de cette vie d'orages commune dans tous les temps a tous les grands hommes!...." Mais Victor Hugo n'avait pas attendu que la mort fut un avenement, et, dominant les partis, dominant les passions, continuant la-haut son reve, il va briller desormais au-dessus de toutes ces poussieres qui sont sous nos pas, "de toutes ces nuees qui sont sur nos tetes, parmi les etoiles de la patrie!"

Victor Hugo a eu comme un cortege de monuments: les statues voilees de nos cites en deuil, la Colonne, Notre-Dame, le trophée et la cathedrale, le bronze et le granit qu'il a contresignes de sa griffe, et, la-haut, du fronton cisele par le maitre sculpteur de sa jeunesse, tombe le cri profond de tout un peuple: "Aux grands hommes, la patrie reconnaissante!"

DISCOURS DE M. LECONTE DE L'ISLE

AU NOM DES POETES.

C'est avec le profond sentiment de mon insuffisance que j'ose adresser, au nom de la poesie et des poetes, le supreme adieu de ses disciples fideles, respectueux et devoues, au maitre glorieux qui leur a enseigne la langue sacree. Puisse ma gratitude infinie et ma religieuse admiration pour notre maitre a tous me faire pardonner la faiblesse de mes paroles!

Messieurs,

Nous pleurons sans doute le grand homme qui a daigne nous honorer de sa bienveillance inepuisable, de sa bonte d'aieul indulgent; mais nous saluons aussi, avec un legitime orgueil filial, dans la serenite de sa gloire, du fond de nos coeurs et de nos intelligences, le plus grand des poetes, celui dont le genie a toujours ete et sera toujours pour nous la lumiere vivante qui ne cessera de nous guider vers la beaute immortelle, qui desormais a vaincu la mort, et dont la voix sublime ne se taira plus parmi les hommes.

Adieu et salut, maitre tres illustre et tres venere, eternel honneur de la France, de la Republique et de l'humanite!

DISCOURS DE M. PHILIPPE JOURDE

AU NOM DE LA PRESSE PARISIENNE.

Messieurs,

La presse parisienne m'a fait un honneur dont je sens le prix en me chargeant de dire, en son nom, un dernier adieu au grand mort que nous pleurons.

En ce jour ou tant de voix eloquentes s'elevent pour celebrer cette illustre memoire, la presse ne pouvait garder le silence sans manquer a un devoir sacre.

N'a-t-elle pas, elle aussi, une dette de reconnaissance a acquitter envers Victor Hugo?

Le journal n'etait pas seulement pour Victor Hugo une des plus belles manifestations de la pensee humaine: il etait a ses yeux l'instrument du progres, le flambeau de la civilisation: Le journal etait pour lui l'avant-coureur du livre dans les masses profondes de notre societe democratique.

Il n'a pas vingt ans qu'il publia le Conservateur litteraire. Lorsque plus tard, sorti vainqueur de la grande bataille romantique, il elargit son horizon, c'est au journal, c'est a l'Evenement de 1848 qu'il demande une tribune politique, comme il avait demande une tribune litteraire au Conservateur de 1819.

Plus tard encore, pendant l'exil et apres l'exil, toutes les fois que le grand poete a eu une cause genereuse a defendre, il fait a la presse l'honneur de l'associer a ses belles actions, a ses revendications eloquentes, a ses appels a la clemence et a l'humanite. Qu'il s'agisse de combattre l'esclavage dans les colonies espagnoles ou de repondre a l'appel des Cretois, qu'il s'agisse de demander a l'Angleterre la grace des fenians condamnes a mort, ou d'implorer de Juarez la grace de l'empereur Maximilien; plus tard encore, qu'il s'agisse de plaider la cause de la France durant l'Annee terrible, c'est le journal qui porte au monde les revendications de cette grande conscience et les eclats de cette voix puissante.

Voila, messieurs, pour la presse, un grand honneur. Elle en est fiere. On l'accuse parfois du mal dont elle est innocente: n'a-t-elle pas le droit de se glorifier du bien qui s'est fait par elle?

On n'accusera pas la presse d'ingratitude vis-a-vis du grand homme dont nous celebrons aujourd'hui l'apothose; l'immense publicite qu'elle a donnee aux oeuvres du maitre a fait penetrer sa pensee jusque dans les hameaux les plus recules. Elle a mis sa gloire a l'abri des contestations qui se sont elevees, dans d'autres pays, autour d'illustres genies.

La presse tout entiere s'est inclinee avec respect devant les restes

du poete national. Les dissentiments se sont impose silence devant ce glorieux cercueil; et c'est pour celui qui parle au nom de la presse parisienne une satisfaction profonde de savoir qu'il est l'interprete de tous ses confreres quand il exprime son admiration et sa gratitude pour celui qui fut Victor Hugo.

DISCOURS DE M. LOUIS ULBACH

AU NOM DE L'ASSOCIATION LITTERAIRE INTERNATIONALE.

Si je n'ecoutais que la douleur d'une amitie de plus de quarante ans et si je n'obeissais qu'a l'admiration de toute ma vie, je me tairais devant le silence formidable de ce cercueil.

Mais j'ai recu de l'_Association litteraire et artistique internationale_, dont Victor Hugo etait le president d'honneur, un mandat qu'il ne m'est pas permis de recuser. Nos amis de la France et de l'etranger, ceux qui dans nos courses a travers l'Europe, a chacun de nos congres, a Londres, a Lisbonne, a Vienne, a Rome, a Amsterdam, a Bruxelles, acclamaient Victor Hugo avec tant de sympathie, en nous donnant tant d'orgueil, ont aujourd'hui l'orgueil de faire retentir leur sympathie dans notre profonde tristesse.

Nous sommes les soldats d'une idee que Victor Hugo nous a leguee, la defense de la propriete litteraire et de la propriete artistique. Partout ou nous sommes alles livrer ce bon combat, son nom nous a ouvert l'hospitalite la plus cordiale, son genie nous a donne les armes les plus sures et sa gloire a illumine nos succes.

Je viens donc, au nom de ceux qu'il a inspires, commandes, soutenus, l'acclamer a mon tour, quand je voudrais uniquement le pleurer.

Victor Hugo est l'ecrivain francais le plus admire hors de France; non pas parce que nous l'admirons, car les etrangers parfois nous reprochent de ne pas l'admirer assez, tant ils sont saisis par la forte expansion de son genie! A peine a-t-on besoin de le traduire! Le relief de sa pensee fait sa trouee dans la langue etrangere, et le geste de sa parole aide a le deviner, avant qu'on l'ait penetre.

Sa gloire prodigieuse, messieurs, nous est donc doublement chere! Elle rayonne sur nous, avec le souvenir de nos joies, de nos douleurs les plus intimes, de nos ambitions les plus vastes, et en meme temps elle resplendit au dehors comme une irradiation de la France genereuse et fraternelle.

Le patriotisme de Victor Hugo, qui ne sacrifie rien des droits stricts de la patrie, s'augmente d'un sentiment de justice internationale, superieur aux prejuges de la diplomatie, aux ignorances populaires. Il est un foyer hospitalier ou toutes les patries s'echauffent pour aimer et servir davantage la paix, l'union, la liberte.

Soyons fiers, a travers notre douleur, de voir ce mort sublime se degager de nos etreintes pour recevoir de toutes les nations tournees vers lui une immortalite qui s'ajoute a notre reconnaissance nationale.

On n'a trouve dans Paris qu'une porte assez haute pour y faire passer

son ombre: celle qu'il a mesuree lui-meme a sa taille dans ses strophes de granit, celle ou son doigt filial a inscrit le nom de son pere absent, celle, ou son nom rayonnera desormais, sans avoir besoin d'y etre inscrit. Mais ce qu'on ne trouvera pas, c'est un horizon qui borne sa renommee. Deja, devant ces temoignages venus de tous les points du globe, il semble que ce poete, evanoui dans l'infini, deborde l'Europe comme il a deborde la France et qu'a l'heure ou nous rouvrons pour lui le Pantheon francais le monde lui eleve un Pantheon international.

Gardons nos larmes pour le recueillement de demain; mais aujourd'hui ne resistons pas a cet entrainement d'un enthousiasme universel. C'est notre honneur d'y ceder.

Il y a, en effet, messieurs, dans cette solennite comme un relevement definitif de la patrie, qui se sent grande du genie de son plus grand homme, et aussi de la foi que ces funerailles rallument dans les coeurs.

Conservons le souvenir de cette journee, comme celui d'un pacte nouveau conclu avec l'amour du pays, avec sa gloire, avec sa puissance dans le monde, avec le rayonnement de ses idees, et restons dignes de ce transport unanime qui a fait s'agenouiller toute la France et se dresser toute l'Europe sur ce seuil ou notre poete national renait dans sa vie immortelle.

Ce sera le dernier chef-d'oeuvre de Victor Hugo. C'eut ete son ambition supreme apres avoir tant ecrit, tant lutte pour la fraternite humaine et pour la gloire de la France, de faire servir sa mort a une federation sincere entre les peuples et a une explosion radieuse du patriotisme francais!

DISCOURS DE M. GOT

AU NOM DE LA COMEDIE-FRANCAISE.

C'est un grand honneur pour toute notre corporation qu'on ait fait choix d'un delegue qui prit aussi la parole dans cette ceremonie auguste.

Mais le theatre de Victor Hugo, cette portion si fameuse de son oeuvre, vient d'etre apprecie a sa valeur grandiose, et tout d'ailleurs n'a-t-il pas ete dit--par quelles voix eloquentes!--sur le maitre poete devant qui la France et le monde s'inclinent aujourd'hui!

Je crois donc devoir restreindre a son but veritable la mission qu'on a bien voulu me confier.

C'est au nom de l'Art et des artistes dramatiques, dont une moitie--la plus brillante sans doute, les femmes--pouvait difficilement prendre place dans le cortege, accouru fievreusement de toutes part a ces funerailles triomphales; c'est au nom de nous tous enfin, que je depose ici cet hommage respectueux, mais plein d'un orgueil patriotique!

A Victor Hugo, le Theatre-Francais reconnaissant!

DISCOURS DE M. MADIER DE MONTJAU

AU NOM DES PROSCRITS DU DEUX-DECEMBRE.

Concitoyens,

Mesdames et concitoyennes,

Au lendemain du coup terrible du 22 mai, à l'un de ceux dont ce coup traversait le plus cruellement le cœur, un autre génie contemporain, un chantre illustre de l'art écrivait: "Devant la mort de cet immortel, nulle parole n'est à la hauteur du silence." Que venons-nous donc faire à cette place d'où je m'adresse à vous? Et celui qui vient de m'y précéder, et ceux qui m'y suivront, et moi-même? Ajouter une feuille à la couronne de laurier que depuis si longtemps le monde a tressée pour le Maître, glorifier la gloire elle-même, illustrer cette illustration universelle et déjà presque séculaire, qui pourrait y songer, qui oserait le dire?

Nous, nous venons tout simplement, modestement, humblement, je ne crains pas de le dire, payer à celui qui n'est plus la dette énorme de notre reconnaissance. Et vous, modernes poètes, modernes écrivains dont il fut le vaillant pionnier, pour qui il ouvrit des voies nouvelles, à qui il fit entrevoir un immense horizon, et qui vous élevâtes dans un généreux essor, emportés sur les ailes de son inspiration; et vous, représentants du Parlement et des Académies, qui dîtes tant de gloire à sa vaillante éloquence, aux œuvres de son grand esprit; et vous tous patriotes qui m'écoutez, qui n'avez pas oublié la grandeur de celui qui porta si haut l'honneur de la France.

Entre tous, la dette reste immense, pour ceux-là surtout qui m'ont fait l'honneur de m'autoriser à parler ici en leur nom: les proscrits de 1851. Des proscrits de tous les temps, de toutes les heures douloureuses, comme de ceux-là, Victor Hugo fut en effet le champion traditionnel.

Enfant, il avait vu sa mère recueillir dans la maison paternelle ceux du premier empire. Jeune homme, dans son modeste gîte, il offrait un asile à ceux de la Restauration. Sous la monarchie de Juillet, il disputait victorieusement à l'échafaud la tête de notre cher Barbès. Et plus tard, s'il ne sauvait pas la tête de John Brown, du moins en la défendant il rendait la victime immortelle et fletrissait à jamais les défenseurs de l'esclavage sanglant.

Quand vint notre tour, quand, le cœur saignant de nos misères et de celles de la France, il nous fallut quitter cette patrie qu'on n'emporte pas, à dit un grand homme, à la semelle de ses souliers, alors que quelques cœurs navrés s'abandonnaient au désespoir, quelle joie d'avoir à nos côtés le maître, de le sentir à la fois notre compagnon et le chef de notre phalange!

Dans l'obscurité profonde qui nous enveloppait, il brillait comme un phare. Il était le soleil ou nous nous réchauffions. Par lui, on se sentait éclairé, guidé, protégé! Protégez, semblait-il, contre tous les périls, mais protégez certainement contre le plus grand de tous, contre les odieuses calomnies, contre les infamies qu'à flots on déversait sur nous. Ne nous suffisait-il pas, en effet, pour nous laver, de

pouvoir affirmer, de dire: "Nous sommes du parti de Victor Hugo; nous sommes ses complices; nous sommes ses amis!"

Oui, tu nous protegeas et tu nous vengeas, maitre! Et en nous protegeant, tu protegeais, tu vengeais, tu sauvais, plus grands, plus precieux que nous, ces proscrits de tous les temps funestes, le droit, la liberte, dont nous n'etions que les soldats.

Quelle ivresse parmi nous et pour toutes les ames ou vivait encore leur amour, quand de sa plume, formidable Eumenide, sortit et traversa, comme un eclair, le monde, cette histoire de _Napoleon le Petit_, ecrite avec le burin de Tacite; lorsque, plus tard, semblables aux anathemes antiques, le suivaient les _Chatiments_, cette coulee poetique colossale, epique, grandiose parfois, on l'a dit, grimacante comme une charge de Callot, ou se melaient dans une alliance sublime le terrible et le grotesque, la poignante ironie et l'inepuisable colere.

Ah! ces oeuvres sublimes, filles de la vertu indignee, de la justice implacable, et ces discours passionnes, prononces sur la tombe de chacun des martyrs du Deux-December, et ces _Miserables_, et cette _Legende des Siecles_, revendication solennelle et plus large encore au profit de toutes les miseres, contre toutes les tyrannies de tous les pays, de tous les temps, nous les reclamons comme notres, nous compagnons de l'exil de Hugo, solidaires de ses indignations, victimes des persecutions qui le frappaient!

Elles ont ete faites, en meme temps que de son genie, du spectacle de nos souffrances, de celles de nos proches, de la vue de notre sang, voire du grondement de nos indignations.

Ecrivains illustres de notre pays, vaillants des grandes batailles litteraires du maitre, mettez dans votre lot toutes les autres sorties de sa plume, mais ne nous disputez pas celles-la, n'y touchez pas, elles sont dans le notre, encore une fois, elles nous appartiennent, et ce sont les plus belles!....

Quel reconfort nous y avons trouve! Et quel sentiment du devoir dans l'exemple de ce stoique. Resigne a la solitude, renoncant a cette cour d'esprits d'elite, que faisait autour de lui, dans son pays, tout ce qu'avaient la France et l'Europe de plus illustre, seul sur son roc, au milieu de l'ocean, impassible et inflexible, attendant que l'heure de la justice et de la reparation vint.

Ce roc, comme celui de Sainte-Helene, il etait chaque jour battu par le flot monotone, attriste par le mugissement de la vague tempetueuse; mais tandis que, de la ou vecut ses derniers jours et mourut un tyran, ne vinrent que des souvenirs sinistres d'iniquite, de sang partout repandu, l'echo de rancunes furieuses et d'impuissantes coleres,--de Hauteville-House partaient, pour courir a travers le monde, de nobles appels a la revolte contre l'oppression, de hautes lecons de sagesse, des paroles d'esperance, avec les plus nobles conseils, les plus genereux exemples!

Nous en retrouvons le reflet et l'echo dans le discours superbe que, sur la tombe d'un autre grand homme dont le nom est lie au sien et par le malheur et par la grandeur du genie, Edgar Quinet, Hugo prononcait il y a quelques annees.

Pour faire dignement l'oraison funebre de Hugo il eut fallu Hugo lui-meme. C'est lui, qui en celebrant la gloire d'un de ses pairs, nous dira quelle fut sa propre gloire.

"Il ne suffit pas, disait-il en 1876 au cimetiere Montparnasse, de faire une oeuvre, il faut en faire la preuve. L'oeuvre est faite par l'ecrivain, la preuve est faite par l'homme. La preuve d'une oeuvre, c'est la souffrance acceptee."

Comme il l'acceptait, lui! Comme il s'offrait a elle en holocauste avec ardeur, et comme il la faisait accepter a tous qui, en le voyant invincible, invulnerable presque a la douleur, ne songeaient plus a se plaindre, oubliant meme qu'ils souffraient!

Par sa sympathie, il les consolait. Par ses encouragements, il les elevait au dessus d'eux-memes.

Qui ne se fut senti fier et presque heureux d'etre proscrit quand, des hauteurs d'ou il planait, il laissait tomber ces paroles que nous retrouvons plus tard encore sur ses levres devant la tombe glorieuse dont je parlais tout a l'heure: "Il y a de l'election dans la proscription. Etre proscrit, c'est etre choisi par le crime pour représenter le droit. Le crime se connait en vertus. Le proscrit est l'elu du maudit.

"Il semble que le maudit lui dise: sois mon contraire."

Qui eut voulu sortir du bataillon ainsi sanctifie? Qui aurait pu songer a etre infidele a l'infortune et a l'exil, quand, parlant des exiles, il disait dans un de ses vers immortels, grave aujourd'hui dans toutes les memoires, que, "s'il n'en restait qu'un, il serait celui-la."

Pour les faibles, pour les decourages, il affirmait pourtant la victoire future et surement prochaine, avec la certitude, avec l'autorite du vates, du poete prophete.

Elle vint, o proscrits! au milieu de quelles douleurs et de quels desastres, hélas! Nous nous en souvenons, sans pouvoir l'oublier! Et pourtant, au milieu de ces desastres, quand, sous le coup de ses angoisses, Paris apprit le retour de son poete, de son orateur, de son vaillant, tout entier il se leva, joyeux une heure, pour le recevoir. Il lui fit fete dans le deuil, tant il lui semblait qu'en franchissant nos murs Victor Hugo y conduisait avec lui la force invincible et la victoire assuree.

Avec la meme unanimite, penetre d'une emotion plus forte encore, Paris pleure aujourd'hui. Sur quoi? sur la fin de cette existence qu'avec admiration nous avons vue se derouler? sur le sort de celui qui mourut plein de jours et comble de gloire? Non; ne le croyez pas! Mais sur lui-meme, sur le monde a jamais prive de cette grande lumiere.

Quand de telles morts viennent nous attrister, ce n'est pas en effet la tombe qui semble noire. De ses profondeurs un rayonnement jaillit qui l'illumine. C'est nous tous, ce sont les vivants qui comme enveloppes dans un crepe de deuil se sentent dans les tenebres. Nous pleurons comme pleure l'orphelin, qui, eperdu, verse moins des larmes sur sa mere que sur l'appui tutelaire, sur la protection sans egale qui vient a lui manquer.

Lui, le Maître, jusqu'au dernier instant, jusqu'à son dernier souffle, il souriait à la mort; mieux encore, se sentant immortel, il n'y pouvait pas croire. Il voyait au delà la continuation de sa puissante vitalité, devenue plus puissante encore.

Ici bas, à l'heure où se fermaient ses yeux, il pressentait sans doute, avec l'amour de tout ce grand peuple entourant son cercueil, ce temple devant lequel nous sommes, trop longtemps ravi au culte des grands hommes, à celui de la patrie, reconquis par lui, s'ouvrant à deux battants pour le recevoir, sans souci des quelques clameurs vaines qui essayaient de troubler le triomphe, sans souci des accusations inouïes de profanation, comme si le contact du génie pouvait jamais profaner!

En d'autres temps, parlant de cet autre édifice ou d'autres honneurs viennent de lui être rendus tout à l'heure, de la grandeur que donne à la pierre le temps écoulé, de la majesté que lui prête l'usure des ans, il avait dit:

La vieillesse couronne et la ruine achève,
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve.

Ce qui est vrai de la pierre, l'est des hommes, chers concitoyens. Nul n'eût rêvé, pour couronner une si admirable vie, une aussi glorieuse vieillesse. La mort vient de les compléter. Pour Victor Hugo le passé a commencé tout à l'heure et, dans le rêve, nous pouvons le voir entouré de Barbès, dont il prolongea la vie, de Ledru-Rollin dont la mâle éloquence ne put qu'égaliser celle du grand poète, d'Edgar Quinet, du grand Edgar Quinet, cet autre génie qu'on peut célébrer, sans qu'il palisse, à côté de celui du maître, et de Louis Blanc, qu'il aimait d'une tendresse fraternelle et qui le payait d'un retour presque filial. Pleiade illustre qui tressaille de joie en se sentant complète.

Nous seuls sommes en deuil. Elevons-nous à la hauteur de toutes ces âmes héroïques, de celle qui vient de se séparer de nous. Déchirons nos crêpes. Cessons de pleurer sur la mort devant l'immortalité. Ce que nous devons au Maître, ce ne sont pas des larmes, c'est le souvenir intime de ses œuvres, de ses exemples, germe fécond de nouveaux dévouements, de nouvelles grandeurs, de nouvelles gloires pour le monde.

DISCOURS DE M. GUILLAUME

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS.

Messieurs,

Le grand poète dont nous portons le deuil fut un artiste incomparable: les artistes français ne pouvaient manquer de s'associer à l'hommage solennel qui lui est rendu. Eux aussi se font gloire d'appartenir à la famille intellectuelle de Victor Hugo; car, si ce vaste génie a résumé les pensées et les aspirations de son temps, s'il a évoqué les siècles passés et jeté sur l'avenir un regard prophétique, en même temps il a donné, dans son œuvre, une idée frappante de tous les arts. En lui l'Art est intimement uni à la Poesie.

Il y a, en effet, entre ces deux modes de l'inspiration, une étroite affinité. Féconde en images expressives, la poésie crée dans le champ de l'imagination des représentations pleines de vie. Sans doute elle ne façonne point les matériaux qui assurent aux idées une forme sensible; chez elle c'est l'esprit seul qui s'adresse à l'esprit. Mais elle est capable de donner aux objets qu'elle fait naître un caractère de détermination qui les égale à des images peintes ou sculptées. Alors ces objets nous apparaissent avec une sorte de réalité. On croit les voir et ils restent sous le regard intérieur comme s'ils existaient en dehors de nous.

Victor Hugo, entre tous les poètes et à l'égal des plus grands, a eu le rare privilège de susciter les illusions plastiques. Que d'exemples n'a-t-il pas donnés de ce pouvoir prestigieux! N'avait-il pas en lui le génie d'un grand architecte et d'un voyant alors que, dans les Orientales, il a décrit les villes maudites que le feu du ciel va dévorer? L'archéologie n'a rien à reprendre à cette création qui devança de beaucoup les découvertes de la science. Hugo avait la divination du poète. Des ses débuts n'avait-il pas évoqué le moyen âge dans les Odes et Ballades, comme il le fit plus tard dans Notre-Dame de Paris? Admirateur passionné et juste de notre architecture nationale, il l'a relevée dans l'opinion et a préparé l'action des services publics destinés à la protéger.

Quel sculpteur a-t-il taillé, a ciselé avec plus d'énergie et de précision l'image des héros et des dieux, la figure des nations, l'effigie des hommes? Quelques mots, et c'est assez pour rendre visible tel phénomène de la forme que plusieurs ouvrages du ciseau suffiraient à peine à faire comprendre. Qui ne se rappelle les trois vers dans lesquels il a représenté l'évolution du masque de Napoléon. Exacte observation, vérité historique, sentiment de l'art, tout s'y trouve réuni. Les possibilités de la statuaire y sont atteintes et dépassées. Combien d'autres images sont sorties de sa pensée, les unes comme détachées d'un bloc de granit, les autres comme jetées en bronze, et cela dans une strophe qui étonne l'esprit et, pour ainsi dire, le regard.

Est-ce la variété, est-ce la richesse des formes et du coloris qui font défaut à ce peintre sans égal? Ceux qui ont lu dans la Legende des Siècles, la pièce intitulée le Satyre, ne sont-ils pas restés, en quittant le livre, comme éblouis et enivres de couleur et de lumière? Et puis, cette étude ardente de la nature poussée jusque dans ses profondeurs, ce travail du poète qui suit les mêmes voies que la science, quel exemple et quel enseignement pour l'avenir et pour nous-mêmes!

Que dirai-je de l'harmonie qui déborde de ses poèmes, de coupe et de mouvement si divers. Le rythme suit toujours le sentiment. Il accompagne la pensée, tantôt grave ou léger, tantôt vif ou plein de langueur; tantôt soutenu comme pour quelque symphonie de la nature; tantôt brisé comme pour un dialogue ou une plainte; tantôt solennel comme il convient à la méditation philosophique. Quelle musique que cette poésie! et combien, même sans tenir compte des mots, elle berce ou exalte l'âme qui s'abandonne au cours mélodieux de la rime et des sons!

Ah! oui, Victor Hugo est un grand artiste, un artiste complet, le plus grand du siècle. Dans son œuvre il a reconstitué l'unité de l'art,

cette unite qui n'existe que dans les antiques epopees. Il a le sentiment de toutes les activites humaines: elles vibrent en lui; il en est l'interprete ardent. Artiste, il l'est aussi le crayon a la main: ses dessins sont inimitables. Mais sa gloire, comme celle des poetes les plus sublimes, est de nous inspirer. Son oeuvre, comme l'oeuvre d'Homere et de Dante, est une ecole. Il en sortira des ouvrages grandioses, car l'admiration est feconde. Un vers d'Homere avait donne a Phidias l'idee du Jupiter Olympien. Nos sculpteurs pourront tirer des vers de Victor Hugo de nobles figures, dignes des materiaux les plus precieux ... Je vois sur son tombeau les images des plus nobles inspirations de son genie: les statues de la Justice et de la Pitie.

Aucunes funerailles n'ont ete plus magnifiques, plus imposantes, plus triomphales. Nous avons eu au milieu de nous un genie sans egal. Honneur a lui! Honneur au poete qui a donne a ses oeuvres un caractere d'universalite!

Gloire au maitre souverain de l'idee et de la forme, a celui qui a identifie avec la poesie la representation intellectuelle de tous les arts!

Les artistes francais deposent sur le cercueil de Victor Hugo un laurier d'or en ce jour memorable consacre a son apotheose.

DISCOURS DE M. DELCAMBRE

AU NOM DE L'ASSOCIATION DES ETUDIANTS DE PARIS.

Apres les contemporains de Victor Hugo, nous venons--nous la posterite --affirmer la meme admiration et le meme amour. Nous venons, avec toutes les generations du siecle, pleurer celui qui fut et restera notre maitre a tous. Nous n'avons pas vu grandir son genie, mais nous l'avons vu triompher, et nous avons applaudi au triomphe. Pour tous les jeunes hommes, il a ete l'initiateur et le bon guide. Ceux qui vivaient loin de lui trouvaient dans ses oeuvres la parole revelatrice, ceux qui l'approchaient comprenaient combien notre epoque eut raison de l'appeler le Pere.

Tant de genie et de bonte meritent un long amour et une eternelle reconnaissance; c'est pourquoi nous apportons a Victor Hugo, tres grand et tres bon, des larmes avec des fleurs, premices d'un culte qui ne perira pas.

DISCOURS DE M. TULLO MASSARONI

SENATEUR DU ROYAUME D'ITALIE.

Messieurs,

Apres les voix si eloquentes que vous venez d'entendre, c'est a peine si j'ose, moi etranger, parler pres de cette tombe. Si je l'ose, c'est que ma voix, quelque faible qu'elle soit, est l'echo de l'ame de tout un peuple s'associant a votre douleur.

La ou est le deuil de la France, la pensée humaine est en deuil. Et ce deuil de la pensée, ces angoisses de l'esprit assoiffé de vérité, de poésie et d'amour, et sevre tout à coup de la coupe d'or ou il puisait à grands traits sa triple vie, quel peuple les ressentirait jusqu'au fond de l'âme si ce n'est le peuple italien, qui, pendant des siècles de souffrance et de lutte, n'a résisté que par l'esprit, ne s'est senti vivre que par la pensée?

Aussi, messieurs, ayant l'honneur de porter ici la parole au nom des écrivains, des artistes et des amis de l'enseignement populaire dans mon pays, puis-je sans hésitation vous affirmer que je parle au nom de mon pays même.

Victor Hugo a été de ceux auxquels les siècles parlent, et qui écoutent le lendemain germer et croître sous terre; il s'est pris corps à corps avec les iniquités et les haines du passé, et il les a terrassées; il a deviné, au milieu du bruissement des foules, les vérités de l'avenir, et, de ses bras d'athlète, il les a élevées sur le pavois.

Il avait avec cela toutes les charités et toutes les tendresses; et les petits enfants et les misérables ont pu venir à lui avant les puissants et les heureux. Jusque sur les degrés de ce temple magnifique, où la France l'associe à toutes ses gloires, je ne saurais oublier qu'il a voulu venir à son dernier repos, porté par le corbillard des pauvres, afin que la poésie du cœur rayonnât encore une fois à travers les fentes de sa bière; et je pense à Sophocle, dont le tombeau se passa de même, d'après le vœu du poète, de lauriers et de palmes, et ne connut que la rose et le lierre.

Aussi, Maître, ne t'ai-je offert qu'un rameau de lierre et deux roses; mais ces feuilles et ces fleurs ont poussé en terre de France, et, sur le seuil de l'immortalité qui s'ouvre pour toi, elles mettent les couleurs de l'Italie.

La main dans la main, tous les peuples qui se relevent viennent s'incliner, Maître, devant ce tombeau.

DISCOURS DE M. LE MAT

AU NOM DE L'INSTITUT DE WASHINGTON.

C'est au nom de l'Institut national de Washington que j'ai l'honneur d'exprimer ici la douloureuse émotion ressentie d'un bout à l'autre des États-Unis à la nouvelle de la mort de Victor Hugo, l'homme considérable dont la perte a rempli de si unanimes regrets l'âme du monde civilisé.

DISCOURS DE M. RAQUENI

AU NOM DES FRANCS-MACONS ITALIENS.

C'est au nom de la loge Michel-Ange de Florence, au nom de la maçonnerie italienne, que je viens adresser un dernier adieu au génie de la France, au poète de toutes les patries, de toutes les libertés,

au défenseur des faibles et des opprimés de toutes les nationalités, à l'apôtre éloquent de toutes les nobles causes, au chantre du droit, de la vérité et de la justice, dont la gloire rayonnera sur le monde entier.

L'Italie tout entière porte le deuil de Victor Hugo qu'elle admirait et vénérât. Le grand malheur qui a frappé la France et l'humanité a prouvé une fois de plus que le cœur des peuples latins bat à l'unisson. Ils ont en commun les joies comme les douleurs, les sentiments, les idées, les espérances et les aspirations.

L'Italie, dans cette circonstance douloureuse, a désavoué ce qu'on l'avait représentée, ce qu'elle n'est pas et qu'elle ne sera jamais. Elle a montré les sentiments véritables qui l'animent à l'égard de la France.

L'esprit de la patrie de Dante restera toujours uni à l'esprit de la patrie de Victor Hugo.

Sur ce cercueil entouré de l'admiration universelle, jurons de resserrer de plus en plus les liens de fraternité qui unissent la France à l'Italie, afin de hâter la formation du faisceau latin qui était l'idéal sublime du grand poète humanitaire. Ce sera le plus beau monument que nous puissions élever à la mémoire glorieuse de l'auteur immortel de la Legende des Siècles.

Que le peuple français et le peuple italien, sur la tombe de leurs génies, --Victor Hugo et Garibaldi,-- se retrempent à leur mission de paix, de civilisation et de liberté.

DISCOURS DE M. LEMONNIER AU NOM DE LA LIGUE DE LA PAIX.

Citoyennes et citoyens,

La Ligue internationale de la paix et de la liberté apporte à son tour sur cette tombe, avec ses pieux hommages, le témoignage de sa reconnaissance et de sa douleur.

Le 31 mai 1851, Victor Hugo prononçait à la tribune de l'Assemblée nationale, au milieu des rires de la droite, ce mot prophétique: LES ETATS-UNIS D'EUROPE.

Notre ligne a inscrit cette parole sur sa bannière.

En 1869, Victor Hugo est venu du fond de l'exil présider à Lausanne notre troisième congrès.

Le 14 juillet 1870, il a de ses mains planté à Hauteville le chêne des Etats-Unis d'Europe.

Victor Hugo aimait notre ligue, il suivait nos travaux, il nous donnait ses conseils.

La Ligue n'oubliera jamais qu'elle a été fondée et guidée par Victor Hugo.

DISCOURS DE M. BOLAND AU NOM DE GUERNESEY.

Messieurs,

Le peuple de Guernesey nous a delegues, mon estimable ami M. Frederic, M. Allos et moi, pour le représenter aux funérailles de l'immense génie que quinze années de séjour à Hauteville-House ont rendu cher à la population guernesiaise, et il a cru qu'il appartenait à l'un des obscurs ouvriers de l'idée qui souffrent et qui luttent sur le rocher séculaire de l'exil de dire en son nom un dernier adieu au plus illustre de ces proscrits auxquels la terre libre de Guernesey, a toujours offert un inviolable asile.

Je me sens bien au dessous de la tâche honorable qui m'est dévolue et l'émotion naturelle qui nous gagne tous, messieurs, à l'heure solennelle où l'Europe, que dis-je? l'humanité tout entière, se courbe avec douleur devant la dépouille mortelle du plus grand poète du dix-neuvième siècle, me rend impuissant à exprimer les sentiments de vénération, de respect et d'amour du peuple de Guernesey pour ce grand mort.

Permettez-moi, sans rien ôter à la France de ce qui lui appartient en propre dans la gloire de Victor Hugo, d'en réclamer une partie pour la petite île de Guernesey, épave normande au milieu de la Manche, demeurée aussi française par le cœur, les mœurs, les traditions et le langage qu'elle est politiquement attachée à l'Angleterre, dont les souverains ont respecté à travers les siècles, en dépit de toutes les suggestions contraires, son autonomie et ses franchises, sans lui imposer d'autre joug qu'une suzeraineté nominale.

À Guernesey, tout en se tenant en dehors des querelles et des compétitions locales, le Maître a attaché son nom à des labeurs charitables et humanitaires qui ne périront point avec lui. Il faisait le bien sans ostentation, s'efforçant d'arracher les humbles à la détresse et les petits enfants à cette épouvantable misère morale qui s'appelle l'ignorance.

La sainte, digne et courageuse compagne du poète, la vaillante femme qui l'a précédé dans l'éternel repos, le seconda dans son œuvre paternelle avec un zèle qui lui acquit l'affection du peuple guernesiais, et le nom de Madame Victor Hugo sera toujours confondu dans l'archipel avec celui de son mari dans une même pensée de reconnaissance émue et de respectueuse admiration.

Lorsque l'illustre Maître dédia, au plus fort des douleurs d'un long exil, les Travailleurs de la mer à la vieille terre normande dont l'éternel honneur sera de lui avoir donné l'hospitalité, il avait le pressentiment d'une fin prochaine, et il appelait Guernesey: "Mon asile actuel, mon tombeau probable".

Le suprême arbitre de nos destinées à tous, Dieu, que ce grand esprit proclame sans cesse et dont il eut la constante et éblouissante vision, n'a pas voulu que cette prophétie se réalisât; les portes de la France se sont rouvertes pour Victor Hugo, et il est mort dans ce Paris qu'il a tant aimé et qui le lui rendait avec usure, témoin cet hommage sans précédent de la capitale du monde, cette douleur

populaire, ce deuil general, qui constituent un spectacle consolant et unique et rehabiliteront aux yeux de l'etranger ce grand Paris tant calomnie et pourtant si patriotique et si jaloux de ses gloires.

Que Paris garde ta depouille mortelle, o Maitre, Guernesey conservera precieusement ta memoire et, longtemps apres que nous ne serons plus, ses enfants se decouvriront devant cette sombre demeure de Hauteville-House, que tu as immortalisee et qui deviendra le pelerinage oblige des litterateurs et des poetes de toutes les nations.

Victor Hugo, au nom du peuple de Guernesey, je te dis adieu!

DISCOURS DE M. EM. EDOUARD AU NOM DE LA REPUBLIQUE D'HAITI.

Elle peut etre fiere, elle peut s'enorgueillir, la nation qui nous donne le majestueux spectacle que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Ils ont menti ceux qui, il y a quelques annees, a propos de la France, apres une crise terrible subie par ce pays, ont prononce le mot de decadence; la France est bien debout!

Presque tous les peuples civilises, librement, spontanement, ont envoye ici des delegations. Athenes, Rome, n'ont jamais ete le theatre d'une si imposante solennite. Paris depasse Athenes et Rome!

Je represente ici la delegation de la republique d'Haiti. La republique d'Haiti a le droit de parler au nom de la race noire; la race noire, par mon organe, remercie Victor Hugo de l'avoir beaucoup aimee et honoree, de l'avoir raffermie et consolee.

La race noire salue Victor Hugo et la grande nation francaise.

PARIS

1867

I

L'AVENIR

Au vingtieme siecle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empechera pas d'etre libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanite. Elle aura la gravite douce d'une ainee. Elle s'etonnera de la gloire des projectiles coniques, et elle aura quelque peine a faire la difference entre un general d'armee et un boucher; la pourpre de l'un ne lui semblera pas tres distincte du rouge de l'autre. Une bataille entre italiens et allemands, entre anglais et russes, entre prussiens

et français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre picards et bourguignons. Elle considérera le gaspillage du sang humain comme inutile. Elle n'éprouvera que médiocrement l'admiration d'un gros chiffre d'hommes tués. Le haussement d'épaules que nous avons devant l'inquisition, elle l'aura devant la guerre. Elle regardera le champ de bataille de Sadowa de l'air dont nous regarderions le quemadero de Séville. Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austerlitz toujours solde par Waterloo. Elle aura pour "l'autorité" à peu près le respect que nous avons pour l'orthodoxie; un procès de presse lui semblera ce que nous semblerait un procès d'hérésie; elle admettra la vindicte contre les écrivains juste comme nous admettons la vindicte contre les astronomes, et, sans rapprocher autrement Beranger de Galilée, elle ne comprendra pas plus Beranger en cellule que Galilée en prison. _E pur si muove_, loin d'être sa peur, sera sa joie. Elle aura la suprême justice de la bonté. Elle sera pudique et indignée devant les barbaries. La vision d'un échafaud dressé lui fera affront. Chez cette nation, la pénalité fondra et décroîtra dans l'instruction grandissante comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage; le salpêtre, qui a pour utilité actuelle de percer les poitrines, aura pour fonction de percer les montagnes. Les avantages de la balle cylindrique sur la balle ronde, du silex sur la meche, de la capsule sur le silex, et de la bascule sur la capsule, seront reconnus. On sera froid pour les merveilleuses couleuvrines de treize pieds de long, en fonte fretée, pouvant tirer, au choix des personnes, le boulet creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot dépassant Dreyse et pour Bonnin dépassant Chassepot. Qu'au dix-neuvième siècle, le continent, pour l'avantage de détruire une bourgade, Sébastopol, ait sacrifié la population d'une capitale, sept cent quatrevingt-cinq mille hommes [1] cela semblera glorieux, mais singulier. Cette nation estimera un tunnel sous les Alpes plus que la gargousse Armstrong. Elle poussera l'ignorance au point de ne pas savoir qu'on fabriquait en 1866 un canon pesant vingt-trois tonnes appelé _Bigwill_. D'autres beautés et magnificences du temps présent seront perdues; par exemple, chez ces gens-là, on ne verra plus de ces budgets, tels que celui de la France actuelle, lequel fait tous les ans une pyramide d'or de dix pieds carrés de base et de trente pieds de haut. Une pauvre petite île comme Jersey y regardera à deux fois avant de se passer, comme elle l'a fait le 6 août 1866, la fantaisie d'un pendu [2] dont le gibet coûte deux mille huit cents francs. On n'aura pas de ces dépenses de luxe. Cette nation aura pour législation un fac-simile, le plus ressemblant possible, du droit naturel. Sous l'influence de cette nation motrice, les incommensurables friches d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie seront offertes aux émigrations civilisantes; les huit cent mille boeufs, annuellement brûlés pour les peaux dans l'Amérique du Sud, seront mangés; elle fera ce raisonnement que, s'il y a des boeufs d'un côté de l'Atlantique, il y a des bouches qui ont faim de l'autre côté. Sous son impulsion, la longue traînée des misérables envahira magnifiquement les grasses et riches solitudes inconnues; on ira aux Californies ou aux Tasmanies, non pour l'or, trompe-l'oeil et grossier appât d'aujourd'hui, mais pour la terre; les meurt-de-faim et les va-nu-pieds, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes et de nos prospérités égoïstes, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil; l'humanité essaimera hors de la cité-mère, devenue étroite, et couvrira de ses ruches les continents;

les solutions probables des problèmes qui murissent, la locomotion aérienne pondérée et dirigée, le ciel peuplé d'air-navires, aideront à ces dispersions fécondes et verseront de toutes parts la vie sur ce vaste fourmillement des travailleurs; le globe sera la maison de l'homme, et rien n'en sera perdu; le Corrientes, par exemple, ce gigantesque appareil hydraulique naturel, ce réseau veineux de rivières et de fleuves, cette prodigieuse canalisation toute faite, traversée aujourd'hui par la nage des bisons et charriant des arbres morts, portera et nourrira cent villes; quiconque voudra aura sur un sol vierge un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée patrie; et de se considérer comme citoyen et laboureur du monde; de sorte que la propriété, ce grand droit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme interdite à la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée. Il n'y aura plus de ligatures; ni péages aux ponts, ni octrois aux villes, ni douanes aux états, ni isthmes aux océans, ni préjugés aux âmes. Les initiatives en éveil et en quête feront le même bruit d'ailes que les abeilles. La nation centrale d'où ce mouvement rayonnera sur tous les continents sera parmi les autres sociétés ce qu'est la ferme modèle parmi les métairies. Elle sera plus que nation, elle sera civilisation; elle sera mieux que civilisation, elle sera famille. Unite de langue, unite de monnaie, unite de mètre, unite de méridien, unite de code; la circulation fiduciaire à son haut degré; le papier-monnaie à coupon faisant un rentier de quiconque a vingt francs dans son gousset; une incalculable plus-value résultant de l'abolition des parasitismes; plus d'oisiveté l'arme au bras; la gigantesque dépense des guerres supprimée; les quatre milliards que coûtent annuellement les armées permanentes laissés dans la poche des citoyens; les quatre millions de jeunes travailleurs qu'annule honorablement l'uniforme restitués au commerce, à l'agriculture et à l'industrie; partout le fer disparu sous la forme glaive et chaîne et reforgé sous la forme charrue; la paix, déesse à huit mamelles, majestueusement assise au milieu des hommes; aucune exploitation, ni des petits par les gros, ni des gros par les petits, et partout la dignité de l'utilité de chacun sentie par tous; l'idée de domesticité purgée de l'idée de servitude; l'égalité sortant toute construite de l'instruction gratuite et obligatoire; l'égout remplacé par le drainage; le chatiment remplacé par l'enseignement; la prison transfigurée en école; l'ignorance, qui est la suprême indigence, abolie; l'homme qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-ne; le jus contra legem compris; la politique resorbée par la science; la simplification des antagonismes produisant la simplification des événements eux-mêmes; le côté factice des faits s'éliminant; pour loi, l'incontestable, pour unique sénat, l'institut. Le gouvernement restreint à cette vigilance considérable, la voirie, laquelle a deux nécessités, circulation et sécurité. L'état n'intervenant jamais que pour offrir gratuitement le patron et l'épuration. Concurrence absolue des a peu près en présence du type, marquant l'étiage du progrès. Nulle part l'entrave, partout la norme. Le collège normal, l'atelier normal, l'entrepôt normal, la boutique normale, la ferme normale, le théâtre normal, la publicité normale, et à côté la liberté. La liberté du cœur humain respectée au même titre que la liberté de l'esprit humain, aimer étant aussi sacré que penser. Une vaste marche en avant de la foule. Idée conduite par l'esprit Legion. La circulation décuplée ayant pour résultat la production et la consommation centuplées; la multiplication des pains, de miracle, devenue réalité; les cours d'eau endigués, ce qui empêchera les inondations, et empoissonnés, ce qui produira la vie à bas prix; l'industrie engendrant l'industrie, les

bras appelant les bras, l'oeuvre faite se ramifiant en innombrables oeuvres a faire, un perpetuel recommencement sorti d'un perpetuel achevement, et, en tout lieu, a toute heure, sous la hache feconde du progres, l'admirable renaissance des tetes de l'hydre sainte du travail. Pour guerre l'emulation. L'emeute des intelligences vers l'aurore. L'impatience du bien gourmandant les lenteurs et les timidites. Toute autre colere disparue. Un peuple fouillant les flancs de la nuit et operant, au profit du genre humain, une immense extraction de clarte. Voila quelle sera cette nation.

Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France; elle s'appellera l'Europe.

Elle s'appellera l'Europe au vingtieme siecle, et, aux siecles suivants, plus transfiguree encore, elle s'appellera l'Humanite.

L'Humanite, nation definitive, est des a present entrevue par les penseurs, ces contemplateurs des penombres; mais ce a quoi assiste le dix-neuvieme siecle, c'est a la formation de l'Europe.

Vision majestueuse. Il y a dans l'embryogenie des peuples, comme dans celle des etres, une heure sublime de transparence. Le mystere consent a se laisser regarder. Au moment ou nous sommes, une gestation auguste est visible dans les flancs de la civilisation. L'Europe, une, y germe. Un peuple, qui sera la France sublimee, est en train d'eclorre. L'ovaire profond du progres feconde porte, sous cette forme des a present distincte, l'avenir. Cette nation qui sera palpite dans l'Europe actuelle comme l'etre aile dans la larve reptile. Au prochain siecle, elle deploiera ses deux ailes, faites, l'une de liberte, l'autre de volonte.

Le continent fraternel, tel est l'avenir. Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inevitable.

Avant d'avoir son peuple, l'Europe a sa ville. De ce peuple qui n'existe pas encore, la capitale existe deja. Cela semble un prodige, c'est une loi. Le foetus des nations se comporte comme le foetus de l'homme, et la mysterieuse construction de l'embryon, a la fois vegetation et vie, commence toujours par la tete.

Notes

[1]:	Morts a la suite			
	Années.	Tues.	de blessures	Total.
			ou de maladies.	
Armee francaise	1854-1856	10,240	85,375	95,615
---- anglaise	1854-1856	2,755	19,427	22,182
---- piemontaise	1855-1856	12	2,182	2,194
---- turque	1853-1856	10,000	25,000	35,000
---- russe	1853-1856	30,000	600,000	630,000
		-----	-----	-----
		53,007	731,984	784,991.

[2]: Bradley. On croit en ce moment s'apercevoir qu'il etait innocent.

II

LE PASSE

I

Il y a des points du globe, des bassins de vallées, des versants de collines, des confluent de fleuves qui ont une fonction. Ils se combinent pour créer un peuple. Dans telle solitude, il existe une attraction. Le premier pionnier venu s'y arrête. Une cabane suffit quelquefois pour déposer la larve d'une ville.

Le penseur constate des endroits de ponte mystérieuse. De cet œuf sortira une barbarie, de cet autre une humanité. Ici Carthage, la Jérusalem. Il y a les villes-monstres de même qu'il y a les villes-prodiges.

Carthage naît de la mer, Jérusalem de la montagne. Quelquefois le paysage est grand, quelquefois il est nul. Ce n'est pas une raison d'avortement.

Voyez cette campagne. Comment la qualifierez-vous? Quelconque. Ça et là des broussailles. Faites attention. La chrysalide d'une ville est dans ces broussailles.

Cette cité en germe, le climat la couve. La plaine est mère, la rivière est nourrice. Cela est viable, cela pousse, cela grandit. A une certaine heure, c'est Paris.

Le genre humain vient là se concentrer. Le tourbillon des siècles s'y creuse. L'histoire s'y dépose sur l'histoire. Le passé s'y approfondit, lugubre.

C'est la Paris, et l'on médite. Comment s'est formé ce chef-lieu suprême?

Cette ville a un inconvénient. A qui la possède elle donne le monde.

Si c'est par un crime qu'on l'a, elle donne le monde à un crime.

II

Paris est une sorte de puits perdu.

Son histoire, microcosme de l'histoire générale, épouvante par moments la réflexion.

Cette histoire est, plus qu'aucune autre, spécimen et échantillon. Le fait local y a un sens universel. Cette histoire est, pas à pas, l'accentuation du progrès. Rien n'y manque de ce qui est ailleurs. Elle résume en soulignant. Tout s'y réfracte, mais tout s'y réfléchit. Tout s'y abrège et s'y exagère en même temps. Pas d'étude plus poignante.

L'histoire de Paris, si on la déblaye, comme on déblayerait

Herculanum, vous force a recommencer sans cesse le travail. Elle a des couches d'alluvion, des alveoles de syringe, des spirales de labyrinthe. Dissequer cette ruine a fond semble impossible. Une cave nettoyee met a jour une cave obstruee. Sous le rez-de-chaussee, il y a une crypte, plus bas que la crypte une caverne, plus avant que la caverne un sepulcre, au-dessous du sepulcre le gouffre. Le gouffre, c'est l'inconnu celtique. Fouiller tout est malaise. Gilles Corrozet l'a essaye par la legende; Malingre et Pierre Bonfons par la tradition; Du Breul, Germain Brice, Sauval, Bequillet, Piganiol de La Force par l'erudition; Hurtaut et Marigny par la methode; Jalliot par la critique; Felibien, Lobineau et Lebeuf par l'orthodoxie; Dulaure par la philosophie; chacun y a casse son outil.

Prenez les plans de Paris a ses divers ages. Superposez-les l'un a l'autre concentriquement a Notre-Dame. Regardez le quinzieme siecle dans le plan de Saint-Victor, le seizieme dans le plan de tapisserie, le dix-septieme dans le plan de Bullet, le dix-huitieme dans les plans de Gomboust, de Roussel, de Denis Thierry, de Lagrive, de Bretez, de Verniquet, le dix-neuvieme dans le plan actuel, l'effet de grossissement est terrible.

Vous croyez voir, au bout d'une lunette, l'approche grandissante d'un astre.

III

Qui regarde au fond de Paris a le vertige. Rien de plus fantasque, rien de plus tragique, rien de plus superbe. Pour Cesar, ville vectigale; pour Julien, maison de campagne; pour Charlemagne, ecole, ou il appelle des docteurs d'Allemagne et des chantres d'Italie, et que le pape Leon III qualifie *Soror bona* (Sorbonne, n'en deplaise a Robert Sorbon); pour Hugues Capet, palais de famille; pour Louis VI, port avec peage; pour Philippe-Auguste, forteresse; pour saint Louis, chapelle; pour Louis le Hutin, gibet; pour Charles V, bibliotheque; pour Louis XI, imprimerie; pour Francois 1er, cabaret; pour Richelieu, academie, Paris est, pour Louis XIV, le lieu des lits de justice et des chambres ardentes, et pour Bonaparte le grand carrefour de la guerre. Le commencement de Paris est contigu au declin de Rome. La statue de marbre d'une dame latine, morte a Lutece comme Julia Alpinula a Avenches, a dormi vingt siecles dans le vieux sol parisien; on l'a trouvee en fouillant la rue Montholon. Paris est qualifie "la ville de Jules" par Boece, homme consulaire, qui mourut d'une corde serree autour de sa tete par le bourreau jusqu'au jaillissement des yeux. Tibere a, pour ainsi dire, pose la premiere pierre de Notre-Dame; c'est lui qui avait trouve cette place bonne pour un temple, et qui y avait erige un autel au dieu Cerennos et au taureau Esus. Sur la montagne Sainte-Genevieve on a adore Mercure, dans l'ile Louviers Isis, rue de la Barillerie Apollon, et la ou sont les Tuileries, Caracalla. Caracalla est cet empereur qui faisait dieu son frere Geta a coups de poignard en disant: *divus sit, dum non vivus*. Les marchands d'eau qu'on appelait les nautes ont precede de quinze cents ans la Samaritaine. Il y a eu une poterie etrusque rue Saint-Jean-de-Beauvais, une arene a gladiateurs rue Fosses-Saint-Victor, aux Thermes un aqueduc venant de Rungis par Arcueil, et rue Saint-Jacques une voie romaine avec embranchements sur Ivry, Grenelle, Sevres et le mont Cetard. L'Egypte n'est pas seulement representee a Lutece par Isis; une tradition veut qu'on ait trouve vivant dans une pierre d'alluvion de la Seine un crocodile dont on

voyait encore au seizieme siecle la momie appliquee au plafond de la grande salle du Palais de justice. Autour de saint Landry se croisait le reseau des rues romanes ou circulaient les monnaies de Richiare, roi des sueves, marquees a l'effigie d'Honorius. Le quai des Morfondus recouvre la berge de boue ou s'imprimaient les pieds nus du roi de France Clotaire, lequel habitait un chateau de poutres cloisonnees de peaux de boeuf, dont quelques-unes, fraiches ecorchees, imitaient la pourpre. Ou est la rue Guenegaud, Herchinaldus, maire de Normandie, et Flaochat, maire de Bourgogne, conferaient avec Sigebert II, qui portait, clouees a son chapeau, comme un roi sauvage d'aujourd'hui, deux pieces de monnaie, un quinaire des vandales et un triens d'or des visigoths. Au chevet de Saint-Jean-le-Rond etait incrustee une dalle etalant, grave en latin, le capitulaire du sixieme siecle: "Que le voleur presume soit saisi; si c'est un noble, qu'on le juge; si c'est un vilain, qu'on le pendre sur place. *_Loco pendatur_*." Ou est l'archeveche, il y a eu une pierre dressee en commemoration de la mise a mort des neuf mille familles bulgares qui avaient fui en Baviere, en 631. Dans une bruyere ou est a present la Bourse, les herauts ont proclame la guerre entre Louis le Gros et la maison de Coucy. Louis le Gros, qui donna asile en France a cinq papes chasses, Urbain II, Paschal II, Gelase II, Calixte II et Innocent II, venait de sortir vainqueur de sa guerre contre le baron de Montmorency et le baron de Puiset. Dans une crypte romaine qui a existe a peu pres ou fut batie la salle dite Rue de Paris au Palais de justice, on apporta de Compiègne le premier orgue connu en Europe, qui etait un don de Constantin Copronyme a Pepin le Bref, et dont le bruit fit mourir une femme de saisissement. Les caborsins, nous dirions aujourd'hui les boursiers, etaient battus de verges devant le pilier des Halles *_Septemsunt_* dedie a Pythagore le musicien; ce nom *_Septem_* etait justifie par six autres noms ecrits au revers du pilier: Ptolemee l'astronome, Platon le theologien, Euclide le geometre, Archimede le mecanicien, Aristote le philosophe et Nicomaque l'arithmeticien. C'est a Paris que la civilisation a germe, qu'Oribase de Pergame, questeur de Constantinople, a abrege et explique Galien, que se sont fondees la hanse pour les marchands, imitee en Allemagne, et la basoche pour les clerics, imitee en Angleterre, que Louis IX a bati des eglises, Sainte-Catherine entre autres, "a la priere des sergents d'armes", que l'assemblee des barons et des eveques est devenue parlement, et que Charlemagne, dans son capitulaire concernant Saint-Germain-des-Pres, a defendu aux ecclesiastiques de tuer des hommes. Celestin II y est venu a l'ecole sous Pierre Lombard. L'etudiant Dante Alighieri a loge rue du Fouarre. Abailard rencontrait Heloise rue Basse-des-Ursins. Les empereurs d'Allemagne haissaient Paris comme "tison de mauvais feu", et Othon II, ce boucher, qu'on appelait "la Pale mort des sarrasins", *_Pallida mors Sarracenorum_*, frappait une des portes de la Cite d'un coup de lance dont elle a eu longtemps la marque. Le roi d'Angleterre, autre ennemi, a campe a Vaugirard.

IV

Paris a grandi entre la guerre et la disette. Charles le Chauve donnait aux normands, qui avaient brule les eglises de Sainte-Genevieve et de Saint-Pierre et la moitie de la Cite, sept mille livres d'argent pour racheter le reste. Paris a ete le radeau de la *_Meduse_*: la famine y a agonise; en 975, on y tirait au sort a qui serait mange. L'abbe de Saint-Germain-des-Pres et l'abbe de Saint-Martin-des-Champs, creneles dans leurs monasteres, s'attaquaient et se combattaient dans les rues, car le droit aux guerres privees a

existe jusqu'en 1257. En 1255, saint Louis établit l'inquisition en France; acclimatation veneneuse. A partir de ce moment, persecutions sans nombre dans Paris; en 1255, contre les banquiers; en 1311, contre les beguards, les heretiques et les lombards; en 1323, contre les franciscains et les magiciens; en 1372, contre les turlupins; puis contre les jureurs, les paterins et les reformateurs. Les revoltes donnent la replique. Les ecoliers, les jacques, les maillotins, les cabochiens, les tuchins, ebauchent cette resistance, que plus tard les pretres copieront dans la Ligue et les princes dans la Fronde; en 1588 viendra la premiere barricade, et le peuple, a qui Philippe-Auguste a donne ce dallage de gres nomme le pave de Paris, apprendra la maniere de s'en servir. Avec les revoltes se multiplient les supplices; et, honneur des lettres et de la science, a travers ce pele-mele de charniers, de piloris et de potences, germent et croissent les colleges, Lisieux, Bourgogne, les Ecosais, Marmoutier, Chancer, Hubant, l'Ave-Maria, Mignon, Autun, Cambrai, maitre Clement, cardinal Lemoine, de Thou, Reims, Coquerel, de la Marche, Seez, le Mans, Boissy, la Merci, Clermont, les Grassins, d'ou sortira Boileau, Louis-le-Grand, d'ou sortira Voltaire; et, a cote des colleges, les hopitaux, asiles terribles, especes de cirques ou les pestes devorent les hommes. La variete de ces pestes, nee de la variete des pourritures, est inouie; c'est le feu sacre, c'est la florentine, c'est le mal des ardents, c'est le mal des enfers, c'est la fièvre noire; elles font des fous; elles gagnent jusqu'aux rois, et Charles VI tombe en "chaude maladie". Les impots etaient si excessifs qu'on tachait de devenir lepreux pour n'en point payer. De la le synonyme de ladre et d'avare. Entrez dans cette legende, descendez-y, errez-y. Tout dans cette ville, si longtemps en mal de revolution, a un sens. La premiere maison venue en sait long. Le sous-sol de Paris est un receleur; il cache l'histoire. Si les ruisseaux des rues entraient en aveu, que de choses ils diraient! Faites fouiller le tas d'ordures des siecles par le chiffonnier Chodruc-Duclos au coin de la borne de Ravailac! Si trouble et si epaisse que soit l'histoire, elle a des transparences, regardez-y. Tout ce qui est mort comme fait, est vivant comme enseignement. Et, surtout, ne triez pas. Contemplez au hasard.

Sous le Paris actuel, l'ancien Paris est distinct, comme le vieux texte dans les interlignes du nouveau. Otez de la pointe de la Cite la statue de Henri IV, et vous apercevrez le bucher de Jacques Molay. C'est sur la place du chateau des Porcherons, devant l'hotel Coq, en presence de l'oriflamme deployee par le comte de Vexin, avoue de l'abbaye de Saint-Denis, que, sur la proclamation des six eveques pairs de France, Jean Ier, immediatement apres son sacre, qui eut lieu le 24 septembre, et le supplice du comte de Guines, qui eut lieu le 24 novembre, fut surnomme "le Bon". A l'hotel Saint-Pol, Isabeau de Baviere mangeait de l'aigrun, c'est-a-dire des oignons de Corbeil, des "eschaloignes" d'Etampes, et des gousses d'ail de Grandeluz, tout en riant avec quelque prince anglais de la paternite de son mari Charles VI sur son fils Charles VII. C'est sur le Pont au Change que fut crie, le 23 aout 1553, l'edit du parlement defendant de parler si une femme grosse accoucherait d'une fille ou d'un garcon. C'est dans la salle basse du Chatelet que, sous Francois Ier, pere des lettres, on donnait aux imprimeurs relaps la question a seize crans. C'est rue du Pas-de-la-Mule que passait presque tous les jours, en 1560, le premier president du parlement de Paris, Gilles le Maistre, monte sur une mule, suivi de sa femme dans une charrette et de sa servante sur une anesse, allant le soir voir pendre les gens qu'il avait juges le matin. Dans la tour de Montgomery, non loin du logis du concierge du palais, lequel avait droit a deux poules par jour et aux cendres et

tisons de la cheminee du roi, etait creuse, au-dessous du niveau de la Seine, ce cachot nomme _la Souriciere_, a cause des souris qui y rongeaient vivants les prisonniers. Dans l'embranchement de rues appele le Trahoir, parce que Brunehaut, dit-on, y fut trainee a la queue d'un cheval a l'age de quatrevingts ans, et plus tard l'Arbre-Sec, a cause d'un arbre sec, c'est-a-dire d'une potence qui etait la en permanence, au pied du gibet, a quelques pas d'un etuviste ou se faisaient les plus gaies orgies nobles du seizieme siecle, des bouquetieres offraient des fleurs et des fruits aux passants avec ce chant:

Fleur d'aiglantier,
Verjux a faire aillie.

A la porte Saint-Honore, le cardinal de Bourbon, qui fut une ebauche de Charles X, et le duc de Guise, se sont promenes pour la premiere fois avec des gardes, nouvelle qui fit subitement blanchir la moitie de la moustache du roi de Navarre. C'est en sortant de faire ses devotions a Sainte-Marie-l'Egyptienne que Henri III tira de dessous ses petits chiens pendus a son cou dans un panier rond l'edit qu'il remit au chancelier Chiverny et qui reprenait aux bourgeois de Paris la noblesse que leur avait octroyee Charles V. C'est devant la fontaine Saint-Paul, rue Saint-Antoine, qu'aux obseques du cardinal de Birague la cour des aides et la chambre des comptes se donnerent des coups de poing pour la preseance. Ici a ete la grand'chambre ou siegeait "la magistrature francaise", longues barbes au seizieme siecle, larges perruques au dix-septieme, et ici est le guichet du Louvre par ou sortaient de grand matin les mousquetaires noirs ou gris qui, de temps en temps, venaient mettre ces barbes et ces perruques a la raison. On sait qu'elles etaient parfois refractaires. En 1644, par exemple, l'opposition du parlement alla jusqu'a consentir a la surcharge de l'emprunt, dit _force_, pour toute la France, le parlement excepte. Une certaine acceptation des voleurs et des chauves-souris a longtemps caracterise les rues de Paris; avant Louis XI, pas de police; avant La Reynie, pas de lanternes. En 1667, la cour des miracles, ayant encore toutes ses guenilles gothiques, fait vis-a-vis aux carrousels de Louis XIV. Cette vieille terre parisienne est un gisement d'evenements, de moeurs, de lois, de coutumes; tout y est minerai pour le philosophe. Venez, voyez. Cet emplacement a ete le Marche aux pourceaux; la, dans une cuve de fer, au nom de ces princes qui, entre autres habiletés monetaires, inventerent le _tournois noir_, et qui, au quatorzieme siecle, en l'espace de cinquante ans, trouverent moyen de faire [Note: 1306.--1339.--1342.--1347.--1348.--1353.--1358.] sept fois de suite a la fortune publique la rognure d'une banqueroute, phenomene royal renouvele sous Louis XV, au nom de Philippe l'er, qui declara argent les especes de billon, au nom de Louis VI et de Louis VII, qui contraignirent tous les francais, les bourgeois de Compiègne exceptes, a prendre des sous pour des livres, au nom de Philippe le Bel, qui fabriqua ces angevins d'or douteux appeles _moutons a la grande laine et moutons a la petite laine_, noms qui symbolisent la tonte du peuple, au nom de Philippe de Valois, qui altera le florin Georges, au nom du roi Jean, qui eleva des rondelles de cuir portant un clou d'argent au centre a la dignite de ducats d'or, au nom de Charles VII, doreur et argenteur de liards qu'il qualifia _saluts d'or_ et _blancs d'argent_, au nom de Louis XI, qui decreta que les hardis d'un denier en valaient trois, au nom de Henri II, lequel fit des henris d'or qui etaient en plomb, pendant cinq siecles, on a bouilli vifs les faux monnayeurs.

VI

Au centre de ce qu'on appelait alors la Ville, distincte de la Cite, est la Maubuee (mauvaise fumee), lieu ou l'on a roti, dans le goudron et les fagots verts, tant de juifs, pour punir "leur anthropomance", et, dit le conseiller De l'Ancre, "les admirables cruautés dont ils ont toujours use envers les chretiens, leur forme de vie, leur synagogue deplaisante a Dieu, leur immondicite et puanteur". Un peu plus a l'ecart, l'antiquaire rencontre le coin de la rue du Gros-Chenet, ou l'on brulait les sorciers en presence d'un bas-relief dore et peint, attribue a Nicolas Flamel, et representant le meteore tout en feu, gros comme une meule de moulin, qui tomba a Aegos-Potamos, la nuit ou naquit Socrate, et que Diogene d'Apollonie, le legislateur de l'Asie Mineure, appelle une "etoile de pierre". Puis ce carrefour Baudet, ou fut crie et commandee, a son de corne ou de trompe, comme le raconte Gaguin, l'extermination des lepreux par tout le royaume, a cause d'une mixture d'herbe, de sang et "d'eau humaine", roulee dans un linge et liee a une pierre, dont ils empoisonnaient les citernes et les rivieres. D'autres cris avaient lieu. Ainsi, devant le Grand-Chatelet, les six heraults d'armes de France, vetus de velours blanc sous leurs dalmatiques fleurdelysees, et le caducee a la main, venaient, apres les pestes, les guerres et les disettes, rassurer le peuple et lui annoncer que le roi daignait continuer a recevoir l'impot. A l'extremite nord-est, cette place, place Royale de la monarchie, place des Vosges de la republique, fut l'enclos royal des Tournelles, ou Philippe de Comines partageait le lit de Louis XI, ce qui derange un peu son severe profil d'historien; on ne se figure guere Tacite couchant avec Tibere. Philippe de Comines, qui etait senechal de Poitiers, etait aussi seigneur de Chaillot, et avait toute la Cerisaie jusqu'au fosse de l'egout de Paris, sept fiefs arrieres tenus de la Tour Carree, plus justice moyenne et basse avec mairie et sergent. Cela, heureusement, ne l'empêche pas d'etre un des ancetres de la langue francaise.

VII

Il faut, en presence de cette histoire de Paris s'ecrier a chaque instant comme John Howard devant d'autres miseres: C'est ici que les petits faits sont grands. Quelquefois cette histoire offre un double sens; quelquefois un triple sens; quelquefois aucun. C'est alors qu'elle inquiete l'esprit. Il semble qu'elle tourne a l'ironie. Elle met en relief tantot un crime, tantot une sottise, parfois on ne sait quoi qui n'est ni sottise ni crime et qui pourtant fait partie de la nuit. Au milieu de ces enigmes on croit entendre derriere soi, en aparté, l'eclat de rire bas du sphinx. Partout des contrastes ou des parallelismes qui ressemblent a de la pensee dans le hasard. Au numero 14 de la rue de Betsisy meurt Coligny et naît Sophie Arnould, et voila brusquement rapproches les deux aspects caracteristiques du passe, le fanatisme sanglant et la jovialite cynique. Les halles, qui ont vu naître le theatre (sous Louis XI), voient naître Moliere. L'annee ou meurt Turenne, madame de Maintenon eclot; remplacement bizarre; c'est Paris qui donne a Versailles madame Scarron, reine de France, douce jusqu'a la trahison, pieuse jusqu'a la ferocite, chaste jusqu'au calcul, vertueuse jusqu'au vice. Rue des Marais, Racine ecrit Bajazet et Britannicus dans une chambre ou, cinquante ans plus tard, la duchesse de Bouillon, empoisonnant Adrienne Lecouvreur, vient faire a son tour une tragedie. Au numero 23 de la rue du Petit-Lion,

dans un elegant hotel de la renaissance dont il reste un pan de mur, tout a cote de cette grosse tour a vis de Saint-Gilles ou Jean sans Peur, entre le coup de poignard de la rue Barbette et le coup d'epee du pont de Montereau, causait avec son bourreau Capeluche, ont ete jouees les comedies de Marivaux. Assez pres l'une de l'autre s'ouvrent deux fenetres tragiques: par celle-ci, Charles IX a fusille les parisiens; par celle-la, on a donne de l'argent au peuple pour l'ecarter de l'enterrement de Moliere. Qu'est-ce que le peuple voulait a Moliere mort? l'honorer? Non, l'insulter. On distribua a cette foule quelque monnaie, et les mains qui etaient venues boueuses s'en allerent payees. O sombre rancon d'un cercueil illustre! C'est de nos jours qu'a ete demolie la tourelle a la croisee de laquelle le dauphin Charles, tremblant devant Paris irrite, se coiffa du chaperon ecarlate d'Etienne Marcel, trois cent trente ans avant que Louis XVI se coiffat du bonnet rouge. L'arcade Saint-Jean a vu passer un petit "Dix-aout", le 10 aout 1652, qui esqua la mise en scene du grand; il y eut branle du bourdon de Notre-Dame et mousqueterie. Cela s'appelle l'_emeute des tetes de papier_. C'est encore en aout, la canicule est anarchique, c'est le 23 aout 1658, qu'eut lieu, sur le quai de la Vallee, dit autrefois le Val-Misere, la bataille des moines augustins contre les hoquetons du parlement; le clerge recevait volontiers les arrets de la magistrature a coups de fusil; il qualifiait la justice empietement; il s'echangea entre le couvent et les archers une grosse arquebusade, ce qui fit accourir La Fontaine, criant sur le Pont-Neuf: _Je vais voir tuer des augustins_. Non loin du college Fortet, ou ont siege les Seize, est le cloitre des Cordeliers, ou a surgi Marat. La place Vendome a servi a Law avant de servir a Napoleon. A l'hotel Vendome il y avait une petite cheminee de marbre blanc celebre par la quantite de suppliques de forcats huguenots qu'y a jetees au feu Campistron, lequel etait secretaire general des galeres, en meme temps que chevalier de Saint-Jacques et commandeur de Chimene en Espagne, et marquis de Penange en Italie, dignites bien dues au poete qui avait apitoye la cour et la ville sur Tiridate resistant au mariage d'Erinice avec Abradate. Du lugubre quai de la Ferraille, qui a vu tant d'atrocites juridiques, et qui etait aussi le quai des Racoleurs, sont sortis tous ces joyeux types militaires et populaires, Laramee, Laviolette, Vadeboncoeur, et ce Fanfan la Tulipe mis de nos jours a la scene avec tant de charme et d'eclat par Paul Meurice. Dans un galetas du Louvre est ne de Theophraste Renaudot le journalisme; cette fois ce fut la souris qui accoucha d'une montagne. Dans un autre compartiment du meme Louvre a prospere l'Academie francaise, laquelle n'a jamais eu un quarante et unieme fauteuil qu'une fois, pour Pellisson, et n'a jamais porte le deuil qu'une fois, pour Voiture. Une plaque de marbre a lettres d'or, incrustee a l'un des coins de rue du Marche-des-Innocents, a longtemps appele l'attention des parisiens sur ces trois gloires de l'annee 1685, l'ambassade de Siam, le doge de Genes a Versailles, et la revocation de l'edit de Nantes. C'est contre le mur de l'edifice appele Val-de-Grace que fut jete une hostie [Note: Champ des Capucines. Croix de la Sainte-Hostie.] a propos de laquelle on brula vifs trois hommes. Date: 1688. Six ans plus tard, Voltaire allait naitre. Il etait temps.

VIII

On montrait encore, il y a quarante ans, dans la sacristie de Saint-Germain-l'Auxerrois, la chaise cramoisie, portant la date 1722, en laquelle tronait le cardinal-archeveque de Cambrai le jour ou Monsieur Clignet, bailli de l'abbaye de Saint-Remi de Reims, et les

sieurs de Romaine, de Sainte-Catherine et Godot, chevaliers de la Sainte-Ampoule, vinrent prendre "les ordres de son eminence au sujet du sacre de sa majeste". L'eminence etait Dubois, la majeste etait Louis XV. Le garde-meuble conservait une autre chaise a bras, celle du regent d'Orleans. C'est sur ce fauteuil que le regent d'Orleans etait assis le jour ou il parla au comte de Charolais. M. de Charolais revenait de la chasse ou il avait tue quelques faisans dans les bois et un notaire dans un village. Le regent lui dit: Allez-vous-en, vous etes prince, et je ne ferai couper la tete ni au comte de Charolais qui a tue un passant, ni au passant qui tuera le comte de Charolais. Ce mot a servi deux fois. Plus tard, on a juge utile de l'attribuer a Louis XV promu Bien-Aime. Rue du Battoir, le marechal de Saxe avait son serail qu'il menait avec lui a la guerre, ce qui faisait a la suite de l'armee trois cochers pleins appeles par les hulans "les fourgons a femmes du marechal". Que d'evenements etranges, parfois accumules avec cette incoherence de la realite ou vous etes libre de puiser des reflexions! Dans la meme semaine, une femme, madame de Chaumont, gagne, dans l'agiotage du Mississipi, cent vingt-sept millions, les quarante fauteuils de l'Academie francaise sont envoyes a Cambrai pour y asseoir le congres qui a cede Gibraltar a l'Angleterre, et la grande porte de la Bastille s'entr'ouvre a minuit, laissant voir dans la premiere cour l'execution aux flambeaux d'un inconnu dont personne n'a jamais su ni le nom ni le crime. Les livres etaient traites de deux facons; le parlement les brulait, le theologal les lacerait. On les brulait sur le grand escalier du palais, on les lacerait rue Chanoinesse. C'est, dit-on, dans cette rue, au milieu d'un rebut de livres condamnes, que les epitres de Pline, depuis imprimees chez Alde Manuce, furent decouvertes par le moine Joconde, le faiseur de ponts de pierre que Sannazar nommait Pontifex. [Note: Hunc tu jure potes dicere Pontificem.] Quant aux grands degres du palais, a defaut des ecrivains, "qui sentaient le roussi", ils voyaient bruler les ecrits. Boindin, au pied de cet escalier, disait a Lamettrie: On vous persecute, parce que vous etes athee janseniste; moi, on me laisse tranquille, parce que j'ai le bon sens d'etre athee moliniste. Il y avait, en outre, pour les livres, les sentences de Sorbonne. La Sorbonne, calotte plutot que dome, dominait ce chaos de colleges qui etait l'Universite, et que le premier Balzac, dans sa querelle avec le pere Golu, a appele le Pays latin, nom qui est reste. La Sorbonne avait, de par la scolastique, juridiction morale. La Sorbonne forcait Jean XXII a retracter sa theorie de la vision beatifique; la Sorbonne declarait le quinquina "ecorce scelerate", sur quoi le parlement faisait au quinquina defense de guerir; la Sorbonne donnait, a propos du sac de Civitta-di-Castello, raison contre le pape Sixte IV a Antoine Campani, cet eveque "dont une paysanne accoucha sous un laurier", et a qui l'Allemagne deplut "si fort", dit son biographe, qu'a son retour en Italie, se trouvant au haut des Alpes, ce venerable prelat

[Note: Nous omettons une ligne.] et dit a l'Allemagne: "Aspice nudatas, barbara terra, nates."

IX

La maison numero 20, a Bercy, a appartenu a Le Prevost de Beaumont, mis vivant dans une des tombes de pierre de la tour Bertaudiere pour avoir denonce le Pacte de famine. Tout aupres, une autre maison toute mysterieuse s'appelle la Cour des crimes. Personne ne sait ce que c'est. Devant la porte de la prevote de Paris, ou des cartouches sculptes et peints representaient Enee, Scipion, Charlemagne,

Esplandian et Bayard, qualifiés "fleurs de chevalerie et de loyauté", un huissier à verge, le 30 août 1766, cria l'édit ordonnant aux gentilshommes de n'avoir désormais au côté que des épées longues de trente-trois pouces au plus "avec la pointe en langue de carpe". Les épées de guet-apens abondaient dans Paris. Très bien portées. De là l'édit. D'autres répressions étaient nécessaires; en 1750, à l'époque où l'ameublement d'une chambre pour le dauphin au pavillon de Bellevue venait de coûter dix-huit cent mille francs, on diminua, par esprit d'économie, la ration de pain des prisonniers, ce qui les affama et les fit revolter. On tira dans le tas à travers les grilles des prisons, et l'on en tua plusieurs, entre autres, au For-l'Évêque, deux femmes. Il y avait à l'Académie française un curieux effrayant, la Condamine; il rimait des bouquets à Chloris comme Gentil-Bernard, et explorait l'océan comme Vasco de Gama. Entre un quatrain et une tempête, il allait sur les échafauds considérer de près les supplices. Une fois il assistait, sur l'estrade même du tourment, à un écartèlement. Le patient, hagard et cercle de fer, le regardait.--_Monsieur est un amateur_, dit le bourreau. Telles étaient les mœurs. Ceci se passait sur la place de Grève, le jour où Louis XV y assassina Damiens.

X

Faut-il continuer? S'il était permis de se citer soi-même, celui qui écrit ces lignes dirait ici: _J'en passe, et des meilleurs_. Ajoutez à ce monceau douloureux la surcharge de Versailles, cette cour terrible, la maltôte, expédient des princes du dix-septième siècle, remplacée par l'agiotage, expédient des princes du dix-huitième, et ce Conti difforme écrasant de chiquenaudes le visage d'une jeune fille coupable d'être jolie, ce chevalier de Bouillon chatrant un manant pour le punir de s'appeler Lecoq, cet autre chevalier, un Rohan, batonnant Voltaire....--Quel précipice que ce passe! Descente lugubre! Dante y hésiterait. La vraie catacombe de Paris, c'est cela. L'histoire n'a pas de sape plus noire. Aucun dédale n'égale en horreur cette cave des vieux faits ou tant de préjugés vivaces, et à cette heure encore bien portants, ont leurs racines. Ce passe n'est plus cependant, mais son cadavre est; qui creuse l'ancien Paris le rencontre. Ce mot cadavre en dit trop peu. Un pluriel serait ici nécessaire. Les erreurs et les misères mortes sont une fourmilière d'ossements. Elles emplissent ce souterrain qu'on appelle les annales de Paris. Toutes les superstitions sont là, tous les fanatismes, toutes les fables religieuses, toutes les fictions légales, toutes les antiques choses dites sacrées, règles, codes, coutumes, dogmes, et l'on distingue à perte de vue dans ces ténèbres le ricanement sinistre de toutes ces têtes de mort. Hélas! les hommes infortunés qui accumulent les exactions et les iniquités oublient ou ignorent qu'il y a un compteur. Ces tyrannies, ces lettres de cachet, ces jussions, ce Vincennes, ce donjon du Temple, où Jacques Molay a assigné le roi de France à comparaître devant Dieu, ce Montfaucon, où est pendu Enguerrand de Marigny qui l'a construit, cette Bastille où est enfermé Hugues Aubriot qui l'a bâtie, ces cachots copiant les puits, et ces "calottes" copiant les plombs de Venise, cette promiscuité de tours, les unes pour la prière, les autres pour la prison, cette dispersion de glas et de tocsins faite par toutes ces cloches pendant douze cents ans, ces gibets, ces estrapades, ces voluptés, cette Diane toute nue au Louvre, ces chambres tortionnaires, ces harangues des magistrats à genoux, ces idolâtries de l'étiquette, connexes aux raffinements de supplices, ces doctrines que tout est au roi, ces sottises, ces

hontes, ces bassesses, ces mutilations de toutes les virilites, ces confiscations, ces persecutions, ces forfaits, se sont silencieusement additionnes de siecle en siecle, et il s'est trouve un jour que toute cette ombre avait un total: 1789.

III

SUPREMATIE DE PARIS

I

1789. Depuis un siecle bientot, ce nombre est la preoccupation du genre humain. Tout le phenomene moderne y est contenu.

Ces dates-la sont des chiffres exigibles.

Payez.

Et ne soyez pas de mauvaise foi avec ces chiffres imperieux. Eludes, ils grossissent; et tout a coup, au lieu de 89, le debiteur trouve 93.

Pourquoi tout a l'heure avons-nous rappele ces faits, puises au hasard dans le saisissant pele-mele du souvenir, tous ces faits, et tant d'autres? Parce qu'ils expliquent.

Ils ont une source, le despotisme, et ils ont une embouchure, la democratie.

Sans eux, et sans leur resultat, 89, la suprematie de Paris est une enigme. Reflexissez, en effet. Rome a plus de majeste, Treves a plus d'anciennete, Venise a plus de beaute, Naples a plus de grace, Londres a plus de richesse. Qu'a donc Paris? La revolution.

Paris est la ville-pivot sur laquelle, a un jour donne, l'histoire a tourne.

Palerme a l'Etna, Paris a la pensee. Constantinople est plus pres du soleil, Paris est plus pres de la civilisation. Athenes a bati le Parthenon, mais Paris a demoli la Bastille.

George Sand parle magnifiquement quelque part des vies anterieures. Ces existences preparatoires, sortes de depouillements successifs de la destinee, les villes les ont comme les hommes. Paris druidique, Paris romain, Paris carlovingien, Paris feodal, Paris monarchique, Paris philosophe, Paris revolutionnaire, quelle ascension lente, mais quelle sublime sortie des tenebres!

Après moi le deluge! dit le dernier sultan de la serie. On sent en effet, sous ce Louis XV, qu'un certain accomplissement s'apprete, tant la petitesse de tout est formidable. Vers la fin du dix-huitieme siecle, l'histoire ne peut plus etre etudiee qu'au microscope. On voit un fourmillement de nains, et c'est tout; d'Aiguillon, Richelieu, Maurepas, Calonne, Vergennes, Brienne, Montmorin; brusquement une ouverture se fait dans ce qu'on pourrait nommer le mur du fond, et il apparait des inconnus hauts de cent coudees, et voici Mirabeau,

l'homme-eclair, et voici Danton, l'homme-foudre, et les evenements deviennent dignes de Dieu.

Il semble que la France commence.

II

On sait ce que c'est que le point velique d'un navire; c'est le lieu de convergence, endroit d'intersection mysterieux pour le constructeur lui-meme, ou se fait la somme des forces eparses dans toutes les voiles deployees. Paris est le point velique de la civilisation.

L'effort partout disperse se concentre sur ce point unique; la pesee du vent s'y appuie. La desagregation des initiatives divergentes dans l'infini vient s'y recomposer et y donne sa resultante. Cette resultante est une poussee profonde, parfois vers le gouffre, parfois vers les Atlantides inconnues. Le genre humain, remorque, suit. Percevoir, pensif, ce murmure de la marche universelle, cette rumeur des tempetes en fuite, ce bruit d'agres, ces soufflements d'ames en travail, ces gonflements et ces tensions de manoeuvre, cette vitesse de la bonne route faite, aucune extase ne vaut cette reverie. Paris est sur toute la terre le lieu ou l'on entend le mieux frissonner l'immense voilure invisible du progres.

Paris travaille pour la communaute terrestre.

De la autour de Paris, chez tous les hommes, dans toutes les races, dans toutes les colonisations, dans tous les laboratoires de la pensee, de la science et de l'industrie, dans toutes les capitales, dans toutes les bourgades, un consentement universel.

Paris fait a la multitude la revelation d'elle-meme.

Cette multitude que Ciceron appelle _plebs_, que Bessarion appelle _canaglia_, que Walpole appelle _mob_, que de Maistre appelle _populace_, et qui n'est pas autre chose que la matiere premiere de la nation, a Paris elle se sent Peuple. Elle est a la fois brouillard et clarte. C'est la nebuleuse qui, condensee, sera l'etoile.

Paris est le condensateur.

III

Voulez-vous vous rendre compte de ce qu'est cette ville? Faites une chose etrange. Mettez-la aux prises avec la France. Et d'abord eclate une question. Quelle est la fille? quelle est la mere? Doute pathetique. Stupefaction du penseur.

Ces deux geantes en viennent aux mains. De quel cote est la voie de fait impie?

Cela s'est-il jamais vu? Oui. C'est presque un fait normal. Paris s'en va seul, la France suit de force, et irritee; plus tard elle s'apaise et applaudit; c'est une des formes de notre vie nationale. Une diligence passe avec un drapeau; elle vient de Paris. Le drapeau n'est plus un drapeau, c'est une flamme, et toute la trainee de poudre humaine prend feu derriere lui.

Vouloir toujours; c'est le fait de Paris. Vous croyez qu'il dort, non, il veut. La volonté de Paris en permanence, c'est la ce dont ne se doutent pas assez les gouvernements de transition. Paris est toujours à l'état de préméditation. Il a une patience d'astre murissant lentement un fruit. Les nuages passent sur sa fixité. Un beau jour, c'est fait. Paris décrète un événement. La France, brusquement mise en demeure, obéit.

C'est pour cela que Paris n'a pas de conseil municipal.

Cet échange d'effluves entre Paris centre, et la France sphère, cette lutte qui ressemble à un balancement de gravitations, ces alternatives de résistance et d'adhésion, ces accès de colère de la nation contre la cité, puis ces acceptations, tout cela indique nettement que Paris, cette tête, est plus que la tête d'un peuple. Le mouvement est français, l'impulsion est parisienne. Le jour où l'histoire, devenue de nos jours si lumineuse, donnera à ce fait singulier la valeur qu'il a, on verra clairement le mode d'ébranlement universel, de quelle façon le progrès entre en matière, sous quels prétextes la réaction s'attarde, et comment la masse humaine se désagrège en avant-garde et en arrière-garde, de telle sorte que l'une est déjà à Washington, tandis que l'autre est encore à César.

Sur ce conflit séculaire, et si fécond en émulation, de la nation et de la cité, posez la révolution, voici ce que donne ce grossissement: d'un côté la Convention, de l'autre la Commune. Duel titanique.

Ne reculons pas devant les mots, la Convention incarne un fait définitif, le Peuple, et la Commune incarne un fait transitoire, la Populace. Mais ici la populace, personnage immense, a droit. Elle est la Misère, et elle a quinze siècles d'âge. Eumenide vénérable. Furie auguste. Cette tête de Méduse a des vipères, mais des cheveux blancs.

La Commune a droit; la Convention a raison. C'est la ce qui est superbe. D'un côté la Populace, mais sublimée; de l'autre, le Peuple, mais transfiguré. Et ces deux animosités ont un amour, le genre humain, et ces deux chocs ont une résultante, la Fraternité. Telle est la magnificence de notre révolution.

Les révolutions ont un besoin de liberté, c'est leur but, et un besoin d'autorité, c'est leur moyen. La convulsion étant donnée, l'autorité peut aller jusqu'à la dictature et la liberté jusqu'à l'anarchie. De là un double accès despotique qui a le sombre caractère de la nécessité, un accès dictatorial et un accès anarchique. Oscillation prodigieuse.

Blamez si vous voulez, mais vous blamez l'élément. Ce sont des faits de statique, sur lesquels vous dépensez de la colère. La force des choses se gouverne par A+B, et les déplacements du pendule tiennent peu de compte de votre mécontentement.

Ce double accès despotique, despotisme d'assemblée, despotisme de foule, cette bataille inouïe entre le procédé à l'état d'empirisme et le résultat à l'état d'ébauche, cet antagonisme inexprimable du but et du moyen, la Convention et la Commune le représentent avec une grandeur extraordinaire. Elles font visible la philosophie de l'histoire.

La Convention de France et la Commune de Paris sont deux quantités de

revolution. Ce sont deux valeurs, ce sont deux chiffres. C'est l'A plus B dont nous parlions tout à l'heure. Des chiffres ne se combattent pas, ils se multiplient. Chimiquement, ce qui lutte se combine. Revolutionnairement aussi.

Ici l'avenir se bifurque et montre ses deux têtes; il y a plus de civilisation dans la Convention et plus de révolution dans la Commune. Les violences que fait la Commune à la Convention ressemblent aux douleurs utiles de l'enfantement.

Un nouveau genre humain, c'est quelque chose. Ne marchandons pas trop qui nous donne ce résultat.

Devant l'histoire, la révolution étant un lever de lumière venu à son heure, la Convention est une forme de la nécessité, la Commune est l'autre; noires et sublimes formes vivantes debout sur l'horizon, et dans ce vertigineux crépuscule où il y a tant de clarté derrière tant de ténèbres, l'œil hésite entre les silhouettes énormes des deux colosses.

L'un est Leviathan, l'autre est Behemoth.

IV

Il est certain que la révolution française est un commencement.
Nescio quid majus nascitur Iliade.

Remarquez ce mot: Naissance. Il correspond au mot Délivrance. Dire: la mère est délivrée, cela veut dire: l'enfant est né. Dire: la France est libre, cela veut dire l'âme humaine est majeure.

La vraie naissance, c'est la virilité.

Le 14 juillet 1789, l'heure de l'âge viril a sonné.

Qui a fait le 14 juillet?

Paris.

La grande géole d'état parisienne symbolisait l'esclavage universel.

Paris toujours un peu tenu en prison, c'a été de tout temps l'arrière-pensée des princes. Génier qui nous gêne est une politique. La Bastille au centre, une muraille à la circonférence, avec cela on peut régner. Murer Paris, ce fut le rêve. Stabilité sous clôture; cette discipline imposée aux moines, on a voulu l'imposer à Paris. De la contre la croissance de cette ville mille précautions, et beaucoup de ceintures bouclées avec des tours. D'abord, la circonvallation romaine, à laquelle était adossée, près Saint-Merry, la maison de l'abbé Suger, puis le mur de Louis VII, puis le mur de Philippe-Auguste, puis le mur du roi Jean, puis le mur de Charles V, puis le mur de l'octroi de 1786, puis l'escarpe et contrescarpe d'aujourd'hui. Autour de cette ville, la monarchie a passé son temps à construire des enceintes, et la philosophie a les détruire. Comment? Par la simple irradiation de la pensée. Pas de plus irresistible puissance. Un rayonnement est plus fort qu'une muraille.

Enfermer la ville est un expédient; l'amoindrir en serait un autre.

Ceux a qui Paris fait peur y ont songe. Soutirer la vie a cette cite monstre et prodige, pourquoi pas? On a essaye. On installait volontiers les etats generaux a Blois; Bourges etait declare capitale; de temps en temps les rois envoyaient le parlement a Pontoise; Versailles a ete un exutoire. De nos jours on a propose de mettre l'ecole polytechnique a Orleans, l'ecole de droit a Rouen, l'ecole de medecine a Tours, l'institut ici, la cour de cassation la, etc. De cette facon, on clivait Paris; cliver un diamant, c'est le couper en petits morceaux. On avait vingt petits Paris au lieu d'un gros. Admirable moyen de convertir trente millions en trente mille francs. Demandez a un lapidaire ce qu'il pense de la decentralisation du Regent.

Le fait fatal, le fait brutal, si vous voulez, a dejoue toutes ces combinaisons.

Sous cette reserve qu'il n'y a jamais rien que d'approximatif dans l'assimilation du fait et de l'idee, l'agrandissement materiel donne, en de certains cas, la mesure de l'agrandissement moral, Paris a d'abord tenu tout entier dans l'ile Notre-Dame; puis il a jete un pont, comme le petit oiseau qui veut sortir donne un coup de bec dans l'oeuf; puis, sous Philippe-Auguste, il a eu sept cents arpents de surface, et il a emerveille Guillaume le Breton; puis, sous Louis XI, il a eu trois quarts de lieue de tour, et il a enthousiasme Philippe de Comines; puis, au dix-septieme siecle, il a eu quatre cent treize rues, et il a ebloui Felibien. Au dix-huitieme siecle, il a fait la revolution, et sonne la grande cloche d'appel, avec six cent soixante mille habitants. Aujourd'hui il en a dix-huit cent mille. C'est un plus gros bras qui peut secouer une plus grosse corde.

Le tocsin d'aujourd'hui est un tocsin pacifique. C'est la vaste sonnerie joyeuse du travail invitant toutes les nations a l'exposition du chef-d'oeuvre de chacune.

V

Quelque chose de nous est toujours penche sur nos enfants, et dans le temps futur il entre une dose du temps actuel. La civilisation traverse des phases quelconques, toujours dominees par la phase precedente. Aujourd'hui, surtout ce qui est, et sur tout ce qui sera, la revolution francaise est en surplomb. Pas un fait humain que ce surplomb ne modifie. On se sent presse d'en haut, et il semble que l'avenir ait hate et double le pas. L'imminence est une urgence; l'union continentale, en attendant l'union humaine, telle est presentement la grande imminence; menace souriante. Il semble, a voir de toutes parts se constituer les landwehrs, que ce soit le contraire qui se prepare; mais ce contraire s'evanouira. Pour qui observe du sommet de la vraie hauteur, il y a dans la nuee de l'horizon plus de rayons que de tonnerres. Tous les faits supremes de notre temps sont pacificateurs. La presse, la vapeur, le telegraphe electrique, l'unite metrique, le libre echange, ne sont pas autre chose que des agitateurs de l'ingredient Nations dans le grand dissolvant Humanite. Tous les railways qui paraissent aller dans tant de directions differentes, Petersbourg, Madrid, Naples, Berlin, Vienne, Londres, vont au meme lieu, la Paix. Le jour ou le premier air-navire s'envolera, la derniere tyrannie rentrera sous terre.

Le mot Fraternite n'a pas ete en vain jete dans les profondeurs,

d'abord du haut du Calvaire, ensuite du haut de 89. Ce que Revolution veut, Dieu le veut. L'ame humaine etant majeure, la conscience humaine est lucide. Cette conscience est revoltee par la voie de fait dite guerre. Les guerres offensives en particulier, contenant un aveu naif de convoitise et de brigandage, sont condamnees par l'humanite honnete du genre humain. Remettre en marche les armures n'est deciderement plus possible; les panoplies sont vides, les vieux geants sont morts. Cesarisme, militarisme, il y a des musees pour ces antiquites-la. L'abbe de Saint-Pierre, qui a ete le fou, est maintenant le sage. Quant a nous, nous pensons comme lui; et nous nous figurons sans trop de peine que les hommes doivent finir par s'aimer. Vivre en paix, est-ce donc si absurde? On peut, ce nous semble, rever une epoque ou lorsque quelqu'un dira: proprete, promptitude, exactitude, bon service, on ne songera pas tout d'abord a un canon se chargeant par la culasse, et ou le fusil a aiguille cessera d'etre le modele de toutes les vertus.

VI

Insistons-y, un certain empietement du present sur l'avenir est necessaire. Cette vague figuration de ce qui sera dans ce qui est, Paris l'esquisse. C'est pour la faire mieux saillir, et pour l'eclairer des deux cotes, que, tout a l'heure, en regard de l'avenir, nous avons place le passe. Le fruit est bon a voir, mais maintenant retournez l'arbre, et montrez sa racine. Cette histoire qu'on vient de revoir, on peut en refaire et en varier le raccourci; on n'en modifiera ni le sens ni le resultat. Changer l'altitude ne change point le corps.

Qu'on interroge, non les archives de l'empire, car le mot _archives de l'empire_ s'applique seulement aux deux periodes 1804-1814 et 1852-1867, et hors de la n'a aucun sens, qu'on interroge et qu'on remue jusqu'au fond les _archives de France_, et, de quelque facon que la fouille soit faite, pourvu que ce soit de bonne foi, la meme histoire incorruptible en sortira.

Cette histoire, qu'on la prenne telle qu'elle est, qu'on en ait la quantite d'horreur qu'elle merite, a la condition qu'on finisse par admirer. Le premier mot est Roi, le dernier mot est Peuple. L'admiration comme conclusion, c'est la ce qui caracterise le penseur. Il pese, examine, compare, sonde, juge; puis, s'il est tourne vers le relatif, il admire, et, s'il est tourne vers l'absolu, il adore. Pourquoi? parce que dans le relatif il constate le progres; parce que dans l'absolu il constate l'ideal. En presence du progres, loi des faits, et de l'ideal, loi des intelligences, le philosophe aboutit au respect. Le coup de sifflet final est d'un idiot.

Admirons les peuples chercheurs, et aimons-les. Ils sont pareils aux Empedocles dont il reste une sandale et aux Christophe Colombe dont il reste un monde. Ils s'en vont a leurs risques et perils dans le grand travail de l'ombre. Ils ont souvent aux mains la boue du debloiment a tatons. Leur reprochez-vous les déchirures de leurs habits d'ouvriers? O sombres ingrats que vous etes!

Dans l'histoire humaine, parfois c'est un homme qui est le chercheur, parfois c'est une nation. Quand c'est une nation, le travail, au lieu de durer des heures, dure des siecles, et il attaque l'obstacle eternel par le coup de pioche continu. Cette sape des profondeurs,

c'est le fait vital et permanent de l'humanité. Les chercheurs, hommes et peuples, y descendent, y plongent, s'y enfoncent, parfois y disparaissent. Une lueur les attire. Il y a un engloutissement redoutable au fond duquel on aperçoit cette nudité divine, la Vérité.

Paris n'y a point disparu.

Au contraire.

Il est sorti de 93 avec la langue de feu de l'avenir sur le front.

VII

Depuis les temps historiques, il y a toujours eu sur la terre ce qu'on nomme la Ville. *_Urbs_* résume *_orbis_*. Il faut le lieu qui pense.

Il faut l'endroit cérébral, le générateur de l'initiative, l'organe de volonté et de liberté, qui fait les actes quand le genre humain est éveillé, et, quand le genre humain dort, les rêves.

L'univers sans la ville; il y a là comme une idée de décapitation. On ne se figure pas la civilisation acéphale.

Il faut la cité dont tout le monde est citoyen.

Le genre humain a besoin d'un point de repère universel.

Pour nous en tenir à ce qui est élucidé, et sans aller chercher dans les pénombres les cités mystérieuses, Gour en Asie, Palenque en Amérique, trois villes, visibles dans la pleine clarté de l'histoire, sont d'incontestables appareils de l'esprit humain.

Jerusalem, Athènes, Rome. Les trois villes rythmiques.

L'idéal se compose de trois rayons: le Vrai, le Beau, le Grand. De chacune de ces trois villes sort un de ces trois rayons. À elles trois, elles font toute la lumière.

Jerusalem dégage le Vrai. C'est là qu'a été dite par le martyr suprême la suprême parole: *_Liberté, Égalité, Fraternité_*. Athènes dégage le Beau. Rome dégage le Grand.

Autour de ces trois villes, l'ascension humaine a accompli son évolution. Elles ont fait leur œuvre. Aujourd'hui de Jerusalem il reste un gibet, le Calvaire; d'Athènes, une ruine, le Parthénon; de Rome, un fantôme, l'empire romain.

Ces villes sont-elles mortes? Non. L'œuf brisé ne représente pas la mort de l'œuf, mais la vie de l'oiseau. Hors de ces enveloppes gisantes, Rome, Athènes, Jerusalem, plane l'idée envolée. Hors de Rome la Puissance, hors d'Athènes l'Art, hors de Jerusalem la Liberté. Le Grand, le Beau, le Vrai.

En outre elles vivent en Paris. Paris est la somme de ces trois cités. Il les amalgame dans son unité. Par un côté il ressuscite Rome, par l'autre, Athènes, par l'autre, Jerusalem. Du cri du Golgotha il a tiré les Droits de l'homme.

Ce logarithme de trois civilisations redigees en une formule unique, cette penetration d'Athenes dans Rome et de Jerusalem dans Athenes, cette teratologie sublime du progres faisant effort vers l'ideal, donne ce monstre et produit ce chef-d'oeuvre: Paris.

Dans cette cite-la aussi il y a eu un crucifix. La, et pendant dix-huit cents ans aussi,--nous avons compte les gouttes de sang tout a l'heure,--en presence du grand crucifie, Dieu, qui pour nous est l'Homme, a saigne l'autre grand crucifie, le Peuple.

Paris, lieu de la revelation revolutionnaire, est la Jerusalem humaine.

IV

FONCTION DE PARIS

I

La fonction de Paris, c'est la dispersion de l'idee. Secouer sur le monde l'inepuisable poignee des verites, c'est la son devoir, et il le remplit. Faire son devoir est un droit.

Paris est un semeur. Ou seme-t-il? dans les tenebres. Que seme-t-il? des etincelles. Tout ce qui, dans les intelligences eparses sur cette terre, prend feu ca et la, et petille, est le fait de Paris. Le magnifique incendie du progres, c'est Paris qui l'attise. Il y travaille sans relache. Il y jette ce combustible, les superstitions, les fanatismes, les haines, les sottises, les prejuges. Toute cette nuit fait de la flamme, et, grace a Paris, chauffeur du bucher sublime, monte et se dilate en clarte. De la le profond eclairement des esprits. Voila trois siecles surtout que Paris triomphe dans ce lumineux epanouissement de la raison, qu'il envoie de la civilisation aux quatre vents, et qu'il prodigue la libre pensee aux hommes; au seizieme siecle par Rabelais,--qu'importe la tonsure!--au dix-septieme, par Moliere,--qu'importe le travestissement et le masque!--au dix-huitieme, par Voltaire,--qu'importe l'exil!

Rabelais, Moliere et Voltaire, cette trinite de la raison, qu'on nous passe le mot, Rabelais le Pere, Moliere le Fils, Voltaire l'Esprit, ce triple eclat de rire, gaulois au seizieme siecle, humain au dix-septieme, cosmopolite au dix-huitieme, c'est Paris.

Ajoutez-y Danton, pourtant.

Paris a sur la terre une influence de centre nerveux. S'il tressaille, on frissonne.

Il est responsable et insouciant. Et il complique sa grandeur par son default.

Il se contente trop souvent d'avoir de la joie. Joie athenienne aux yeux de l'historien, joie olympienne aux yeux du poete.

Cette joie est souvent une faute. Quelquefois elle est une force.

Elle vient en aide a la raison.

A l'heure qu'il est, et nous ne saurions trop en prendre acte, nous, philosophes, la guerre etant dans la coulisse et prete a rentrer en scene, Paris raille la guerre. La grosse voix militaire le fait rire. Bon commencement. C'est la une gaiete de faubourien, mais Paris est surtout de son faubourg. Le caporalisme ayant cesse d'etre une grandeur francaise et etant devenu une grandeur tudesque, Paris est a l'aise pour s'en moquer. Cette moquerie est saine. On en verra les suites. Dans _les Muettes de l'Histoire_, vivant et puissant livre, on lit ceci: "Un jour Henri VIII n'aima plus sa femme; de la une religion." On pourra dire de meme: "Un jour Paris n'aima plus le soldat; de la une guerison."

Le caporalisme, c'est l'absolutisme. C'est Narvaez. C'est Bismarck. Le despotisme est un paradoxe. L'omnipotence militaire monarchique offense le bon gout.

--Sifflons cela, dit Paris. Et il prend sa clef dans sa poche. La clef de la Bastille.

II

Paris a ete trempé dans le bon sens, ce Styx qui ne laisse point passer les ombres. C'est par la que Paris est invulnérable.

Il s'engoue comme toutes les autres foules, puis, brusquement, devant les apotheoses, les tedeums, les cantates, les fanfares, il perd son serieux.

Et voila les apotheoses en danger.

Le roi de Prusse est grand. Il a sur sa monnaie une couronne de laurier, sur sa tete aussi. C'est a peu pres un Cesar. Il est en passe d'etre empereur d'Allemagne. Mais Paris sourira. C'est terrible.

Que faire a cela?

Sans doute les uniformes du roi de Prusse sont beaux; mais vous ne pouvez pas forcer Paris a admirer la passementerie de l'etranger.

Bien des choses seraient ou voudraient etre; mais le rire de Paris est un obstacle.

Des principes d'autrefois, qui etaient creneles et armes, legitimite, grace de Dieu, inviolabilite seculaire, etc., sont tombes devant "ce rictus", comme l'appelle Joseph de Maistre.

La tyrannie est un Jericho dont ce rire fait crouler les tours.

Les puissances terrestres que la messe noire foudroyait, un refrain de faubourien les execute. Etre excommunie etait une forme de la demolition; etre chansonne en est une autre.

La gaiete de Paris est efficace, parce que, venant des entrailles du peuple, elle se rattache a des profondeurs tragiques.

C'est a Paris, desormais, nous l'avons indique plus haut, qu'est l'_urbi et orbi_. Mysterieux deplacement du pouvoir spirituel.

Au balcon du Quirinal succede cette boite a compartiments qu'on appelle la casse d'imprimerie. De ces alveoles sortent, ailees, les vingt-cinq lettres de l'alphabet, ces abeilles. Pour n'indiquer qu'un detail, dans une seule annee, 1864, la France a exporte pour dix-huit millions deux cent trente mille francs de livres. Les sept huitiemes de ces livres, c'est Paris qui les imprime.

Les clefs de Pierre, l'allusion decourageante a la porte du ciel plutot fermee qu'ouverte, sont remplacees par le rappel perpetuel du bien qu'ont fait aux peuples les grandes ames, et si Saint-Pierre de Rome est un plus vaste dome, le Pantheon est une plus haute pensee. Le Pantheon, plein de grands hommes et de heros utiles, a au-dessus de la ville le rayonnement d'un tombeau-etoile.

Ce qui complete et couronne Paris, c'est qu'il est litteraire.

Le foyer de la raison est necessairement le foyer de l'art. Paris eclaire dans les deux sens; d'un cote la vie reelle, de l'autre la vie ideale. Pourquoi cette ville est-elle eprise du beau? Parce qu'elle est eprise du vrai. Ici apparait dans son neant la puerile distinction entre le fond et la forme, dont une fausse ecole de critique a vecu pendant trente ans. Fond et forme, idee et image, sont, dans l'art complet, des identites. La verite donne la lumiere blanche; en traversant ce milieu etrange qu'on nomme le poete, elle reste lumiere et devient couleur. Une des puissances du genie, c'est qu'il est prisme. Elle reste realite et devient imagination. La grande poesie est le spectre solaire de la raison humaine.

III

Paris n'est pas une ville; c'est un gouvernement. "Qui que tu sois, voici ton maitre." Je vous defie de porter un autre chapeau que le chapeau de Paris. Le ruban de cette femme qui passe gouverne. Dans tous les pays, la facon dont ce ruban est noue fait loi. Le boy de Blackfriars copie le gamin de la rue Grenetat. La manola de Madrid a encore aujourd'hui pour ideal la grisette. Caille, le blanc qui a vu Tombouctou, disait avoir trouve, dans le Bagamedri, sur la hutte d'un negre, cette inscription: _A l'instar de Paris_. Paris a ses caprices, ses faux goûts, ses illusions d'optique; un moment il a mis Lafon au-dessus de Talma et Wellington au-dessus de Napoleon. Quand il se trompe, tant pis pour le bon sens universel. La boussole est affolee. Le progres est quelques instants a tatons.

L'autorite allant dans un sens, l'opinion allant dans l'autre; un gouvernement obscur sur un peuple lumineux; ce phenomene se voit parfois, meme a Paris. Paris le traverse comme on traverse une pluie. Le lendemain il se seche au soleil.

C'est a Paris qu'est l'enclume des renomnees. Paris est le point de depart des succes. Qui n'a pas danse, chante, preche, parle devant Paris n'a pas danse, chante, preche et parle. Paris donne la palme et il la chicane. Ce distributeur de popularite a parfois des avarices. Les talents, les esprits, les genies, sont de sa competence, et il conteste, volontiers, et le plus longtemps qu'il peut, les plus grands. Qui a ete plus nie que Moliere [1]? Et a ce sujet,--disons-le

en passant,--que l'artiste et le poete ne souhaitent pas trop n'etre point contestes. Etre discute, c'est traverser l'epreuve. Epuiser de son vivant la contradiction est utile. Le rabais qui n'aura pas ete essaye sur vous votre vie durant, vous le subirez plus tard. A la mort, les incontestes décroissent et les contestes grandissent. La posterite veut toujours retravailler a une gloire.

Paris, insistons-y, est un gouvernement. Ce gouvernement n'a ni juges, ni gendarmes, ni soldats, ni ambassadeurs; il est l'infiltration, c'est-a-dire la toute-puissance. Il tombe goutte a goutte sur le genre humain, et le creuse. En dehors de qui a la qualite officielle d'autorite, au-dessus, au-dessous, plus bas, plus haut, Paris existe, et sa facon d'exister regne. Ses livres, ses journaux, son theatre, son industrie, son art, sa science, sa philosophie, ses routines qui font partie de sa science, ses modes qui font partie de sa philosophie, son bon et son mauvais, son bien et son mal, tout cela agite les nations et les mene. Vous empecherez plus aisement l'invasion des sauterelles que l'invasion des modes, des moeurs, des elegances, des ironies, des enthousiasmes. Cela entre partout, et opere irresistiblement. Toutes ces choses, qui sont Paris, sont autant de rongeurs invisibles. Dans toutes les constructions sociales et politiques actuellement solides et satisfaisantes au regard, Paris, a l'etat latent, pullule, sape et mine, menageant les surfaces qui restent intactes. Ce fourmillement des idees parisiennes, dry-rot effrayant, evide l'interieur des pouvoirs patents, met dedans l'inconnu, et les laisse debout jusqu'au jour de la chute en poussiere. Meme dans les pays hierarchiques, tels que la Grande-Bretagne, ou despotiques, tels que la Russie, ce travail de Paris se fait. La reforme, en Angleterre, resulte de notre suffrage universel. Et c'est bien. Le present, si robuste qu'il semble et si hautain qu'il soit, est attaque de cette maladie incurable, l'avenir. Tous les matins, l'humanite en s'evillant regarde le coin de son mur. Paris y affiche son spectacle jusqu'a ce qu'il y affiche sa revolution. Que donne-t-on aujourd'hui? Scribe. Et demain? Lafayette.

Quand il est mecontent, Paris se masque. De quel masque? d'un masque de bal. Aux heures ou d'autres prendraient le deuil, il deconcerte etrangement l'observateur. En fait de suaire, il met un domino. Chansons, grelots, mascarades, tous les airs penches de l'abatardissement, pyrrhiques excessives, musiques bizarres, la decadence jouee a s'y meprendre, des fleurs partout. Transformation gaie. Y reflechir.

Note [1]:

Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais dans la tombe eut enferme Moliere,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantes,
Furent des sots esprits a nos yeux rebutes.
L'ignorance et l'erreur, a ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'oeuvre nouveau,
Et secouaient la tete a l'endroit le plus beau.
Etc. (BOILEAU.)

Un defunt procureur general, fort peu malveillant pour le pouvoir, s'est fache tout rouge contre Paris. Son mecontentement contre les parisiens produisit des catilinaires contre les parisiennes. Ce magistrat, qui etait, a ce qu'il parait, de l'Academie, a prolonge ses requisitoires jusque sur les toilettes des femmes. La mort l'a surpris prematurement, car probablement le severe accusateur officiel, en sortant de sa colere contre le trop d'ampleur des jupes, eut passe a la seconde question, le trop de largeur des consciences; et, apres s'etre energiquement indigne de beaucoup de bijoux sur une femme, il nous eut dit l'effet que lui faisaient beaucoup de serments sur un homme.

On est Caton ou on ne l'est pas.

Il existe d'autres vieillards, eloignes de Paris pour des motifs quelconques depuis quinze ou seize ans, qui vivent solitaires, qui ne voient jamais d'autres toilettes que celle de l'aurore sortant de la mer, et qui sont plus indulgents. Ils aiment ces villes ou le soudain est toujours cache. D'ailleurs, dans les villes ou il y a de la femme, il y a du heros. Les exces de parure ont au fond la meme source que les exces de bravoure. Prenez garde, cette langueur n'est peut-etre que l'attente d'une occasion. On a vu les effemines se redresser virils. Une ville etait plus vaillante que Sparte; c'etait Sybaris. Supposez, par exemple, le territoire a defendre, un roulement de tambour a la frontiere, et vous verrez. Quelle plus folle journee que le dix-huitieme siecle? Le soir arrive, c'est la Convention, c'est la Patrie en danger, c'est le premier venu immense, c'est Rouget de Lisle trouvant le chant dont Barra trouve l'action, c'est la France des Quatorze armees. Sur ce, comptez les defauts, et requerez contre Paris. Montrez-lui le poing. Pourquoi pas? Boerhaave, etudiant les fievres cerebrales, s'ecriait: _Que de mal on peut dire du soleil!_

En quatre mots, et tout net, Paris ne recule pas.

Pourtant il a ses inconsequences, parfois coupables. Ainsi, il s'est emu pour la Pologne et ne s'emeut pas pour l'Irlande; il s'est emu pour l'Italie et ne s'emeut pas pour la Roumanie, qui est Italie; il s'est emu pour la Grece et ne s'emeut pas pour la Crete, qui est Grece. Il y a quarante ans, Psara l'a souleve; aujourd'hui Arcadion le laisse froid. Meme heroisme pourtant, meme cause, meme droit; mais autre moment. Helas! Paris aussi a ses sommeils. _Quandque bonus dormitat_. Quelquefois, cette immensite a pour occupation le neant.

Il faut l'aimer, il faut la vouloir, il faut la subir, cette ville frivole, legere, chantante, dansante, fardee, fleurie, redoutable, qui, nous l'avons dit, a qui la prend donne la puissance, que Maximilien, aieul de Charles-Quint, aurait payee de tout son empire, que les Girondins auraient achete de leur sang et que Henri IV eut pour une messe. Ses lendemains sont toujours bons. La folie de Paris, cuvee, est sagesse.

V

Mais, dira-t-on, le Paris immediatement actuel, le Paris de ces quinze dernieres annees, ce tapage nocturne, ce Paris de mascarade et de bacchanale, auquel on applique particulierement le mot decadence, qu'en pensez-vous? Ce que nous en pensons? nous n'y croyons pas. Ce Paris-la existe-t-il? S'il existe, il est au vrai Paris du passe et de

l'avenir ce qu'est une feuille a un arbre. Moins encore. Ce qu'est une excroissance a un organisme. Jugerez-vous le chene sur le gui? Jugerez-vous Ciceron sur le pois chiche.

Un peu d'ombre flottante ne compte pas dans un immense lever d'aurore. Nous nions la decadence, nous ne nions pas la reaction. Une reaction ressemble a une decadence; faites la difference pourtant: la decadence est incurable, la reaction n'est que momentanee. Qu'en cet instant ou nous sommes la reaction sevisse, nous n'en disconvenons point. Nous constatons volontiers une reaction actuelle, aussi violente, et par consequent aussi faible qu'on voudra, et sur tous les points, et qui se manifeste a peu pres partout, contre l'ensemble du fait revolutionnaire et democratique, contre tout le mouvement d'esprits derive de 89, contre toutes les idees qui ont la vie et l'avenir. Cette reaction, si vaillamment denoncee par l'eloquence fiere et forte d'Eugene Pelletan, par l'etincelante gaiete philosophique de Pierre Veron, par l'ironie penetrante et profonde de Henri Rochefort, par Michelet, par Louis Ulbach, et par la genereuse indignation de presque tous les ecrivains democratiques, essaie de remonter tous les courants de la revolution, le courant litteraire comme le courant politique, le courant philosophique comme le courant social, le courant des idees comme le courant des faits, et prend le progres a rebours et le siecle a contre-sens. Nous en sommes peu inquiet. Cet oidium des intelligences est superficiel; le fond de la pensee publique n'est point touche; quel que soit l'effort retrograde, la tendance de l'epoque n'en sera en rien alteree. C'est la minute qui est malade, non le siecle.

Cela voudrait etre un retour au passe, passe politique absolutiste, passe litteraire monarchique, restauration du droit divin comme principe et du gout classique comme dogme. Peine perdue. Ce contre-courant produit par un barrage disparaitra avec le barrage. Cette reaction, dont sourient les penseurs, durera ce que durent les reactions, le temps que le reflux arrive. Or le reflux des principes est aussi eternel, aussi absolu et aussi certain que le reflux des oceans. Donc passons. De bas empire point.

Le fond du siecle est grand et honnete. Disons-le, apres la revolution francaise, aucune gangrene de peuple n'est possible. Grace a la France penetrante, grace a notre ideal social infiltre a cette heure dans toutes les intelligences humaines, d'un pole a l'autre, grace a ce vaccin sublime, l'Amerique se guerit de l'esclavage, la Russie du servage, Rome du fanatisme, les croyances de l'absurdite, les codes de la barbarie. De chaque chose le virus ote, voila la revolution vue par un de ses plus grands cotes. Regardez. Constatez, sinon le fait regnant, du moins la tendance souveraine. C'est l'education sans la compression, l'enseignement sans le pedantisme, l'ordre sans le despotisme, la correction sans la vindicte, le moi sans l'egoisme, la concurrence sans le combat, la liberte sans l'isolement, l'homme sans la bete, la verite sans la glose, Dieu sans Bible. Qu'est-ce que la revolution francaise? un vaste assainissement. Il y avait une peste, le passe. Cette fournaise a brule ce miasme.

VI

Mal parler de Paris, l'injurier, le railler, le dedaigner, cela est sans inconvenient. Prendre avec les colosses un air de mepris, rien n'est plus facile. C'est meme enfantin. Il y a la-dessus des

redactions toutes faites. Defiez-vous des ritournelles, c'est comme en pedagogie la comparaison des poetes vivants a Claudien, a Lucain et a Stace. Cela date de loin. Cecchi declare que Dante n'est qu'un Stace; pour Scudery, Corneille n'est qu'un Claudien, pour Greene, Shakespeare n'est qu'un Lucain et un Gongora. Voila Dante, Corneille et Shakespeare bien malades. Ces procedes de critique, qui ont pris place dans les cahiers d'expressions des rhetoriciens, sont vieux; mais qu'importe! ils servent encore aujourd'hui. De meme Paris n'est qu'une Gomorrhe. Sodome est la variante de Joseph de Maistre.

Paris etant hai, c'est un devoir de l'aimer. Pourquoi le hait-on? parce qu'il est foyer, vie, travail, incubation, transformation, creuset, renaissance. Parce que de toutes ces choses regnantes aujourd'hui, superstition, stagnation, scepticisme, obscurite, recul, hypocrisie, mensonge, Paris est le contraire magnifique. A une epoque ou les syllabus decretent l'immobilite, il fallait rendre un service au genre humain, prouver le mouvement. Paris le prouvee. Comment? en etant Paris.

Etre Paris, c'est marcher.

A cette heure de reaction contre toutes les tendances du progres, denonce de tous cotes, de par l'encyclique, de par le droit divin, de par le "bon gout", de par le magister dixit, de par l'orniere, de par la tradition, etc., en cette insurrection flagrante de tout le passe, passe fanatique, passe scolastique, passe autoritaire, contre ce puissant dix-neuvieme siecle, fils de la revolution et pere de la liberte, il est utile, il est necessaire, il est juste de rendre temoignage a Paris. Attester Paris, c'est affirmer, en depit de toutes les apparences evidentes acceptees du vulgaire, la continuation de la vaste evolution humaine vers la liberation universelle. Au moment ou nous sommes, la coalition nocturne des vieux prejuges et des vieux regimes triomphe, et croit Paris en detresse, a peu pres comme les sauvages croient le soleil en danger pendant l'eclipse.

Cette affirmation de Paris, ce livre la fait.

Cette affirmation, elle est dans les pages qu'on lit en ce moment. Affirmation de la democratie, affirmation de la paix, affirmation du siecle. Pourtant indiquons ce qui est en notre pensee le cote reserve. Une affirmation n'existe qu'a la condition d'etre en meme temps une negation. Donc ces pages nient quelque chose.

C'est un Oui qui dit Non.

Du reste, en ecrivant ces quelques feuilles, nous n'engageons pas plus le livre [Note: Le livre Paris-Guide, publie pour l'Exposition universelle de 1867, et dont les pages de Victor Hugo etaient l'Introduction.] que nous ne sommes engage par lui. Si quelqu'un dans ce livre est peu de chose, c'est nous. Un edifice bati par une eblouissante legion d'esprits, voila ce que c'est que ce livre. Si a tous les noms dont il offre la pleiade, il reunissait les autres noms lumineux qui, pour des raisons diverses, lui manquent, ce livre, ce serait Paris meme. Quant a nous, ainsi que cela convient, nous sommes sur le seuil, presque dehors. Absent de la ville, absent du livre. Il existe au dela de nous, et nous sommes en deca. Isolement humble et severe, que nous acceptons.

V

DECLARATION DE PAIX

I

Que l'Europe soit la bienvenue.

Qu'elle entre chez elle. Qu'elle prenne possession de ce Paris qui lui appartient, et auquel elle appartient! Qu'elle ait ses aises et qu'elle respire a pleins poumons dans cette ville de tous et pour tous, qui a le privilege de faire des actes europeens! c'est d'ici que sont parties toutes les hautes impulsions de l'esprit du dix-neuvieme siecle; c'est ici que s'est tenu, magnifique spectacle contemporain, pendant trente-six ans de liberte, le concile des intelligences; C'est ici qu'ont ete posees, debattues et resolues dans le sens de la delivrance, toutes les grandes questions de cette epoque: droit de l'individu, base et point de depart du droit social, droit du travail, droit de la femme, droit de l'enfant, abolition de l'ignorance, abolition de la misere, abolition du glaive sous toutes ses formes, inviolabilite de la vie humaine.

Comme les glaciers, qui ont on ne sait, quelle chastete grandiose, et qui, d'un mouvement insensible, mais irresistible et inconnu, rejettent sur leur moraine les blocs erratiques, Paris a mis dehors toutes les immondices, la voirie, les abattoirs, la peine de mort. Cette penalite, inquietude de la conscience publique qui sent la un empietement sur l'inconnu, Paris l'a supprimee autant qu'il etait en lui. Il a compris que l'echafaud chasse, c'etait, dans un temps donne, l'echafaud detruit, et il a mis la guillotine a la porte. De cette facon, il a ete aussi peu complice que possible du suicide qui a eu lieu dernièrement par le moyen du bourreau, la societe obeissant a la requisition d'un enfant-monstre. [Footnote: Lemaire.] En depit de la fiction de l'enceinte fortifiee, la Roquette, c'est dehors. On pend dans Londres, on ne pourrait guillotiner dans Paris. De meme qu'il n'y a plus de Bastille, il n'y a plus de place de Greve. Si l'on essayait de redresser la guillotine devant l'hotel de ville, les pavés se soulevaient. Tuer dans ce milieu humain n'est plus possible. Presage decisif et certain. Le pas qui reste a faire est celui-ci: mettre hors la loi ce qui est hors la ville. Il se fera. La sagesse du legislateur est de suivre le philosophe, et ce qui a son commencement dans les esprits a inevitablement sa fin dans le code. Les lois sont le prolongement des moeurs. Enregistrons les faits a mesure qu'ils se presentent. Des a present, quand la peine de mort opere sur une place publique de France, defense est faite a l'armee de regarder l'echafaud; les hommes de garde ne doivent point faire face au supplice, et les soldats ont ordre de tourner le dos a la loi. C'est la, a vrai dire, une execution de la guillotine. Il faut louer l'autorite publique quelconque qui l'a voulue.

Au fond, cette autorite, c'est Paris.

Paris est un flambeau allume. Un flambeau allume a une volonte.

Paris, apres 89, la revolution politique, a fait 1830, la revolution litteraire; remise en equilibre des deux regions, la region de

l'idée appliquée et la région de l'idée pure; installation dans l'intelligence de la démocratie installée dans l'état; suppression des routines ici comme des abus là; transformation du goût français en goût européen; remplacement d'un art ayant pour souverain le public par un art ayant pour élève le peuple. Ce peuple, celui de Paris, est déjà pensif et profond. Prenez ce petit être qu'on appelle le gamin de Paris; en révolution que fait-il? il respecte le chemin de fer et démolit l'octroi; et l'instinct de cet enfant éclaire toute l'économie politique. C'est à Paris que la question des banques s'élabore, et que se centralise ce vaste et fécond mouvement coopératif qui, donnant raison aux prévisions du grand socialiste de 1848, Louis Blanc, amalgame le capitaliste à l'ouvrier, associe les industries sans gêner la liberté, proportionne le résultat à l'effort, et résout l'un par l'autre les deux problèmes du bien-être et du travail. Les préjugés et les erreurs sont des torsions qui exigent un redressement; l'appareil orthopédique, ébauché par Ramus, agrandi par Rabelais, retouché par Montaigne, rectifié par Montesquieu, perfectionné par Voltaire, complété par Diderot, achevé par la Constitution de l'an II, est à Paris. Paris tient école. École de civilisation, école de croissance, école de raison et de justice. Que les peuples viennent se tremper l'âme dans ce tourbillon de vie! que les nations viennent vénérer cet hôtel de ville d'où est sorti le suffrage universel, cet Institut, avant peu régénéré, d'où sortira l'enseignement gratuit et obligatoire, ce Louvre d'où sortira l'égalité, ce champ de Mars d'où sortira la fraternité. Ailleurs on forge des armées; Paris est une forge d'idées.

Bonne espérance à l'avenir! Paris est la ville de la puissance par la concorde, de la conquête par le désintéressement, de la domination par l'ascension, de la victoire par l'adoucissement, de la justice par la pitié et de l'éblouissement par la science. De l'Observatoire la philosophie voit une plus grande quantité de Dieu que la religion n'en voit de Notre-Dame. Dans cette cité prédestinée, le contour vague, mais absolu, du progrès est partout reconnaissable; Paris, chef-lieu d'Europe, est déjà hors de l'ébauche, et, dans toutes les révolutions qui dégagent lentement sa forme définitive, on distingue la pression de l'idéal, comme on voit sur le bloc de glaise à demi pétri le pouce de Michel-Ange.

Le merveilleux phénomène d'une capitale déjà existante représentant une fédération qui n'existe pas encore, et d'une ville ayant l'envergure latente d'un continent, Paris nous l'offre. De la l'intérêt pathétique qui se mêle au puissant spectacle de cette cité-âme.

Les villes sont des bibles de pierre. Celle-ci n'a pas un dôme, pas un toit, pas un pavé, qui n'ait quelque chose à dire dans le sens de l'alliance et de l'union, et qui ne donne une leçon, un exemple ou un conseil. Que les peuples viennent dans ce prodigieux alphabet de monuments, de tombeaux et de trophées épeler la paix et désapprendre la haine. Qu'ils aient confiance. Paris a fait ses preuves. De Lutèce devenir Paris, quel plus magnifique symbole? Avoir été la boue et devenir l'esprit!

II

L'année 1866 a été le choc des peuples, l'année 1867 sera leur rendez-vous.

Les rendez-vous sont des revelations. La ou il y a rencontre, il y a entente, attraction, frottement, contact fecond et utile, eveil des initiatives, intersection des convergences, rappel des deviations au but, fusion des contraires dans l'unite; telle est l'excellence des rendez-vous. Il en sort un eclaircissement. Un carrefour de sentiers avec son poteau indicateur debrouille une foret, un confluent de rivieres conseille la colonisation, une conjonction de planetes eclaire l'astronomie. Qu'est-ce qu'une exposition universelle? C'est le monde voisinant. On va causer un peu ensemble. On vient comparer les ideals. Confrontation de produits en apparence, confrontation d'utopies en realite. Tout produit a commence par etre une chimere. Voyez-vous ce grain de ble; il a ete, pour les mangeurs de glands, une absurdite.

Chaque peuple a son patron de l'avenir qui est une extravagance; l'amalgame et la superposition de toutes ces extravagances diverses composent, pour l'oeil fixe du penseur, la confuse et lointaine figure du reel. Ces reverberations viennent des profondeurs. Ainsi les fantomes ebauchent l'etre; ainsi les idolatries esquissent Dieu.

Celui qui reve est le preparateur de celui qui pense. Le realisable est un bloc qu'il faut degrossir, et dont les reveurs commencent le modele. Ce travail initial semble toujours insense. La premiere phase du possible, c'est d'etre l'impossible. Quelle quantite de folie y a-t-il dans le fait? Epaississez tous les songes, vous avez la realite. Concentration auguste de l'utopie, semblable a la concentration cosmique, qui de fluide devient liquide, et de liquide solide. A un certain moment l'utopie est maniable; c'est la que la philosophie la quitte et que l'homme d'etat la prend; l'homme d'etat n'etant que le deuxieme ouvrier. Il n'est rien qui ne debute par l'etat visionnaire. Prenez le fait le plus algebriquement positif, et remontez-le de siecle en siecle, vous arriverez a un prophete. Quel songe-creux que Denis Papin! S' imagine-t-on une marmite transfigurant l'univers? Comme l'Academie des sciences leur dit leur fait de temps en temps a tous ces inventeurs! Ils ont toujours tort aujourd'hui et raison demain. Or le demain d'une foule de chimeres est arrive; c'est de cela que se composent aujourd'hui la richesse publique et la prosperite universelle. Ce qui vous eut fait mettre a Charenton au siecle dernier a, en 1867, la place d'honneur au palais de l'Exposition internationale. Toutes les utopies d'hier sont toutes les industries de maintenant. Allez voir. Photographie, telegraphie, appareil Morse, qui est l'hieroglyphe, appareil Hughes, qui est l'alphabet ordinaire, appareil Caselli, qui envoie en quelques minutes votre propre ecriture a deux mille lieues de distance, fil transatlantique, sonde artesienne qu'on appliquera au feu apres l'avoir appliquee a l'eau, machines a percement, locomotive-voiture, locomotive-charrue, locomotive-navire, et l'helice dans l'ocean en attendant l'helice dans l'atmosphere. Qu'est-ce que tout cela? Du reve condense en fait. De l'inaccessible a l'etat de chemin battu. Continuez donc, vous, pedants, a nier, vous, voyants, a marcher.

Une rencontre des nations comme celle de 1867, c'est la grande Convention pacifique. Elle a cela d'admirable qu'elle accable comme l'evidence, qu'elle supprime subitement partout l'obstacle, et qu'elle remet en mouvement dans tous ses engrenages plus ou moins entraves le divin mecanisme de la civilisation. Une exposition universelle, a Paris, et en 1867, c'est une brusque rupture partout a la fois et un splendide vol en eclats de tous les batons dans les roues. Nous disons

tous, et nous ne nous opposons a aucun des reves que contient ce monosyllabe immense. Un grand espoir de clarte prochaine, c'est la toute notre vie. Allons, allons, incendiez-vous dans le progres. Une chevelure de flamme sur votre tas de charbon noir. Peuples, vivez.

III

Il manquera a ce palais de l'exposition ce qui lui eut donne une signification supreme: aux quatre angles, quatre statues colossales, figurant quatre incarnations de l'ideal; Homere representant la Grece, Dante representant l'Italie, Shakespeare representant l'Angleterre, Beethoven representant l'Allemagne; et, devant la porte, tendant la main a tous les hommes, un cinquieme colosse, Voltaire, representant, non le genie francais, mais l'esprit universel.

Quant a l'exposition de 1867 en elle-meme, consideree comme realisation, nous n'avons point a en juger. Elle est ce qu'elle est, nous la croyons magnifique, mais l'idee nous suffit. Ce qu'est l'idee, et quel chemin elle a fait, un chiffre le dira. En 1800, a la premiere exposition internationale, il y avait deux cents exposants; en 1867, il y en a quarante-deux mille deux cent dix-sept.

Une certaine mise a point de la civilisation resulte d'une exposition universelle. C'est une sorte d'homologation. Chaque peuple remet son dossier. Ou en est-on? Le genre humain vient la faire sa propre connaissance. L'exposition est un _nosce te ipsum_.

Paris s'ouvre. Les peuples accourent a cette aimantation enorme. Les continents se precipitent, Amerique, Afrique, Asie, Oceanie, les voila tous, et la Sublime Porte, et le Celeste Empire, ces metaphores qui sont des royaumes, ces gloires qui sont de la barbarie. Vous plaire, o atheniens! c'etait l'ancien cri; vous plaire, o parisiens! c'est le cri actuel. Chacun arrive avec l'echantillon de son effort. Cette Chine elle-meme, qui se croyait "le milieu", commence a en douter, et sort de chez elle. Elle va juxtaposer son imagination a la notre, les cas teratologiques de la statuare a notre recherche de l'ideal, et a notre sculpture de marbre et de bronze la sculpture torturee et magnifique du jade et de l'ivoire, art profond et tragique ou l'on sent le bourreau. Le Japon vient avec sa porcelaine, le Nepaul avec son cachemire, et le caraibe apporte son casse-tete. Pourquoi pas? Vous etalez bien vos canons monstres.

Ici une parenthese. La mort est admise a l'exposition. Elle entre sous la forme canon, mais n'entre pas sous la forme guillotine. C'est une delicatesse.

Un tres bel echafaud a ete offert, et refuse.

Enregistrons ces bizarreries de la decence. La pudeur ne se discute pas.

Quoi qu'il en soit, casse-tete et canons auront tort. Les machines de meurtre ne sont ici que pour faire ombre. Elles ont honte, on le voit. L'exposition, apotheose pour tous les autres outils de l'homme, est pour elles pilori. Passons. Voici toute la vie sous toutes les formes, et chaque nation offre la sienne. Des millions de mains qui se serrent dans la grande main de la France, c'est la l'exposition.

Comme les conquerants ont vieillii! ou est aujourd'hui le blocus continental?

Appuyons sur ces phenomenes democratiques d'une signification si haute. Les portes ne sont jamais ouvertes trop grandes dans la demonstration du progres. Le trop n'est pas a craindre lorsqu'on enumere les evidences rassurantes a l'extremite desquelles est la concorde. L'unite se forme; donc l'union. L'homme Un, c'est l'homme Frere, c'est l'homme Egal, c'est l'homme Libre.

Le fait des peuples se produit en dehors du fait des gouvernements.

Symptome decisif. Ce qui vient a ce rendez-vous de l'exposition universelle, ce n'est pas seulement l'Europe, redisons-le, ce n'est pas seulement le groupe civilise, ce n'est pas seulement l'Angleterre avec sa pyramide doree de soixante pieds de haut figurant le rendement d'or de l'Australie, la Prusse avec son temple de la Paix et sa grotte de sel gemme, la Russie avec sa vieille orfevrie byzantine, la Crimée avec ses laines, la Finlande avec ses lins, la Suede avec ses fers, la Norvege avec ses fourrures, la Belgique avec ses dentelles, le Canada avec ses bois de luxe, New-York avec son anthracite dont un seul bloc pese huit mille livres, le Bresil avec les bijoux entomologiques et ornithologiques que lui fait son soleil; ce qui arrive, ce qui accourt, ce qui s'empresse, c'est le vieux Thibet fanatique, c'est le Kolkar, le Travancore, le Bhopa, le Drangudra, le Punwah, le Chatturpore, l'Attipor, le Gundul, le Ristlom; c'est le jam de Norvanaghur, c'est le nizam d'Hyderabad, c'est le kao de Rusk, c'est le thakore de Morwee; c'est toute cette famille de nations embryonnaires sur lesquelles pesent les hautesses asiatiques, les maharadjahs, les jageerdars, les begums. Jusqu'a un baril de poudre d'or, qui est envoye par cet informe roi negre de Bonny, habitant d'un palais bati d'ossements humains. Disons-le en passant, ce detail a fait horreur. C'est avec des pierres que notre Louvre a nous est bati. Soit.

L'Egypte n'a que sa momie; elle l'exhume. Ce cimetièrre etale tous ses chefs-d'oeuvre, ses sarcophages de porphyre, ses cercueils de granit rose, ses gaines a cadavres peintes et dorees, d'autant plus ornees qu'elles doivent etre plus enfouies. La contemporaine du zodiaque de Denderah, la vache Hothor, descend de son socle de basalte, et vient. Rhamses, Chephrem, Ateta, la reine Ammenisis, débarquent par le chemin de fer; l'antique statue de bois que les arabes appellent Cheick-el-Beled, et qui est un dieu inconnu, arrive, apportant, au nom d'Isis, la mere commune, a la vieille Lutece le salut de la vieille Thebes. Comment t'appelles-tu, Lutece? Je m'appelle Paris. Et toi, comment t'appelles-tu, Thebes? Je m'appelle Dehr-el-Bahari. Constatation poignante; les deux villes de meme race ont, chacune de leur cote, perdu figure, l'une dans la civilisation, l'autre dans la barbarie. Difference entre ce qui a avance et ce qui a recule.

IV

Donc, ce qui vient, c'est tous les peuples.

Non, il n'est plus temps de s'en dedire. L'exposition internationale ne se retracte pas. Les rois ont beau s'organiser militairement, donnons-leur la joie de le leur repeter a satiète, ce qui est l'avenir, ce n'est pas la haine, c'est l'entente; ce n'est pas le

roulement des bombardes, c'est la course des locomotives. L'apaisement de l'univers est fatal. Rien n'y peut. Pour tout ce qui est plume, dragonne, cymbale, quincaillerie meurtrière, gloriole sanglante, il y a refroidissement.

Le rapetissement de la terre par le chemin de fer et le fil électrique la met de plus en plus dans la main de la paix. Qu'on résiste tant qu'on voudra; les temps sont arrivés. L'ancien régime lutte en pure perte. Le passé est très ingénieux pour un mort; il se donne beaucoup de peine, il fait des trouvailles, il invente chaque jour un nouvel engin très curieux et très homicide. On lui donnera la croix d'honneur, mais il n'aura pas d'autre réussite. Les hommes commencent à voir moins trouble; l'envie de s'entre-tuer leur passe. Rien ne prévaut contre un tel courant d'idées. Les déclivités de la civilisation versent le genre humain dans un tel ou tel sens, et cette fois, et pour jamais, l'univers penche du bon côté. Il y aura peut-être encore une ou deux péripéties, mais finales. L'immense vent de l'avenir souffle la paix. Que faire contre l'ouragan de fraternité et de joie? Alliance! alliance! crie l'infini. Et, sous cette haleine de l'invisible, l'amour pousse hors de terre comme l'herbe. Insurgez-vous donc contre ce verdissement du printemps universel. Defaites donc la révolution. Defaites donc, non seulement le vingtième siècle devant vous, mais le dix-huitième derrière vous. Réves! réves! réves! Les énormes boulets d'acier, du prix de mille francs chaque, que lancent les canons titans fabriqués en Prusse par le gigantesque marteau de Krupp, lequel pèse cent mille livres et coûte trois millions, sont juste aussi efficaces contre le progrès que les bulles de savon soufflées au bout d'un chalumeau de paille par la bouche d'un petit enfant.

V

Pourquoi voulez-vous nous faire croire aux revenants? Vous imaginez-vous que nous ne savons pas que la guerre est morte? Elle est morte le jour où Jésus a dit: *«Aimez-vous les uns les autres!»* et elle n'a plus vécu sur la terre que d'une vie de spectre. Pourtant, après le départ de Jésus, la nuit a encore duré près de deux mille ans, la nuit est respirable aux fantômes, et la guerre a pu roder dans ces ténèbres. Mais le dix-huitième siècle est venu, avec Voltaire qui est l'étoile du matin, et la Révolution qui est l'aube, et maintenant il fait grand jour. La guerre habite un sépulcre. Les larves ne sortent pas des sépulcres à midi. Qu'elle reste dans son tombeau et qu'elle nous laisse dans notre lumière.

Cache tes drapeaux, guerre. Sinon, toi, misère, montre tes haillons. Et confrontons les déchirures. Celles-ci s'appellent gloire; celles-là s'appellent famine, prostitution, ruine, peste. Ceci produit cela. Assez.

Est-ce vous qui attaquez, allemands? Est-ce nous? A qui en veut-on? Allemands, *«all Men»*, vous êtes Tous-les-Hommes. Nous vous aimons. Nous sommes vos concitoyens dans la cité Philosophie, et vous êtes nos compatriotes dans la patrie Liberté. Nous sommes, nous, européens de Paris, la même famille que vous, européens de Berlin et de Vienne. France veut dire Affranchissement. Germanie veut dire Fraternité. Se représente-t-on le premier mot de la formule démocratique faisant la guerre au dernier?

Les masses sont les forces; depuis 89, elles sont aussi les volontes. De la le suffrage universel. Qu'est-ce que la guerre? C'est le suicide des masses. Mettez donc ce suicide aux voix! Le peuple complice de son propre assassinat, c'est le spectacle qu'offre la guerre. Rien de plus lamentable. On voit la a nu tout ce hideux mecanisme des forces detournees de leur but et employees contre elles-memes. On voit les deux bouts de la guerre; nous en avons montre un tout a l'heure, qui est le resultat: la misere. Maintenant montrons l'autre, qui est la cause: l'ignorance. Oh! ce sont la, en effet, les deux tragiques maladies. Qui les guerira augmentera la lumiere du soleil.

Le propre de l'ignorance, c'est de subir. Les forces s'ignorent. Avez-vous remarque le grand oeil doux du boeuf? Cet oeil est aveugle. Il faut qu'il reste doux, mais qu'il devienne intelligent. La force doit se connaitre. Sans quoi elle est terrible. Elle aboutit a commettre des crimes, elle qui doit les empecher. Que tout soit actif, que rien ne soit passif, le secret de la civilisation est la. Forces passives, quel mot inepte! De la des meurtres. Un cadavre etendu qui regarde le ciel accuse evidemment. Qui? Vous, moi, nous tous, non seulement ceux qui ont fait, mais ceux qui ont laisse faire.

Que les spectres s'en aillent! Que les meduses se dissipent! Non, meme pendant le canon d'une bataille, nous ne croyons pas a la guerre. Cette fumee est de la fumee. Nous ne croyons qu'a la concorde humaine, seul point d'intersection possible des directions diverses de l'esprit humain, seul centre de ce reseau de voies qu'on appelle la civilisation. Nous ne croyons qu'a la vie, a la justice, a la delivrance, au lait des mamelles, aux berceaux des enfants, au sourire du pere, au ciel etoile. De ceux memes qui gisent froids et saignants sur le champ de bataille se degage, a l'etat de remords pour les rois, a l'etat de reproche pour les peuples, le principe fraternite; le viol d'une idee la consacre; et savez-vous ce que recommandent aux vivants les morts, ces paisibles sombres? La paix.

VI

Bas les armes! Alliance. Amalgame. Unite!

Tous ces peuples que nous enumerions tout a l'heure, que viennent-ils faire a Paris? Ils viennent en France. La transfusion du sang est possible dans les veines de l'homme, et la transfusion de la lumiere dans les veines des nations. Ils viennent s'incorporer a la civilisation. Ils viennent comprendre. Les sauvages ont la meme soif, les barbares ont le meme amour. Ces yeux satures de nuit viennent regarder la verite. Le lever lointain du Droit Humain a blanchi leur sombre horizon. La Revolution francaise a jete une trainee de flamme jusqu'a eux. Les plus recules, les plus obscurs, les plus mal situes sur le tenebreux plan incline de la barbarie, ont apercu le reflet et entendu l'echo. Ils savent qu'il y a une ville-soleil; ils savent qu'il existe un peuple de reconciliation, une maison de democratie, une nation ouverte, qui appelle chez elle quiconque est frere ou veut l'etre, et qui donne pour conclusion a toutes les guerres le desarmement. De leur cote, invasion; du cote de la France, expansion. Ces peuples ont eu le vague ebranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont, de proche en proche, recu le contre-coup de nos luttes, de nos secousses, de nos livres. Ils sont en communion mysterieuse avec la conscience francaise. Lisent-ils Montaigne, Pascal, Moliere, Diderot? Non. Mais ils les respirent. Phenomene

magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple qui s'évapore en fraternité. O France, adieu! tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité; tu ne seras plus nation, tu seras ubiquité. Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est auguste à cette heure comme l'effacement visible de ta frontière. Resigne-toi à ton immensité. Adieu, Peuple! salut Homme! Subis ton élargissement fatal et sublime, o ma patrie, et, de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde.

Hauteville House, mai 1867.

MES FILS

1874

I

Un homme se marie jeune; sa femme et lui ont à eux deux trente-sept ans. Après avoir été riche dans son enfance, il est devenu pauvre dans sa jeunesse; il a habité des palais de passage, à présent il est presque dans un grenier. Son père a été un vainqueur de l'Europe et est maintenant un brigand de la Loire. Chute, ruine, pauvreté. Cet homme, qui a vingt ans, trouve cela tout simple, et travaille. Travailler, cela fait qu'on aime; aimer, cela fait qu'on se marie. L'amour et le travail, les deux meilleurs points de départ pour la famille; il lui en vient une. Le voilà avec des enfants. Il prend au sérieux toute cette aurore. La mère nourrit l'enfant, le père nourrit la mère. Plus de bonheur demande plus de travail. Il passait les jours à la besogne, il y passera les nuits. Qu'est-ce qu'il fait? peu importe. Un travail quelconque.

Sa vie est rude, mais douce. Le soir, avant de se mettre à l'œuvre jusqu'à l'aube, il se couche à terre et les petits montent sur lui, riant, chantant, begayant, jouant. Ils sont quatre, deux garçons et deux filles.

Les années passent, les enfants grandissent, l'homme mûrit. Avec le travail un peu d'aisance lui est venue. Il habite dans de l'ombre et dans de la verdure, aux Champs-Élysées. Il reçoit là des visites de quelques travailleurs pauvres comme lui, d'un vieux chansonnier appelé Beranger, d'un vieux philosophe appelé Lamennais, d'un vieux proscrit appelé Chateaubriand. Il vit dans cette retraite, rêveur, s'imaginant que les Champs-Élysées sont une solitude, destinée pourtant à la vraie solitude plus tard. S'il écoute, il n'entend que des chants. Entre les arbres et lui, il y a les oiseaux; entre les hommes et lui, il y a les enfants.

La mere leur apprend a lire; lui, il leur apprend a ecrire. Quelquefois il ecrit en meme temps qu'eux sur la meme table, eux des alphabets et des jambages, lui autre chose; et, pendant qu'ils font lentement et gravement des jambages et des alphabets, il expedie une page rapide. Un jour, le plus jeune des deux garcons, qui a quatre ans, s'interrompt, pose la plume, regarde son pere ecrire, et lui dit: _C'est drôle, quand on a de petites mains, on ecrit tout gros, et quand on a de grosses mains, on ecrit tout petit._

Au pere maitre d'ecole succede le college. Le pere pourtant tient a meler au college la famille, estimant qu'il est bon que les adolescents soient le plus longtemps possible des enfants. Arrive, pour ces petits a leur tour, la vingtieme annee; le pere alors n'est plus qu'une espece d'aine; car la jeunesse finissante et la jeunesse commencante fraternisent, ce qui adoucit la melancolie de l'une et tempere l'enthousiasme de l'autre.

Ces enfants deviennent des hommes; et alors il se trouve que ce sont des esprits. L'un, le premier-ne, est un esprit alerte et vigoureux; l'autre, le second, est un esprit aimable et grave. La lutte du progres veut des intelligences de deux sortes, les fortes et les douces: le premier ressemble plus a l'athlete, le second a l'apotre. Leur pere ne s'etonne pas d'etre de plain-pied avec ces jeunes hommes; et, en effet, comme on vient de le dire, il les sent freres autant que fils.

Eux aussi, comme a fait leur pere, ils prennent leur jeunesse avec probite, et, voyant leur pere travailler, ils travaillent. A quoi? A leur siecle. Ils travaillent a l'eclaircissement des problemes, a l'adoucissement des ames, a l'illumination des consciences, a la verite, a la liberte. Leurs premiers travaux sont recompenses; ils sont decores de bonne heure, l'un de six mois de prison, pour avoir combattu l'echafaud, l'autre de neuf mois, pour avoir defendu le droit d'asile. Disons-le en passant, le droit d'asile est mal vu. Dans un pays voisin, il est d'usage que le ministre de l'interieur ait un fils qui organise des bandes chargees des assauts nocturnes aux partisans du droit d'asile; si le fils ne reussit pas comme bandit, le pere reussit comme ministre; et celui qu'on n'a pu assassiner, on l'expulse. De cette facon, la societe est sauvée. En France, en 1851, pour mettre a la raison ceux qui defendent les vaincus et les proscrits, on n'avait recours ni a la lapidation, ni a l'expulsion, on se contentait de la prison. Les moeurs des gouvernements different.

Les deux jeunes hommes vont en prison; ils y sont ensemble; le pere s'y installe presque avec eux, faisant de la Conciergerie sa maison. Cependant son tour vient a lui aussi. Il est force de s'eloigner de France, pour des causes qui, si elles etaient rappelees ici, troubleraient le calme de ces pages. Dans la grande chute de tout, qui survient alors, le commencement d'aisance ebauche par son travail s'ecroule; il faudra qu'il recommence; en attendant, il faut qu'il parte. Il part. Il s'eloigne par une nuit d'hiver. La pluie, la bise, la neige, bon apprentissage pour une ame, a cause de la ressemblance de l'hiver avec l'exil. Le regard froid de l'etranger s'ajoute utilement au ciel sombre; cela trempe un coeur pour l'epreuve. Ce pere s'en va, au hasard, devant lui, sur une plage deserte, au bord de la mer. Au moment ou il sort de France, ses fils sortent de prison, coincidence heureuse, de facon qu'ils peuvent le suivre; il avait partage leur cellule, ils partagent sa solitude.

II

On vit ainsi. Les années passent. Que font-ils pendant ce temps-là? Une chose simple, leur devoir. De quoi se compose pour eux le devoir? de ceci: Persister. C'est-à-dire servir la patrie, l'aimer, la glorifier, la défendre; vivre pour elle et loin d'elle; et, parce qu'on est pour elle, lutter, et, parce qu'on est loin d'elle, souffrir.

Servir la patrie est une moitié du devoir, servir l'humanité est l'autre moitié; ils font le devoir tout entier. Qui ne le fait pas tout entier, ne le fait pas, telle est la jalousie de la conscience.

Comment servent-ils l'humanité? en étant de bon exemple.

Ils ont une mère, ils la vénèrent; ils ont une sœur morte, ils la pleurent; ils ont une sœur vivante, ils l'aiment; ils ont un père proscrit, ils l'aident. A quoi? à porter la proscription. Il y a des heures où cela est lourd. Ils ont des compagnons d'adversité, ils se font leurs frères; et à ceux qui n'ont plus le ciel natal, ils montrent du doigt l'espoir, qui est le fond du ciel de tous les hommes. Il y a parfois dans ce groupe intrépide de vaincus des instants de poignante angoisse. On en voit un qui se dresse la nuit sur son lit et se tord les bras en criant: _Dire que je ne suis plus en France!_ Les femmes se cachent pour pleurer, les hommes se cachent pour saigner. Ces deux jeunes bannis sont fermes et simples. Dans ces ténèbres, ils brillent; dans cette nostalgie, ils perseverent; dans ce désespoir, ils chantent. Pendant qu'un homme, en ce moment-là empereur des Français et des Anglais, vit dans sa demeure triomphale, baise des reines, vainqueur, tout-puissant et lugubre, eux, dans la maison d'exil inondée d'écume, ils rient et sourient. Ce maître du monde et de la minute a la tristesse de la prospérité misérable; eux, ils ont la joie du sacrifice. Ils ne sont pas abandonnés d'ailleurs; ils ont d'admirables amis: Vacquerie, le puissant et superbe esprit; Meurice, la grande âme douce; Ribeyrolles, le vaillant cœur. Ces deux frères sont dignes de ces fiers hommes-là. Aucune sérénité n'éclipse la leur; que la destinée fasse ce qu'elle voudra, ils ont l'insouciance héroïque des consciences heureuses. L'aîné, à qui l'on parle de l'exil, répond: _Cela ne me regarde pas_. Ils prennent avec cordialité leur part de l'agonie qui les entoure; ils pansent dans toutes les âmes la plaie rongée que fait le bannissement. Plus la patrie est absente, plus elle est présente, hélas! Ils sont les points d'appui de ceux qui chancellent; ils déconseillent les concessions que le mal du pays pourrait suggérer à quelques pauvres êtres désorientés. En même temps, ils repugnent à l'écrasement de leurs ennemis, même infames. Il arrive un jour qu'on découvre, dans ce campement de proscrits, dans cette famille d'expatriés, un homme de police, un traître affectant l'air farouche, un agent de Maupas affublé du masque d'Hebert; toutes ces probités indignes se soulèvent, on veut tuer le misérable, les deux frères lui sauvent la vie. Qui use du droit de souffrance peut user du droit de clémence. Autour d'eux, on sent que ces jeunes hommes ont la foi, la vraie, celle qui se communique. De là, une certaine autorité mêlée à leur jeunesse. Le proscrit pour la vérité est un honnête homme dans l'acception hautaine du mot; ils ont cette grave honnêteté-là. Toute défaillance à côté d'eux est impossible; ils

offrent leur robuste epaule a tous les accablements. Toujours debout sur le haut de l'ecueil, ils fixent sur l'enigme et sur l'ombre leur regard tranquille, ils font le signal d'attente des qu'ils voient une lueur poindre a l'horizon, ils sont les vigies de l'avenir. Ils repandent dans cette obscurite on ne sait quelle clarte d'aurore, silencieusement remercies par la douceur sinistre des resignes.

III

En meme temps qu'ils accomplissent la loi de fraternite, ils executent la loi du travail.

L'un traduit Shakespeare, et restitue a la France, dans un livre de sagace peinture et d'erudition elegante, "la Normandie inconnue". L'autre publie une serie d'ouvrages solides et exquis, pleins d'une emotion vraie, d'une bonte penetrante, d'une haute compassion. Ce jeune homme est tout simplement un grand ecrivain. Comme tous les puissants et abondants esprits, il produit vite, mais il couve longtemps, avec la feconde paresse de la gestation; il a cette premeditation que recommande Horace, et qui est la source des improvisations durables. Son debut dans le conte visionnaire (1856) est un chef-d'oeuvre. Il le dedie a Voltaire, et, detail qui montre la magnifique envergure de ce jeune esprit, il eut pu en meme temps le dedier a Dante. Il a l'ironie comme Arouet et la foi comme Alighieri. Son debut au theatre (1859) est un chef-d'oeuvre aussi, mais un chef-d'oeuvre petit, un badinage de penseur, vivant, fuyant, rapide, inoubliable, comedie legere et forte qui a la fragilite apparente des choses ailees.

Ce jeune homme, pour qui le voit de pres, semble toujours au repos, et il est toujours en travail. C'est le nonchalant infatigable. Du reste, il a autant de facultes qu'il fait d'efforts; il entre dans le roman, c'est un maitre; il aborde le theatre, c'est un poete; il se jette dans les meeles de la polemique, c'est un journaliste eclatant. Dans ces trois regions, il est chez lui.

Toute son oeuvre est melee, c'est-a-dire une. Et c'est encore la loi des intelligences planantes, lesquelles voient tout l'horizon. Pas de cloison dans cet esprit; ou rien que des cloisons apparentes. Ses romans sont des tragedies; ses comedies sont des elegies, et elles sont tristes, ce qui ne les empeche pas d'etre joyeuses; versement de la raillerie dans la melancolie et de la colere dans le sarcasme, qui, de tout temps, d'Aristophane a Plaute et de Plaute a Moliere, a caracterise l'art supreme. Rire, quel motif de pleurer! Ce jeune homme est fait comme ces grands hommes. Il medite, et sourit; il medite, et s'indigne. Par moments, son intonation moqueuse prend subitement l'accent tragique. Helas! la sombre gaiete des penseurs sanglote.

Pour ces causes et pour d'autres, ce jeune ecrivain a dans le style cet imprevu qui est la vie. L'inattendu dans la logique, c'est le souverain secret des ecrivains superieurs. On ne sait pas assez ce que c'est que le style. Pas de grand style sans grande pensee. Le style contient aussi necessairement la pensee que le fruit contient la seve. Qu'est-ce donc que le style? C'est l'idee dans son expression absolue, c'est l'image sous sa figure parfaite; tout ce qu'est la pensee, le style l'est; le style, c'est le mot fait ame; le style, c'est

le langage fait verbe. Otez le style, Virgile s'efface, Horace s'évanouit, Tacite disparaît. On a de nos jours imagine un barbarisme curieux: "les stylistes". Il y a une trentaine d'années, une école imbecile de critiques, oubliée aujourd'hui, faisait tous ses efforts pour insulter le style, et l'appelait: "la forme". Quelle insulte! _forma_, la beauté. La Venus hottentote dit à la Venus de Milo: Tu n'as que la forme!

Les œuvres succèdent aux œuvres; après _la Bohème dorée, la Famille tragique_; créations composées de divination et d'observation, ou l'ironie se décompose en pitié, ou l'intérêt dramatique arrive parfois à l'effroi, ou l'intelligence se dilate en même temps que le cœur se serre.

Toutes ces qualités, style, émotion, bonté d'écrivain, vertu de poète, dignité d'artiste, ce jeune homme les concentre et les condense dans un grand livre, _les Hommes de l'exil_. Ce livre est un grand livre politique, pourquoi? parce que c'est un grand livre littéraire. Qui dit _littérature_, dit _humanité_. Ce livre, _les Hommes de l'exil_, est une protestation et un défi; protestation soumise à Dieu, défi jeté aux tyrans. L'âme est le personnage, l'exil est le drame; les martyrs sont divers, le martyr est un; l'épreuve varie, les épreuves, non. Cette sévère peinture restera. Ce livre austère et tragique est un livre d'amour; amour pour la vérité, pour l'équité, pour la probité, pour la souffrance, pour le malheur, pour la grandeur; de la haine profonde contre ce qui est vil, lâche, injuste et bas. Ce livre est implacable; pourquoi? parce qu'il est tendre.

Partout la justice, et partout la pitié; la belle âme exprimée par le beau style; tel est ce jeune écrivain.

Ajoutons à ce don de la nature, le pathétique, un don de la solitude, la philosophie.

Insistons sur cette philosophie. L'isolement développe dans les âmes profondes une sagesse d'une espèce particulière, qui va au-delà de l'homme. C'est cette sagesse étrange qui a créé l'antique magisme. Ce jeune homme, dans le désert de Jersey et dans le crépuscule de Guernesey, est, comme les autres solitaires pensifs qui l'entourent, atteint par cette sagesse. Une intuition presque visionnaire donne à plusieurs de ses ouvrages, comme à d'autres œuvres des hommes du même groupe, une portée singulière; chose qu'on ne peut pas ne point souligner, ce qui préoccupe ce jeune esprit, c'est ce qui préoccupe aussi les vieux; à ce commencement de la vie où il semble qu'on a le droit d'être uniquement absorbé par la préparation de soi-même, ce qui inquiète ce penseur, lumineux et serein jusqu'à l'éclat de rire, mais attendri, ce qui l'émue et le tourmente, c'est le côté impenetrable du destin; c'est le sort des êtres condamnés au cri ou au silence, bêtes, plantes, de ce qu'on appelle l'animal, de ce qu'on appelle le végétal; il lui semble voir là des déshérités; il se penche vers eux; il constate qu'ils sont hors de la liberté, et presque de la lumière; il se demande qui les a chassés dans cette ombre, et il oublie, en se courbant sur ces bannis, qu'il est lui-même un exilé. Superbe commiseration, fraternité de l'être parlant pour les êtres muets, noble augmentation de l'amour de l'humanité par la douceur envers la création. Les vivants d'en bas, quelle énigme! _Inferi_, mot mystérieux; les inférieurs. L'Enfer. Creusez le rêve des religions, vous trouverez au fond la vérité. Seulement, les religions interposées la défigurent par leur grossissement. Toute vie infernale, étant

une vie planétaire, est une vie passagère: la vie céleste seule est éternelle.

IV

Ces deux frères sont comme le complément l'un de l'autre: l'aîné est le rayonnant, le plus jeune est l'austère. Austerité aimable comme celle d'un jeune Socrate. Sa présence est fortifiante; rien n'est sain et rien n'est rassurant comme l'imperturbable aménité de l'ouvrier content. Ce jeune exilé volontaire conserve, dans le désert où l'on est pour jamais peut-être, les élégances de sa vie passée, et en même temps il se met à la tâche; il veut construire, et il construit un monument; il ne perd pas une heure, il a le respect religieux du temps; ses habitudes sont à la fois parisiennes et monacales. Il habite une chambre encombrée de livres. Au point du jour il entend marcher au-dessus de sa tête, sur le toit de la maison, quelqu'un qui travaille; c'est son père; ce pas le réveille; alors il se lève et travaille aussi. Ce qu'il fait, on l'a vu plus haut, il traduit Shakespeare; entreprise considérable. Il traduit Shakespeare; il l'interprète, il le commente, il le fait accessible à tous; il taille degré par degré dans la roche et dans le glacier on ne sait quel vertigineux escalier qui aboutit à cette cime. On a bien raison de dire que ces proscrits-là sont des ambitieux; celui-ci rêve la familiarité avec les génies, il se dit: Je traduirai plus tard de la même façon Homère, Eschyle, Isaïe et Dante. En attendant, il tient Shakespeare. Conquête illustre à faire. Introduire Shakespeare en France, quel vaste devoir! Ce devoir, il l'accepte; il s'y engage, il s'y enferme; il sait que sa vie désormais sera liée par cette promesse faite au nom de la France au grand homme de l'Angleterre; il sait que ce grand homme de l'Angleterre est un des grands hommes du genre humain tout entier, et que servir cette gloire, c'est servir la civilisation même; il sait qu'une telle entreprise est impérieuse, qu'elle sera exigeante et altière, et qu'une fois commencée elle ne peut être ni interrompue ni abandonnée; il sait qu'il en a pour douze ans; il sait que c'est là une autre cellule, et qu'il se condamne au cloître, et que lorsqu'on entre dans un tel labeur, on y est mûr; il y consent, et, de même qu'il s'est exilé pour son père, il s'emprisonne pour Shakespeare.

Sa récompense, c'est son effort même. Il a voulu traduire Shakespeare, et, en effet, voilà Shakespeare traduit. Il a renouvelé l'effrayant combat nocturne de Jacob; il ajoute avec l'archange, et son jarret n'a pas plié. Il est l'écrivain qu'il fallait.

L'anglais de Shakespeare n'est plus l'anglais d'aujourd'hui; il a été nécessaire de superposer à cet anglais du seizième siècle le français du dix-neuvième, sorte de corps à corps des deux idiomes; la plus redoutable aventure où puisse se hasarder un traducteur: ce jeune homme a eu cette audace. Ce qu'il a entrepris de faire, il l'a fait. Il importait de ne rien perdre de l'œuvre énorme. Il a mis sur Shakespeare la langue française, et il a réussi à faire passer, à travers l'inextricable claire-voie de deux idiomes appliqués l'un sur l'autre, tout le rayonnement de ce génie.

Pour cela, il a dû dépenser, à chaque phrase, à chaque vers, presque à

chaque mot, une inepuisable invention de style. Pour une telle oeuvre, il faut que le traducteur soit createur. Il l'a ete.

Un ecrivain qui prouve son originalite par une traduction, c'est etrange et rare. Traduire ne lui suffit pas. Il batit autour de Shakespeare, comme des contreforts autour d'une cathedrale, toute une oeuvre a lui, oeuvre de philosophie, de critique, d'histoire. Il est linguiste, artiste, grammairien, erudit. Il est docte et alerte; toujours savant, jamais pedant. Il accumule et coordonne les variantes, les notes, les prefaces, les explications. Il condense tout ce qui est epars dans les environs de Shakespeare. Pas un antre de cette caverne immense ou il ne penetre. Il fait des fouilles dans ce genie.

V

Et c'est ainsi qu'apres douze annees de labeur, il fait a la France don de Shakespeare. Les vrais traducteurs ont cette puissance singuliere d'enrichir un peuple sans appauvrir l'autre, de ne point derobier ce qu'ils prennent, et de donner un genie a une nation sans l'oter a sa patrie.

Cette longue incubation se fait sans qu'il l'interrompe un seul jour. Aucune solution de continuite, pas de relache, aucune lacune, aucune concession a la fatigue, toutes les aurores ramenant la besogne; _nulla dies sine linea_; c'est la, du reste, la bonne loi des fiers esprits. L'oeuvre qu'on accomplit et qu'on voit croitre est par elle-meme reposante. Aucun autre repos n'est necessaire. Ce jeune homme le comprend ainsi; il ne quitte jamais sa tache; il s'eveille chaque matin des qu'il entend le marcheur d'en haut s'eveiller; et quand, l'heure de la table de famille venue, ils redescendent tous les deux de leur travail, son pere et lui, ils echantent un doux sourire.

Isolement, intimite, renoncement, apaisement de la nostalgie par la pensee; telle est la vie de ces hommes. Pour horizon le brouillard des flots et des evenements, pour musique le vent de tempeste, pour spectacle la mobilite d'un infini, la mer, sous la fixite d'un autre infini, le ciel. On est des naufrages, on regarde les abimes. Tout a sombre, hors la conscience; navire dont il ne reste que la boussole. Dans cette famille personne n'a rien a soi; tout est en commun, l'effort, la resistance, la volonte, l'ame. Ce pere et ces fils resserrent de plus en plus leur etroit embrassement.

Il est probable qu'ils souffrent, mais ils ne se le disent pas; chacun s'absorbe et se rassereine dans son oeuvre diverse; dans les intermittences, le soir, aux reunions de famille, aux promenades sur la plage, ils parlent. De quoi? de quoi peuvent parler des proscrits, si ce n'est de la patrie? Cette France, ils l'adorent; plus l'exil s'aggrave, plus l'amour augmente. Loin des yeux, pres du coeur. Ils

ont toutes les grandes convictions, ce qui leur donne toutes les grandes certitudes. On a agi de son mieux; on a fait ce qu'on a pu; quelle recompense veut-on? Une seule. Revoir la patrie. Eh bien, on la reverra. Comme on y etait heureux, et comme on y sera heureux encore! Certes, l'heure benie du retour sonnera. On les attend la-bas. Ainsi

parlent ces bannis. La causerie finie, on se remet au travail. Toutes les journées se ressemblent. Cela dure dix-neuf ans. Au bout de dix-neuf ans l'exil cesse, ils rentrent, les voilà dans la patrie; ils sont attendus en effet, eux par la tombe, lui par la haine.

VI

Est-ce que ceci est une plainte? Point. Et de quel droit la plainte? Et vers qui se tournerait-elle? Vers vous, Dieu? Non. Vers toi, patrie? Jamais.

Qui pourrait songer a la France autrement que reconnaissant et attendri? Et pour cet homme-la, pour ce pere, n'y a-t-il pas trois journées inoubliables, le 5 septembre 1870, le 18 mars 1871, le 28 decembre 1873! Le 5 septembre 1870, il rentra dans la patrie, la France; le 18 mars 1871, le 28 decembre 1873, ses fils rentrerent, l'un apres l'autre, dans l'autre patrie, le sepulcre; et a ces trois rentrees, tu vins de toutes parts faire cortege, o immense peuple de Paris! Tu y vins tendre, emu, magnanime, avec ce profond murmure des foules qui ressemble parfois au bercement des meres. Depuis ces trois jours ineffacables, y a-t-il eu quelque part, n'importe ou, dans des regions quelconques, de la calomnie, de l'insulte et de la haine? Cela se peut, mais pourquoi pas? et a qui cela fait-il du mal? a ceux qui haissent peut-etre. Plaignons-les. Le peuple est grand et bon. Le reste n'est rien. Il faudrait pour s'en emouvoir n'avoir jamais vu l'ocean. Qu'importe une vaine surface ecumante quand le fond est majestueusement ami et paisible! Se plaindre de la patrie, lui reprocher quoi que ce soit, non, non, non! Meme ceux qui meurent par elle vivent par elle.

Quant a vous, Dieu, que vous dire? Est-ce que vous n'etes pas l'Ignore? Que savons-nous sinon que vous etes et que nous sommes? Est-ce que nous nous connaissons, o mystere! Eternel Dieu, vous faites tourner sur ses gonds la porte de la tombe, et vous savez pourquoi. Nous faisons la fosse, et vous ce qui est au dela. Au trou dans la terre s'ajuste une ouverture dans le firmament. Vous vous servez du sepulcre comme nous du creuset, et, l'indivisible etant l'incorruptible, rien ne se perd, ni l'atome materiel, la molecule dans le creuset, ni l'atome moral, le moi, dans le tombeau. Vous maniez la destinee humaine; vous abregez la jeunesse, vous prolongez la vieillesse; vous avez vos raisons. Dans notre crepuscule, nous qui sommes le relatif, nous nous heurtons a tatons a vous qui etes l'absolu, et ce n'est pas sans meurtrissure que nous faisons la rencontre obscure de vos lois. Vous etes calomnie vous aussi; les religions vous appellent jaloux, colere, vengeur; par moments elles plaident vos circonstances attenuantes; voila ce que font les religions. La religion vous venera. Aussi la religion a-t-elle pour ennemies les religions. Les religions croient l'absurde. La religion croit le vrai. Dans les pagodes, dans les mosquees, dans les synagogues, du haut des chaires et au nom des dogmes, on vous conseille, on vous exhorte, on vous interprete, on vous qualifie; les pretres se font vos juges, les sages non. Les sages vous acceptent. Accepter Dieu, c'est la le supreme effort de la philosophie. Nos propres dimensions nous echappent a nous-memes. Vous les connaissez, vous; vous avez la mesure de tout et de tous. Les lois de percussion

sont diverses. Tel homme est frappe plus souvent que les autres; il semble qu'il ne soit jamais perdu de vue par le destin. Vous savez pourquoi. Nous ne voyons que des raccourcis; vous seul connaissez les proportions veritables. Tout se retrouvera plus tard. Chaque chiffre aura son total. Vivre ne donne sur la terre pas d'autre droit que mourir, mais mourir donne tous les droits. Que l'homme fasse son devoir, Dieu fera le sien. Nous sommes a la fois vos debiteurs et vos creanciers; relation naturelle des fils au pere. Nous savons que nous venons de vous; nous sentons confusement, mais surement, le point d'attache de l'homme a Dieu; de meme que le rayon a conscience du soleil, notre immortalite a conscience de votre eternite. Elles se prouvent l'une par l'autre; cercle sublime. Vous etes necessairement juste puisque vous etes; et que ni le mal ni la mort n'existent. Vous ne pouvez pas etre autre chose que la bonte au haut de la vie et la clarte au fond du ciel. Nous ne pouvons pas plus vous nier que nous ne pouvons nier l'infini. Vous etes l'illimite evident. La vie universelle, c'est vous; le ciel universel, c'est vous. Votre bonte est la chaleur de votre clarte; votre verite est le rayon de votre amour. L'homme ne peut que begayer a jamais un essai de vous comprendre. Il travaille, souffre, aime, pleure et espere a travers cela. Devant vous, abaisser nos fronts, c'est elever nos esprits. C'est la tout ce que nous avons a vous dire, o Dieu.

VII

Pas de plainte donc. Nous n'avons tout au plus droit qu'a l'etonnement. L'etonnement contient toute la quantite de protestation permise a cet immense ignorant qui est l'homme. Et ce douloureux etonnement, comment le reserver pour soi quand la France le reclame? Comment songer aux douleurs privees en presence de l'affliction publique? Une telle patrie prend toute la place. Que chacun ait sa blessure a lui, soit, mais qu'il la cache en presence du flanc saignant de notre mere. Ah! quels songes on faisait! On etait mis hors la loi, expulse, banni, rebanni, proscrit, reproscrit; tel homme qui a des cheveux blancs a ete chasse quatre fois, d'abord de France, puis de Belgique, puis de Jersey, puis de Belgique encore; eh bien, quoi? on etait des exiles. On souriait. On disait: Oui, mais la France! La France est la, toujours grande, toujours belle, toujours adoree, toujours France! Il y a un voile entre elle et nous, mais un de ces jours l'empire se déchirera du haut en bas, et, derriere la déchirure lumineuse, la France reparaitra! La France reparaitra, quel eblouissement! Dans sa splendeur, dans sa gloire, dans sa majeste fraternelle aux nations, avec toute sa couronne comme une reine, avec toute son aureole comme une deesse, puissante et libre, puissante pour proteger, libre pour delivrer! Voila ce qui est triste, c'est de s'etre dit cela. Helas, on revait l'apothose, on a le pilori. La patrie a ete foulee aux pieds par cette sauvage, la guerre etrangere, et par cette folle, la guerre civile; l'une a essaye d'assassiner la civilisation et de supprimer le chef-lieu du monde; l'autre a brule les deux creches sacrees de la Revolution, les Tuileries, nid de la Convention, l'hotel de ville, nid de la Commune. On a profite de la presence des prussiens pour jeter bas la colonne d'Iena. On leur a ajoute cette joie. On a tue des vieillards, on a tue des femmes, on a tue des petits enfants. On a ete des gens ivres qui ne savent ce qu'ils font. On a creuse des fosses immenses ou l'on a enterre

pele-mele, et a demi morts, le juste et l'injuste, le faux et le vrai, le bien et le mal. On a voulu abattre cette geante, Paris; on a voulu ressusciter ce fantome, Versailles. On a eu des incendies dignes d'Erostrate et des fraticides dignes d'Atree. Qui a fait ces crimes? Personne et tout le monde; ces deux execrables anonymes, la guerre etrangere et la guerre civile; les barbares, qui en sont venus aux mains, stupidement, des deux cotes a la fois, du cote orageux ou sont les aigles, du cote tenebreux ou sont les hiboux, enjambant la frontiere, enjambant la muraille, ceux-ci franchissant le Rhin, ceux-la ensanglantant la Seine, tous franchissant et ensanglantant la conscience humaine, sans pouvoir dire pourquoi, sans rien comprendre, sinon que le vent qui passe les avait mis en colere. Attentats des ignorants. Aussi bien des ignorants d'en haut que des ignorants d'en bas. Attentats des innocents aussi, car l'ignorance est une innocence. Ferocites farouches. Qui plaindre? les vaincus et les vainqueurs. Oh! voir a terre, gisant, inerte, soufflete, le cadavre de notre gloire! Et la verite! et la justice! et la raison! et la liberte! toutes ces arteres sont ouvertes. Nous sommes saignes aux quatre veines de notre honneur. Pourtant nos soldats ont ete heroiques, et certes le seront encore. Mais quels desastres! Rien n'est crime, tout est fatalite! Les vieilles calamites de Ninive, de Thebes et d'Argos sont depassees. Personne qui n'ait sa plaie, laquelle est la plaie publique. Et, a travers tout cela, aggravation lugubre, il vous vient par moments cette pensee poignante qu'a cette heure il y a, a cinq mille lieues d'ici, loin de leur mere, des enfants de vingt ans condamnes a mort, puis au bagne, pour un article de journal. O pauvres hommes! eternelle pitie! fanatismes contre fanatismes. Helas! fanatiques, nous le sommes tous. Celui qui ecrit ces lignes, est un fanatique lui-meme; fanatique de progres, de civilisation, de paix et de clemence; inexorable pour les impitoyables; intolerant pour les intolerants. Frappons-nous la poitrine.

Oui, ces choses sombres ont ete accomplies. On a vu cela, et, a cette heure, que voit-on? La joie des rois assis comme des bourreaux sur un demembrement. Apres les ecartelements, cela se fait; et Charlot, avant de les jeter au bucher, s'accroupit et se reposa un moment sur les lamentables troncons de Damiens, comme Guillaume sur l'Alsace et la Lorraine. Guillaume, du reste, n'est pas plus coupable que Charlot; les bourreaux sont innocents; les responsables sont les juges; l'histoire dira quels ont ete, dans l'affreux traite de 1871, les juges de la France. Ils ont fait une paix pleine de guerre. Ah! les infortunes! A cette heure, ils regnent, ils sont princes, et se croient maitres. Ils sont heureux de tout le bonheur que peut donner une tranquillite violente; ils ont la gloire d'un immense sang repandu; ils se pensent invulnerables, ils sont cuirasses de toute-puissance et de neant; ils preparent, au milieu des fetes, dans la splendeur de leur imbecillite souveraine, la devastation de l'avenir; quand on leur parle de l'immortalite des nations, ils jugent de cette immortalite par leur majeste a eux-memes, et ils en rient; ils se croient de bons tueurs, et pensent avoir reussi; ils se figurent que c'est fait, que les dynasties en ont fini avec les peuples; ils s'imaginent que la tete du genre humain est decapitee, que la civilisation se resignera a cette decapitation, qu'est-ce que Paris de plus ou de moins? Ils se persuadent que Metz et Strasbourg deviendront de l'ombre, qu'il y aura prescription pour ce vol, que nous en prendrons notre parti, que la nation-chef sera paisiblement la nation-serve, que nous descendrons jusqu'a l'acceptation de leur pourpre epouvantable, que nous n'avons plus ni bras, ni mains, ni cerveau, ni entrailles, ni coeur, ni esprit, ni sabre au cote, ni sang dans les veines, ni crachat dans la

bouche, que nous sommes des idiots et des infames, et que la France, qui a rendu l'Amerique a l'Amerique, l'Italie a l'Italie, et la Grece a la Grece, ne saura pas rendre la France a la France.

Ils croient cela, o fremissement!

VIII

Et cependant la nuee monte; elle monte, pareille a la mysterieuse colonne conductrice, noire sur l'azur, rouge sur l'ombre. Elle emplit lentement l'horizon. Les vieillards la redoutent pour les enfants, et les enfants la saluent. Une funeste inclemence germe. Les rancunes couvent les represailles; les plus doux se sentent confusement implacables; les augustes promiscuites fraternelles ne sont plus de saison; la frontiere redevient barriere; on recommence a etre national, et le plus cosmopolite renonce a la neutralite; adieu la mansuetude des philosophes! entre l'humanite et l'homme la patrie se dresse, terrible. Elle regarde les sages, indignee. Qu'ils ne viennent plus parler d'union, d'harmonie et de paix! Pas de paix, que la tete haute! Voila ce que veut la patrie. Ajournement de la concorde humaine. Oh! la miserable aventure! Les echeances sont inevitables; on entend sourdre sous terre les catastrophes semees, et sur leur croissance, de plus en plus distincte, on peut calculer l'heure de leur eclosion. Nul moyen d'echapper. L'avenir est plein d'arrivees fatales. Eschyle, s'il etait francais, et Jeremie, s'il etait teuton, pleureraient. Le penseur medite accable. Que faire? Attendre et esperer, mais esperer a travers le carnage. De la un sinistre effarement. Le penseur, qui est toujours complique d'un prophete, a devant les yeux un tumulte, qui est l'avenir. Il cherchait du regard, au dela de l'horizon, l'alliance et la fraternite, et il est condamne a entrevoir la haine. Rien n'est certain, mais tout menace. Tout est obscur, mais sombre. Il pense et il souffre. Ses reves d'inviolabilite de la vie humaine, d'abolition de la guerre, d'arbitrage entre les peuples et de paix universelle, sont traverses par de vagues flamboiements d'epees.

En attendant on meurt, et ceux qui meurent laissent derriere eux ceux qui pleurent. Patience. On n'est que precede. Il est juste que le soir vienne pour tous. Il est juste que tous montent l'un apres l'autre recevoir leur paie. Les passe-droits ne sont qu'apparents. La tombe n'oublie personne.

Un jour, bientot peut-etre, l'heure qui a sonne pour les fils sonnera pour le pere. La journee du travailleur sera finie. Son tour sera venu; il aura l'apparence d'un endormi; on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un mort, et on le conduira a la grande ouverture sombre. La est le seuil impossible a deviner. Celui qui arrive y est attendu par ceux qui sont arrives. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entree. Il percoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepte; l'oeil de la chair se ferme, l'oeil de l'esprit s'ouvre, et l'invisible devient visible. Ce qui est pour les hommes le monde s'eclipse pour lui. Pendant qu'on fait silence autour de la fosse beante, pendant que des pelletées de terre, poussiere jetee a ce qui va etre cendre, tombent sur la bierre sourde et sonore, l'ame

mysterieuse quitte ce vetement, le corps, et sort, lumiere, de l'amoncellement des tenebres. Alors pour cette ame les disparus reparaissent, et ces vrais vivants, que dans l'ombre terrestre on nomme les trepasses, emplissent l'horizon ignore, se pressent, rayonnants, dans une profondeur de nuee et d'aurore, appellent doucement le nouveau venu, et se penchent sur sa face eblouie avec ce bon sourire qu'on a dans les etoiles. Ainsi s'en ira le travailleur charge d'annees, laissant, s'il a bien agi, quelques regrets derriere lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouilles peut-etre et par de graves fronts decouverts, et en meme temps recu avec joie dans la clarte eternelle; et, si vous n'etes pas du deuil ici-bas, vous serez la-haut de la fete, o mes bien-aimes!

TESTAMENT LITTERAIRE

1875

Je veux qu'apres ma mort tous mes manuscrits non publies, avec leurs copies s'il en existe, et toutes les choses ecrites de ma main que je laisserai, de quelque nature qu'elles soient, je veux, dis-je, que tous mes manuscrits, sans exception, et quelle qu'en soit la dimension, soient reunis et remis a la disposition des trois amis dont voici les noms:

Paul Meurice,

Auguste Vacquerie,

Ernest Lefevre.

Je donne a ces trois amis plein pouvoir pour requerir l'execution entiere et complete de ma volonte.

Je les charge de publier mes manuscrits de la facon que voici:

Lesdits manuscrits peuvent etre classes en trois categories:

Premierement, les oeuvres tout a fait terminees;

Deuxiemement, les oeuvres commencees, terminees en partie, mais non achevees;

Troisiemement, les ebauches, fragments, idees eparses, vers ou prose, semees ca et la, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes.

Je prie mes trois amis, ou l'un d'eux choisi par eux, de faire ce triage avec le plus grand soin et comme je le ferais moi-meme, dans l'esprit et dans la pensee qu'ils me connaissent, et avec toute l'amitie dont ils m'ont donne tant de marques.

Je les prie de publier, avec des intervalles dont ils seront juges entre chaque publication:

D'abord, les oeuvres terminees;

Ensuite, les oeuvres commencees et en partie achevees;

Enfin, les fragments et idees eparses.

Cette derniere categorie d'oeuvres, se rattachant a l'ensemble de toutes mes idees, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes, et sera publiee sous le titre OCEAN. Presque tout cela a ete ecrit dans mon exil. Je rends a la mer ce que j'ai recu d'elle.

Pour assurer les frais de la publication de cet ensemble d'oeuvres, il sera distrait de ma succession une somme de _cent mille_ francs qui sera reservee et affectee auxdits frais.

MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefevre, apres les frais payes, recevront, pour se les partager entre eux dans la proportion du travail fait par chacun:

1 deg. Sur la premiere categorie d'oeuvres, _quinze pour cent_ du benefice net;

2 deg. Sur la deuxieme categorie, _vingt-cinq pour cent_ du benefice net;

3 deg. Sur la troisieme categorie, qui exigera des notes, des prefaces peut-etre, beaucoup de temps et de travail, _cinquante pour cent_ du benefice net.

Independamment de ces trois categories de publication, mes trois amis, dans le cas ou l'on jugerait a propos de publier mes lettres apres ma mort, sont expressement charges par moi de cette publication, en vertu du principe que les lettres appartiennent, non a celui qui les a recues, mais a celui qui les a ecrites. Ils feront le triage de mes lettres et seront juges des conditions de convenance et d'opportunite de cette publication.

Ils recevront sur le benefice net de la publication de mes lettres _cinquante pour cent_.

Je les remercie du plus profond de mon coeur de vouloir bien prendre tous ces soins.

En cas de deces de l'un d'eux, ils designeraient, s'il etait necessaire, une tierce personne qui aurait leur confiance, pour le remplacer.

Telles sont mes volontes expressees pour la publication de tous les manuscrits inedits, quels qu'ils soient, que je laisserai apres ma mort.

J'ordonne que ces manuscrits soient immediatement remis a MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefevre, pour qu'ils executent mes intentions comme l'eussent fait mes fils bien-aimes que je vais rejoindre.

Fait, et ecrit de ma main, en pleine sante d'esprit et de corps, aujourd'hui vingt-trois septembre mil huit cent soixante-quinze, a Paris.

VICTOR HUGO.

Le lendemain du jour ou ce testament fut rendu public, les journaux insererent les declarations qui suivent:

Nous sommes profondement touches de la confiance que Victor Hugo nous temoigne et profondement reconnaissants de l'immense honneur qu'il nous fait en nous choisissant pour les metteurs en oeuvre de ses manuscrits et pour les interpretes de sa pensee.

Nous acceptons la mission.

Nous n'acceptons pas l'argent.

Pendant trente ans, nous avons fait pour rien ce que Victor Hugo nous demande de continuer. Il ne nous convient pas d'en etre payes apres sa mort plus que de son vivant.

Nous renoncons entierement et irrevocablement a notre part dans les benefices de la publication de ses manuscrits. Nous la donnons a tout ce qui servira sa memoire et son oeuvre. Un acte regulier en determinera et en constatera l'emploi.

Les premiers produits en seront attribues a la souscription pour le monument.

PAUL MEURICE.--AUGUSTE VACQUERIE.

Extremement honore d'avoir ete associe par Victor Hugo au mandat de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, je me joins a leur declaration: je refuse l'argent, et j'accepte la mission avec reconnaissance.--ERNEST LEFEVRE.

TABLE

DEPUIS L'EXIL

1876

I. POUR LA SERBIE

II. AU PRESIDENT DU CONGRES DE LA PAIX

III. LE BANQUET DE MARSEILLE

1877

I. LES OUVRIERS LYONNAIS

II. LE SEIZE MAI

- I. La Prorogation.--_Reunion des gauches_
- II. La Dissolution.--_Au 4e bureau_
--_Seance du 12 juin_
--_Lettre aux lyonnais_
--_L'Histoire d'un crime_
- III. Les Elections. --_Candidature Jules Grevy_

III. ANNIVERSAIRE DE MENTANA

IV. LE DINER D'_HERNANI_

1878

I. INAUGURATION DU TOMBEAU DE LEDRU-ROLLIN

II. LE CENTENAIRE DE VOLTAIRE

III. A M. L'EVEQUE D'ORLEANS

IV. CONGRES LITTERAIRE INTERNATIONAL

- I. Discours d'ouverture
- II. Le domaine public payant

1879

I. POUR L'AMNISTIE

II. DISCOURS SUR L'AFRIQUE

III. LA 100e REPRESENTATION DE _NOTRE-DAME DE PARIS_

1880

I. LE CENTENAIRE D'_HERNANI_

II. DEUXIEME DISCOURS POUR L'AMNISTIE

III. L'INSTRUCTION ELEMENTAIRE

IV. LA FETE DE BESANCON

1881

I. LA FETE DU 27 FEVRIER

II. OBSEQUES DE PAUL DE SAINT-VICTOR

1882

I. LE BANQUET GRISEL

II. OBSEQUES DE LOUIS BLANC

1883

BANQUET DU 81e ANNIVERSAIRE

1884

I. LE DEJEUNER DES ENFANTS DE VEULES

II. VISITE A LA STATUE DE LA LIBERTE

1885

I. MORT DE VICTOR HUGO

II. LES FUNERAILLES

A l'Arc de Triomphe
Les discours
Le cortege
Le defile
Au Pantheon

NOTES.

Note I. Le cercle des Ecoles

Note II. Le droit de la femme

Note III. Meeting pour la paix

Note IV. Un journal pour le peuple

Note V. La ville de Saint-Quentin

Note VI. Contre l'extradition d'Hartmann

Note VII. Le centenaire de Camoens

Note VIII. La tour du Vertbois

Note IX. Les morts de Mentana

Note X. Les arenes de Lutece

Note XI. Demande en grace pour O'Donnell

Note XII. Le mont Saint-Michel

Note XIII. L'abolition de l'esclavage au Bresil

Note XIV. Anniversaire de la delivrance de la Grece

Note XV. Inauguration de la statue de George Sand

Note XVI. La matinee du Trocadero (27 fevrier 1881)

Note XVII. Proces-verbaux des seances du Senat, de la Chambre et du
Conseil municipal de Paris, a la mort de Victor Hugo

Note XVIII. Les decrets sur le Pantheon

Note XIX. Discours prononces aux funerailles

PARIS

I. L'avenir

II. Le passe

III. Suprematie de Paris

IV. Fonction de Paris

V. Declaration de paix

MES FILS

TESTAMENT LITTERAIRE

End of the Project Gutenberg EBook of Actes et Paroles, Vol. 4,
by Victor Hugo

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK ACTES ET PAROLES, VOL. 4 ***

This file should be named 7act410.txt or 7act410.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7act411.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7act410a.txt

Produced by Carlo Traverso, Anne Dreze, Marc D'Hooghe
and the Online Distributed Proofreading Team

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed
editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US
unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not
keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance
of the official release dates, leaving time for better editing.
Please be encouraged to tell us about any error or corrections,
even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til
midnight of the last day of the month of any such announcement.
The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at

Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+ We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002 If they reach just 1-2% of the world's population then the total will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks! This is ten thousand titles each to one hundred million readers, which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1	1971	July
10	1991	January
100	1994	January
1000	1997	August
1500	1998	October
2000	1999	December
2500	2000	December
3000	2001	November
4000	2001	October/November

6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be

made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

****The Legal Small Print****

(Three Pages)

*****START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START*****

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

***BEFORE!* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable

efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the

eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline (_) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)